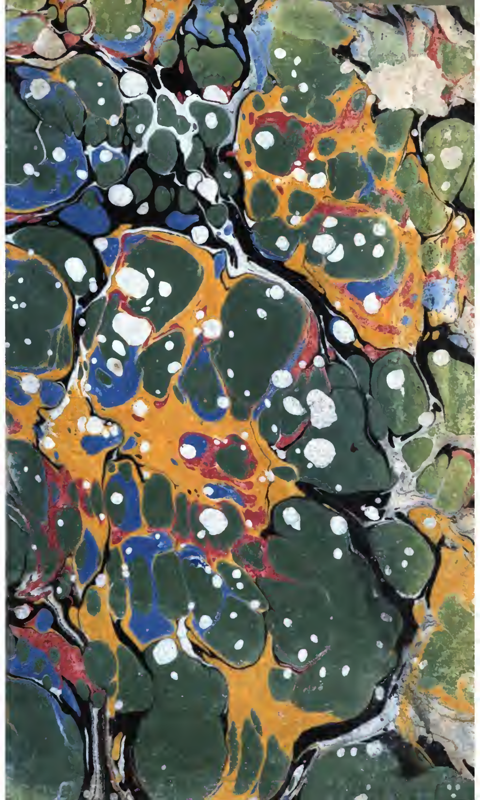




NAZIONALE
B. Prov.
XIX
72
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI
BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio
Palchetto
Num.° d'ordine





COLLECTION

DE

TOUS LES VOYAGES

FAITS AUTOUR DU MONDE.

TOME PREMIER.

COLLECTION
DE
TOUS LES VOYAGES
FAITS AUTOUR DU MONDE

Par les différentes Nations de l'Europe,

RÉDIGÉE PAR M. BERENGER;

AVEC FIGURES.

TOME PREMIER.

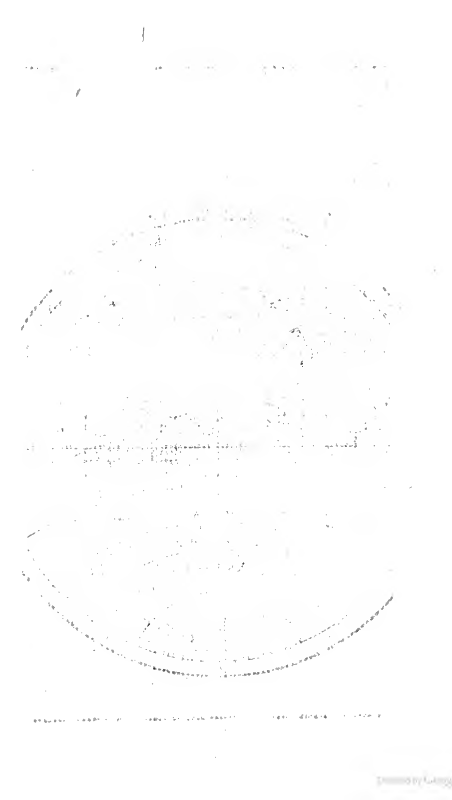


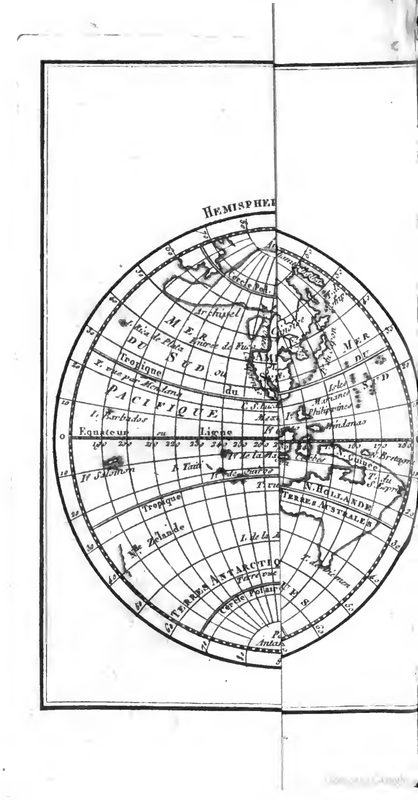
A PARIS,

Chez POINÇOT, rue de la Harpe, N°. 135.

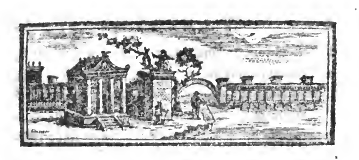
M. DCC. LXXXVIII.







HEMISPHER
Cercle Pol.
Archipel
MER DU SUD ou PACIFIQUE
R. de la Plata
Entrée de Fuca
Tropique
T. vue par Mendana
du
I. Barbados
Equateur ou Ligne
Is Salomon
I. Taiti
Tropique
Nle Zelande
TERRES ANTARCTIQUES
Terre vue
Cercle Polaire
Pole Antar.
Isles Mariannes
Philippines
Mindanao
N. Guinée
N. Bretagne
T. du S. Esprit
N. HOLLANDE
TERRES AUSTRALES
T. de Diemen
MER DU SUD
I. de la



COLLECTION
DE TOUS LES VOYAGES FAITS AUTOUR DU MONDE, PAR LES DIFFÉRENTES NATIONS DE L'EUROPE.

VOYAGE
DE FERNANDO DE MAGELHAENS, OU MAGELLAN.

CE gentilhomme Portugais avait ſervi dans les Indes ſous François d'Albuquerque, & dans les Moluques, avec ſon parent Serrano, qui les avait découvertes, & y commandait au nom du Portugal. Ses connaiſſances & ſes ſervices

ſemblaient lui promettre, de ſon roi Emmanuel, des faveurs qu'il ne put obtenir. Les Moluques étaient alors un grand objet de conteſtation entre l'Eſpagne & le Portugal : étaient-elles au-delà ou en-deçà de la ligne de démarcation fixée ridiculement par le pape? Les Eſpagnols ſoutenaient ce dernier avis, les Portugais le premier. Magellan, mécontent de ſon roi, fit offrir à l'empereur Charles-quint de décider la queſtion en faveur de l'Eſpagne, en ſe rendant lui-même aux Moluques par l'Amérique. Il ne demandait que la protection du prince, & faiſait le voyage à ſes frais. Sa propoſition étonna : on ne connaiſſait aucune communication de la mer du nord à celle du ſud. Mais Magellan avait obſervé que les côtes de l'Amérique déclinaient vers le couchant en s'avançant au midi, comme celles de l'Afrique déclinaient vers le Levant, en s'approchant du Cap de Bonne Eſpérance; il jugeait que les deux continens ſe terminaient également par un cap, baigné par une mer ouverte : telles ſont auſſi les preſqu'iſles de l'Aſie. On dit, que l'autorité de l'aſtrologue *Faleiro* contribua encore, avec ces raiſons, à entraîner le conſeil d'Eſpagne. Flatté des eſpérances qu'on lui donnait, Charles-quint fit équipper cinq caravelles, dont il donna le commandement à Magellan. Il devait chercher le paſſage ſoupçonné, ou du moins chercher la terre

qui, s'étendant au midi de l'Afrique & de l'Amérique, s'oppofait à la communication des mers.

Il partit de Séville, le 10 Août 1519, & fe rendit d'abord à l'ifle Ténériffe, puis il vit le Cap Verd & les monts de Sierra Leona; il traverfa la mer Atlantique, & fuivit les côtes du Bréfil. Là; il paffa la ligne le 13 Décembre; defcendit vers *Rio Janeiro*; & y trouva, pour rafraichiffemens, des cannes de fucre, des racines, appellés patates; longues comme des navets, ayant le goût de la châtaigne, & la chair d'un animal, nommé *Anta*, affez femblable à la vache. Le pays lui parut fertile; fes habitans deviennent fort vieux; ils font fans culte; ils n'ont point d'habits, & habitent dans de longues cabanes, que dans leur langue ils nomment *Boi.* Ils couchent dans de grands filets fufpendus, fous lefquels on fait du feu pendant l'hiver. Leurs canots font d'une feule piece de bois, creufée avec une pierre aiguë, & quelques-uns font affez grands pour contenir trente ou quarante hommes; ils les font avancer avec des rames femblables à des pelles à four. Leur teint eft olivâtre; ils font agiles & bien faits; ils mangent leurs ennemis. On dit, qu'ils en ont pris l'habitude par l'exemple que leur donna une vieille femme qui, défefpérée de la mort de fon fils, fe jeta, comme un chien enragé, fur fon meurtrier,

& lui mangea l'épaule. Hommes & femmes se peignent le corps d'une maniere bizarre : ils se brûlent tout le poil de leur corps, & les deux sexes n'ont pas même de ceintures qui cachent les parties naturelles.

Plusieurs se font cependant des vêtemens de plumes de perroquet, ornés, par derriere, d'une longue queue : ils se trouent le visage en deux ou trois endroits, où ils passent des morceaux de pierre de la longueur du doigt ; leur pain, fait de moëlle d'arbre, est mauvais, quoique blanc. Le pays produit des oiseaux à longs becs en forme de cuillier, & qui sont sans langue ; de jolis petits singes que les hommes mangent, & de beaux perroquets, dont ils donnaient une dixaine pour un miroir. Ils cédaient volontiers leurs filles, mais, pour aucun prix, ils n'abandonneraient pas leurs femmes : ces femmes sont fideles, & ne souffrent le commerce de leurs maris que dans l'obscurité ; elles portent leurs enfans derriere le dos dans un filet de coton.

Magellan resta deux mois sur cette côte, dont les habitans lui parurent d'un naturel fort doux. Ils s'imaginerent que les Espagnols étaient des êtres descendus du ciel, & la pluie, qui vint avec eux, & dont le pays aride avait besoin, les confirma dans cette opinion.

Il parvint au trente-cinquieme degré de lati-

tude auſtrale, & découvrit le Cap de Sainte Marie, près duquel il crut auſſi avoir découvert le détroit qu'il cherchait; mais ce n'était que l'embouchure de *Rio de la Plata*, qui lui parut large de dix-ſept lieues. Le pays produit des pierres précieuſes ; les hommes y ſont antropophages. On y crut voir un homme d'une taille giganteſque, qui s'enfuit, en pouſſant des cris auſſi forts que le beuglement d'un taureau : dix Eſpagnols le pourſuivirent, ſans pouvoir le joindre.

En ſuivant les côtes, il découvrit une baie où la mer lui parut ſans fond, & il la nomma *St. Matthias*, qui était le ſaint du jour: plus loin, il vit deux iſles remplies de loups marins & de pingoins, que l'hiſtorien de ce voyage appelle des oies; il y en avait un ſi grand nombre qu'il n'aurait pas fallu plus d'une heure pour en charger les cinq vaiſſeaux. Ces oiſeaux vivent de poiſſons, & ne ſavent pas voler ; leur plumage eſt noir, leur bec reſſemble à celui du corbeau ; ils ſont ſi gras que, pour les manger, il fallait les écorcher.

Les loups marins ſont de la taille d'un veau: ils ſont de diverſes couleurs, & ont la tête dorée; leurs oreilles ſont courtes & rondes, leurs dents longues, & leurs pieds garnis d'ongles, aſſez ſemblables à ceux de l'homme. Les Eſpagnols donnerent à ces iſles le nom des oiſeaux qu'on

A 3

y voit en si grand nombre. Les chasseurs qu'on y envoya furent exposés à mourir de froid, & à être dévorés par les loups marins.

L'hiver força Magellan de séjourner dans un port, sous le 149e degré & le 30e de latitude, (c'est le port St. Julien). Il y demeura deux mois, sans y voir d'habitans; mais enfin les Espagnols virent un géant, qui s'approcha d'eux, en dansant, en chantant, & jetant de la poussiere sur sa tête. Il vint à eux dans une petite isle, marqua beaucoup de surprise, & montrait du doigt le ciel, comme pour faire entendre que c'était de là que ces hommes nouveaux venaient. Sa taille était du double plus haute que celle des Espagnols; dispos, agile, il avait le visage long, le tour des yeux peint en jaune, & une figure de cœur sur les deux joues. Ses cheveux étaient peints en blanc. Une peau d'animal, bien cousue, lui servait de vêtement. Par la peau, on jugea que l'animal avait la tête & les oreilles d'un mulet, le cou & le corps d'un chameau, & la queue d'un cheval. Le sauvage avait les pieds passés dans le bout de la peau comme dans une pantoufle, & paraissait d'abord n'avoir que des pattes de quadrupedes; ce qui lui fit donner le nom de *Patagon* par Magellan; il portait un arc, gros & court à cordes de nerf, un paquet de flêches, longues d'une canne, empennées, armées d'une

pierre aiguë. On lui donna à manger & à boire : on lui présenta un miroir, & fut si étonné d'y voir sa figure, qu'il recula avec une sorte d'effroi. On lui fit présent de ce miroir, d'un peigne, de quelques sonnettes & chapelets de verre. Ses compagnons n'étaient pas éloignés ; en le voyant revenir, ils se dépouillerent, se mirent à danser & à chanter, montrerent le ciel, & offrirent à quatre Espagnols qui l'avaient suivi, d'une poudre blanche dont ils se nourrissaient. Ceux-ci ne paraissaient pas si grands que le premier ; ils n'avaient que sept pieds de haut. Quand on leur eût fait signe de venir sur les vaisseaux, ils renvoyerent leurs femmes, ne prirent que leurs arcs, & se mirent en marche. Ils étaient plus noirs que la température de ces lieux ne sémblait l'annoncer. Ils avaient quatre animaux apprivoisés dont ils se servent à la chasse, comme d'appeaux pour en prendre d'autres. Trois d'entr'eux monterent sur les vaisseaux, & parurent désirer que les Espagnols vinssent plus avant dans le pays. Magellan y envoya sept hommes bien armés, qui s'avancerent avec eux, dans un espace de sept milles, jusqu'à un bois, où ils trouverent deux cabanes ; dans l'une desquelles habitaient cinq hommes, & dans l'autre, treize femmes ou enfans. On tua une espece d'âne sauvage, qui servit à un repas commun. La neige, le vent ne permettaient pas

aux Efpagnols de coucher à l'air; la défiance s'oppofait à ce qu'ils couchaffent dans la cabane. Ils fe coucherent autour de leur feu, en laiffant une fentinelle, pour veiller à la fûreté commune; les Patagons ronflaient auprès d'eux. Le lendemain, on voulut les conduire aux vaiffeaux, & les Efpagnols employaient même la violence pour les y déterminer : alors les Patagons fe retirerent dans la cabane de leurs femmes. On crut que c'était pour tenir confeil; mais on les vit fortir bientôt après l'arc & la flèche à la main, le vifage peint d'une maniere affreufe, entortillés de la tête aux pieds de peaux qui les faifaient paraître plus grands encore. A leur vue, les Efpagnols lâcherent une arquebufe; le feu, le bruit les remplirent d'épouvante; ils demanderent la paix, & convinrent d'envoyer trois des leurs au vaiffeau. Deux de ceux-ci, feignant de pourfuivre un âne fauvage, s'échapperent, & on était loin d'efpérer les atteindre; le troifieme vint fur le vaiffeau, mais il refufa de manger, & mourut en peu de jours.

Une autre fois, fix de ces fauvages firent figne du bord qu'ils voulaient venir fur les vaiffeaux; on leur envoya l'efquif, & ils monterent fur la capitane, où Magellan leur donna une chaudiere de bouillie, qu'ils mangerent toute: le plus petit d'entr'eux furpaffait en ftature le plus grand des

Espagnols. Après s'être rassasiés, ils voulurent se rendre à terre, & on les y conduisit.

L'un d'eux, plus grand que les autres, vint un jour sur le rivage, en dansant & chantant, & monta sur un des vaisseaux; il paraissait traitable; quelques visites le mirent en état de prononcer distinctement, quoique d'une voix rauque, quelques mots Latins & Espagnols; il paraissait avoir envie de se faire chrétien. On le nomma *Jean le Géant.* Un jour, il vit un rat qu'on voulait jeter à la mer, il le prit & le mangea: tous ceux qu'on put prendre, il les mangea de même. Il apportait d'autres animaux aux Espagnols, ceux-ci lui donnerent de la toile, une chemise, un bonnet, un peigne, un miroir: peu après on ne le revit plus; peut-être que les autres Patagons furent irrités du commerce qu'il avait avec des étrangers, ou jaloux des présens qu'il en recevait. Quinze jours après, quatre de ces Patagons vinrent sur les vaisseaux. Magellan désirait avoir des hommes de cette espece, pour les mener en Europe; il remarqua deux d'entr'eux qui lui parurent jeunes & bien faits; il leur remplit les mains de toutes sortes de présens, couteaux, ciseaux, chapelets, &c. puis il leur fit attacher des fers aux pieds, comme s'il eût voulu les leur donner, & qu'il ne sut où les mettre, puisqu'ils avaient les mains embarrassées: ils étaient joyeux

de ce qu'on leur donnait du fer; mais se voyant pris, ils mugirent comme des taureaux, en invoquant *Vetebos*. On les mit dans deux vaisseaux différens: les deux autres furent mis à terre, & s'enfuirent avec rapidité, mais en lançant des flèches, dont l'une tua un Espagnol.

Ils surprirent, quelques jours après, une troupe de Castillans, qui n'avaient avec eux qu'une arquebuse, & leur lancerent des flèches, qui tuerent encore un des leurs: ceux-ci réussirent à les repousser jusques dans le recoin d'une vallée qu'ils habitaient. Ils avaient autour du corps une ceinture de cuir, où pendaient trois paquets de flèches, & autour de la tète un autre cordon qui soutenait encore des faisceaux de flèches.

Ces peuples n'ont point de demeures fixes; ils font des cabanes de peaux, qu'ils transportent d'un lieu à un autre: ils vivent de chair crue, ou moitié grillée, & d'une racine, qu'ils nomment *capas*: leurs cheveux sont coupés en rond comme ceux des moines: leur tète est liée d'une corde de coton, dans laquelle ils passent leurs flèches. Quand ils se sentent l'estomac trop chargé, ils s'enfoncent une flèche dans la gorge & vomissent une bile verte mêlée avec du sang. Si le sang les incommode, ils se font une large entaille. Lorsque l'un d'eux meurt, ils croyent que des diables, ornés de longues cornes & de cheveux

qui pendent jusqu'à terre, jetant du feu par la bouche & le derriere, viennent danser & chanter autour du cadavre; le plus grand se réjouit & rit des mouvemens des autres: celui-ci se nomme *Setebos*, & les autres *Cheleule*.

On trouve dans ce pays des chèvres plus longues que les nôtres, de petites huitres d'un goût désagréable, des autruches, des renards & des lapins plus petits que ceux d'Europe. Magellan en prit possession au nom du roi d'Espagne, & fit élever une croix au sommet d'une montagne.

Le long séjour qu'il fit dans ce port, diminua ses provisions, & il se vit forcé de restraindre leur distribution au pur nécessaire. On avait cru y trouver le détroit, & on reconnut qu'il n'y avait qu'un cul de sac, rempli de seches & de bas fonds. On désespéra du succès, & la mutinerie se mit dans l'équipage: on disait, que ce passage était une chimere, qu'il fallait être fou pour lutter contre le ciel & la terre; que le roi n'avait pas commandé l'impossible; qu'après avoir autant approché du pôle austral, il était temps de songer au retour, qu'au-delà on ne pouvait attendre qu'une mort certaine dans une mer terrible & des climats affreux. Magellan leur disait: „J'ai des ordres, il faut les exécuter. Des Castillans croiront-ils avoir assez fait en parvenant à des lieux aussi voisins du pôle que ceux

que les Portugais ont viſité? J'ai diminué la diſtribution des vivres; mais c'eſt par précaution, plus que par diſette, & nous avons devant nous un pays où l'on trouve du bois, de l'eau douce, des poiſſons, du gibier". Il eſſaya de leur rendre l'eſpérance & crut y avoir réuſſi; mais bientôt après, il apprit que ſes principaux officiers avaient conſpiré de lui ôter la vie, pour retourner enſuite en Eſpagne. Leur trame fut découverte & prouvée; trois d'entr'eux, Louis de Mendoce, Antoine Cocco. Gaſpard Caſade, périrent d'une mort cruelle; Jean de Cartagène, évêque de Burga, & ſon couſin furent abandonnés ſur la côte des Patagons, avec un aumônier ſon complice.

Pour calmer les murmures, il ſe relâcha ſur l'étroite diſtribution des vivres, & pour éviter l'oiſiveté, ſource des déſordres & des complots, il leva l'ancre, & ſortit du port St. Julien le 24 Août 1520.

Le 14 Septembre, il découvrit une riviere, qu'il nomma *Sainte-Croix*. Le 11 Octobre, il vit à 10 heures 8 minutes, une éclipſe de ſoleil bien ſinguliere; le diſque du ſoleil ne fut point effacé; mais quoique le ciel fût pur & ſerein, le diſque de cet aſtre devint en un inſtant d'un rouge obſcur, ſemblable à celui qu'il préſente à l'œil, lorſqu'on le regarde au travers d'une fumée épaiſſe.

Dans une nouvelle riviere où l'on séjourna, Magellan crut encore reconnaître un détroit. Une carte faite par Martin de Bohême, & qu'il avait vue dans la chambre du trésor du roi de Portugal, lui donnait cette idée. Ce géographe y avait dessiné un détroit, soit qu'on le soupçonnât, ou qu'il voulût tracer le cours d'une riviere; la terre paraît de là s'avancer en cap, & tourner vers le midi, & cette direction fortifia son espérance; il envoya un de ses vaisseaux à la découverte, mais un coup de vent le jeta sur la côte, & il s'y brisa; on ne put sauver que l'équipage & la charge du vaisseau : l'équipage consistant en 37 hommes, périssait sur un rocher inaccessible, de froid & de faim, & Magellan parvint à les y recueillir; les quatre vaisseaux entrerent dans la riviere, qui ne parut plus alors un détroit. Tant d'événemens fâcheux & d'espérances détruites, renouvellerent les murmures, & sur-tout quand on fut assuré que la côte faisait face au levant. Magellan était Portugais, c'en était assez pour justifier les soupçons, les accusations les plus atroces; son voyage n'était qu'un prétexte pour les perdre. Un des capitaines donna publiquement l'ordre de mettre à la voile pour retourner en Europe. Magellan outré de colere, saute sur son bord, & tue de sa main le capitaine & les plus mutins de sa troupe,

avant qu'ils fussent revenus de leur surprise. Cette expédition arrêta la révolte; on remit à la voile.

La mer paraissait couverte de grosses baleines; la terre, quoiqu'elle fit face au levant, tournait cependant au midi : ces observations firent renaître l'espérance. Enfin, le jour de Sainte Ursule, on doubla un cap, auquel on donna le nom de *Cap-Vierge*, puis on vit la mer s'enfoncer entre deux terres, entre deux rivages resserrés, dont l'un faisait face au midi; l'autre au nord. Toute l'escadre entra dans cette embouchure; qui s'avançait au couchant; sur une largeur qui variait de 2 à 10 milles. On rencontra bientôt divers canaux. Magellan envoya trois de ses vaisseaux à la découverte.

On était alors au-delà du 52e degré de latitude; les nuits n'étaient que de cinq heures. Il avait projeté de monter jusqu'au 75e degré, si le détroit où il se trouvait, était sans issue. Des trois vaisseaux, l'un fut repoussé par les courans dans la mer du nord. Les Espagnols qui en formaient l'équipage, se saisirent du capitaine *Alvar Mechiste*, neveu de Magellan, le mirent aux fers, & après lui avoir fait signer que ce détroit prétendu était une fable inventée par son oncle, pour faire périr les Espagnols, ils reprirent le chemin d'Europe, avec un des Patagons, qui périt peu de tems après.

Le ſecond des trois vaiſſeaux envoyés à la découverte, ne trouva qu'une mer baſſe, ſemée d'écueils & de roches eſcarpées. Le troiſieme plus heureux, rencontra d'abord une belle riviere remplie de ſardines; puis s'avançant plus loin, il trouva toujours la mer profonde ſans découvrir d'iſſue; mais les courans rapides qui s'oppoſaient à ſa courſe, donnerent l'eſpérance d'en trouver une; car, ſans doute ils venaient d'une haute mer, & ſon capitaine envoya la chaloupe plus avant: elle découvrit en effet un cap, qui s'avançait dans un nouvel Océan. Il revint faire le détail de ſes découvertes à Magellan.

A l'ouie de ces nouvelles, des cris d'allégreſſe ſe répandirent par tout l'équipage; pluſieurs en pleuraient de joie. Magellan donna au cap qu'on venait de découvrir, le nom de *Cap deſiré.* Tous donnerent au détroit le nom de leur chef. On dit que les habitans du pays le nomment *Kaika.* Ils firent voile, ayant à leur droite le continent des Patagons, & à leur gauche la *Terre de Feu*, qu'ils nommerent ainſi de la multitude de feux qu'on voyait ſur ſes côtes: le bruit des courans leur fit croire que cette terre n'était qu'un amas d'iſles, ſéparées par des canaux peu larges.

Tout le détroit leur parut avoir cent lieues de long. On y trouva en abondance du bois, de l'eau douce, une belle verdure, des dorades,

des albicores, des bonites, des poiſſons volans appellés *colondiens*, excellens à manger. Mais le pays était ſi froid, ſi rude, ſi peu cultivé que, dans l'impatience de voir le nouvel Océan, la petite flotte ne s'y arrêta pas.

On fit cependant une deſcente à une lieue du débouquement du détroit; on n'y trouva qu'une mauvaiſe cabane, & plus de deux cents ſépulchres. On conjectura que les ſauvages y venaient inhumer leurs morts, près du rivage, & qu'ils avaient leurs habitations plus loin, dans l'intérieur des terres. Le grand nombre de ſquelettes de baleines, jetés ſur les côtes, donna lieu de penſer que la mer était fort orageuſe dans ce détroit. Les côtes en ſont, dans un eſpace de 50 lieues, remplies de baies commodes & les plus agréables qu'on puiſſe voir: plus loin ſont des montagnes toujours couvertes de neiges: on y voit de belles forêts: les arbres y ſont hauts, & leur bois brûlé, répandait une odeur agréable qui ranimait les eſprits abattus.

Ce fut le 28 Novembre, qu'ils apperçurent cet Océan ſi déſiré, dont le calme & la beauté leur parut lui mériter le nom d'*Océan Pacifique*. Ils n'avaient reſté que 22 jours dans le détroit (1). A la vue de la nouvelle mer, pluſieurs des pilotes

(*a*) Cependant ils avaient découvert le Cap des

pilotes pensaient, que, puisqu'on avait découvert le passage, il fallait s'en retourner en Espagne, & revenir avec une flotte nouvelle & pourvue de provisions fraiches. Mais Magellan rejeta bien loin cet avis, & voulut poursuivre sa route. Il fit cingler au Nord-Ouest, trouva toujours une belle mer que n'agitait point la tempête, & où des vents contraires n'arrêterent point sa course : il faisait chaque jour soixante à soixante & dix lieues.

Mais quand il sortit du détroit, ses provisions étaient bien diminuées, & déjà elles se corrompaient : aussi malgré les vents favorables, la misere de l'équipage devint-elle bientôt extrême. Ils avaient épuisé leur biscuit, & se nourrirent ensuite de la poussiere qu'il avait laissé dans le lieu où il était déposé ; ils prenaient des vers à poignée avec elle, & encore l'urine des souris dont elle avait été imbibée, exhalait une odeur insupportable, même dans la situation où se trouvaient les Espagnols. L'eau qu'ils buvaient, était corrompue & d'une couleur jaune ; on faisait tremper dans la mer, des vieilles peaux durcies par le soleil, la pluie & le vent, & qui avaient

---

Vierges le 21 Octobre ; si c'est de-là qu'on compte l'entrée du détroit ; il y resta 37 jours.

fervi d'enveloppes aux cordages, puis après les avoir ramollies pendant 4 ou 5 jours, on les coupait en quartiers, on les mettait dans la marmite, & on les mangeait. Les fouris fe vendaient demi ducat la piece, elles devinrent même affez rares pour valoir un ducat. Plufieurs des matelots avaient les gencives fi gonflées, qu'elles retombaient fur les dents, & ils ne pouvaient manger. Quinze d'entr'eux en moururent, & parmi eux était le Patagon. Les Efpagnols avaient appris plufieurs mots de fa langue, qui eft fort gutturale : avant fa mort il fe fit chrétien ; on le baptifa, & il fut nommé *Paul.*

Ils coururent pendant trois mois & vingt jours, fur cet Océan immenfe, fans voir de terres que deux petites isles défertes, l'une fous le 15me degré de latitude méridionale, l'autre fous le 9e degré. Ils mouraient de faim, de foif & de fcorbut, & ils n'y trouverent que des arbres fans fruits, & quelques oifeaux ; mais point de quadrupedes, point d'habitans. Dans la douleur de n'y pas trouver les fecours qu'ils en avaient efpéré, ils les appellerent, *Desventuradas*, *Les Infortunées* ; ils pafferent la ligne, & le 6 Mars 1521, fous le 166e degré de longitude, ils découvrirent trois isles, qu'on leur dit s'appeller, *Juvaguaua*, *Acaca*, *Setana*, & Magellan defcendit fur la premiere, qui eft la plus grande,

(c'eſt Guam ou Guaham); mais il ne le fit pas ſans peine : car les habitans accoururent dans leurs canots, entourerent les vaiſſeaux, déroberent tout ce qu'ils purent attraper, même les clous fichés dans le vaiſſeau : ils voulaient abattre les voiles & conduire les navires ſur le rivage. Repouſſés dans leurs canots, ils lancerent ſur les Eſpagnols, une grèle de pierres & de bâtons. Magellan irrité deſcendit ſur l'isle, avec 40 hommes, brûla un grand nombre de canots & une cinquantaine de cabanes, leur tua 7 hommes, & ramena une de ſes chaloupes qu'ils avaient volée.

Lorſque les Eſpagnols leur avaient tiré des flèches, qui les perçaient de part en part, ils les tiraient de leur corps, les conſidéraient attentivement, & reſtaient là ſans prendre la fuite, juſqu'à ce qu'ils tombaſſent morts. On ne pouvait s'en débarraſſer; ils s'opiniâtraient à ſuivre les Eſpagnols, avec plus de cent canots, ſur leſquels on fut obligé de faire paſſer les vaiſſeaux; alors on entendait ſur le rivage, les cris des femmes éplorées, qui s'arrachaient les cheveux, & rappellaient en vain leurs maris plongés dans le ſein de la mer. Malgré ces mauvais traitemens, ils étaient ou ſi avides ou ſi bêtes, qu'ils revenaient toujours, comme ſi l'on

n'eût agi avec eux qu'en amis, & cherchaient à commercer & à voler.

On ne reconnut parmi ces peuples aucune ſorte de gouvernement; ils vivent comme ils le veulent. Ils ſont d'une taille ordinaire, bien faits, ont le teint olivâtre, & les dents rouges & noires, ce qui eſt une grande beauté parmi eux. Ils vont nuds, la tête couverte d'un grand chapeau de feuilles de palmiers; leurs cheveux d'un noir d'ébène, ſont ſi longs qu'ils les attachent à la ceinture. Ils s'oignent tout le corps & les cheveux d'huile de cocos, vivent de patates, de cannes à ſucre, de noix de cocos, de figues longues d'une palme, d'oiſeaux & de poiſſons volans. Leurs enfans naiſſent blancs; les femmes ſont belles, plus délicates, plus blanches que les hommes; elles ont une chevelure épaiſſe & noire, qui deſcend juſqu'à leurs pieds: elles ſont nues, à l'exception d'un morceau d'écorce intérieure du palmetos, auſſi mince que du papier, dont elles ſe couvrent le milieu du corps. Leur occupation eſt de fabriquer des filets & des nattes de feuilles de palmiers; elles ſont encore d'autres uſtenſiles de ménage.

Leurs cabanes ſont de bois, couvertes de perches & de certaines longues feuilles de figuier: chaque cabane a une fenêtre, & un lit garni d'une natte de feuilles de palmiers, & d'une façon

de matelats, faits auſſi de petites feuilles de palmier fort douces. Ils n'ont pour armes qu'un bâton armé d'os. Leurs canots, ou pirogues, ſont peintes en noir, en blanc, en rouge; elles ont un mât avec ſa vergue de traverſe, ſoutenant une voile de feuilles de palmier couſues enſemble; un gouvernail ſemblable à une pelle à four; une pointe à chacune de ſes extrêmités, qui deviennent alternativement poupe & proue; de ſorte que, pour changer de route, il leur ſuffit de tourner la voile; ils voguent avec une vîteſſe incroyable, & ſemblent des poiſſons volans qui fendent la ſurface de l'eau. Ces peuples ſont pauvres, mais ſubtils & grands voleurs, & c'eſt ce qui fit donner à ces iſles le nom d'*Isles des Larrons*.

Les Eſpagnols remirent à la voile le 10 Mars, & bientôt découvrirent une grande iſle, nommée *Zamal*: le climat y eſt admirable: les peuples y ſont plus civiliſés: ils trouverent dans la ſuite un grand nombre d'autres iſles voiſines de celle-ci. L'une ſe nomme *Zuloan*; elle eſt habitée par une nation douce & ſociable. Ils s'approcherent de celle d'*Humunu*, que Magellan nomma l'*Isle des bons ſignes*, parce qu'il y avait trouvé deux fontaines d'eau très-claire, beaucoup de corail blanc, & divers arbres chargés de différens fruits Cette iſle, voiſine du cap de *Guigan*, porte au-

jourd'hui le nom de *la Encantada.* Magellan appella cet amas d'iſles, l'*archipel de St. Lazare*, parce qu'il y était arrivé le ſamedi de la paſſion qu'on appelle en Eſpagne *dimanche de St. Lazare.*

Il cingla de là vers le nord, & arriva heureuſement à Zebu ou Sibu, iſle bien peuplée, longue de plus de 15 lieues. Son roi, qui était en guerre avec le roi de l'iſle de *Mathan* ou *Matta*, ſon voiſin, non-ſeulement accueillit avec honnêteté les Eſpagnols, mais embraſſa encore la religion chrétienne, avec la reine ſa femme, ſes enfans & 800 de leurs ſujets. La croix fut élevée le jour de la pentecôte; on célébra la meſſe, & Magellan prit poſſeſſion de ces iſles au nom de l'invincible Charles-quint: deux fois il battit les ennemis du roi de Zebu; mais, dans un troiſieme combat, il fut tué d'un coup de lance de cannes qui le perça de part en part, laiſſant après ſa mort une réputation que rien ne peut effacer, pour avoir découvert le détroit de ſon nom, & avoir, en quelque maniere, fait le premier de tous les hommes le tour du monde.

Avant lui, on ne ſavait pas que la mer environne le globe; les anciens l'ont ſoupçonné, mais avec ſi peu de fondement, d'une maniere ſi conjecturale, qu'aucun n'a oſé penſer que le tour du monde fut poſſible; mais Magellan prouva



par ſon voyage, la ſphéricité & l'étendue de la circonférence de la terre.

La plupart de ceux qui combattaient avec lui, partagerent ſon ſort. *Odoard Barboſa* & *Juan Serrano* furent nommés pour lui ſuccéder; mais Barboſa ayant maltraité avec brutalité un eſclave, né aux Moluques, que Magellan avait pris ſur ſon bord, celui-ci réſolut de s'en venger. Il parvient auprès du roi de Zebu, lui fait entendre, que ces hommes avides, ſous le nom de ſes alliés, allaient devenir ſes maîtres, & que c'était ainſi qu'ils avaient traité toutes les nations qui les avaient reçus, que par-tout leur cruauté & leur avarice les avaient fait déteſter. Il lui fit concevoir l'eſpérance des richeſſes de leurs vaiſſeaux; la crainte, & bientôt la haine & la cupidité, changerent ſes diſpoſitions, & les Eſpagnols qui ſe trouverent à terre, ayant été invités à un feſtin, furent maſſacrés avec Barboſa & Serrano leurs chefs; à peine en reſta-t-il quelques-uns pour porter aux vaiſſeaux la nouvelle de leur perte.

Barboſa était un homme inſtruit, qui s'était trouvé avec Magellan à la premiere découverte des Moluques, il a écrit une relation détaillée de l'hiſtoire des Portugais dans les Indes orientales.

Le roi de Zabu qui n'avait embraſſé le chriſtianiſme que par politique, renonça auſſi-tôt à

fes engagemens, & reprit fes anciennes fuperftitions, ainfi que fes fujets.

Les équipages des trois vaiffeaux étaient réduits alors à 180 hommes ; trop faibles pour les trois vaiffeaux, ils prirent le parti d'en brûler un, & de fe rendre aux Moluques avec les deux autres.—Ils élurent *Jean de Carvalho* pour leur chef. Il vit les ifles de Bool & de Panglao, puis l'ifle des Noirs qu'il redoutait; ce qui le détermina à cingler vers les côtes de Mindanao. Il s'y rendit, puis de là vifita Borneo, où il prit des pilotes pour le conduire aux Moluques. Le 8 Novembre il fe rendit à *Tidor*, & y fut reçu avec humanité, parce que la flotte des Portugais n'y était plus. Le roi lui permit d'y élever un comptoir, & d'y charger du gérofle.

Les deux vaiffeaux ayant achevé de charger à Timor, remirent en mer; mais l'un d'eux, nommé la *Trinité*, fe trouva trop faible pour lutter longtems encore contre les flots, il revint aux Moluques, dans le deffein de reprendre fa route par l'océan pacifique, & d'aborder au Darien, mais il tomba bientôt après dans les mains du Portugais. L'autre, nommé *la Victoire*, qui étoit celui qu'avait commandé Magellan, reconnut Amboine, Banda, Solor, & prit la route du cap de Bonne Efpérance, en s'éloignant de la côte des Indes, pour éviter les ennemis de l'Efpagne. Cependant

la disette de vivres l'ayant forcé de relâcher à St. Yago, l'une des isles du cap Verd, les Portugais lui enleverent treize hommes.

Ce vaisseau était alors commandé par Sebastien Cano, né à *Guitarca*, près de Guipuscoa en Biscaye; il souffrit beaucoup des maladies & de la faim. L'historien du voyage, le chevalier Pigafetta, était avec lui; c'est lui qui le premier remarqua que lorsqu'on jette les cadavres des chrétiens dans la mer, ils vont au fond le visage dessus, tandis que les Indiens y vont le visage dessous; opinion superstitieuse que d'autres ont répétée après lui, & qu'il aurait mieux valu examiner auparavant.

Enfin, ce vaisseau rentra le 7 Septembre 1622 dans le port de St. Lucar avec dix-huit hommes seulement, triste reste des 160 qui étaient partis des Moluques. Par leur estime, ce vaisseau avait fait 14460 lieues dans l'espace de trente-sept mois. Ils remarquerent avec surprise que le jour de leur arrivée, qu'ils croyaient être le six, était le sept, & plusieurs ne purent en comprendre la raison. Tous allerent nuds pieds, la torche en main, rendre graces à Dieu dans la cathédrale de Séville. Le vaisseau fut amené dans la ville, & y fut conservé avec soin, comme un monument de cette mémorable expédition.

Sebastien Cano vint à la cour, alors à Valla-

dolid, avec ſon équipage, où il fut accueilli de l'empereur avec des éloges qu'il méritait. Il remit à Charles-quint deux lettres, l'une de *Corala*, roi de Ternate ; l'autre d'*Almanzor*, roi de Tidor, qui ſe reconnaiſſaient vaſſaux de la couronne d'Eſpagne. Il lui préſenta des Indiens de ces iſles, dont l'un lui paraiſſait ſi intelligent, qu'il ne voulut point lui permettre de retourner dans ſa patrie. Il fit préſent à l'équipage du quart de ce qui lui appartenait dans le chargement du navire. Sebaſtien Cano eut une gratification, une penſion, des lettres de nobleſſe, & un écu d'armoiries chargé d'un château d'or en champ de gueules ; au chef chargé d'une branche de canelier, de trois noix muſcades & de deux clous de gérofle ; pour ſupport, deux rois Indiens, & un globe pour cimier, avec cette deviſe : *primus circumdediſti me.* Les autres furent récompenſés à proportion, ſoit en argent, ſoit en lettres de nobleſſe.



VOYAGE
DE SIR FRANÇOIS DRAK.

SIR FRANÇOIS DRAK s'était déja diſtingué par des entrepriſes heureuſes, lorſque la guerre s'éleva entre l'Eſpagne & l'Angleterre, & c'eſt dans ces circonſtances qu'il ſortit de Plymouth avec le *Pacha*, vaiſſeau de ſoixante-dix tonneaux, & le *Cygne*, vaiſſeau de cinquante tonneaux, commandé par Jean Drak ſon frere. Chaque vaiſſeau portait ſoixante-treize hommes choiſis, avec des proviſions pour un an, & des munitions de guerre autant que le demandait la nature de leur entrepriſe.

Quoique ce voyage ne ſoit pas encore celui où il fit le tour du monde, nous croyons devoir en donner un précis: c'eſt une diſtinction que nous faiſons en faveur de Drak, le premier navigateur Anglais qui l'ait entrepris.

Il avait eu la précaution de ſe faire ſuivre de deux ou trois yachts, par le moyen deſquels il croyait pourvoir aux accidens qui pouvaient ſurvenir à ſes vaiſſeaux; précaution que lui avait inſpirée le voyage malheureux de ſon oncle Sir Jean Drak; mais ils lui furent preſque inutiles. Avec

ces forces, bien peu considérables de nos jours, il partit d'Angleterre le 12 Mai 1572. Le tems fut beau & le vent favorable jusqu'au 29 Juin qu'il se trouva entre la Dominique & la Guadaloupe: il jeta l'ancre sur la premiere, & y demeura trois jours. Le 6 Juillet, il eut la vue du pays de Sainte Marthe, & le 15, il mouilla dans la baye des *Faisans*, à quelque distance de *Nombre de Dios*. Là il fit une descente dans le pays pour le reconnaître; il était sans armes; mais ayant vu de la fumée dans l'éloignement, il se fit joindre par une barque légere qui remonta la riviere avec des hommes armés. Il approcha du lieu où l'on faisait du feu, & y trouva une plaque de plomb clouée à un arbre, sur laquelle était gravé le nom d'un Anglois (Garret), qui avait quitté ce pays il y avait peu de jours: elle lui donnait l'avis que les Espagnols étaient instruits de son projet de venir en ce lieu, & l'avertissait d'y rester le moins de tems qu'il lui serait possible.

Drak fut étonné; mais la commodité de ce lieu, la perte du tems s'il cherchait un autre port qui ne le mettrait pas hors des dangers qu'il avait à craindre dans celui-ci, le déterminerent à y rester; seulement il environna le lieu où ils étaient descendus d'un abattis d'arbres & de branches croisées avec les troncs en maniere de palissades. Il y laissa un yacht, avec cinquante

hommes ſous le commandement de Rauſe, & s'approcha avec le reſte de Nombre de Dios.

Cette ville eſt ſituée dans l'iſle *Pine:* on y attendait chaque jour un ſecours de ſoldats, promis par le préſident de Panama, pour la protéger contre les Negres Marons qui deviennent redoutables dans ces lieux aux tyrans qui les ont forcés à la fuite. Ils avaient deux chefs, & s'étaient établis entre Nombre de Dios & Panama. Drak s'en approcha à pleines voiles; il y arrive le 28 Juillet, ſans être découvert; déja il avait jetté l'ancre ſur le rivage; déja il préparait l'attaque, lorſqu'il apprit que la ville était bien fortifiée & remplie de gens; cette nouvelle ne l'intimida point, & pour qu'elle ne répandit point la crainte parmi les ſiens, il réſolut d'attaquer tout de ſuite: on deſcend dans des chaloupes, les rameurs travaillent avec vigueur, on débarque ſans réſiſtance; un ſeul canonier qui veillait près de ſix gros canons de bronze, les apperçoit; il répand l'allarme dans la ville, & bientôt on entend les cloches, les tambours & les cris du peuple. Drak laiſſe onze hommes pour défendre ſes navires, & entre avec le reſte dans la ville, ſans trouver qu'une faible oppoſition; & après une courte eſcarmouche avec les troupes que l'allarme avait raſſemblées, il marche vers la maiſon du commandant & le magazin où les

mulets qui apportent l'argent de Panama, viennent décharger. Il laiſſe le plus grand nombre des ſiens, ſous le commandement de ſon frere, ſur la place du marché; avec le reſte il ſe fait ouvrir les magaſins, & parvient dans la ſalle où l'argent eſt dépoſé; il y trouve un nombre incroyable de lingots, formant un monceau long de ſoixante-dix pieds, haut de douze, large de dix; chaque lingot peſait trente à quarante-cinq livres: cette vue remplit de joie les matelots; ils ſe hâtent pour tranſporter ce tréſor ſur leurs chaloupes. Drak craignait, dans l'éloignement où il était du rivage, que les ennemis très-nombreux ne s'oppoſaſſent à ſon retour; il prend ſoin que les ſiens ne s'appeſantiſſent point trop en ſe chargeant, qu'ils puiſſent marcher & ſe ſervir de leurs armes; & pour les y engager, il leur promet de les conduire dans le lieu où était le tréſor du roi, rempli d'or & de pierres précieuſes d'un plus grand prix, d'un moindre poids, & plus voiſin du rivage. Il les perſuade enfin de le ſuivre vers la place où étaient les maiſons les plus conſidérables; mais avant tout, chacun d'eux ſe chargea d'un lingot.

Il y trouva ſon frere effrayé de ſentir que les ennemis pouvaient s'emparer de leurs vaiſſeaux, ſi l'on s'arrètait plus longtems, & venir enſuite les écraſer avec toutes les forces du pays. Drak

vit le danger, mais la prudence le lui fit cacher; il envoya quelques-uns des ſiens dans le port pour examiner ce qu'on avait à craindre de l'ennemi : ils trouverent ceux qui gardaient les vaiſſeaux frappés des mèmes craintes : cependant elles étaient peu fondées, & quand Drak s'en fut aſſuré, il reprit ſon premier projet, & conduiſit ſes ſoldats vers la maiſon du tréſor royal.

En chemin, ils eſſuyerent une ondée de pluie qui détendit la corde de leurs arcs & éteignit leurs mèches; car alors on ne ſe ſervait point encore de fuſils : ce malheur lui était commun avec ſes ennemis; cependant il fut très-nuiſible à Drak, en ce qu'elle éteignit l'ardeur des ſiens, & les expoſa à une chaleur brûlante en les retardant : leur courage fut abattu; en vain Drak leur repréſente d'abord combien il était honteux de ſe laiſſer abattre, lorſqu'ils n'avaient beſoin que d'un faible effort pour être maîtres du plus riche tréſor de l'univers; il leur reproche leur lâcheté, leur montre les dangers où ils s'expoſent, & qu'ils rendent inévitables, s'ils ne ſe conduiſaient en hommes qui aiment la gloire & penſent à l'honneur de leur pays.

Il réuſſit enfin à leur rendre leur premiere vigueur; ils marchent tous ſur ſes traces vers le tréſor, dont ils briſent la porte. Drak abandonne le ſoin de tranſporter les richeſſes à ſon frere &

à Oxenham, homme connu dans ces climats par des entreprifes hardies, & revient avec le plus grand nombre dans la place publique pour veiller de là fur l'ennemi, & diffiper les partis qu'il pouvait ramaffer pour s'oppofer à fes opérations. Mais tandis qu'il s'avance dans ce deffein, il perd foudainement fes forces, & tombe fans pouvoir proférer une parole. On s'apperçoit alors d'une bleffure qu'il avait reçue à la cuiffe dans la premiere efcarmouche, & qu'il avait cachée à fes gens, qui, facilement découragés, auraient couvert, fous le prétexte d'avoir foin de fa vie, le defir de remonter fur leurs vaiffeaux. Il avait perdu tant de fang que fes fouliers en étaient remplis, & qu'il eft étonnant qu'il n'en ait point perdu la vie.

Les plus courageux crurent alors qu'il fallait fe retirer; mais on ne croira pas que le defir de la gloire ou des richeffes ait cédé au foin feul de la vie de leur chef; la crainte renâquit avec la faibleffe de celui qui l'avait diffipée. Drak, qui avait repris fes fens, les exhorta fortement à ne pas abandonner leur entreprife. En vain on lui confeille de retourner à bord pour y faire panfer fa bleffure, il ne peut retourner en arriere qu'après avoir rempli fes deffeins. Il favait combien il était difficile de retrouver l'occafion perdue, & qu'en laiffant aux Efpagnols

Espagnols quelques heures de tranquillité, ils reviendraient de leur épouvante, rassembleraient leurs troupes, accourraient dans la ville, & se mettraient en possession de leur trésor; qu'il y aurait alors beaucoup de danger à vouloir conserver ce qu'ils avaient dans les mains, & qu'il n'y aurait pas moins de lâcheté de laisser en entier des richesses qu'ils pouvaient emporter. Il avait peu de tems pour délibérer, & on voyait autant de danger à demeurer dans cette incertitude & cette perplexité, qu'à retourner en arriere; ils se décident, font bander sa blessure avec son écharpe, l'entraîne avec eux vers les vaisseaux, en partie par violence, partie par prieres; & à la pointe du jour, ils montrent autant de satisfaction que s'ils eussent emporté tous les trésors, dont ils n'avaient eu que la vue.

Ils emmenent avec eux une chaloupe chargée de vin, qu'ils avaient trouvée dans le port, & se rendent vers l'une des isles *Bastimentos*, située à un mille de la ville, & y demeurent deux jours pour se rétablir de leurs blessures & de leurs fatigues; ils s'y livrent à la joie que leur inspirait l'abondance du vin, & des fruits qu'ils cueillaient dans les jardins de cette isle. Pendant leur séjour dans ce lieu, on y vit arriver un gentilhomme Espagnol, envoyé par le commandant de Nombre de Dios, avec ordre de s'informer si leur chef Drak

était le même qui s'était déjà fait connaître fur les mêmes côtes ; fi les fleches dont fes gens avaient été bleffés, avaient été empoifonnées, s'ils ne manquaient point de provifions. Il devait auffi exalter leur courage, & leur montrer fon admiration fur la hardieffe de leur entreprife. Quoique Drak n'ignorât pas que les hônnètetés d'un ennemi font toujours fufpectes, & que de tels envoyés n'étaient que des efpions à craindre ; cependant il crut devoir lui apprendre ce qu'il défirait, n'en ayant rien à redouter. Il le reçut avec tous les honneurs que fa fituation lui permettait de lui rendre ; il l'affura qu'il était le même Drak déjà connu dans ces contrées, & que rigide obfervateur des loix de la guerre, il n'empoifonnait point les armes dont il fe fervait ; il le renvoya enfuite avec de riches préfens, & lui déclara que quoique fon entreprife eût été en partie infructueufe, il n'abandonnait point le deffein qui l'avait amené, & voulait fe venger des perfidies du vice-roi du Mexique, en partageant avec les Efpagnols les tréfors de l'Amérique.

En effet, il remonte fur fon vaiffeau dès que fa bleffure eft guérie, rappelle le Capitaine Raufe, parce qu'il était dangereux de demeurer plus long-tems fur la côte, & confulte un noir qu'il avait reçu fur fon bord à Nombre de Dios, qui lui confeille d'attaquer *Carthagene* ; il embraffe

cette idée, & ſans perte de tems, vient jetter l'ancre entre Charecha & Saint-Bernard, deux iſles peu éloignées du port de Cathagene, fait le tour de ces iſles dans ſes chaloupes, entre dans le port, & trouve à ſon embouchure une frégate, ſur laquelle il ne voit qu'un homme acoablé de vieilleſſe, qui lui dit librement qu'il y avait environ une heure qu'on avait apperçu un bâtiment à voiles & à rames, paſſer avec toute la hâte, qui annonce un objet important; qu'à ſa vue le peuple s'était ému, qu'on avait entendu un coup de canon pour avertir les lieux voiſins, & que les vaiſſeaux qui étaient dans le port, avaient été amenés ſous le canon de la fortereſſe. Drak vit bien qu'il avait été découvert, & que ſa tentative ne pouvait être ſuivie du ſuccès; il l'abandonna, content d'avoir pris un vaiſſeau de Seville, du port de 240 tonneaux, & deux petites frégates, ſur leſquelles il trouva des lettres qui donnaient avis de ce qu'il avait fait à *Nombre de Dios*, & répandaient l'alarme ſur ces côtes.

Quoique les bâtimens légers lui euſſent été utiles, cependant, voyant qu'il n'y avait pas aſſez de monde pour tous, il réſolut de détruire le Cygne, qui était ſous le commandement de ſon frere, pour renforcer l'équipage des autres avec le ſien; mais c'eſt ce qu'il ne pouvait faire ſans s'expoſer à mécontenter ceux qui le montaient,

parce qu'ils avaient fait divers voyages heureux ſur ce vaiſſeau, & n'en pouvaient voir la deſtruction qu'avec peine. Il ſavait que rien n'aſſure le ſuccès d'un chef, comme d'être aimé des ſiens; il ne voulut pas s'en faire haïr, & il réſolut d'employer la ruſe pour venir à bout de ſon deſſein. Il fait venir le charpentier du Cygne, le prend avec lui dans ſa chambre, lui recommande la diſcrétion, lui perſuade de deſcendre au milieu de la nuit au fond de cale de ſon vaiſſeau, & de le percer de trois trous, mais de ſe placer de maniere qu'on ne pût l'entendre. Le charpentier lui promet de le faire dès la nuit ſuivante. Le lendemain 15 Août, Drak ſe tranſporte dans une barque, comme pour aller à la pêche, rame vers le Cygne, invite ſon frere à ſa partie de plaiſir, & lui demande pourquoi ſon vaiſſeau prend autant d'eau. Son frere l'obſerve comme lui, s'en inquiéte, appelle ſon munitionnaire, & lui en demande la raiſon. Celui-ci deſcend, & revient dire que le vaiſſeau eſt ouvert, & était en danger de couler à fond dans peu de tems. Auſſi-tôt on ſe met à pomper; mais après avoir travaillé cinq heures ſans voir diminuer l'eau, on ſe détermine à ſuivre le conſeil de Drak, d'abandonner le vaiſſeau, & de venir à bord du Paſcha.

Il crut enſuite néceſſaire de demeurer caché

quelque tems, pour que les Efpagnols, oubliant leurs dangers, fe relâchaffent de leur vigilance. Il fait voile vers le Darien, l'atteint, mais fans fe faire voir de la côte, pour n'y pas attirer l'attention, & laiffa ainfi couler fix jours. Alors il trouva un lieu commode pour s'y retirer, éloigné de tout chemin de commerce, abondant en bois, en eau, en oifeaux fauvages, en cerfs, en porcs, & en toutes fortes de provifions; il y demeura quatorze jours pour radouber fes vaiffeaux, & rafraîchir fon équipage. Le 5 Septembre, il y laiffa fon frere avec fon vaiffeau, & avec deux yachts, vint en trois jours à Rio-Grande, dont le lit eft fi large, que de l'une de fes rives, on ne peut découvrir l'autre. Le lendemain ils apperçurent un Efpagnol, qu'ils prirent pour un homme du pays, & qui leur montra une anfe pour débarquer; mais s'étant apperçus de leur erreur, ils entrerent dans fa maifon, la trouverent remplie de provifions, & les emporterent avec lui.

Dans cet intervalle, fon frere Jean Drak, auquel il avait recommandé de chercher à fe lier avec les negres marons ou fugitifs, par le moyen defquels il efpérait du fuccès dans fes deffeins, eut le bonheur d'y réuffir, le fecours de deux de ces negres qu'il avait pris à Nombre de Dios. Il les engagea de fe rendre à fon bord,

après avoir laissé deux des siens en ôtages, pour sûreté de leur retour. Quand il se fut assuré des sentimens de cette nation, il résolut d'avoir une entrevue avec ses chefs. Drak ayant appris ce qu'avait fait son frere, quitta le port *Plenty* ou d'*Abondance*, nom qu'il lui avait donné, à cause de l'abondance des vivres qu'on y trouve, & se rendit dans une baie cachée entre de belles isles couvertes d'arbres, qui dérobaient ses vaisseaux à la vue de l'ennemi, & dont le canal est si étroit, si semé de rochers, qu'il était impossible d'y entrer pendant la nuit; là, il s'aboucha avec les negres marons, & se lia par un traité avec eux contre l'ennemi commun, sans s'exposer au danger d'en être trahi.

Cependant dès la premiere entrevue, les Anglais virent que les espérances qu'ils avaient conçues, allaient au-delà de la réalité. Lorsqu'ils demanderent aux noirs le moyen le plus facile de se rendre maître de beaucoup d'or & d'argent, ils dirent qu'ils savaient que c'était là le but de leurs entreprises, & qu'ils s'étaient assurés de ne pouvoir aisément les contenter; que pour se venger des Espagnols, ils leur en avaient beaucoup enlevé, & jetté dans les rivieres; mais que durant la saison des pluies qui régnait alors, ils ne pouvaient les en retirer, parce qu'elles étaient enflées & trop profondes. Drak leur promit d'at-

tendre dans ce lieu que cette ſaiſon fut paſſée, & y bâtit avec leurs ſecours un fort de terre, & des huttes de bois, où il laiſſa ſon frere avec une partie de ſes gens, & ſe rendit avec trois bâtimens légers à *Rio de la Hacha;* car ſon génie actif ne pouvait le laiſſer jouir en paix de l'abondance & de la ſûreté, & l'eſpérance qui le flattait que de grandes richeſſes pouvaient tomber dans ſes mains, le travaillait ſans ceſſe.

Sur ſon chemin, il ancra à la vue de Carthagène, mais ſans débarquer. Il prit le 27 Octobre un bâtiment de tranſport qui entrait dans le port. Là vint un gentilhomme Eſpagnol, avec lequel il avait été autrefois lié, qui s'était mis dans une chaloupe, ſans l'agrément du gouverneur, qui lui fit beaucoup de proteſtations d'amitié, & lui donna des témoignages de ſon eſtime; mais Drak était demeuré juſqu'au lendemain, ſans qu'il lui eût rien dit qui pût faire pénétrer ſes deſſeins, comme l'Eſpagnol l'eſpérait; il pût s'appercevoir que toute cette apparence d'amitié n'était qu'une ruſe, pour donner au commandant le tems de raſſembler ſes troupes, & de les employer contre lui avec avantage. Ce ſoupçon ſe vérifia le 20 du même mois; deux frégates armées & cachées dans l'ombre de la nuit, vinrent pour ſurprendre ſes yachts, & le faire priſonnier avec ſes

gens. Mais il découvrit le ſtratagème, & fut le rendre inutile. Drak enſuite, dès qu'il fut jour, s'élança ſeul ſur le rivage avec intrépidité, à la vue des troupes ennemies, qui étaient dans quelqu'éloignement au milieu des forêts & ſur les hauteurs, ſans ſe haſarder à venir plus près, pour être hors de portée du canon des bâtimens. Cette action paraîtrait une imprudence, ou ne ſerait pas crue de nos jours; elle fut dictée par la ſageſſe cependant, & non par une ridicule bravade. Les ennemis en furent inquiets; l'allarme ſe répandit parmi eux; il les obligea de ſe tenir raſſemblés, juſqu'à ce qu'il pût les attaquer dans les poſtes négligés. Il demeura auſſi long-tems ſur la côte qu'il lui fut poſſible; & quand il ſe retira, le bâtiment qu'il montait n'avait plus pour proviſion qu'un jambon & un peu de pain, & portait dix-ſept hommes; les deux autres étaient auſſi dans une grande diſette.

Il réſolut de rebrouſſer; il mit à la voile; mais à peine avait-il fait trois milles, qu'il vit un vaiſſeau Eſpagnol ſur la côte; il l'attaque, le prend après quelque réſiſtance, & le trouve chargé de beaucoup de proviſions de bouche; c'était ce qu'il déſirait le plus. Il ſe détermine alors à ſe rendre auprès des negres marons, près deſquels, comme nous l'avons dit, il avait laiſſé ſon frere & une partie de ſes gens, afin qu'aidé de leurs avis, &

par leurs ſecours, il pût attaquer les contrées intérieures, ſoumiſes aux Eſpagnols, juſqu'alors reſpectées de leurs ennemis.

Lorſqu'il arriva au port, Diégo, tel était le nom de ce noir qui lui avait procuré l'alliance des Marons, lui apprit la mort de ſon frere Jean Drak, & d'un des ſiens. Ce malheur ne fut pas le ſeul; bientôt un air humide, joint à l'ardente ardeur du ſoleil, fit naître des fievres qui firent périr pluſieurs Anglais, & entr'autres Joſeph Drak, un ſecond frere du commandant. Drak, occupé du rétabliſſement de ſes malades, ne négligea point ſes projets; il engagea les negres marons à parcourir tout le pays, afin de s'aſſurer ſi la flotte Eſpagnole était arrivée à Nombre de Dios; ils lui en donnerent avis, & un yacht qu'il avait envoyé à la découverte, confirma leur rapport. C'était vers le tems de ſon retour ſeulement qu'on portait de Panama à Nombre de Dios les richeſſes tirées des mines Américaines. Il réſolut de les attendre à leur paſſage, & de trouver là de quoi ſe récompenſer de ſes eſpérances trompées dans les années précédentes. Il avait déjà perdu 28 des ſiens, & il en fallait laiſſer à la garde des vaiſſeaux; il ne prit avec lui que dix-huit Anglais & trente Symerones ou negres marons, qui ne lui ſervaient que de guides & d'eſpions, & lui procurerent des vivres, lorſqu'il eût conſommé

ceux dont il se chargea à son départ. C'est avec leurs fleches ou des dards, en poursuivant des bêtes fauves, en frappant dans l'air les oiseaux, qu'ils les lui procuraient. Leurs dards avaient une pointe qui pesait une livre & demie ; ils ne les lançaient que lorsque l'animal était proche, & rarement ils ne lui donnaient pas la mort ; ils en avaient de plus légers qu'ils lançaient avec l'arc, & leur servaient pour de moins grands animaux. Ces armes sont leurs seules provisions ; c'est sur elles qu'ils se reposent du soin de s'en pourvoir, & ils n'en font jamais d'amas. Le plus riche d'entr'eux est celui qui est le mieux armé ; peut-être ils en sont plus heureux, & en savent mieux distribuer la gloire ; ils ne l'accordent qu'à celui dont le courage fut plus utile à tous.

Chaque jour ils sortaient au lever du soleil, marchaient jusques vers dix heures, se reposaient environ une heure sur les bords d'un fleuve, marchaient ensuite jusqu'à quatre ; puis passaient la nuit dans des huttes que les Symerones élevaient en peu de tems, ou qu'ils trouvaient déjà construites ; quatre pieux plantés en terre, sur lesquels on plaçait des branchages & des feuilles en forme de toît, en faisaient toute la façon. Dans les vallées préservées des vents, ils se dispensaient de s'environner de branches ; sur les collines où les nuits sont toujours froides, ils les fer-

maient avec aſſez de ſoin, & n'y laiſſaient d'ouverture qu'une porte & un trou par où s'échappait la fumée. Ils trouverent ſur leur chemin une grande abondance de fruits & de porcs ſauvages. Ils s'arrêtaient dans des lieux commodes & propres à remplir le but des Anglais. Drak leur témoigna ſon admiration, & ſur-tout à leur chef *Pedro.* Le troiſieme jour de leur route, qui était le 6 Février, ils arriverent dans une ville des Symerones, ſituée ſur le penchant d'une colline, environnée d'un foſſé & d'un mur de terre, & à couvert d'un coup de main imprévu. Elle était à trente-cinq milles de Nombre de Dios, à cinquante-huit de Panama. Là, ils vivaient tranquillement, au ſein de l'abondance, ayant conſervé quelque idée de religion, & montrant du reſpect pour la croix. Drak eſſaya, dans le peu de tems qu'il y reſta, de tranſporter cette vénération de la Croix à Dieu même; ils déſiraient qu'il y fit un peu de ſéjour, lui promettant de ſe joindre à lui, & de doubler leur nombre; mais il parut compter moins ſur le nombre que ſur l'intrépidité. Il s'en fit aimer, ſe conduiſit avec prudence, calma les différends qui pouvaient s'élever entr'eux & les ſiens, & montra de grandes eſpérances du ſuccès, fondées ſur leur courage. Ils lui furent très-utiles dans ſon voyage; ils le menerent par un pays ombragé, & de hautes forêts

qui les mettaient à couvert du ſoleil, dont l'ardeur était très-incommode, ſur-tout aux Anglais. Quatre Symerones expérimentés, marchaient environ un mille avant la troupe, laiſſant ſur leur chemin des branches qui ſervaient à les guider ; car il n'y a pas de veſtiges de chemin dans ce pays. Après eux, marchaient onze Symerones ; les Anglais marchaient enſuite avec deux conducteurs ; le reſte des Symerones fermait la marche.

Ils vinrent dans cet ordre ſur le ſommet d'une haute colline, le 11 Février ; ils y virent un arbre d'une hauteur & d'une groſſeur extraordinaires, ſur le tronc duquel on avait fait des degrés pour monter facilement à ſon faîte, & où ils avaient conſtruit une eſpece de cabinet de verdure, ils y porterent Drak, & c'eſt de là qu'il vit, non-ſeulement la mer du Nord, de laquelle il venait, mais encore la mer Pacifique, dans laquelle aucun vaiſſeau Anglais n'avait pénétré encore. Cette vue excita ſa curioſité naturelle, & enflamma ſon ardeur pour les aventures & les découvertes. Il éleva ſes mains vers le Ciel, & le pria de bénir ſon projet de voguer un jour ſur cette mer immenſe avec un navire de ſa nation.

De cette hauteur étonnante où ils étaient montés, après avoir promené leurs regards ſur la plus vaſte perſpective que la terre puiſſe four-

nir, ils defcendirent en deux jours dans un pays ouvert, uni, couvert d'une herbe fingulierc, dont la tige était femblable au jonc, & les feuilles fi hautes qu'elles cachent le bétail qui s'en nourrit. Lorfque les habitans y mettent le feu, ce qui leur eft affez ordinaire, on voit des vallées d'un vafte circuit toutes couvertes à la fois de flammes; le bétail épouvanté s'enfuit en vain; il fe trouve environné d'un feu qui l'enveloppe avec rapidité. Un tel incendie dans un pays déjà très-abondant, donne de nouvelles forces à la végétation, & avant qu'un mois s'écoule, la terre fe pare d'une nouvelle fertilité, fe couvre d'une verdure plus belle & plus riante.

Nos aventuriers fe trouvaient à une diftance commode de Panama; ils s'arrêterent dans une forêt peu éloignée du lieu où paffaient les tréfors de Panama pour fe rendre à Nombre de Dios, & ils dépêcherent un fidele Symerone, habillé en efclave, pour aller adroitement s'informer du jour où les mulets chargés du tréfor devaient paffer; cet homme était fi exercé, fi diligent dans de telles commiffions, qu'il fut bientôt de retour, avec l'avis que le tréforier de Lima, qui devait s'embarquer pour l'Europe, pafferait la nuit fuivante avec une douzaine de mulets chargés de lingots d'or & de pierres précieufes: c'était la coutume dans ces pays chauds de voyager

pendant la fraîcheur de la nuit & de fe repofer le jour. La *Vera-Cruz* devait être leur premiere ftation.

A ce récit, ils changerent leur fituation, & fe placerent fur le chemin de la Vera-Cruz : pour plus de fûreté encore, ils envoyerent à la découverte fur ce chemin deux Symerones en habit d'efclaves. Lorfqu'ils y furent arrivés, ils connurent à l'odeur d'une mêche que des Efpagnols marchaient devant eux, & fe baiffant, ils vinrent en rampant en un lieu, où ils virent un foldat qui dormait étendu fur la terre ; ils le lierent fans lui faire de mal, & le conduifirent à Drak, qui fur fes réponfes, trouva que fon efpion ne l'avait point trompé.

Lorfque le foldat eût entendu le nom de Drak, il crut devoir mériter fa confiance ; il comprit qu'il était venu à la découverte du tréfor qui s'avançait, & il déclara qu'il n'était point un des conducteurs de la caravane partie de Nombre de Dios, mais de celle qu'on attendait à chaque inftant, qui n'était chargée que de marchandifes & de provifions, & n'avait point d'or ; il termina fa déclaration par une humble priere à Drak, pour qu'il daignât, fi le tréfor tombait entre fes mains, lui faire la faveur de lui en donner fa part, afin qu'il pût foutenir & élever fes enfans, & leur laiffer quelque héritage après

ſa mort. Drak lui accorda ſa priere, ſous condition qu'il le conduirait dans un lieu ſecret, où ſes gens puſſent demeurer cachés juſqu'au moment du combat. Il les y conduiſit, & Drak y prépara ſon embuſcade. Là il s'occupa à rafraîchir ſes gens, & à les inſtruire de ce qu'ils devaient faire. Oxenham devait être à la tête des Symerones avec leur chef Pedro; les Anglais ſuivaient Drak; ceux-ci prirent la droite du chemin; les Symerones marchaient à une petite diſtance; de cette maniere, aucun des mulets ne pouvait leur échapper, car ils étaient accouplés & marchaient en ligne, conduits par le premier.

Tout était auſſi-bien réglé que la prudence humaine pouvait le permettre, & l'inſtant du combat approchait; ils l'attendaient à 80 ou 90 pas du chemin, afin que ceux qui conduiſaient le tréſor, ne puſſent les entendre, ni voir la trace de leurs pas ſur l'herbe. A peine avaient-ils demeuré une heure dans ce lieu, qu'on entendit vers la gauche la ſonnette des mulets venant de Vera-Cruz; mais comme l'ordre portait d'attaquer les mulets venant de Panama, on laiſſa paſſer ceux-là ſans oppoſition. Mais malheureuſement un Anglais nommé Robert Pika, échauffé par une liqueur forte, perſuade à ceux qui étaient près de lui de s'avancer en rampant, pour voir

l'ordre de la marche ; ils le firent, & furent apperçus. Un des conducteurs de la caravane de Vera-Cruz remarqua quelque chose de blanc qui se mouvait sur l'herbe ; c'était eux qu'il voyait ; car Drak avait voulu que ses gens missent leurs chemises sur leurs habits, afin de se reconnaître pendant la nuit. Il avertit le chef, qui d'abord incertain, examine quelque tems ; on remarqua qu'il poussait son cheval, qui avait un pas dur, & bientôt après on le vit, au-delà de l'embuscade des Anglais, en plein galop. Ni Drak qui conduisait les Anglais, ni Oxenham, qui était à la tête des Symerones, ne comprirent la cause de ce mouvement, ne mirent aucun obstacle à sa course, comme ils le pouvaient.

Peu après, ils virent les conducteurs de la caravane de Panama ; les Anglais l'attaquerent par-devant, & les Symerones par-derriere, & ils se saisirent des mulets ; mais ils virent avec chagrin que des huit dont ils s'étaient emparés, six étaient chargés de provisions, & que deux seuls l'étaient avec de l'argent ; six autres, chargés d'or & de pierres précieuses, étaient retournés en arriere. Leurs conducteurs, interrogés par Drak, lui dirent qu'un cavalier était venu en hâte vers eux, avait parlé au trésorier, & lui avait conseillé de renvoyer à Panama son or & ses pierres précieuses,

précieuſes, & de laiſſer ſeulement aller en avant ces huit mulets, afin de s'aſſurer, ſi ce qu'il avait découvert, n'était point une embuſcade.

Drak ne fut pas moins affligé de ce contretems que ne le furent ſes gens ; mais ce n'était pas le moment de s'abandonner à la plainte. Il vit que le bruit de ſon entrepriſe allait ſe répandre dans tout le pays, que les Eſpagnols allaient raſſembler leurs forces pour l'accabler, & il n'avait aucune retraite où il put ſe défendre; tout y était ennemi pour lui ; les chemins étaient connus des Eſpagnols, il les ignorait : c'eſt dans ces ſortes d'occaſions qu'on prouve la force de ſon ame, ſi l'on conſerve ſon intrépidité & ſon jugement.

Il avait à délibérer, s'il convenait de retourner ſur ſes pas par le même chemin, ou de prendre celui de la Vera-Cruz. Tous les deux avaient leurs difficultés, leurs dangers ; il avait à craindre qu'on ne lui enlevât ſes vaiſſeaux, avant qu'il pût ſe rendre dans le port qui les cachait : cette conſidération lui faiſait préférer le dernier, & de le parcourir avant que l'ennemi pût s'y oppoſer. Il demande à Pedro, chef des Symerones, s'il veut l'accompagner? Celui-ci l'aſſure qu'il ne veut pas s'en ſéparer. Il commande à ſes gens de prendre quelques proviſions, & ſe mettant à leur tête, il marche avec vigueur. Lorſqu'ils furent arrivés

aux portes de la ville, ils laisserent aller les mulets dont ils s'étaient servis pour porter leur proie, & continuerent leur chemin avec le moins de bruit qu'il leur fut possible. Il leur fut aisé de voir que l'alarme étoit répandue, & que la ville rassemblait des troupes pour s'opposer à leur retour. Drak, à qui cette espece de soldats n'était pas inconnue, fond sur elles, les perce dès le premier choc, les dissipe presque sans résistance, & par cette promptitude, conserve le secours des Symerones, qu'il n'aurait pu empêcher de passer dans la ville, & de se disperser. Les femmes Espagnoles accourent épouvantées vers Drak, qui les rassure, & les persuade qu'on ne leur fera aucune offense, il les en défend en effet; l'humanité est inséparable du vrai courage.

Après avoir abattu le courage des Espagnols par cette brusque attaque, & dissipé leurs troupes, il reprit son chemin vers ses vaisseaux avec moins d'inquiétude & de dangers; mais en se hâtant toujours, parce qu'il ignorait l'état où pouvaient se trouver les hommes qu'il y avait laissés. Il permet à sa troupe harrassée de se livrer quelque tems au sommeil, & de se reposer; par des exhortations amicales, un usage modéré de son autorité, & en partageant toutes leurs peines & tous leurs travaux, il les engage à supporter sans

murmure les fatigues d'un voyage pénible, & la douleur de la faim qu'ils éprouverent pendant plusieurs jours; dans cette route, il eût beaucoup à se louer du zele officieux des Symerones, qui, plus forts que les Européens, plus accoutumés à ce climat, en supportaient mieux l'intempérie: lorsqu'un Anglais tombait épuisé dans le chemin, ils se relevaient deux à deux pour le porter pendant un mille. Leur courage fut égal à leur bonté; & les armes à feu des Espagnols ne les épouvanterent plus, dès qu'ils les purent connaître.

Ils étaient à cinq milles des vaisseaux, lorsqu'ils trouverent une ville bâtie dans leur absence par les Symerones. Drak consentit d'y faire une halte, & dépêcha un Negre vers ses vaisseaux avec son cure-dent d'or, pour donner du poids aux nouvelles qu'il dirait à ses gens. D'abord ceux-ci refuserent de croire cet envoyé; car leur chef leur avait donné l'ordre de ne tenir compte d'aucun avis sans un écrit de sa main: cependant après avoir bien examiné le cure-dent, ils virent qu'il y avait mis son nom avec la pointe de son couteau. Alors ils firent remonter le fleuve à un de leurs légers bâtimens, s'approcherent de la ville, & y députerent un des leurs, pour qu'on leur amenât ceux à qui l'épuisement aurait empêché de venir jusqu'au port. Le 23 Février, ils se trouverent tous réunis, & Drak, chez qui les

bons & les mauvais succès n'avaient aucune influence sur la piété, fit célébrer cette réunion par des prieres & des actions de graces.

Loin que son courage fut abattu, il ne fut bientôt occupé que de nouvelles entreprises; sans faire de tristes réflexions sur le passé, sur les fautes qu'on avait commises, il ne pensa qu'à faire mieux, n'en devint que plus actif, & inspira la même ardeur aux siens. Il tint conseil avec eux & les Symerones; mais ils furent divisés d'opinion. Les uns disaient qu'avant de penser à de nouvelles excursions, il fallait remplir les magasins de provisions; les autres voulaient qu'on allât tout de suite attaquer quelques-uns des vaisseaux chargés des richesses Espagnoles. Les Symerones étaient d'un avis différent des uns & des autres; ils proposaient de faire un voyage dans le pays, à la maison de Pezoro, près de Veragua, qui faisait exploiter des mines par ses esclaves, & en tirait chaque jour 200 liv. sterling; qu'il rassemblait son or dans une maison de pierres & fortifiée, mais dont ils espéraient se rendre facilement les maîtres, avec le secours des Anglais. Drak, qui se souciait peu d'entreprendre un voyage fatiguant & ruineux pour la santé de ses gens, prenait un milieu entre ces deux partis. Il proposait d'envoyer deux de ses yachts, l'*Ours* & le *Favori*;

le premier, commandé par Oxenham pour chercher des provisions vers Tolu; le second, pour se rendre vers Cabezas, & y chercher à enlever les trésors, qui de Veragua, sont portés sur les côtes, pour être embarqués sur la flotte de Nombre de Dios. Il voulait qu'on laissât aux Symerones qui la désiraient, la liberté de retourner vers leurs femmes, chargés des présens qu'il leur avait fait, & qu'on accueillit amicalement ceux qui voudraient demeurer avec lui; son avis l'emporta. Près de Cabezas, Drak s'empara d'une frégate de Veragua, dont le pilote lui apprit qu'il y avait dans le port de Veragua un bâtiment chargé d'un million en or; il lui commanda de l'y mener, puisque la profondeur du port lui était inconnue, & lui promit sa part du butin qu'on pourrait faire: son avarice le rendit fidele. Après avoir fait un accord avec le pilote, il fit voile vers ce port; mais à peine était-il arrivé à l'entrée, qu'il entendit un coup de canon, auquel on répondit par un autre dans un grand éloignement. Le pilote l'assure qu'ils ont été découverts; car tel était le signal ordonné par les commandans pour répandre l'allarme sur la côte. Drak vit la nécessité de rebrousser; d'ailleurs pour réussir, il lui aurait fallu encore un vaisseau semblable au sien. En chemin il s'empara d'une frégate, dans laquelle il trouva vingt-huit porcs gras, deux

cens poules, & une grande quantité de maïz. La frégate était si forte, si bien construite, qu'il résolut de l'équiper pour la guerre, & forma le dessein de faire une seconde attaque sur Nombre de Dios.

Le 21 Mars, il fit voile avec sa nouvelle frégate & l'Ours vers Cabezas, où il arriva en moins de deux jours, & y trouva un vaisseau de guerre Français. Après y avoir fait de l'eau, & s'être fourni d'autres provisions, le Français lui proposa de se joindre à lui, pour exécuter la nouvelle entreprise qu'il avait formée ? Drak y consentit, convint qu'il l'accompagnerait avec vingt de ses gens, & ils se promirent qu'ils auraient une part proportionnée dans tout le butin qui se pourrait faire. Il n'était pas cependant sans inquiétude sur une telle convention; car son nouvel allié était fort de quatre-vingt hommes, & les Anglais n'étaient qu'au nombre de trente-un. Ils partent, font voile vers Rio-Francisco, & y arrivent le 29 Mars. Ils y débarquent, renvoyent leurs bâtimens pour ne point être découverts, s'ils paraissaient pendant quatre jours dans le même lieu, & prennent la route de Nombre de Dios, au travers des forêts; ils marchaient avec un ordre & une tranquillité que les Français admirerent, & dont ils n'avaient pas d'idées; ils admirerent également la fidélité des guides Symerones, l'o-

béiſſance qu'ils montraient aux ordres que leur donnait Drak, & leur diligence à les exécuter; ces Negres ne parurent pas avoir la même ſoumiſſion, la même attention pour les Français que pour les Anglais, dont ils connaiſſaient mieux le courage & l'adreſſe.

Enfin, après un chemin fatiguant de plus de ſept milles, on commença à entendre le bruit des charpentiers qui travaillaient près de la baie; car dans cette ſaiſon brûlante, ils avaient la coutume de travailler la nuit & de ſe repoſer le jour; bientôt ils entendirent les conducteurs des mulets de Panama qui arrivaient. Ils ne douterent plus qu'ils ne fuſſent ſur le point d'être récompenſés de leurs peines, & chacun ſe félicitait de ſe voir enfin hors des atteintes de la pauvreté pour toute ſa vie; dès que les mulets arrivent, ils s'avancent, & tombent ſur eux avec une rapidité proportionnée à leur impatience. Il y avait cent quatre-vingt-dix mulets, & chacun était chargé de trois cent livres d'argent. Ces richeſſes furent mal défendues : après un combat très-court, dans lequel le capitaine Français & un des Symerones furent bleſſés, les conducteurs ſe rendirent; ces richeſſes n'étaient point à eux, l'intérêt ne les rendit ni courageux ni fideles.

Il n'était poſſible d'emmener qu'une partie de ce tréſor, & encore avec beaucoup de peine,

par le même chemin qui les avait amenés, toujours embarrassé de brouſſailles. Ils enfouirent dans la terre ce qu'ils ne pouvaient emporter, traverſerent les bois, & ne furent point pourſuivis. Le capitaine Français, que ſa bleſſure mettait hors d'état de marcher, demeura en arriere avec deux de ſes gens. Deux milles plus loin, les Français s'apperçurent qu'il leur manquait encore un homme; & ſur les informations qu'on prit; on jugea qu'il était pris de vin, qu'il s'était égaré dans les bois, & ils ſe repoſerent ſur le guide du ſoin de le retrouver : la prudence ne leur permettait pas d'expoſer la vie de tous, pour la conſerver à un ſeul; ils ne s'arrêterent donc que lorſqu'ils furent arrivés à Rio-Franciſco. Ils y arriverent le 3 Avril; & cherchant de l'œil ſur la mer leurs vaiſſeaux, ils n'y découvrent que ſept bâtimens Eſpagnols, qui ſans doute avaient été armés, & étaient accourus ſur la nouvelle de leurs mouvemens vers Nombre de Dios, pour les pourſuivre; & il n'était pas douteux qu'ils auraient ſuffi pour ſe ſaiſir des leurs qui étaient bien plus faibles. Ce ſoupçon n'en demeura pas là; ils penſerent qu'on avait pu prendre de leurs gens, & les forcer par des tortures à leur faire déclarer en quels lieux la frégate & le yacht étaient mouillés; que ces vaiſſeaux faibles & privés de leurs chefs, étaient tombés dans leurs mains ſans ré-

ſiſtance, & qu'ainſi tous moyens de quitter ces bords, leur avaient été enlevés pour toujours. Ces penſées les jeterent dans le déſeſpoir, & ils s'abandonnaient à leur infortune, ſans chercher à ſurmonter les difficultés qui les environnaient, lorſque Drak, dont l'intrépidité ne fut jamais abattue, ni les ſens jamais troublés, leur repréſenta que quoiqu'il fût poſſible que les Eſpagnols euſſent pris leurs vaiſſeaux, rien ne le leur aſſurait; qu'ils n'étaient point avec les leurs; que tous ces malheurs n'étaient qu'un ſoupçon; qu'il fallait attendre quelque tems, avant de ſe croire parvenu au comble du malheur; qu'il ne fallait pas abandonner lâchement l'eſpoir de s'échapper; qu'il était poſſible que quelques-uns d'entr'eux parvinſſent à découvrir leurs vaiſſeaux avant l'ennemi, & les avertiſſent d'aller jetter l'ancre hors de leur portée; & qu'enfin ſans vaiſſeaux, on pouvait encore ſortir de ce lieu. Ces diſcours, en leur montrant que leur chef n'était pas ſans eſpérance, en fit renaître dans leurs cœurs; mais en les examinant de plus près, ils ne pouvaient dire ſur quoi elles étaient fondées. On ne pouvait traverſer le pays, parce que de hautes montagnes, d'épaiſſes forêts, des rivieres profondes fermaient le chemin; on n'en pouvait ſortir par eau, puiſqu'on ne poſſédait pas un bateau. Cependant Drak propoſa quelques moyens

pour améliorer leur ſituation. Il fait faire un radeau avec des troncs d'arbre flottans ſur la riviere, s'y place, & demande à ſes gens leſquels y veulent venir avec lui ? Jean Owen, Jean Smith, & deux Français ſe préſentent pour l'accompagner : ils font une eſpece de voile d'un ſac où étaient leurs proviſions, & l'élevent ; ils ſe ſervent d'une rame pour gouvernail ; & profitant de l'éloignement où un vent violent avait jeté les Eſpagnols, Drak s'éloigne, après leur avoir promis de ne rien épargner pour leur délivrance ; il fait voile avec ſon radeau ſur lequel il avait quelquefois de l'eau juſqu'à la ceinture, quelquefois même juſques ſous les bras ; il avait fait plus de trois milles avec beaucoup de travail, lorſqu'il crut appercevoir ſes vaiſſeaux à quelque diſtance. Il leur fait des ſignaux, & leur indique un lieu derriere une péninſule, pour qu'ils y jettent l'ancre ; lui-même s'élance ſur le rivage, & vient à pied au travers d'un pays hériſſé d'épines, avec une joie extrême, pour ſe joindre à eux : cette joie ne peut être conçue que par ceux qui ont éprouvé leur danger & leur détreſſe.

Cette même nuit, ils ramerent tranquillement vers Rio-Franciſco, & ſe trouverent réunis avec les richeſſes qu'ils avaient pu emporter au travers des forêts ; ils ſe virent bientôt de retour ſur leurs vaiſſeaux, où Drak partagea équita-

blement le butin entre les Anglais & les Français.

Après quatorze jours, ils se virent dans le port qu'ils avaient quitté, & trouverent leur frégate en meilleur état qu'auparavant. Le vaisseau Français était demeuré pendant ce tems sous Cabezas. Onze Anglais, seize Symerones, qui étaient restés dans le pays, voulurent aller chercher le capitaine Français, & l'argent qu'on avait laissé caché; ils revinrent à Rio-Francisco, & y trouverent d'abord un des Français qui étaient demeurés en arriere pour attendre leur capitaine; ils lui demanderent en quel lieu il l'avait laissé; il leur apprit que les Espagnols qui étaient venus jusqu'à une demie lieue de là, l'avaient découvert, & s'en étaient saisis. Son camarade aurait pu s'échapper avec lui, si l'or ne lui avait été plus précieux que la vie. Il était chargé d'une boîte de pierres précieuses, qu'il avait d'abord jeté loin de lui, qu'il avait été reprendre, embarrassé par ce poids & par celui d'une chaîne d'or, il n'avait pu venir assez tôt pour n'être point pris par environ deux cens hommes, qu'on avait répandus aux environs, pour chercher l'or & les lingots d'argent qu'on avait cachés dans la terre. Les Anglais, soit qu'ils n'en crussent pas ses discours, soit qu'ils ne voulussent point s'éloigner, avant de s'être assurés

pleinement qu'ils ne pouvaient rien retrouver, s'avancerent dans le pays à environ deux milles; mais ils ne retrouverent que treize lingots d'argent, & une petite quantité d'or.

Ils apprirent ensuite que le Français qu'on avait abandonné dans l'ivresse, au milieu des forêts, était tombé dans les mains des Espagnols, & que par lui ils avaient appris en quel lieu Drak & les siens avaient caché leur butin. Ainsi l'ivrognerie fut toujours dommageable aux entreprises de Drak.

Ils se séparerent ensuite des Français, cinglerent au-devant de Carthagene, avec leurs pavillons flottans dans l'air, s'y emparerent encore d'une frégate chargée de provisions & de miel, qu'on estime un excellent fortifiant, & de-là firent voile vers Cabezas. Ils y demeurerent environ une semaine pour y radouber leurs vaisseaux, & les rendre propres à un plus long voyage; car ils avaient résolus de retourner en Angleterre.

Afin que le zele & la fidélité des Symerones ne demeurassent point sans récompense, ils briserent un de leurs yachts, & leur en donnerent toute la ferrure; ce qui était le présent le plus précieux qu'on pût faire à des hommes, dont l'unique occupation étaient la guerre & la chasse, & chez qui le luxe & les commodités étaient in-

connues ou méprisées. Drak permit à leur chef Pedro de prendre ce qui lui conviendrait le plus dans le vaisseau ; il jeta les yeux sur un sabre enrichi de pierres précieuses que le capitaine Français avait donné à Drak en échange pour des provisions ; mais il n'osa demander un si riche présent, & se borna à quelques pieces d'or épaisses & plattes qu'on avait trouvées dans l'eau. Drak, qui voulait lui montrer que la fidélité demeure rarement sans récompense, lui donna aussi le sabre, en lui témoignant toute sa satisfaction & son estime. Pedro l'accepta avec reconnaissance ; sa joie fut d'autant plus vive, que cette arme lui assurait l'estime & l'obéissance des siens ; elle lui donnait le premier rang parmi les Symerones. Drak prit aussi dans le trésor commun pour récompenser les autres, & leur dit que puisqu'ils avaient partagé les dangers, ils devaient avoir leur part dans les jouissances, afin qu'ils pussent faire du bien à leurs parens : tous furent satisfaits ; car ce chef était autant au-dessus de l'avarice que de la crainte ; s'il s'exposait aux dangers pour enlever de l'or, il n'était pas cependant assez précieux pour lui, pour l'acheter par des perfidies ou des injustices.

Les Anglais avaient parcouru ces côtes Américaines, toujours en action depuis plusieurs mois ; ils avaient pris au-delà de cent navires de différentes grandeurs entre Carthagene & Nombre

de Dios, & ils n'en avaient perdu qu'un qui ne pouvait plus leur ſervir ; ils n'avaient gardé leurs priſonniers qu'autant de tems que leur propre ſûreté le leur avait rendu néceſſaire, les avaient traités comme ils l'étaient eux-mêmes, & les avaient préſervés de la vengeance des Symerones, qui ne reſpectent rien pour la ſatisfaire. Ils n'avaient à ſe reprocher ni inhumanité, ni fautes contre la politique. Par une conduite contraire, ils auraient rendu leurs entrepriſes plus dangereuſes ; & la réſiſtance d'un ennemi eſt bien plus vive, plus ſanglante, lorſqu'il ne lui reſte d'eſpérance que dans la victoire. Drak avait enlevé beaucoup de richeſſes ; mais il n'en augmentait pas ſon patrimoine : il ne s'en réſervait que ce qui lui était néceſſaire, & employa le reſte pour le ſervice de ſa patrie.

Son retour fut heureux, & il entra dans le port de Plimouth le 9 Août 1573 ; le peuple le vit arriver avec des tranſports de joie : la nouvelle en vint, tandis qu'on étoit au temple ; auſſitôt on en ſortit en tumulte, on accourut aux vaiſſeaux, en faiſant des vœux, & il deſcendit à terre au milieu des acclamations & des tranſports de joie de ſes compatriotes.

On a dû s'appercevoir qu'il méditait un voyage dans la mer du ſud ; il en prévit les difficultés, les dangers, & s'attacha à les ſur-

monter. Sa réputation l'élevait au-dessus de bien des contradictions, lui applanissait bien des obstacles; cependant ce ne fut que dans l'année 1577, qu'il se vit en état d'exécuter son dessein, & que la Reine Elisabeth mit cinq vaisseaux sous son commandement : le plus grand était le *Pélican* de cent tonneaux, & il le monta comme amiral : les autres étaient l'*Elisabeth* de quatre-vingts tonneaux, commandé par le vice-amiral Jean Winter; le *Souci*, de trente tonneaux, commandé par Jean Thomas; le *Cygne*, de cinquante tonneaux, dont le capitaine étoit Jean Chester; & le *Christophe*, yacht de quinze tonneaux, sous les ordres de Thomas Moon : ce même homme qui, dans le précédent voyage, avait été charpentier sur le Cigne, & l'avait fait couler à fond par l'ordre de Drak.

Cette flotte avait été équipée en partie aux frais de Drak, en partie aux frais d'aventuriers & de particuliers : on y comptait cent soixante-quatre matelots vigoureux; elle était fournie de toutes les provisions nécessaires pour un voyage hasardeux de si long cours. Il y donna tous ses soins, & pourvut aux malheurs qui pouvaient arriver aux vaisseaux, aux suites de la guerre & d'un long séjour sur les mers; il le fit avec la prévoyance d'un marin expérimenté, qui veut rendre son entreprise utile à la grandeur & à la

gloire de ſa patrie. Sa table était ſervie en vaiſſelle d'argent ; la cuiſine était fournie d'uſtenſiles de ce métal qui n'eſt point à craindre par les effets d'un air humide & ſalin : il embarqua même avec lui des joueurs d'inſtrumens, parce qu'il connaiſſait la puiſſance de la muſique ſur la ſanté & ſur les paſſions.

Il cacha l'objet de ſon voyage avec ſoin : ſes gens croyaient faire voile vers Alexandrie, & ils étaient parvenus ſur les côtes du Bréſil, avant de ſavoir qu'ils allaient paſſer le détroit de Magellan, pour entrer dans la mer du Sud.

Il mit à la voile le 15 Novembre 1577, à trois heures du matin, & ſortit de Plimouth ; mais une tempête, telle qu'aucun de ſes vieux marins n'en avaient vus une pareille, les aſſaillit qu'ils étaient à peine au-dehors du port, & les força de ſe jeter dans celui de Falmouth, où ils demeurerent juſqu'au 13 Décembre, pour réparer les dommages que leurs vaiſſeaux avaient eſſuyés. Ils arriverent le 25 ſur les côtes de Barbarie, jetterent l'ancre ſur le rivage de l'Iſle *Magador*, à environ un mille du continent ; entre lequel & cette iſle on trouve un port très-commode : c'eſt ici qu'ils commencerent à raſſembler les pieces de petits yachts qu'ils avaient embarqué à Plimouth, pour leur ſervir comme dans le voyage précédent. Pendant que les charpentiers

étaient

étaient occupés à ce travail, les Mores, rassemblés sur les côtes, envoyerent des députés à Drak, pour lui demander deux des siens en otages, pour qu'ils pussent venir sur ses vaisseaux. Drak les reçut avec affabilité, les régala, leur fit présent de tout ce qu'ils parurent admirer davantage. C'étoit une maxime dont il ne s'écartait pas, de chercher à faire aimer sa nation dans tous les lieux où ses vaisseaux pouvaient aborder.

Mais cette bonne intelligence paraît avoir été bientôt interrompue; car le jour suivant que les Mores avaient fait un signe pour qu'on les vint prendre avec la chaloupe, un certain *Jean Frye* s'étant élancé sur le rivage dans la vue de leur servir d'otage, comme on l'avait fait précédemment; ils le firent prisonnier. Les matelots voyant un grand nombre de gens avec des armes dans les mains, se cacher derriere les rochers, craignirent de faire quelque tentative pour le délivrer : il n'y avait pas d'espérance d'y réussir; ils penserent à leur propre sûreté, & revinrent à leurs vaisseaux.

Frye avait été mis sur un cheval & conduit au roi, qui demeurait dans l'intérieur du pays, & était toujours en guerre avec le Portugal, auquel il croyait que ces vaisseaux appartenaient. On avait pensé qu'ils n'étaient envoyés que pour visiter

les côtes, & y trouver un port commode pour une flotte redoutable. Mais lorſque le roi fut inſtruit, il renvoya le priſonnier, & donna aux Anglais de grandes aſſurances d'amitié & d'aſſiſtance. Drak n'attendit pas l'accompliſſement de ces promeſſes; mais inquiet de cette rupture, & craignant une nouvelle atteinte, il s'éloigna bientôt des côtes, & le 27 Janvier 1578, il découvrit le Cap *Blanc*, où ils s'arrêterent. Dans leur courſe ils prirent divers bâtimens Eſpagnols, & en trouverent un dans le port, mais vuide d'hommes.

Drak y fournit ſon équipage de poiſſons frais, & l'habitua au ſervice de terre comme à celui de mer. Les habitans vinrent vers eux, & apporterent de l'ambre & autres réſines, pour les échanger contre d'autres marchandiſes qui leur étaient plus néceſſaires. Il prit ſoin qu'ils euſſent lieu d'être contens des Anglais. Il y vuida & fit partir le navire Eſpagnol qu'il y avait pris; & mettant à la voile le 22 Janvier, il cingla vers les iſles du Cap Verd, & jetta l'ancre près de celle de May, pour y renouveller ſa proviſion d'eau douce; mais lorſqu'il y eût débarqué, il en trouva la ville abandonnée. Il pénétra plus avant dans le pays, & y vit des vallées abondantes en figues, en noix de cocos & autres fruits; mais il ne put découvrir de

traces qui puſſent le conduire vers les habitans, pour commercer avec eux. Ils parcoururent l'iſle, ſans être troublés dans leurs recherches; ils n'y trouverent de l'eau que dans un tel éloignement de la mer, que le travail de l'amener ſur les vaiſſeaux parut plus grand que le beſoin; mais il leur coûtait peu d'y chercher le ſel que l'uſage leur rendait néceſſaire : le rivage en étoit preſque couvert, le flux y amenait l'eau de la mer, le ſoleil y durciſſait le ſel : ce ſerait une ſource abondante de commerce pour cette iſle. Quoiqu'elle nourriſſe beaucoup de chevres, d'oiſeaux, de fruits divers & de bon goût, on ne pouvait y trouver d'objets de commerce, parce que les Portugais qui l'habitent ne peuvent trafiquer avec les étrangers, ſans s'expoſer à des peines ſéveres.

Le 31 Janvier, ils vinrent à *S. Jago*, iſle partagée entre les Portugais & ſes habitans naturels : les premiers s'y établirent ſous le prétexte d'y faire le commerce; ils s'y établirent à demeure inſenſiblement, & enfin s'y ſont emparés de tout le pouvoir. Ils y ont ſoumis ceux qui d'abord avaient bien voulu les recevoir : ils les traitent avec une cruauté d'autant plus odieuſe, qu'elle n'eſt pas néceſſaire; la plupart de ces Noirs fuient ſur les montagnes ou dans les forêts, où pluſieurs meurent de faim; d'autres prennent les armes

contre leurs oppreſſeurs, leur font éprouver de grandes pertes, & ne meurent point ſans vengeance. Ils s'étaient réunis dans la partie la plus montueuſe de l'iſle, d'où ils faiſaient des irruptions ſur les établiſſemens Portugais, quelquefois avec perte, ordinairement avec un ſuccès aſſuré par le déſeſpoir. Leurs tyrans, toujours inquiets, vivent dans la crainte, dans l'angoiſſe, ſuites naturelles du crime : ils ſont riches & ne ſont point heureux, & occupent l'iſle ſans en jouir.

Pendant que les Anglais cinglaient autour de l'iſle, on tira d'un fort trois coups de canon ſur eux; mais aucun ne les atteignit. Ils ſe vengerent de cet outrage, en s'emparant d'un bâtiment Portugais chargé de vin, & en garderent le pilote; mais dépoſerent le reſte de l'équipage ſur le bord. Ce pilote, nommé *Nuno de Sylva*, leur devenait utile par ſa connaiſſance des côtes du Bréſil; il ſavait ſur-tout quelles en ſont les baies & les ports, où l'on peut trouver de la bonne eau & des proviſions. Son vaiſſeau avait été bien réparé avant de ſortir du port, mais ne pouvait être conſervé juſques ſur les côtes du Pérou; Drak réſolut de le laiſſer ſur le rivage de quelques établiſſemens Eſpagnols, d'où le pilote pouvait le ramener chez lui, avec une atteſtation de la maniere dont il avait été pris, emmené & aban-onné.

La prife de ce navire fit élever une difpute entre Drak & fon ami Thomas Doughty ; leur amitié fe changea infenfiblement en haine, qui ne finit qu'à la mort. Doughty était d'une famille honorée & avait beaucoup étudié : Drak l'avait engagé à ce voyage; il lui femblait qu'il en ferait plus heureux, & jufqu'à ce moment, ils s'étaient donné des marques d'une eftime particuliere, & de l'amitié la plus intime. Mais de petites caufes produifent fouvent des effets grands & funeftes.

On a caché jufqu'ici la fource de leur haine aux yeux du public ; nous devons l'expofer aujourd'hui, pour qu'on s'intéreffe à celui qui en fut l'infortunée victime, & qu'on voye comment Drak, en s'abandonnant à la vengeance, perdit les éloges dus à fes vertus, fon repos, & imprima fur fa gloire une tache ineffaçable.

On trouve dans les manufcrits d'Harley une relation de ce voyage, dont l'auteur n'a pas omis le détail de cette querelle ; c'eft fur fon autorité que nous allons la raconter.

Dès que Drak fe fut faifi du vaiffeau de Nuno de Sylva, il en donna le commandement à Thomas Doughty, comme à fon ami le plus cher, le mieux éprouvé dans tous les cas, pour qu'il y maintînt l'ordre, & punit ceux qui le troubleraient. Parmi ceux qui pafferent fur ce vaiffeau

était un frere de Drak, jeune encore, avide de butin comme d'honneur & de gloire, & qui croyait devoir commander, parce que l'amiral était ſon frere; contre les ordres précis de Drak, il briſa une caiſſe de ce vaiſſeau, & l'emporta avant que Doughty pût le ſavoir; il crut qu'il n'avait beſoin de s'excuſer qu'auprès de ſon frere, & qu'il lui ſuffiſait de lui expoſer le fait pour l'être. Mais, avant tout, Doughty le fit paroître devant lui, & lui montra toute l'étendue de la faute qu'il avait commiſe; il la reconnût & le pria de la cacher à ſon frere : Doughty lui dit qu'il ne peut rien lui cacher, mais qu'il la lui expoſerait ſi favorablement, qu'il n'aurait rien à en craindre.

Le premier jour que le général vint ſur la priſe, Doughty lui expoſa le fait; Drak s'emporta, vit dans ce récit le déſir de nuire à ſon frere, & d'attaquer ſon propre honneur, auquel, *par la vie de Dieu*, (c'était ſon jurement ordinaire) on ne pouvait nuire, ſans devenir ſon ennemi. Depuis ce moment, l'aigreur s'accrut entr'eux de jour en jour; l'équipage en était étonné, il en parlait diverſement: les uns avaient envié la faveur dont Doughty avait joui, d'autres doutaient de ſa capacité, quelques-uns ſemblaient voir dans l'emportement de Drak, l'effet de l'accroiſſement de ſa fortune & de la conſidé-

ration qu'il avait acquiſe dans ſon pays. Tels furent les commencemens de leur haine ; nous en verrons les ſuites.

Dans ces entrefaites, Doughty était repaſſé ſur le Pélican : l'aigreur s'en accrut encore, & alla au point qu'on ſe perſuada que leur ancienne amitié n'avait autrefois conſiſté qu'en paroles. Cependant la flotte avançait ; on découvrait l'iſle de *Feu*, qui doit ſon nom à un volcan qui brûle ſans ceſſe, & que les Portugais habitent. Deux milles plus au ſud, on découvrit *Brava*, qui fut ainſi nommée de ſa fertilité, où l'on trouve abondamment des fruits de toute eſpece, qui eſt arroſée de divers ruiſſeaux, mais qui n'a ni port ni ancrage, & par cette raiſon eſt inhabitée aujourd'hui.

Drak y envoya ſa chaloupe avec une ſonde, pour s'aſſurer s'il n'y avait point de fond ; on en chercha en vain. Il y fit de l'eau cependant, puis le 2 Février, tourna ſes voiles vers les côtes du Bréſil. Le 17, ils paſſerent la ligne. Après trois ſemaines d'une navigation tranquille, ils eſſuyerent un ouragan accompagné d'éclairs & de tonnerres effrayans. Ils continuerent leur voyage, ſans qu'il leur arrivât rien de remarquable.

Le 28 Mars, ils perdirent de vue un de leurs vaiſſeaux, qui portait vingt-huit hommes & la

plus grande partie de leur provision d'eau douce, dont ils avaient un grand besoin; mais le jour suivant ils le revirent, & il les rejoignit. Dans ce long passage, ils remarquerent dans l'eau & dans l'air des animaux qu'ils ne connaissaient point encore, & cette vue excita leur admiration & les réjouit. Tels étaient les poissons volans, qui sont de la longueur du hareng, & ont les nageoires aussi longues que leur corps, avec lesquelles, lorsqu'il est poursuivi par la *Bonite*, il s'éleve & s'échappe de l'eau & de son ennemi, il demeure dans l'air aussi long-tems que ses nageoires demeurent humides; (car il paraît que l'humidité lui est nécessaire pour conserver leur mobilité & leur flexibilité;) dès qu'elles sont desséchées, il retombe dans l'eau, où il se plonge, à moins qu'on ne l'arrête dans sa course. Cet animal malheureux n'a pas seulement un ennemi cruel dans les eaux, mais il en trouve encore dans les airs, où il cherche sa sûreté. Une espece d'épervier l'y poursuit & l'y dévore; il faut que sa propagation soit très-abondante, puique tant d'ennemis ne le détruisent pas, & que dans cette saison de l'année, la mer, dans ces contrées, est couverte de leurs cadavres. Ils virent un autre poisson, qu'on nomme *poisson noir* ou *seche*, dont de grandes troupes s'élevaient dans l'air, & dont plusieurs retombaient sur leurs vaisseaux.

Enfin, après une courſe de cinquante-quatre jours, ils découvrirent la terre; c'était le 5 Avril qu'ils apperçurent les côtes du Bréſil. La diviſion, le reſſentiment s'aigriſſaient chaque jour entre Drak & Doughty: le premier deſirait éloigner ſon ancien ami; il cherchait la premiere occaſion de le faire, & pouvait l'obtenir, ou de la bonne volonté du ſecond, ou de quelque accident imprévu; il la trouva bientôt. Un jour le trompette Jean Brown vint ſur le Pélican; ſon abſence y avait été longue, & en le revoyant, l'équipage l'entoura, & par plaiſanterie le frappa ſur le derriere. Doughty fit comme les autres, en lui diſant: *Camarade Jean, voyez ſi ma main eſt auſſi légere que celle des autres.* Jean commence à ſe fâcher, à menacer même, & s'écrie que tous ceux qui étaient là n'étaient pas amis du général; il s'avance vers Doughty & lui dit: *Par les bleſſures de Dieu, Doughty, veux-tu faire croire que je ſuis aſſez familier avec toi, pour n'être pas plus que tu ne l'es l'ami du général?* Celui-ci lui répond: "comment, camarade Jean, qui peut t'exciter à tenir de tels diſcours contre moi? Je ſuis auſſi bon, auſſi fidele ami de notre général qu'aucun autre qui ſoit ici: s'il eſt quelqu'un qui croye le contraire, qu'il le diſe! Mais, tu le ſoutiens: vas, que je vive aſſez long-tems pour revenir en Angleterre". Jean s'en retourna

ſur la priſe, parla au général, qui l'embarqua dans ſa chaloupe & revint. Dès qu'il fut ſur le côté du vaiſſeau, il ſe leve, & Doughty lui tend la main pour l'aider à remonter; mais Drak lui dit : demeures, Thomas Doughty, je veux t'envoyer dans un autre endroit. Il ordonne à un matelot de le mener ſur un des yachts, où il convenait mieux qu'il fût que dans le vaiſſeau qu'il quittait. En vain Doughty le pria de l'entendre, il ne voulut point le lui accorder. Ce yacht était appellé le Cygne : une tempête l'éloigna de la petite flotte; & pendant tout le tems qu'il fut hors de la vue, Drak ne ceſſait de parler avec mépris de ſon ancien ami, & de le peindre comme un ſorcier, un dangereux magicien. Si l'on avait un mauvais tems, c'était lui qui l'avait appellé; c'étaient ſes conjurations qui le faiſaient naître. Au moins, c'eſt ce qu'aſſure l'auteur dont nous tirons une partie de ces faits; mais il nous paraît trop ennemi de Drak, pour qu'on l'en croie ſans examen.

Après la tempête dont nous avons parlé, il s'éleva un vent du ſud, & ils vinrent jeter l'ancre vers un promontoire qu'ils nommerent *Cap joie*, parce qu'ils y retrouverent le vaiſſeau qu'ils avaient perdu de vue. Ils ſe rafraîchirent quelque tems dans ce lieu, & y prirent de l'eau douce. Le pays était agréable & leur parut ſans

habitans; ils leverent l'ancre, & vinrent un peu plus vers le midi, où ils trouverent un petit port entre un rocher & le continent: la mer brisait contre le rocher qui couvrait les vaisseaux, & faisait leur sûreté. Ils y trouverent des veaux marins; ils en trouverent la chair saine, quoique de mauvais goût.

Ils dirigerent ensuite leur course vers le grand fleuve de la Plata, mais ils n'y trouverent aucune place où ils pussent jetter l'ancre. Ils allerent plus avant, mais une seconde tempête, un ouragan subit leur fit encore perdre de vue l'yacht qui s'était déjà égaré. Ce malheur fit prendre à Drak le parti de diminuer le nombre de ses vaisseaux, afin d'éviter les inconvéniens qui pouvaient naître de ces fréquentes séparations, & diminuer le travail des équipages, parce que moins de vaisseaux demandaient moins de mains.

Enfin, en bordant la côte, ils découvrirent, le 13 Mai, une belle baie; mais quoiqu'elle eut une belle apparence, ils n'oserent s'y confier avant de l'avoir fait sonder. La chaloupe partit; on y eut toujours la sonde à la main, & on la trouva profonde jusqu'à la distance d'une lieue loin des vaisseaux. Sur ces entrefaites le tems changea, le ciel se noircit, le vent soufla avec violence; on vit se rassembler tous les présages d'une tempête. La chaloupe voulut revenir vers

les vaiſſeaux, mais d'épaiſſes nuées ſillonnées d'éclairs leur en cachaient la vue, & il leur fut impoſſible d'y réuſſir. Les vaiſſeaux n'oſaient s'avancer dans une baie qu'ils ne connaiſſaient point, & cependant la tempête rendait leur ſituation très-dangereuſe. Enfin, le capitaine Thomas qui avait le vaiſſeau le plus léger, s'avance hardiment dans cette baie, rencontre la chaloupe, prend Drak qui s'y trouvait ſur ſon bord, jette l'ancre, & ſe trouve en ſûreté, tandis que les autres luttant contre les vents déchaînés dans une mer ouverte, ſouffrirent beaucoup de la tempête; & la *Marie*, ce vaiſſeau Portugais dont ils s'étaient emparés, diſparut à leurs yeux. Les autres découvrirent pendant l'orage des feux que Drak avait fait allumer, & ils allerent ſe rallier à lui.

On ne trouva aucun habitant dans le pays, quoique diverſes huttes atteſtaſſent qu'il y en avait eu; ils y trouverent quelques reſtes de volailles rôties, & des os d'autruches qui paraiſſaient auſſi gros qu'un gigot de mouton. Ces oiſeaux ſont ſi peſans, qu'à peine ils peuvent ſe lever; mais avec le ſecours de leurs aîles, ou des moignons qui leur en tiennent lieu, ils courent ſi vîte, que les Anglais ne purent jamais les approcher d'aſſez près pour les tirer.

Ce port n'était point commode; on n'y trou-

vait pas de bons bois, ni de bonnes eaux; on en ſortit donc le 15 Mai, & on entra le 18 dans un autre beaucoup plus ſûr & plus commode. Dès qu'ils y furent entrés, Drak envoya le capitaine Winter vers le ſud, pour découvrir, s'il était poſſible, le vaiſſeau abſent; & lui, cingla vers le nord : heureuſement il apperçut le vaiſſeau qu'il cherchait, & il le ramena au port qui renfermait ſa flotte. Il y fit réparer ce qui pouvait l'être, & préparer différens ouvrages de fer : la tempête d'ailleurs avait diminué le nombre de ſes vaiſſeaux. Quoique le lieu où il était deſcendu fût une iſle éloignée du continent d'environ un mille, il pouvait traverſer à pied le canal dans les baſſes eaux : de là on découvrit des hommes qui danſaient ſur le ſommet d'une colline éloignée, & levaient les mains en haut, comme pour inviter les Anglais à les venir joindre. Lorſque Drak s'en fut apperçu, il détacha la chaloupe avec des couteaux, des ſonnettes, des verres, des émaux, & tout ce qui pouvait leur plaire par ſon utilité ou par ſa nouveauté. Dès que les Anglais eurent débarqués, ils virent deux des ſauvages s'avancer à eux comme députés; ils s'arrêterent à quelque diſtance. Les Anglais ne pouvant les faire approcher davantage par leurs invitations, lierent leurs préſens au bout d'une perche, la ficherent en terre & s'en

éloignerent. Alors les Indiens s'approcherent de la perche, prirent ce qu'ils y trouverent attaché, & y laisserent autant de plumes qu'ils en portaient sur la tête, & y joignirent un petit os de la longueur de six pouces, avec une pointe ronde, polie à son extrémité. Drak voyant qu'ils paraissaient désirer d'agir amicalement & de faire des échanges, s'avance vers la colline avec quelques-uns des siens. Les Indiens le virent approcher, & se rangerent en ligne du levant au couchant; l'un d'entr'eux allait d'une extrêmité de cette ligne à l'autre, marchait en avant, en arriere, & saluant le lieu où le soleil se montre & disparaît à leurs yeux, il se place dans le milieu de la ligne, & y demeure les mains élevées sur la tête: dans ce moment ils découvrent la lune, & ce chef lui fait les mêmes salutations; sans doute que ces astres sont leurs divinités, & qu'ils les prenaient à témoin de la sincérité de leurs sentimens de paix & de leur amitié.

Pendant ces solemnités, Drak montait la colline avec ses gens à la vue des Indiens qui en paraissaient effrayés. Lorsque les Anglais eurent remarqué leurs inquiétudes, ils rebrousserent paisiblement. Alors les plus agiles des sauvages s'avancerent vers eux, & échangerent leurs dards, leurs plumes & leurs os pour les bagatelles qu'on avait apportées. Le commerce s'établit ainsi pen-

dant quelque tems ; & ils environnerent les Anglais en ſi grand nombre, qu'ils n'auraient pu ſe défendre, quand ils auraient été attaqués. Mais ils ſe mêlaient avec les Anglais, ſans avoir eux-mêmes la moindre défiance. Deux d'entr'eux prirent à l'amiral ſon chapeau galonné, & ſe le partagerent amicalement ; l'un prit le galon, l'autre le chapeau.

Ces hommes ſont nuds ; mais quand ils ſortent de leurs huttes, ou ſont aſſis au-dehors , ils mettent une peau de bêtes ſur leurs épaules ; ils roulent leurs longs cheveux autour d'un paquet de plumes d'autruches, & communément ils y enfoncent leurs flèches, afin qu'elles ne les gênent point dans leurs mouvemens ; elles ſont faites avec des roſeaux, armés d'un caillou tranchant, & ſont fort légeres ; leurs arcs ont environ une aune de long : leur principal ornement eſt le fard qui eſt de diverſes eſpeces ; ils ſe peignent ordinairement pour honorer leurs divinités, & tracent ſur leur corps les figures du ſoleil & de la lune. Cet uſage de ſe peindre, eſt commun chez des nations qui ne connaiſſent point l'uſage des habits ; tels furent auſſi les premiers Bretons. Il ſemble qu'on n'ait eu pour but dans ces peintures que celui de ſe préſerver du froid ; elle les y rend en effet beaucoup moins ſenſibles ; mais enſuite on y mit de la recherche, & on y ap-

pliqua des idées d'élégance & de beauté. ; elle leur est utile encore, en les préservant des effets des changemens de tems, de la chaleur, de la pluie ; & nous voyons que dans les pays où l'ardente chaleur dessêche la peau, on la frotte d'une espece d'onguent, pour en entretenir la souplesse.

Ces Sauvages n'avaient point de chaloupes, ni aucun moyen d'aller sur l'eau ; c'est pour cette raison que les oiseaux qui vivent dans les isles voisines, ont si peu appris à craindre l'homme, qu'on les peut prendre avec la main. Parmi ces oiseaux, on remarque le Pengoin ; il y est en très-grand nombre, ainsi que les veaux marins, qui sont répandus dans toute l'étendue de ces côtes, & dont la chair fournit un mets utile aux équipages. On en trouvait ici une telle quantité, qu'on donna à la baie, le nom de *Baie des veaux marins.* Cet animal paraît être la principale nourriture des habitans ; car les Anglais en trouverent des morceaux cruds à moitié mangés, & ils conjecturerent que c'étaient des restes de leurs repas, dans lesquels ils ne se servent jamais de mêts apprêtés, ni même cuits.

Voici encore un autre de leurs usages, qui n'est ni moins grossier, ni moins sauvage que celui-là : lorsque l'un d'eux a reçu le présent honorable d'une masse qui l'éleve à la place de commandant,

commandant, il en marque ſa reconnaiſſance, en ſe plaçant à une petite diſtance, & s'enfonçant une fleche dans la cuiſſe; ſon ſang coule ſur la terre, pour montrer qu'il ne doit pas être épargné, lorſqu'il s'agira de la défenſe & de la protection des ſiens. Mais, revenons à Doughti: nous avons vu qu'il avait été envoyé ſur le Cygne, & c'était pour le punir. Les officiers de ce vaiſſeau, envieux de ſa faveur, triomphant de ſa diſgrace, ne laiſſerent échapper aucune occaſion de le mortifier, de le diffamer. Lorſque ce vaiſſeau eût perdu de vue les autres, ſon équipage perdit l'eſpérance de jamais les rejoindre, & il craignit de manquer de proviſions: la diſette de vivres fit que la table des officiers fut mal ſervie; alors on voulut l'y rappeller; mais il s'était ſoumis à n'avoir pour compagnon que des matelots, & il ne voulut point les quitter; le plus honnête dans ſes diſcours, ou le moins groſſier envers lui, était le capitaine Cheſter. Le munitionnaire voulut encore lui retrancher des vivres; un tel homme ne devait pas avoir autant de nourriture, tandis que des gens utiles étaient menacés de mourir de faim; il ne devait avoir que les reſtes mépriſés des autres. Doughty trouva déraiſonnable qu'on ne voulût pas le traiter comme un autre homme; il ne fit qu'enflammer la colere de cet homme brutal; ton partage,

lui dit-il, fera le gibet, si nous revenons en Angleterre ; & se tournant vers le capitaine, il lui demande s'il veut long-tems voyager avec cet imposteur ; son regard seul peut nous perdre, & il le desire... Cette querelle obligea Drak de faire repasser Doughty sur sa flotte, lorsque le Cygne l'eût rejoint ; bientôt après, il mit le feu à ce vaisseau, après en avoir tiré tout ce qui pouvait être utile aux autres dans le cours du voyage.

Doughty était remonté sur le Pélican ; mais il y avait été trop diffamé par le munitionnaire, pour y être bien reçu ; les plaintes que cet homme en avait portées, avaient été bien accueillies du général, il en avait cru les exagérations, les calomnies, parce qu'il ne cherchait que des raisons pour justifier sa haine, & la lui faire ressentir. Il dit à Drak que souvent on lui avait entendu dire que ses paroles méritaient plus de foi que les sermens du général ; qu'il avait tenu des discours insolens & ridicules. Il irrita encore si fort Drak, qu'il fit transporter Doughty sur le *Carter* ou le *Discoureur*, un des vaisseaux Espagnols, enlevés sur les côtes d'Afrique, où était aussi le munitionnaire, & d'autres hommes aussi grossiers que lui. Pendant que les vaisseaux demeurerent dans le port, il arriva un accident singulier, qui aide à jetter du jour sur la déplorable destinée de Doughti.

Lorſqu'il était à bord du yacht, il s'y trouva *Thomas-Cuttle*, qui avait été quelque tems ſous les ordres de Drak, capitaine du Pelican, qui avait déſiré l'avoir auprès de lui. Il ne put voir la maniere dure avec laquelle Doughty était traité, & dans un accès de colere, il voulut quitter les vaiſſeaux, & ſe rendre ſur le continent; il traverſait le canal peu profond qui ſéparait l'iſle du continent, & quand il fut au milieu, il ſe tourna vers ceux qui le regardaient s'éloigner, & leur déclara, qu'il n'avait rien vu dans Thomas Doughty qui ne fût agréable à Dieu, qu'il n'en avait jamais rien connu, ſinon qu'il était l'ami de Drak, & que plutôt de voir ſans ceſſe les durs traitemens qu'on lui faiſait eſſuyer, il préférait de tomber dans les mains des Cannibales. Il ſe recommanda enſuite à leurs prieres, parvint au rivage, s'avança dans le pays, & mit le feu à ſes armes pour attirer les habitans dans le lieu où il était. Drak vit ce feu, & crut qu'il était un ſignal de Cuttle pour qu'on vint le reprendre; il y envoya ſa chaloupe, & les hommes qui la montaient, parvinrent à le ramener ſur le vaiſſeau.

Préciſément au moment où l'on allait ſortir du port, Drak vint à bord de l'*Eliſabeth*, & ayant raſſemblé l'équipage, il lui dit qu'il allait envoyer deux hommes ſur le vaiſſeau; qu'il ne

ſavait comment il avait pu les joindre à lui pour faire ce voyage ; que l'un était Doughty, le plus ſéditieux, le plus inquiet & le plus méchant des hommes, qu'il avait trop eſtimé autrefois, & ſon jeune frere, qui était ſorcier, & qu'on ne devait ſouffrir nulle part, puiſque s'il avait des connaiſſances, il les devait au diable. Il avertit les matelots de ne leur parler jamais, de n'avoir aucune liaiſon avec eux ; que ſi quelqu'un le faiſait, il le regarderait comme ſon ennemi, comme celui des ſuccès de ſon voyage. Il recommanda encore qu'on ne les laiſſât ni lire ni écrire, leur fit eſpérer de grandes richeſſes de ſon voyage, dit que le moindre d'entr'eux ne ſerait plus dans la néceſſité de ſe remettre en mer ; qu'arrivé en Angleterre, il pourrait y vivre en ſeigneur : car penſez, leur dit-il, que l'or ſera ici en telle abondance, que chaque vaiſſeau en ſera plus chargé que de bois.

Après ces avis, il envoya les deux freres Doughty ſur l'Eliſabeth ; ſes ordres furent exécutés ; on n'oſa leur parler, & quoiqu'ils payaſſent leur dépenſe, leur chambre était la plus mauvaiſe du vaiſſeau, leur nourriture égale à celle du mouſſe le plus mépriſé. Le premier Boſman eut pitié du ſort de Thomas Doughty ; il partagea ſa chambre avec lui, & cet acte de conſidération lui fit perdre ſon emploi ; il demeura dans la

disgrace, aussi long-tems que dura le voyage.

Après avoir demeuré quatorze jours dans ce port, pendant lesquels ils vêcurent en bonne intelligence avec les sauvages, les Anglais mirent à la voile le 3 Juin, & cinglerent vers la mer du Sud; mais après une course heureuse de six jours, ils s'arrèterent dans une petite baie, pour y mettre en pieces le *Christophe*, qui à cause de sa petitesse, fut jugé incapable de soutenir des mers orageuses & presque inconnues, où l'on allait pénétrer; car ceux qui jusqu'alors y étaient parvenus, n'en avaient donné que des relations fort imparfaites.

Avant d'aller plus loin, ils trouverent à propos de jetter l'ancre encore un peu plus au Sud, afin d'y chercher la prise Portugaise, que la tempête avait séparé d'eux le 27 Avril; devait-on rebrousser pour la chercher? C'est ce qui paraissait bien hasardeux & bien pénible. Fallait-il s'avancer plus avant & l'abandonner? Il était cruel de perdre ainsi une partie de ses forces, & de laisser ses compagnons, ses amis, qui s'étaient embarqués volontairement pour courir la même fortune, exposés à une mort certaine, ou à une pesante captivité. Ces pensées tourmentaient Drak; ils marcherent encore jusqu'au 18, qu'après la priere, par laquelle ce chef commençait toutes ses entreprises, & dont il donnait toujours l'exem-

ple, ils découvrirent enfin leurs compagnons, près du port de Saint-Julien. Leur vaisseau avait une voie d'eau ; il avait beaucoup souffert de la tempête, & cherchait péniblement à retrouver la flotte. Drak, pour les aider à réparer les dommages qu'ils avaient reçus, jetta l'ancre dans ce port.

A peine avaient-ils débarqués, qu'ils virent venir à eux deux des habitans du pays dont Magellan a fait une description effrayante, & qu'il a peint comme un peuple de géants & de monstres. Ils ne trouverent pas ces récits sans fondement ; car le plus petit de ceux qu'ils virent, était plus gros & plus grand que le plus bel homme des vaisseaux. Les deux qui vinrent vers les Anglais, leur parurent doux & pacifiques ; ils reçurent tout ce qu'on voulut leur offrir, & donnerent toute leur attention aux premieres choses qu'ils virent ; ce qui parut leur faire le plus de plaisir, fut de voir lancer une fleche Anglaise au canonier Oliver ; ils voulurent l'imiter ; mais ils ne purent jamais lancer leurs fleches aussi loin que la sienne.

Pendant cette espece de lutte amicale, un troisieme sauvage survint, qui parut choqué de ce que ses compagnons étaient si familiers avec des étrangers, & le leur reprocha vivement. Il montra bientôt les sentimens qui l'animaient ; car un Anglais voulant montrer à ce dernier Indien une

preuve de fa force & de fon adreffe, effaya de décocher une fleche devant lui ; mais comme il tendait l'arc avec effort, la corde fe rompit. Les Indiens, qui ne connaiffaient pas d'autres armes, & ne voyaient plus dans les Anglais que des hommes défarmés, les fuivirent, & lorfqu'ils les virent monter négligemment fur leur chaloupe, ils leur lancerent leurs flèches, dont l'une atteignit *Winter*, qui avait l'arc détendu dans fa main; il fut bleffé à l'épaule; & comme il cherchait à remettre fon arc en état, une feconde fleche le frappa fur la poitrine. Le canonnier voulut enjouer ces ennemis perfides ; & dans ce moment une nouvelle fleche lui donne la mort.

Peut-être aucun d'entr'eux n'aurait échappé aux fleches des Indiens, fi Drak n'eût ranimé leur courage; il leur dit de ne point refter dans la même place, mais d'en changer fans ceffe, afin que l'ennemi n'eût plus d'objet fixe, & de mettre tout ce qu'ils pourraient devant eux pour amortir la force des fleches. A l'inftruction, il joignit l'exemple, il fe baiffait, fe relevait, allait de côté & d'autre avec tant de promptitude, que les Indiens demeuraient immobiles, comme s'ils euffent été défarmés. Alors Drak prend le fufil dont le malheureux canonnier avait inutilement voulu faire ufage, & en fit feu fur les Indiens. Une grêle de petites balles

vint frapper le ventre de celui d'entr'eux qui avait commencé la querelle, & avait donné la mort à Oliver. Il pouſſa des cris effroyables qui épouvanterent tous ceux qui des vallons voiſins étaient venus ſe joindre à eux : ce coup leur inſpira tant d'effroi, que malgré leur deſir de combattre encore, ils laiſſerent les Anglais enlever leur ami bleſſé ; il avait une bleſſure au poumon, & languit encore deux jours ; puis il mourut, & on l'enſévelit avec tous les honneurs militaires.

Ils demeurerent encore deux mois dans cette contrée, ſans être attaqués de nouveau par ſes habitans. Dans cet intervalle, ils virent un gibet que Magellan avait fait élever, & auquel il avait fait ſuſpendre quelques ſéditieux de ſon équipage ; cette vue fit peut-être commettre à Drak l'action la moins honorable de ſa vie. Nous allons l'expoſer un peu au long.

Drak crut devoir tenir dans ce port un conſeil où il appella tous les officiers qui ſervaient ſous lui : il y déploya ſa patente, où la reine lui donnait droit de vie & de mort, avec toute la plénitude dont elle jouiſſait elle-même ; enſuite il expoſa avec beaucoup d'éloquence le ſujet de cette aſſemblée ; car quoique ſon éducation n'eût pas été ſoignée, il avait une grande facilité à parler, & à parler bien. Il accuſa Jean Doughty,

qui avait été le ſecond en dignité après lui dans ce voyage, d'avoir apporté des obſtacles à leurs ſuccès, d'abord en ſon abſence, puis en ſa préſence même, & d'avoir voulu le faire aſſaſſiner. Il avait déjà, diſait-il, reçu des avis de ſes mauvais deſſeins, avant ſon départ d'Angleterre; mais il avait eſpéré de lui faire abandonner ſes odieux projets; enſuite il invita l'aſſemblée à décider ſur ſes allégués, & du ſort du coupable; après avoir fait ſentir combien il avait agi avec patience, avec généroſité, puiſque, dans le tems où il connaiſſait les projets de Doughty contre ſa vie, il l'avait cependant traité comme un ami, comme un frere. Il prouva la vérité de ſes plaintes par des écrits ſignés volontairement par Doughty; puis il ſe retira pour attendre le jugement qu'on porterait, ne voulant point juger lui-même dans ſa propre cauſe.

Ainſi le rapporte Camden : d'autres relations aſſurent que de quarante perſonnes dont cette aſſemblée était compoſée, tous avaient condamné Doughty à la mort, avaient ſigné la ſentence, & y avaient appoſé leur ſceau; qu'ils laiſſaient au général le choix, le tems, & le genre de mort; que le coupable lui-même avait dit qu'il ſe ſoumettait volontairement à mourir par les mains de la juſtice; que Drak, après y avoir mûrement réfléchi, donna le choix de trois genres de

mort à Doughty ; d'avoir la tête tranchée dans le lieu même, ou d'être abandonné ſur ces rives ſauvages, ou d'attendre ce qu'en décideraient les juges, lorſqu'ils ſeraient de retour en Angleterre. Il eut un jour pour y penſer ; il ſe décida pour le premier, communia des mains du chapelain avec Drak, fit une confeſſion générale, & le 2 Juillet, le prévôt lui trancha la tête d'un coup de hache.

Camden raconte différemment ſa mort. Cet homme actif & courageux, dit cet hiſtorien, le ſecond de Drak, cité devant les juges, parce qu'il s'était élevé une ſédition dans la flotte, pour laquelle onze perſonnes furent déclarées coupables, ſelon les loix Anglaiſes, fut condamné à mort, & la ſouffrit avec intrépidité, après avoir communié avec Drak. L'opinion la plus impartiale a été qu'il s'était conduit en effet ſéditieuſement, que Drak avait en lui un rival de ſa gloire, qui cherchait à faire abandonner le projet de paſſer dans la mer du Sud, & penſait à ſe rendre l'égal de ſon chef. Quelques-uns ont dit, & ce n'eſt pas ſans fondement, que le comte de Leiceſter avait engagé Drak à prendre Doughty pour ſecond, afin de s'en défaire, parce qu'il avait répandu le bruit que ce favori avait fait périr le comte d'Eſſex par jalouſie & par vengeance.

L'auteur du manuſcrit dont nous avons parlé, nommé Jean Cook, eſt bien moins favorable à

Drak dans son récit : on remarquera que tout ce que ceux-là attribuent à Jean Doughty, celui-ci l'attribue à Thomas. Il paraît fort ennemi du général ; on peut donc se défier un peu de ses accusations : voici le précis de ce qu'il dit de cette affaire.

Il arriva diverses choses sur cette isle du port de Saint-Julien, dont il en est une que je ne puis passer sous silence, parce qu'on peut l'appeller un assassinat : c'est là que Drak versa tout son venin sur Doughty, là qu'il satisfit sa haine, en répandant son sang par un jugement tyrannique. Il ne pouvait être tranquille aussi longtems que cet infortuné vivait encore ; cet homme qui s'était adonné à l'étude de la sagesse, à celle d'un sage gouvernement, autant que les autres hommes sont ardens à exercer la tyrannie. Il ne craignit pas de verser le sang de son ami le plus cher, qui ne lui était devenu odieux que pour avoir fait son devoir.

Le dernier de Juin, on vit le général assis sur un tribunal, environné des équipages rassemblés, ayant à côté de lui le capitaine Jean Thomas, qui tenait à la main des papiers, dont le général exposa le contenu avant qu'il les fit lire. Il accusa Thomas Doughty présent de s'être conduit en malhonnète homme, & s'adressant à lui-même, il lui reprocha d'avoir, par divers moyens, mul-

tiplié les obſtacles à leur voyage, & de le faire tourner à ſon déshonneur, d'avoir commis d'autres actes encore qui le rendaient coupable. Si tu peux prouver que tu es innocent, je redeviens ton ami; ſi tu ne le peux, la mort doit être le prix de ton crime. Doughty répondit, qu'il n'avait jamais ſu répondre lorſqu'on était injuſte envers lui, & qu'on lui parlait avec mépris. Par qui veux-tu être jugé, lui dit Drak? Doughty demanda qu'on le laiſſât vivre juſqu'à ce qu'on fut de retour dans la patrie; qu'alors il ſe ſoumettrait aux loix. Drak rejetta ſa demande, & voulut qu'il fut jugé dans ce lieu même; malgré ſa demande, il ne voulut pas qu'il fût libre pour plaider ſa cauſe. Voyez, meſſieurs, dit-il aux ſpectateurs, comme ce drôle eſt diſcoureur; liez-lui les bras, ſi vous ne voulez qu'il attente à ma vie? Mes bons amis, Thomas Good, &c. liez-moi cet homme là? On le prit, & on lui lia les mains derriere le dos: dans cet état, il lui fit des reproches cruels, & entr'autres d'avoir empoiſonné le lord Eſſex. Doughty repouſſa cette accuſation avec aigreur, & Drak prit à témoin les aſſiſtans, du deſir qu'avait le coupable de le déshonorer. Il fit lire enſuite le détail des accuſations, afin que l'équipage en fut inſtruit; toutes ſe réduiſaient à des mots lâchés dans la colere. Doughty ne daigna

pas les nier. Alors un certain Edouard Bright se présenta pour ajouter de nouvelles accusations. Le prisonnier le pria de ne pas le charger de crimes imaginaires, mais de ne pas l'épargner. Bright l'accusa de lui avoir dit dans le jardin de Drak, que le conseil de la reine, & la reine elle-même, avaient été corrompus. Doughty le nia. Le premier l'accusa encore d'avoir dit, que le lord trésorier agissait de mauvaise foi, relativement à leur expédition actuelle; un témoin l'affirma, & Drak s'écria : voyez-vous de quoi ce drôle est capable? Dieu veuille que toutes ses perfidies se découvrent! Doughty représenta qu'il ne pouvait trouver de preuves de son innocence qu'en Angleterre; qu'on ne devait pas du moins le juger avant qu'il y eût écrit, & qu'on en eût reçu une réponse; sa demande fut rejettée; on demanda l'avis des juges. Parmi eux était *Léonard Vicary*, ami de Doughty, qui représenta que toute cette procédure était contraire aux loix. Drak répondit qu'il n'avait pas embarqué des jurisconsultes, pour la faire exactement, & selon les loix; mais qu'il connaissait ce qu'il pouvait & devait faire. On ne peut, dit Vicary, décider sur la vie & la mort d'un homme qui ne se trouve qu'au milieu de ses ennemis. Fort bien, répond Drak; aussi n'est-ce point de cela qu'on décide; il s'agit seulement d'examiner si, par les accusa-

tions dont il eſt chargé, il eſt puniſſable ou non. Eh bien! dit Vicary, je n'y vois aucun fondement à une ſentence de mort. Ce ſentiment ne put prévaloir; les ennemis de Doughty, ou les amis de Drak ſe réunirent, ne douterent point des accuſations dont on chargeait le prévenu, & leur donnerent la plus grande importance; la ſeule affirmation de Bright leur parut ſuffiſante pour décider de la vie d'un homme; il leur ſuffit d'un diſcours tenu ſecret en Angleterre, rendu public ſeulement en ce lieu, où la volonté de la loi & l'équité naturelle n'étaient point entendues. Il eſt vrai que Bright était un honnête homme; mais la haine des ennemis de Doughty l'entraîna. Drak, pour affecter de la modération, parut douter de la vérité des accuſations; & cependant depuis quatorze jours, il traitait Doughty comme un coupable convaincu. Après avoir exprimé ce doute, il vint vers la mer, y appelle les matelots, les officiers, excepté ſon frere & le prévenu, y ouvre un paquet de lettres & de billets, & s'écrie, qu'il a oublié la plus importante dans ſa chambre; c'était la patente qui lui donnait tout le pouvoir auquel il prétendait; il montra du moins celles qu'il avait en main; c'étaient des lettres d'*Hankind*, du lord *Eſſex*, du ſecrétaire d'état *Walſingham*, du ſieur *Hatton*, où l'on parlait de lui, où l'on en parlait avec

éloge, mais écrites pour des objets indifférens; enfin un écrit en vertu duquel sa majesté lui assignait cent couronnes; il dit ensuite : vous voyez, messieurs, comme cet homme me méprise; le premier des biens est une bonne réputation, & il veut détruire la mienne; ce voyage doit nous couvrir de gloire, nous enrichir tous, & il veut que nous retournions dans nos maisons; quelle honte pour la patrie! quelle ignominie pour nous, si l'on nous revoit dans un port d'Angleterre, sans avoir rien fait de tout ce qu'on a droit d'attendre de vous! Et cependant tout succès vous est interdit, si cet homme vit au milieu de nous. Messieurs, que ceux qui le jugent coupables de mort, élevent la main : plusieurs qui enviaient la faveur passée de Doughty, leverent la main; d'autres qui reconnaissaient son innocence, craignirent de s'exposer à la vengeance de Drak, & éleverent aussi la main; ceux qui ne purent se résoudre à les imiter, joignirent leurs mains & priaient Dieu. Alors Drak s'assit sur son tribunal, & prononça la sentence; mais il ajouta que si quelqu'un, de ce jour à l'assemblée suivante, pouvait trouver un moyen de sauver la vie au coupable, il l'écouterait; il souhaitait même que ce moyen le mit en sûreté. Je vous prie, lui dit Doughty, de vouloir me laisser avec vous jusques sur les côtes du Perou, & de m'abandonner sur le ri-

vage. Drak le lui refusa, parce qu'il ne se croyait pas en sûreté tant qu'il naviguerait avec lui. Wintet s'intéresse pour qu'il lui accorde cette grace ; Drak semble se raviser un peu, & demande enfin ce qu'on juge à propos de faire? Faut-il retourner en Angleterre ? Non, non, s'écria la plus grande partie de l'équipage, qui y aurait été sans ressource. Il faut donc l'envoyer à la mort, dit Drak ? & il renvoya l'assemblée à deux jours. Doughty demeura ainsi toute la nuit, le jour & la nuit qui la suivirent en prieres, excepté les momens qu'il donnait à ceux qui venaient le visiter. Le 2 Juillet il reçut ordre de se préparer à mourir. Doughty parut devant Drak avec un visage serein qui annonçait toute l'indifférence qu'il avait pour la vie, & demanda de communier avant sa mort. Drak voulut l'accompagner à la Sainte Table ; Doughty lui montra de la reconnaissance, & ne l'appella que son bon capitaine. L'amiral lui donna le choix du genre de mort ; il était gentilhomme, & voulut avoir la tête tranchée; ils communierent ensemble ; le courage du condamné était égal à son innocence ; il mit toute sa confiance en Dieu ; dans aucun des momens de son dernier jour, il ne changea de visage ; il fut toujours tranquille & ferme. Après avoir communié, ils dînerent encore ensemble pendant qu'on préparait le lieu

de

de l'exécution ; la place fut entourée de hallebardes & de piques ; il fit fa priere à genoux, pria pour la reine, pour le fuccès du voyage de fes compatriotes, pour leur retour heureux dans une patrie qu'il ne devait plus revoir, pour fes juges, pour fes amis ; puis il fe leva, & marcha à la mort comme on marche à un feftin : maintenant, dit-il, je puis dire comme Thomas Morus, je ne puis faire beaucoup d'honneur à celui qui me tranchera la tête, j'ai le cou trop court : il parcourt enfuite des yeux l'affemblée, prie ceux auxquels il peut avoir fait de la peine, de lui pardonner ; déclare qu'il n'a point de perfidies, point de trahifons à fe reprocher envers fon chef, que jamais il n'a voulu le faire méprifer ; il l'appelle encorè fon bon capitaine, lui dit adieu, le répète à toute l'affemblée, puis met fa tête fur le billot ; on la lui tranche ; & Drak dit la formule, voilà la fin d'un traitre ; & quand il fut enféveli, Drak jura qu'il ne fouffrirait de perfonne la huitieme partie de ce qu'il avait fouffert de Doughty.

Le jour fuivant, le jeune frere du mort errait tranquile & trifte, penfant à la fin malheureufe de fon frere, & à fon propre danger, lorfque Édouard Bright, le principal inftrument de la mort de Doughty, vint à lui, & l'infulta ; ce

ne fut qu'à force de prudence qu'il parvint à ne pas essuyer le sort de son frere.

Voilà quelle fut la mort de Thomas Doughty, quel fut l'examen de ses crimes, si l'on peut donner ce nom à ce qui le conduisit à la mort. On croit que la vraie cause de la haine de Drak vint des doutes, des preuves même que cet Anglais malheureux avait & fit trop connaître, que Drak n'avait point reçu de pouvoir de la reine, & que son autorité sur la petite flotte n'était pas autorisée par sa sanction. Au reste, nous n'affirmons rien, & passant sous silence le reste du manuscrit, nous revenons à la narration du voyage trop long-tems interrompue.

Après avoir réduit le nombre de ses vaisseaux à trois, il partit du port de Saint-Julien, & se trouva le 20 Août dans le détroit de Magellan; il y fut assailli de vents contraires, & de divers dangers, qui ajouterent encore aux peines qu'on éprouve dans ce passage, où quelquefois les deux rivages semblent se joindre pour s'éloigner ensuite, & laisser entr'eux un espace semblable à une pleine mer. C'est dans ces derniers espaces qu'il découvrit une isle, qu'en l'honneur de la reine, il nomma *Elisabeth*.

Le 24, il en découvrit une autre, sur laquelle il trouva un nombre incroyable d'oiseaux, qu'on

a nommé depuis *Pengoins*. On en tua jufqu'à trois mille dans un jour. Il ne nomme point cet oifeau ; mais il dit qu'il eft moins grand qu'une oie fauvage, qu'il eft fans plumes, mais couvert d'une efpece de duvet ; qu'il ne peut s'élever dans l'air, ni voler ; mais qu'il court & nage avec une vîteffe étonnante ; qu'il fe nourrit de poiffons, fe repofe fur la terre, y dépofe fes œufs fur des hauteurs, & que tel eft leur nombre, qu'on le compare à celui des abeilles qui forment une ruche.

De cette ifle à la mer du Sud, le paffage eft étroit & tortueux ; quelquefois des promontoires le cachent, & l'on fe croit dans un baffin fans iffue ; les détours font qu'il eft difficile de doubler le cap qui le termine. Magellan dit qu'on y trouve beaucoup de ports ; mais que dans la plupart on n'y trouve pas de fond. On y en a trouvé depuis que les torrens qui s'y jettent, les orages qu'on y éprouve, rendent dangereux.

Le pays, fur les deux rivages, s'éleve en montagnes innombrables ; leurs fommets font environnés de nuées qui fe réfolvent en neige, qui fe durcit fortement, & fubfifte toute l'année fur les hauteurs ; elles devaient paraître plus fauvages aux yeux de Drak, parce qu'il traverfa ce détroit au milieu de l'hiver ; cependant il y

découvrit des vallées vertes, agréables & fertiles.

Il avait jeté l'ancre dans une baie peu éloignée du cap Forward; le détroit lui parut bouché, & il descendit dans une chaloupe pour y trouver une issue; il en trouva une vers le Nord, & ce fut par-là qu'il en sortit. Il s'arrêta quelque tems pour considérer une espece d'esquif, où quelques hommes étaient assis. Comme dans l'éloignement il ne pouvait le distinguer, il admirait ce petit bâtiment, qui avait la forme d'un demi cercle, élevé à sa poupe & à sa proue, mais bas dans le milieu; il l'admira plus encore, lorsqu'il se fut assuré qu'il était fait d'écorces d'arbres, si artistement rassemblées avec des lanieres de peaux de veau marin, que l'eau ne pouvait entrer par les jointures.

Les hommes étaient bien faits, & habillés comme leurs voisins dont nous avons parlé; sur la terre, ils avaient une hutte formée avec des perches, & couverte de peaux, où l'on trouvait quelques ustenciles, & un vase où ils tiennent de l'eau, mais le tout d'écorces d'arbres; ils purent remarquer en ces hommes sauvages combien le génie naturel & une application constante peut suppléer au défaut du travail & des dons de la nature, nécessaires pour l'entretien de notre vie. Ils ne connaissent point l'usage

du fer, ni le fer même ; l'écaille d'une moule d'une grosseur étonnante, qui se trouve sur leur côte, leur sert au même usage ; ils lui donnent en l'éguisant sur une pierre, un tranchant, que le bois ni la pierre ne peuvent avoir ; c'est avec cet outil qu'ils font toutes leurs opérations & leurs travaux. Ils ne parurent à Drak, ni si sales, ni si hideux que nos voyageurs modernes les peignent, peut-être parce que ses compagnons étaient moins différens des sauvages que ne le sont ces nouveaux observateurs.

Nous observerons que quoique ces navigateurs aient traversé le détroit dans le tems le moins favorable de l'année, ils n'y employerent cependant que seize jours ; quoique ce passage leur fut entierement inconnu. Cette célérité paraît d'autant plus étonnante, que les plus habiles navigateurs modernes y ont employé jusqu'à quatre mois, & que le plus heureux y a demeuré trente-six jours.

Dès que Drak se fut éloigné du cap Froward, il dirigea sa course vers le Nord-Ouest, & se trouva le 6 Septembre, dans cette vaste mer du Sud, où jamais Anglais n'avait encore pénétré. Il espéra que ses gens, qui avaient beaucoup souffert sous des climats orageux & rudes, se rétabliraient bientôt sous des latitudes plus chaudes ; mais il ne put exécuter son projet,

auffi-tôt qu'il l'avait compté. Le lendemain de fa fortie du détroit, il furvint dans le moment d'une éclipfe de Lune, une tempête fi violente qu'il n'efpéra pas de lui réfifter ; fa fureur fut moins effrayante que fa durée ; elle dura trente-deux jours, & les jeta à plus de deux cens milles loin de leur route ; ils fe trouvaient en un tel état de délabrement, que ni leurs voiles, ni leurs ancres ne pouvaient leur être d'aucun ufage. Enfin, le 7 Octobre ils purent entrer dans un port où ils efpérerent de trouver quelque repos, après leurs longues traverfes ; mais une heure après, un coup de vent vint les rejeter dans la mer ; alors ils perdirent de vue l'Elifabeth, commandée par Winter, & dont l'équipage, comme on l'apprit dans la fuite, exténué par le travail, effrayé par le danger, rentra dans le détroit, le traverfa, vint furgir fur les côtes du Brefil, & l'année fuivante arriva en Angleterre.

Drak fe trouvait au 55°. de latitude méridionale ; il y découvrit un petit archipel, & jeta l'ancre près d'une de fes ifles, au grand contentement de fes matelots, qui s'y repoferent pendant deux jours, y trouverent des eaux douces & fraiches, ainfi que des végétaux falutaires. Près de la baie où ils étaient, il y en avait une autre où ils virent quelques hommes

nuds qui ſuivaient les côtes dans leur chaloupe; ils échangerent avec eux quelques rafraîchiſſemens contre des bagatelles.

Après s'être fourni d'eau & de bois, ils remirent à la voile, & furent portés par une nouvelle tempête juſques vers le 60° de latitude ſud. Là ils virent les côtes les plus méridionales de la Terre de Feu, & la réunion des Océans Atlantique & Pacifique. Le 28 Octobre, ils furent aſſez heureux pour ſe trouver ſur une mer tranquille, après avoir été pendant deux mois balotés par des tempêtes dont ils n'avaient pas eu juſqu'alors l'idée, & dans des contrées inconnues.

Le 30 Octobre, ils gouvernerent vers le rendez-vous aſſigné à la flotte en cas de ſéparation; il était ſitué ſous le 50e degré de latitude méridionale. En chemin ils découvrirent deux iſles ſi remplies d'oiſeaux, que les deux vaiſſeaux en firent promptement une abondante proviſion. De là, ils naviguerent en longeant les côtes du Pérou juſqu'au 30e degré; mais ils n'y virent, ni le vaiſſeau qui leur manquait, ni un port commode. Ils jeterent l'ancre près de *Mocha*, une des iſles qu'habitent les Indiens, chaſſés du continent par la cruauté des Eſpagnols; ils les trouverent diſpoſés à leur rendre tous les ſervices qui dépendaient d'eux; ils leur montrerent

un lieu où ils pouvaient prendre de l'eau ; ils leur donnerent des fruits & deux brebis grasses, & paraissaient portés au commerce.

Les Anglais s'embarquerent donc le matin avec leurs futailles, & envoyerent deux hommes vers le lieu indiqué ; mais à peine avaient-ils fait la moitié du chemin que les Indiens les attaquerent, & ils y périrent. Le reste de la troupe, quoiqu'encore dans la chaloupe, ne fut pas hors de danger ; environ cinq cens hommes cachés derriere les rochers, lancerent contr'eux leurs dards, & tous furent blessés ; ils s'efforcerent de gagner la haute mer, afin de se mettre hors de portée des armes de leurs adversaires, & se servir des leurs. Drak lui-même avait reçu une blessure profonde sous l'œil, & une autre dans l'estomac ; ces blessures étaient d'autant plus dangereuses, qu'ils n'avaient pas de chirurgien ; le seul qu'ils avaient eu était sur l'Elisabeth, vaisseau perdu pour eux ; ils n'avaient qu'un apprentif, dont la jeunesse & le défaut d'expérience leur promettaient peu de secours ; cependant ses soins furent si heureux, que tous recouvrerent en peu de tems la santé.

Ces Indiens, n'ayant aucun motif de plainte contre les Anglais, avaient sans doute été excités par les Espagnols à cette attaque perfide ; ce qui le leur persuadait mieux encore, c'est que ces

Indiens auraient pu, un peu auparavant, leur faire plus de mal s'ils l'eussent voulu, & qu'ils ne leur avaient montré que de l'honnèteté.

Vers le minuit, ils mirent à la voile, & vinrent mouiller dans la baye Philippe: comme ils avaient envoyé leur chaloupe pour visiter le pays, un Indien vint à eux dans son canot; sa physionomie était agréable; il était vètu d'une robe blanche, qui lui descendait jusqu'aux genoux; il se montra doux, modeste, intelligent, comme étaient presque tous les Indiens, avant que les Espagnols leur eussent fait connaitre leur perfidie & leur cruauté. Les Anglais le reçurent bien, lui firent divers présens, & le laisserent en sûreté regagner le rivage. Quand il fut à terre, il leur fit entendre par signes qu'ils devaient attendre son retour. Il dit tant de bien des Anglais à ses compatriotes, que dans peu d'heures on les vit accourir dans un canot, chargés d'œufs, de volailles & de cochons. Un de leurs chefs était avec eux, qui sauta volontairement sur le vaisseau, & souhaita que les Anglais l'emmenassent.

Ils apprirent de lui, qu'ils ne pouvaient attendre de ce lieu d'autres provisions; mais que plus au midi, il les menerait dans un lieu où ils en trouveraient en grande abondance; ils acccepterent la proposition, & vinrent, sous la

conduite de ces bons Indiens, dans la baie de *Valparizo*, peu éloignée de la petite ville de *San-Yago.* Ils y trouverent des magafins de provifions, des caves remplies des vins du Chili, & un vaiffeau richement chargé, qui menait à Baldivia une grande quantité de vins eftimés, dont la valeur était de 60,000 pefos, ou environ 550,000 liv. de France, & une grande croix d'or enrichie d'émeraudes.

D'abord les habitans crurent que les Anglais étaient des amis, & ils les inviterent à un feftin; mais ils fortirent bientôt de leur erreur. Un des matelots du vaiffeau Efpagnol s'élança fur le rivage, & répandit l'alarme dans la ville; fes habitans prirent la fuite, au lieu de chercher à fe défendre, & laifferent en proie à leurs ennemis tout ce qu'ils poffédaient dans leurs maifons; c'eft dans une chapelle que Drak & les fiens trouverent le plus de richeffes. Ils employerent trois jours à tranfporter fur leurs vaiffeaux toutes celles qu'on leur abandonnait; ils ramenerent le pilote Indien au lieu où ils l'avaient trouvé, & le récompenferent au-delà de fes defirs & de fes efpérances; une crainte feule troubla leur joie; ils craignirent qu'on ne fe vengeât fur eux du butin qu'ils venaient de faire avec leur fecours. Ils réfléchirent cependant que les Efpagnols ne pouvaient venir dans ce lieu tout ouvert avec leurs vaif-

feaux, qu'ils n'y pouvaient débarquer fans danger, que leurs chaloupes ne pouvaient porter beaucoup de monde; en forte, qu'il était poffible aux Indiens, ou de fe défendre, ou de s'échapper fans une grande incommodité : ce qui les raffura fur leur fort, comme fur la crainte d'être pourfuivis eux-mêmes.

Ils quitterent ce rivage, & vinrent jeter l'ancre le 19 Décembre dans une baie peu éloignée de *Coquimbo*; l'une des villes occupées par les Efpagnols. Ils s'y croyaient en fûreté, lorfque cent cavaliers, & environ deux cens Indiens vinrent pour les attaquer; ils les virent arriver, & fe retirerent fans perte fur leurs chaloupes, excepté un feul homme, que ni les exhortations, ni les prieres, ne purent déterminer à fe retirer avec les autres : il fut bientôt environné des Efpagnols, qui voulurent le faire prifonnier; mais il fe défendit long-temps avec une hallebarde qu'il avait dans les mains, & ne fuccomba qu'accablé fous la multitude, & percé d'une lance au travers du corps. Les Efpagnols triompherent de leur victoire; ils firent enlever le cadavre par les Indiens, lui couperent la tête & la main à la vue des Anglais, & lui arracherent le cœur, qu'ils emporterent en triomphe.

Les Anglais quitterent ces lieux, & trouverent bientôt un port plus fûr & plus commode, dans

lequel ils construisirent des canots. Drak en sortit pour chercher le vaisseau qui lui manquait, mais un vent contraire le força d'y rentrer deux jours après. Il en partit pour atteindre le port *Sarcipaxa* ou *Tarapaxa* : dès que lui & les siens y furent débarqués, ils virent un Espagnol endormi, qui avait à ses côtés dix-huit lingots d'argent, valant quatre mille ducats d'Espagne; ils prirent son argent, & laisserent ce pauvre homme dormant encore d'un sommeil paisible. Ils s'éloignaient du rivage, lorsqu'un autre Espagnol s'offrit à leurs yeux, chassant devant lui huit brebis du Pérou; ils redescendirent & s'emparerent des brebis; elles étaient chargées d'argent; chacune en portait cent livres, suspendues en deux parties sur son dos : ils délivrerent ces animaux de leur pesante charge, & l'emporterent sur leurs vaisseaux.

Plus loin, ils découvrirent une ville Indienne, dont les habitans se divertissaient sur des radeaux faits avec des peaux de veau marin, gonflées d'air; ils s'asseyent entre deux de ces outres, avancent avec rapidité à la rame, & portent des poids considérables. Ils commercerent volontiers avec les Anglais, en reçurent du verre & d'autres bagatelles, dont les jeunes & les vieux se paraient avec un égal plaisir.

Le 26 Janvier 1579, ils parvinrent près de

Marmarena, & Drak invita les Eſpagnols à commercer avec lui; ils y conſentirent, & il s'y pourvut de diverſes choſes néceſſaires, & acheta quelques brebis du Pérou, dont le corps eſt auſſi gros que celui du bœuf, & qui ſont ſi forts, qu'un d'entr'eux portait aſſez long-tems trois hommes ſur ſon dos : leur cou eſt ſemblable à celui du chameau, & leur tête à celle de nos brebis. Ce ſont les bêtes les plus utiles de ces contrées; elles fourniſſent une laine eſtimée, & une chair très-ſaine; elles tranſportent les fardeaux ſur les rochers & les montagnes, où aucun autre animal ne pourrait les faire pénétrer : la forme de leurs pieds en rend les pas fermes & ſûrs, même dans les lieux les plus roides & les plus gliſſans.

On dit aux Anglais que le long de ces côtes, les montagnes ſont ſi remplies d'argent, que ſur cent livres de terre, on peut ſéparer cinq onces de ce métail; ils quitterent ce lieu, & cinglant vers le nord, ils arriverent près d'*Arica* le 7 de Février : ils trouverent dans le port trois barques qui étaient chargées de cinquante-ſept pieces d'argent, chacune de la groſſeur d'une brique ordinaire, & du poids de vingt livres. Ils ne firent aucun priſonnier, car leurs matelots ne craignant ni l'ennemi, ni l'orage, étaient deſcendus ſur le rivage, & s'y divertiſſaient tous

raſſemblés. C'eſt dans ce port que les Eſpagnols embarquent leurs marchandiſes & l'argent pour les conduire à Panama; mais depuis les pillages de Drak, ils portent leur argent par terre juſqu'à Lima, & n'embarquent plus ici que les marchandiſes qui ſervent au commerce ordinaire, ou qu'on apporte d'Europe dans leurs foires.

Ils manquaient de bras pour attaquer la ville; ils allerent plus loin, & atteignirent un petit bâtiment chargé de toiles de lin & d'étoffes dont Drak aimait à être pourvu pour les beſoins de ſon équipage; il en renvoya les matelots avec le reſte de leur charge. Il fit voile vers *Chuli*; il entra dans ce port : là était un vaiſſeau qui portait des lingots d'argent pour la valeur de trois cent mille peſos, ou plus de deux millions ſept cent mille livres, argent de France; mais les Eſpagnols avaient dépêché un exprès d'Arica, pour avertir le commandant que Drak ſe trouvait ſur ces côtes, & l'avis y arriva deux heures avant Drak : le vaiſſeau fut déchargé; ſes richeſſes, ſon équipage étaient ſur le rivage quand Drak y parut; il ne trouva qu'un Indien dans le vaiſſeau, & il lui raconta ce que nous venons de dire.

Drak voyant que l'alarme pouvait ſe répandre plus rapidement qu'il ne pouvait faire voile, ne perdit point de tems en d'inutiles recherches,

& cingla vers Lima. Il arriva au port de cette ville le 15 Février; il y entra ſans réſiſtance, & s'y empara d'une douzaine de vaiſſeaux, dont quelques-uns étaient forts. La ſûreté de Drak n'était point dans les forces qu'il commandait, mais dans ſa réputation, qui le rendait ſi redoutable aux Eſpagnols, qu'en le voyant ils ne penſaient qu'à fuir, ſans eſſayer la réſiſtance; ils ne pouvaient concevoir l'eſpérance du ſuccès contre lui, & peut-être Drak dût ſon bonheur plus à leur lâcheté, qu'à ſon intrépide audace; plutôt à leur ſécurité, qui n'avait jamais été troublée, qu'à ſon activité conſtante.

Drak fit un grand butin dans cette occaſion; il trouva dans l'un des vaiſſeaux Eſpagnols une caiſſe d'argent cachée ſous le gouvernail, & des étoffes de ſoie & de lin pour une ſomme conſidérable. Il ne reſta pas long-tems dans ce port; il en partit pour tâcher d'atteindre un vaiſſeau qui en était parti trois jours auparavant pour ſe rendre à *Paita*. En chemin, il rencontra un autre vaiſſeau qui portait beaucoup d'or, & une croix de ce métal, enrichie d'émeraudes. Il continua ſa pourſuite; & comme il avait ouï-dire que le navire qu'il cherchait allait à *Panama*, au lieu de Paita, il déploya toutes ſes voiles; & pour encourager ſes gens attentifs à le découvrir, il promit une chaîne d'or à celui qui le découvrirait

le premier : elle échut à son frere Jean, qui l'annonça vers les trois heures après minuit. Les deux vaisseaux Anglais l'attaquerent des deux côtés, & le prirent : ils y trouverent beaucoup de pierres précieuses, treize caisses d'argent, quatre-vingts livres d'or, vingt-six tonnes d'argent brut, & de la vaisselle dont le travail était de grand prix. Ils employerent six jours à dépouiller ce navire, & l'abandonnerent ensuite à ceux qui le montaient.

Un écrivain Espagnol dit, que durant cette poursuite, le gouverneur de cette isle avait rassemblé les forces du pays, pour lui en défendre l'entrée, & qu'il avait armé trois vaisseaux de six pieces de canons, les seules qu'il eût pu rassembler, & y avait fait monter deux cent cinquante hommes; mais que dans le tems consumé à l'équipement de ces navires, Drak s'était emparé de sa proie. Le capitaine Espagnol, qui était Biscayen, & se nommait *Juan de Anton*, étant près du Cap S. François, vit un vaisseau hérissé de voiles qui venait à lui; il s'imagina que le vice-roi du Pérou lui envoyait quelques instructions, & il avait baissé ses voiles pour l'attendre. L'approche de Drak le détrompa, mais il était trop tard pour fuir ou se défendre. Selon cet écrivain, le vaisseau portait pour huit cent cinquante milles pesos en argent (sept millions huit cent

tens vingt mille livres de France), & quarante mille pesos en or. Tout ce trésor appartenait à différens particuliers, excepté pour la valeur de cent quatre-vingts mille pesos, qui étaient pour le compte du roi. Les Anglais y trouverent encore beaucoup de provisions qu'on portait à Panama.

Après cette prise, il fit voile pour la Nouvelle Espagne, sans s'arrêter à Panama, qu'il supposait pouvoir être instruite de son arrivée dans ces mers. On y avait en effet reçu avis de la mer du nord, que Drak, avec trois vaisseaux, faisait voile vers le détroit de Magellan, & sans doute dérigerait sa course vers les côtes du Pérou. Il cingla au couchant, & rencontra encore un navire des Indes Orientales, chargé de soie, de coton & de porcelaine : l'Espagnol qui en était propriétaire se trouva à bord, & fit présent à Drak d'un faucon en or, qui avait sur l'estomac la plus grosse émeraude qu'on eût vue encore. Ce présent, joint à celui d'un gobelet d'or, fit tant de plaisir à Drak, qu'il le laissa continuer sa route, après lui avoir pris cependant quatre caisses de porcelaine, qui était alors d'un grand prix en Europe.

Le 13 Mars, ils virent la côte du Mexique : devant elle, à deux milles de distance, était une petite isle où ils trouverent un port, & ils y jeterent l'ancre ; ils y resterent jusqu'au 20, qu'ils

en fortirent pour donner la chaffe à une frégate qu'ils virent fur la côte; ils la prirent: fa charge confiftait en falfepareille, en miel, beurre & autres marchandifes. Drak en ôta la falfepareille, & y mit l'or & l'argent de fon propre vaiffeau qu'ils rendaient pefant, puis il le fit calfater & boucher les voies d'eau.

Les Anglais furent occupés de ces réparations jufqu'au 26, puis ayant fait leurs provifions de bois & d'eau, ils reprirent leur courfe le long de la côte, menant avec eux la frégate Efpagnole. Le 6 Avril, avant le coucher du foleil, ils découvrirent encore un vaiffeau éloigné du continent d'une petite lieue; ils le pourfuivirent pendant la nuit, l'atteignirent au matin, l'aborderent rapidement & l'enleverent; ils en firent paffer l'équipage fur leurs vaiffeaux. On y trouva les lettres & patentes de D. Francifco Xarate, des lettres du roi au gouverneur des Philipines, des cartes marines, qui furent utiles à Drak pour fon retour, & qui devaient l'être aux Efpagnols pour leur voyage de Panama à la Chine. Ils enleverent auffi de ce vaiffeau diverfes balles de marchandifes, & une fille More. Après y avoir pris ce qui pouvait les accommoder, ils s'en féparerent honnêtement, & parurent cingler vers une petite ifle dont nous parlerons ailleurs.

Ils avaient pris encore fur ce vaiffeau un pilote-

côtier Espagnol, qui leur était nécessaire pour les conduire dans un port sûr, où ils pussent se pourvoir de vivres, & se préparer au voyage qu'ils méditaient : il les conduisit dans celui d'*Anguatulco* ou *Gualtaco*, où ils entrerent le 13 Avril, & où ils resterent jusqu'au 26. Ils y laisserent leurs prisonniers, & même *Nuno da Sylva*, qui les avait suivis depuis le Cap Verd, & leur avait rendu de bons & fideles services, qu'ils ne récompenserent qu'en l'abandonnant en ce lieu. Lorsqu'il fut sur le continent, on le conduisit à Mexico, où on lui donna la question pour lui faire révéler ses découvertes. Il fit un récit fidele de tout ce qu'il connaissait, & fut délivré. Il revint dans sa patrie, où il donna une histoire de ses voyages, qui a été traduite dans toutes les langues de l'Europe.

A peine les Anglais eurent abordés à Anguatulco, que Drak se rendit dans la ville avec une partie de ses gens : ils y trouverent le tribunal de la province assemblé, pour prononcer sur le sort d'un grand nombre de malheureux sauvages qui devaient être punis de mort, puisqu'ils avaient fait une conspiration pour tuer leurs maîtres, & mettre le feu à la ville. Drak dérangea le spectacle qu'ils allaient donner, fit prisonniers les juges & les coupables, & les emmena dans son vaisseau. Les juges signerent un ordre au

commandant, pour qu'il payât leur rançon. Les Anglais trouverent dans cette ville un pot de terre, de la grosseur d'un boisseau, rempli de réales d'argent, une chaîne d'or, & quelques pierres précieuses : la chaîne d'or avait été prise à un fuyard par le bosman Anglais ; & ils emporterent encore tant de richesses, que cette chaîne était une des moindres.

Après s'être enrichis, n'ayant pas d'espérance de l'être davantage, & peut-être soupirant après le repos & la jouissance des biens qu'ils venaient d'acquérir, impatiens de les mettre en sûreté, ils tinrent conseil pour leur retour. L'avis de Drak fut de chercher un port commode & sûr où ils pussent préparer leur retour, de s'efforcer de se rapprocher du détroit pour rentrer dans la mer Atlantique ; que par là on se trouverait dans peu de tems en une pleine sûreté & en Angleterre, que la navigation serait plus facile, parce qu'ils avaient déjà parcouru ces mêmes climats, & parce que le tems était plus favorable.

Ils se déterminerent d'abord pour se rendre dans le port de *Cane*, où l'on trouvait du poisson, du bois & de bonnes eaux. Puis se trouvant suffisamment fournis de provisions qu'ils avaient enlevés à leurs prises & à la ville d'Anguatulco, ils résolurent de chercher un passage par le nord-ouest ; & s'ils n'y pouvaient réussir, de prendre la route

des isles Moluques, & de revenir en Europe par le Cap de Bonne Espérance.

Ils firent voile pour exécuter ce projet, & parvinrent jusqu'au 43 ° de latitude septentrionale, où ils trouverent l'air si froid, que les matelots ne pouvaient plus agir ; ils revinrent sur leurs pas jusqu'au 38 ° 30 ', où ils découvrirent un bon port, & y entrerent poussés par un vent favorable. Ils y jetterent l'ancre le 17 Juin, & dans peu de tems ils eurent occasion de remarquer que les habitans du pays n'étaient pas des hommes sans goût & sans civilité ; car l'un d'eux, dans son canot, venant à la rame près du navire, leur adressa un long discours, qu'il accompagnait de gestes extraordinaires. Bientôt après, il vint leur faire une seconde visite, & leur adressa un nouveau discours ; il revint une troisieme fois, & à la fin de son discours, il leur fit présent d'une couronne de plumes noires, telles que leurs rois en portent sur la tète, & une corbeille tissue avec du jonc, remplie de certaines herbes : il les lia ensemble & les jeta dans la chaloupe. Il ne voulut rien en retour, quoiqu'on lui descendit diverses choses sur une planche ; seulement il tira de l'eau une peau qu'on y avait jetée.

Trois jours après, s'appercevant que leur navire faisait eau, ils l'approcherent du rivage, afin de l'y pouvoir décharger. Instruits qu'il

ne fallait pas s'abandonner négligemment à la bonne volonté des peuples sauvages, ils firent sur la terre une espece de fort, muni de palissades, & éleverent des tentes dans son enceinte. Les habitans admiraient tout ce qu'ils leur voyaient faire; ils venaient par troupes sur la côte, sans autre dessein que de contempler ce bel ouvrage étranger, qu'on élevait avec tant d'art dans leur pays.

Drak qui ne se fiait pas beaucoup à l'apparence, ni à la maniere amicale avec laquelle les habitans l'avaient reçu, les suivait de l'œil, pour voir s'ils ne quittaient point leurs arcs & leurs flèches. Mais voulant en bien agir avec eux, il leur fit des présens de toile de lin & d'autres choses dont ils connaissaient l'usage : ils s'en retournerent alors à leur demeure, qui était à demi-lieue du camp des Anglais. Là ils firent des cris éclatans, que les Anglais entendirent, & que l'amour-propre leur fit croire être une sorte d'adoration pour leurs bienfaits. Deux jours après, ils les virent accourir de loin en grand nombre; ils demeurerent immobiles sur le sommet de la colline, d'où l'on pouvait voir le camp : puis un d'entr'eux leur adressa un long discours, à la fin duquel tous s'inclinerent & prononcerent, d'un ton solemnel, la syllabe *oh*, comme s'ils eussent par elle ajouté à la force du discours de

l'orateur. Enſuite les hommes poſerent leurs arcs, & laiſſant leurs femmes & leurs enfans ſur le ſommet de la colline, ils ſe rendirent ſous les tentes, & témoignerent à Drak une vive reconnaiſſance de ſes préſens; les femmes, dans l'éloignement, paraiſſaient avoir pris d'eux l'idée que les Payens avaient autrefois de leurs Dieux: elles s'étaient fait des bleſſures aux joues, au ſein avec leurs ongles, & ſans doute en honneur de leurs hôtes, & elles ſe jetaient avec leurs corps nuds ſur les pierres.

Trois jours après, Drak reçut deux envoyés de l'*Hioh*, ou roi du pays, qui lui annonçaient ſa viſite dans ſon camp, & qu'il deſirait de lui une marque de ſon amitié, un préſent de paix. Sa demande lui fut accordée avec plaiſir. Ce chef parut bientôt, accompagné d'une garde de corps d'environ cent hommes de haute taille : il était précédé d'un officier qui portait un ſceptre de bois noir, orné d'une chaine faite d'os ou de corne, & qui paraiſſait être parmi eux la plus grande marque d'honneur : après lui venait le chef, vêtu d'une robe de peau de bête, portant ſur la tête une couronne de plumes : ſes ſerviteurs le ſuivaient, tous habillés de la même maniere. Le peuple venait enſuite, ayant dans ſes mains des corbeilles tiſſues avec tant d'art, que l'eau ne s'en écoulait pas, & elles étaient

pleines de racines & de poiſſons, préſens offerts aux Anglais.

Drak ne ſe relâcha point pour les ſoins de la ſûreté commune : il rangea ſes gens en ordre de combat, & attendit ainſi leur arrivée. Quand ils furent fort près, ils s'arrèterent, & le porte-ſceptre fit un diſcours, à la fin duquel ils revinrent au pied de la colline; le porte-ſceptre commença un chant & une danſe : les hommes & les femmes danſerent, mais les hommes ſeuls chanterent.

Drak ſe laſſa de ſa défiance; il ſortit de ſes fortifications, & regarda quelque tems leurs chants & leurs danſes : puis le roi & ſes compagnons lui firent un long diſcours, par lequel il ſemble qu'ils le priaient de prendre le gouvernement de leur pays. Le roi lui mit la couronne ſur la tête, le décora d'une chaîne & des autres marques du pouvoir, & le ſalua, en lui donnant le titre de *Hiob*.

Quoique ce royaume qu'on lui offrait ne pût lui être d'aucun prix, que celui de la facilité qu'il lui donnait de pourvoir en ſûreté à ſes beſoins préſens, Drak prit dans cette occaſion l'air de dignité qui convenait à la cérémonie, & ſe mit en poſſeſſion de ce qui lui était offert au nom de la reine Eliſabeth, non ſans faire des vœux pour que cette acquiſition devint un jour utile à ſa patrie.

Malgré ce don fait avec ſolemnité, Drak laiſſa le chef au milieu de ſon peuple, & ſe retira dans ſon camp. Alors, ils ſe firent, comme auparavant, des bleſſures & éleverent des clameurs : c'était un témoignage de vénération. Enſuite ils vinrent près de lui, & lui montrerent les maux dont ils étaient affligés, peut-être dans l'eſpérance d'une guériſon miraculeuſe. Pour leur être utile ſans les fortifier dans leur erreur, les Anglais chercherent les remedes analogues à leur genre de maladie, & les leur appliquerent. Devenus plus hardis & plus confians, ils vinrent tous les jours au camp, & ſuivirent leurs uſages, deſquels on ne crut pas devoir les détourner, juſqu'à ce qu'ils euſſent connu par eux-mêmes qu'ils étaient déſagréables. Ils s'en apperçurent, & déſirerent ſi ardemment de prendre les nôtres, qu'ils ne laiſſaient pas un inſtant qui ne fût rempli par le ſoin de pourvoir à leurs néceſſités. Ils voyaient chaque jour les mœurs & les inclinations de leurs nouveaux hôtes, & s'y attachaient : ces hommes étaient bien plus forts, plus agiles même que les Anglais ; mais ils manquaient d'armes, ſoit pour l'attaque, ſoit pour la défenſe ; car leurs arcs étaient ſi faibles, qu'ils ne pouvaient s'en ſervir que par maniere de jeu. Ils étaient très-adroits à la pêche : à peine les avait-on vus approcher du rivage, qu'on les en voyoit

revenir avec leur proie, & ils paraissaient l'avoir prise sans se jeter à l'eau.

Le même desir qui avait attiré la multitude sur le rivage, porta Drak à visiter le pays avec quelques-uns des siens : ils le trouverent fertile & rempli de cerfs à quelque distance des côtes ; ils y virent encore un grand nombre d'une espece de lapins plus petits que les nôtres, ayant une queue comme les rats, des pattes comme la taupe, & une bourse sous le menton, où ils mettent des provisions pour leurs petits. Les cabanes des habitans étaient rondes, enfoncées dans la terre, où ils tracent une enceinte, autour de laquelle ils élevent un rang de perches, qui se réunissent au sommet où elles sont liées ensemble. Les habitans de la cabane sont assis sur des joncs entassés ; ils font le feu dans le milieu, & la fumée s'en échappe par la porte. Les hommes sont communément nuds ; les femmes ont une espece de jupon tissu avec des joncs, qui leur servent au même usage que le chanvre, & se jettent sur les épaules la dépouille d'un cerf : elles sont fort modestes, dociles & obéissantes à leurs époux. Les champs sont mal cultivés, mais en général il paraît que le contentement & le bonheur regnent dans tous les états chez ce peuple.

Drak nomma ce pays la *Nouvelle Albion*, de quelques rochers blancs qui lui donnaient quelque ressemblance avec les côtes d'Angleterre :

l'hiſtoire de la ceſſion du pays fut gravée ſur une plaque de métal, qu'on cloua à un poteau élevé avant leur départ. Ils ſe rendirent ſur leur vaiſſeau le 23 Juillet : les habitans qui les avaient vus s'y préparer, ne purent retenir leurs plaintes, & quand ils les virent ſur la mer, ils allumerent de grands feux, peut-être pour offrir des ſacrifices à leurs Dieux, afin qu'ils leur procuraſſent un retour heureux. Non loin de ce port ſont diverſes iſles abondantes en veaux marins.

L'eſpérance de revenir dans leur patrie par le nord-oueſt étant détruite, tous convinrent qu'il fallait prendre le chemin des Iſles Moluques. Ils perdirent la terre de vue le 25 Juillet, & ne la revirent que ſoixante-huit jours après. Le 30 Septembre, ils découvrirent quelques iſles vers le 20 ° de latitude méridionale; leurs habitans vinrent à eux dans leur canot dont le centre était aſſez bas, & dont les extrêmités étaient ſi élevées, que le tout formait un demi-cercle : le bois en était uni & poli comme l'ivoire, & à chacun de leurs côtés était un morceau de bois pour le tenir en équilibre.

Les premiers qui vinrent, portaient des fruits (des bananes) & autres choſes de grand prix, qu'ils échangerent contre diverſes marchandiſes, avec beaucoup d'honnêteté & d'amitié, au moins apparentes. Mais après avoir, dit-on, éloigné par

ces manieres amicales les ſoupçons & les craintes, ils envoyerent une ſeconde flotte de canots remplis d'hommes, qui attaquerent les Anglais avec la férocité de bètes ſauvages. Le prétexte de cette attaque fut que l'un d'eux ayant reçu des Anglais le prix de ce qu'il offrait, il garda le tout, & ne voulut ni rendre ce qu'il avait pris, ni donner ce qui était l'objet de l'échange : on voulut le ſaiſir, mais dans cet inſtant il partit de chaque canot une nuée de pierres. Drak répondit à cette attaque par le feu de ſes gros canons, dirigés de maniere à ne bleſſer perſonne. Ils en furent ſi effrayés, que tous s'élancerent dans l'eau & ſe cacherent entre leurs canots : bientôt ils diſparurent.

Ils eurent enſuite des vents ſi faibles, qu'ils ne purent arriver aux Iſles Moluques que vers le 3 de Novembre : ce jour ils virent l'iſle de *Tidor*. Bientôt ils ſe trouverent près de l'iſle *Mutua* ou *Mutyr*, qui dépend du roi de Ternate : ils viſiterent le gouverneur qu'il y avait placé, & en obtinrent des vivres avec d'autant plus de facilité, qu'ils étaient en paix avec les Portugais ; ils lui témoignerent leur reconnaiſſance, & vinrent enſuite pour jeter l'ancre devant *Ternate*.

A peine y parurent-ils, que le vice-roi avec les hommes les plus conſidérés de l'iſle, vinrent dans trois grandes barques, qui de chaque côté

avaient quarante rameurs : ces barques conduisirent les Anglais dans le port. Drak envoya au roi un manteau de velours en témoignage de bonne intelligence : ce roi vint bientôt lui-même accompagné d'une suite nombreuse, & avec la plus grande magnificence. On le reçut au bruit du canon & avec tous les instrumens de musique qu'on avait : il fut si content, & marqua tant de confiance, qu'il laissa venir tous les musiciens sur sa barque.

Le roi était de grande taille, avait un air de dignité, une phisionomie qui annonçait l'humanité. Ses courtisans étaient vêtus d'une étoffe de coton blanche, ou de calicot; les plus anciens paraissaient les plus respectés, & formaient son conseil; les autres étaient des nobles ou des officiers militaires. Sa garde avait des armes à feu en bon état, mais en petit nombre; les autres étaient armés d'arcs & de flèches. Le roi admira tout ce qu'on lui montra, permit au vaisseau de rester dans le port, & promit de revenir le jour suivant. Les habitans obtinrent aussi de pouvoir y commercer & d'y porter des vivres. Le roi ne vint pas à bord comme il l'avait promis, mais il envoya son frere pour s'en excuser, & pour inviter Drak à descendre sur le rivage. Son frere voulait rester pour ôtage jusqu'à son retour,

mais Drak ne le lui permit pas; il envoya avec lui quelques-uns de ſa ſuite, & attendit leur retour avec le vice-roi.

Les Anglais furent reçus par un autre frere du roi, & conduits avec beaucoup de ſolemnité dans le château où était raſſemblé une Cour d'environ mille perſonnes. Ils y virent ſoixante vieillards qui formaient le conſeil du roi. Au dehors, de chaque côté de la porte, ſe tenaient quatre étrangers d'un grand âge, qui lui ſervaient d'interprêtes pour le commerce. Le roi parut enfin lui-même, vêtu d'une étoffe d'or; ſes cheveux étaient noués en boucles avec de l'or; à ſon cou était une chaîne de même métal; il en avait des anneaux à ſes doigts qui brillaient par leurs diamans & autres pierres précieuſes; un riche dais le couvrait; près de ſa chaiſe royale, un enfant noble tenait un éventail brillant de ſaphirs, pour modérer la chaleur qu'on reſſentait. Les Anglais y reçurent des politeſſes flatteuſes, & ils furent reconduits avec de grands honneurs.

Le château, comme on a pu le remarquer, n'eſt pas bien fort; il fut bâti par les Portugais qui cherchaient à mettre ce royaume ſous leur joug; pour réuſſir dans leur deſſein, ils firent périr le roi & ſon fils; leur cruauté arma le peuple contr'eux; il les força de ſe retirer de

toute l'isle, & depuis ce tems elle a repris sa puissance, a fait de nouvelles conquêtes, & leur a enlevé d'autres possessions.

Les Anglais embarquerent en ce lieu quatre à cinq tonnes de girofles qu'ils voulaient porter en Europe; ils y étaient encore, lorsqu'un seigneur vint à bord avec son interprète Portugais; il était vètu presque à l'Européenne, & surpassoit les grands de Ternate, les Français même, par sa politesse & la douceur de ses manieres; une telle visite excita leur curiosité. On assurait qu'il était Chinois, & de la maison régnante; qu'il avait été accusé d'un crime capital dont il était innocent; mais que comme on n'avait pas de preuves de son innocence, l'empereur avait ordonné qu'on suspendit tout examen, & avait abandonné le tout à la Providence; qu'il lui avait permis de sortir de l'empire, & lui avait défendu d'y rentrer, aussi long-tems que le ciel n'aurait pas démontré la fausseté de l'accusation, & qu'il ne lui rendrait son état, que lorsqu'il aurait appris des choses qui pussent être utiles & profitables à l'empire. Depuis trois ans il était absent, il voyageait pour acquérir des connaissances; il était venu de Tydor pour parler à l'amiral Anglais, par le secours duquel il espérait recouvrer, & ses honneurs, & les avantages qu'il avait perdu, en apprenant des faits intéressans

qui pouvaient lui rendre la faveur de son roi.

Drak pouvait le croire ou le refuser ; mais il permit à ses gens de parler avec l'interprête Portugais ; chaque aventurier lui exposa ses observations, & chercha à se rendre agréable à son hôte. L'exilé Chinois écoute tout avec attention & se le fait répéter, afin d'en mieux graver le souvenir dans sa mémoire. Il remercie le ciel de lui avoir enfin donné les connaissances qu'il désira long-tems, presse Drak de tourner ses voiles vers la Chine, & s'offre d'être son pilote ; mais Drak était trop impatient de faire son voyage, pour écouter cette offre.

Il mit à la voile le 9 Novembre pour chercher un port plus commode, afin d'y nettayer & réparer son navire, qui avait beaucoup souffert de la longueur du voyage, & de l'intempérie du climat. Il cingla vers le sud, & découvrit peu après une isle inhabitée au couchant de Celebes, qui lui parut propre à remplir ses vues ; elle paraissait de loin un bois de plaisance ; les arbres en étaient hauts, droits & gros ; mais ce qui l'étonna le plus, fut la multitude innombrable de mouches luisantes qui y étaient répandues ; l'isle entiere paraissait être en feu durant la nuit.

On y trouva un port commode ; Drak y entra, & y demeura vingt-six jours. Il vit sur cette isle des tortues d'une grandeur monstrueuse, qui se

ſe cachaient dans la terre, & diverſes ſortes de fruits du goût le plus agréable.

Les Anglais s'éloignerent de cette iſle le 12 décembre ; ils eurent la barbarie d'y abandonner la jeune Moreſſe, qui était tombée dans leurs mains ſur les côtes de la nouvelle Eſpagne, & qu'ils avaient tranſportée ſur leur vaiſſeau. Ils y avaient pris auſſi un jeune More, qu'ils croyaient leur pouvoir être utile dans leur retour pour parler à ſes compatriotes ; mais comme ils trouverent enſuite qu'il ne pouvait leur ſervir à rien, & qu'ils manquaient de proviſions, ils réſolurent d'envoyer ce couple malheureux cueillir des fruits dans l'intérieur du pays ; & pendant qu'ils s'occupaient de ce ſoin, ils leverent l'ancre, & déplierent les voiles : avant qu'ils fuſſent de retour au rivage, les vaiſſeaux étaient déjà bien loin, & les Anglais ne purent voir leurs larmes, ni entendre leurs cris. La jeune Moreſſe n'avait que quinze ans, & était enceinte ; le More n'avait pas encore vingt ans ; ils furent l'un à l'autre leur ſeule reſſource dans leur malheur & leur abandon abſolu ; on n'a rien ſu de leur ſort ; mais la Providence ſembla punir les Anglais de leur perfidie, en les mettant à une épreuve bien cruelle.

Ils avançaient par un vent peu favorable, lorſque le 5 Janvier 1580, ils ſe virent enve-

loppés par une multitude d'isles, unies par des bas fonds dangereux; ils crurent voir le moment de s'en éloigner; ils firent voile avec un vent très-frais, lorsqu'au commencement de la nuit, un coup soudain ébranla le vaisseau, & arrèta leur course. La cause en fut bientôt découverte; ils avaient rencontré un rocher caché sous l'eau, & lorsqu'ils y avaient donné, leur course était si rapide, qu'ils perdirent l'espérance de pouvoir se dégager de cet écueil. Ici l'intrépidité de Drak fut ébranlée, & son industrie mise à une épreuve cruelle; ceux dont la conscience n'était qu'endormie sur leurs mauvaises actions, éprouverent des inquiétudes déchirantes, & leur trouble augmenta, en pensant aux deux esclaves innocens qu'ils avaient abandonnés; on se reprochait mutuellement la perte commune. L'aumônier (M. Fletcher), sur-tout, en accusait le capitaine, dont les actions & l'incontinence attiraient sur tout le peuple la vengeance divine.

Drak ne supportait pas ses reproches avec patience; mais il attendit un tems plus convenable pour lui faire sentir le poids de sa colere, & chercher tous les moyens qui étaient encore en son pouvoir, pour appaiser cette aigreur qui augmentait sans cesse; il s'agissait d'abord de les rassûrer; il fallait faire agir leurs mains, & il ordonna qu'on travaillât à la pompe.

Lorſque par ce moyen, il eût montré que l'eau n'entrait point encore à fond de cale, il fit renaitre l'eſpérance, qu'en allégeant le vaiſſeau, on pourrait le dégager; il ſavait bien que s'il ſe bornait à exhorter ſes gens à jeter leurs tréſors dans la mer, il ne les perſuaderait pas; il commença donc à jeter lui-même les étoffes, puis les balots d'épiceries; enſuite les barriques d'eau, dans l'eſpérance que s'ils réuſſiſſaient à ſe dégager, il leur ſerait facile de trouver de l'eau douce dans quelques-unes des iſles voiſines. Alors il chercha un endroit autour de ces bas fonds, où une ancre pût mordre, afin que le vaiſſeau allégé eût un point d'appui, & qu'on pût le tirer de deſſus le roc; mais il le chercha vainement; il trouva que les écueils qui l'entouraient, étaient comme preſque tous ceux de ces mers, un roc nud, qui ne donnait à l'ancre aucune priſe, & qu'à la longueur de la chaloupe, tout autour du vaiſſeau, on ne trouvait aucun fond. Drak, qui ſeul faiſait ces obſervations, réſolut de les taire pour ne décourager perſonne, de ne point répandre le déſeſpoir dans ſon équipage, qui ne verrait de moyen à choiſir que celui de ſe lancer à l'eau avec les débris du navire. Dans cette déplorable ſituation, ils virent s'écouler vingt-quatre heures, ſans qu'elles amenaſſent aucune nouvelle raiſon d'eſpérer. Drak les em-

ploya en vain à ranimer ſes compagnons affligés par tous les moyens poſſibles ; il les exhorta enfin à dépoſer leurs inimitiés, à ſe pardonner mutuellement, à ſe confier dans les miſéricordes de Chriſt, puiſqu'ils ne pouvaient plus eſpérer qu'en lui. Il eut plus de pouvoir ſur ce point, & l'aumônier leur donna la communion.

Au moment où ils ne conſervaient plus d'eſpérance, qu'ils ne daignaient plus chercher des moyens pour ſe délivrer, le changement ſoudain du vent vint les enlever à leur perte ; le vaiſſeau jeté ſur le côté, gliſſa, & ſe dégagea du roc, ſans être beaucoup endommagé. Qu'on juge de la joie que tous reſſentirent, en ſentant le vaiſſeau balançant librement ſur les ondes ! Ce fut là le plus grand, le plus inévitable danger qu'ils euſſent couru, & il fit une impreſſion ſi forte ſur leurs eſprits, qu'ils n'oſerent pendant quelque tems ſe confier à leurs voiles ; ils s'abandonnerent à la Providence qui venait de les ſauver, juſqu'à ce qu'ils ſe viſſent près de l'iſle fertile de *Baratene*. Là ils entrerent dans un port pour réparer les avaries qu'avait ſouffert leur vaiſſeau ſur le rocher.

Ils trouverent les habitans de cette iſle d'un naturel doux, complaiſans, civils dans leurs manieres, honnêtes dans leur commerce ; ils ſont grands, bien faits, & d'une belle phyſionomie.

Les hommes ſont nuds en général ; les femmes ſont couvertes depuis les hanches, modeſtes, ſans cependant être inſenſibles à l'amour & au plaiſir. Toutes les choſes néceſſaires ſe trouvent abondamment ſur cette iſle, ainſi que les commodités de la vie.

Après avoir réparé leur bâtiment & rafraîchi l'équipage, ils reprirent leur courſe, & la continuerent ſans incidens remarquables juſqu'au 11 Mars, où ils jeterent l'ancre devant la grande iſle de *Java* ; ils envoyerent au roi un préſent de drap & de ſoie, pour obtenir la permiſſion d'y faire leurs proviſions. Drak deſcendit ſur le rivage, & y reçut ce prince avec toute ſa muſique ; il lui accorda tout ce qu'il avait demandé.

Cette iſle était partagée entre pluſieurs rois ou rajahs, qui reconnaiſſaient l'autorité d'un ſupérieur unique. Trois de ces princes vinrent ſur le vaiſſeau Anglais, peu de tems après ſon arrivée ; on ſatisfit leur curioſité ſur les lieux d'où l'on venait, ſur les aventures qu'on avait eues, les choſes rares qu'on avait obſervées ; & ils parlerent à leur tour avec honnêteté, de ce qui pouvait intéreſſer des étrangers ſur leur iſle. Le roi ou rajah *Denan* vint auſſi lui-même, & fit le tour du vaiſſeau pour en obſerver les engins de guerre, & les parties qui ſervaient à la navigation.

Cet échange d'honnêtetés retarda quelque tems les affaires pour lesquelles ils étaient venus ; mais enfin leur vaisseau fut calfaté, réparé avec des planches nouvelles, & pourvu de toutes les provisions nécessaires. Ils purent observer durant ce séjour, que les Javannois sont un peuple guerrier, qui se sert de l'épée, du poignard & du bouclier, armes qu'ils savent travailler & orner eux-mêmes; ils sont sociables, actifs, singulierement gais, hospitaliers envers les étrangers, & peu adonnés au vol; défaut caractéristique des peuples des isles de la mer Pacifique. De Java, Drak desirait se rendre à *Malacca ;* mais ses gens y voyaient de l'inutilité; un seul desir les occupait, c'était celui de retourner en Angleterre. Dans cette occasion, il se souvint des discours de l'aumônier Fletcher, lorsqu'ils étaient échoués sur le rocher, & sans espérance de s'en dégager ; il appelle à lui ceux qui s'opposaient à son projet, fit devant eux quelques cérémonies ridicules, & mettant des pantoufles dans ses mains, il apostropha ainsi l'aumônier. François Fletcher, ici je te mets hors de l'Eglise de Dieu, je te prive de tous ses bienfaits, de toutes ses graces, & je te donne au diable & à tous ses anges. Et vu qu'il méritait la mort, il lui attacha au bras un écriteau, sur lequel était écrit : *François Fletcher, le plus dissimulé*

fourbe qui ſoit entre les mortels, & le menaça de le faire pendre au grand mât, dans le lieu même où il oſerait le quitter. On ne ſait combien de tems il porta cet écriteau, mais il ne fut point pendu; & Drak céda au deſir de ſon équipage, pour continuer ſa route par le chemin le plus court.

Il partit de Java, le 25 Mars 1580; le 15 Juin il arriva au cap de Bonne-Eſpérance; il avait encore à bord cinquante-ſept hommes, mais ſeulement trois barriques d'eau. Le 12 Juillet, ils repaſſerent la ligne; le 16, ils virent les côtes de Guinée, après un voyage tranquille & heureux, bien différent de celui que les relations effrayantes des Portugais ſemblaient leur annoncer; ils aborderent à *Sierra Leona*. Ils s'y arrèterent deux jours pour s'y rafraîchir; & après s'être munis de bois & d'eau pour le reſte de leur voyage, ils cinglerent vers l'Angleterre, très-impatiens de s'y voir, enrichis des captures qu'ils avaient faites ſur les Eſpagnols. Le 11 Septembre, ils virent l'iſle *Ferara*, & le 3 Novembre, ils entrerent dans la rade de *Plymouth*, où ils s'apperçurent qu'en faiſant le tour de la terre, du Couchant au Levant, ils avaient perdu un jour.

Drak, à ſon retour, reçut ordre de conduire ſon vaiſſeau à Deptford ſur la Tamiſe. La reine,

ſuivie de toute la cour, ſe rendit le 4 Avril à bord de ce vaiſſeau, où Drak avait préparé un diné ſplendide, qu'elle daigna accepter; elle fit placer le marin à côté d'elle à table; & au deſſert, elle ſe leva, & dit à haute voix : capitaine Drak, je n'ignore pas que pluſieurs perſonnes, envieuſes de votre gloire, ont blâmé votre conduite pendant votre voyage, & moi je l'approuve; j'en ſuis ſatisfaite à tel point, que je ne crois pas pouvoir aſſez la récompenſer. Eliſabeth alors ſe tournant vers un page, lui demande la chaîne d'or qu'on lui avait confié; elle la prend, la paſſe au cou de Drak, & le ſalue chevalier; puis elle ajouta : je veux qu'on prenne ſoin du vaiſſeau qui a ſervi à vous illuſtrer, & qu'on le conſerve précieuſement; de tels trophées honorent l'Angleterre, & feront un monument de gloire pour votre poſtérité. Les ordres de la reine furent exactement exécutés, & le vaiſſeau de Drak fut long-tems montré à Deptfort. Le tems commençait à le détruire, lorſque John Davier, curieux d'en conſerver les débris, en fit conſtruire un large fauteuil, dont il fit préſent à l'univerſité d'Oxford, où il exiſte encore.

Tel eſt le voyage de Drak : on en a pluſieurs relations, qui different toutes ſur quelques points, & toutes ſont imparfaites, comme il eſt facile

de le voir par celle-ci, qui cependant eſt une des plus exactes. Ce marin s'eſt rendu illuſtre par des entrepriſes plus glorieuſes que ſes contemporains, parce qu'elles étaient plus utiles à ſa patrie. Il mourut en Amérique ſur une flotte qu'il commandait, & fut enſéveli dans les flots en 1596.



VOYAGE
DU CAPITAINE THOMAS CAVENDISH.

CAVENDISH était d'une ancienne maison du comté de Suffolk. Son pere mourut jeune encore, & le laissa dans l'âge le plus tendre, héritier des biens de *Trimley*, de *Stratton*, de *Grimston* & autres, d'un prix considérable. Mais ce jeune homme, d'un esprit élevé, devenu libre dans ses actions, en parvenant à l'âge de puberté, se livra de bonne heure aux intrigues amoureuses, aux travers de la mode, & aux vices du tems, & dissipa la plus grande partie de son héritage, avant qu'il eût pensé à faire choix d'un état, & peut-être avant qu'il se fût apperçu du désordre où sa conduite mettait ses affaires.

Mais à peine il eût connu la décadence de sa fortune, que sans y être excité, il résolut de la prévenir, & chercha à devenir un bon marin, pour réparer les suites funestes que pouvait avoir son inconduite passée, & se rendre recommandable à sa patrie par de grands services. L'Angleterre était alors engagée dans une guerre avec

l'Efpagne, qui n'avait jamais été plus puiffante, plus fiere & plus redoutable; fes immenfes richeffes, dont la fource prefque inépuifable était en Amérique, enflaient fon orgueil, encourageaient fa perfidie, & la rendait non-feulement un objet d'envie aux autres puiffances, mais encore un objet de crainte & de haine. Ceux qui étaient riches, comme ceux qui étaient dans la mifere, s'efforçaient à l'envi de nuire à l'ennemi; une guerre ouverte offrait un vafte champ aux entreprifes. Chacun en formait, les exécutait avec courage; puis fe réuniffant, on rentrait enfemble dans fes ports.

Parmi ces aventuriers intrépides, on remarque fir Walter Raleigh, le commandant le plus entreprenant & le plus heureux de fon tems; il était toujours le premier à s'embarquer avec les aventuriers qu'il dirigeait; il forma le projet de fon dernier voyage en Amérique, & était prèt à l'exécuter à fes propres frais, s'il ne trouvait pas un affocié qui en voulut fupporter une partie. Cet affocié fut Cavendish. Par malheur pour notre nouvel aventurier, il demeura feul chargé de tout, il n'était point encore homme de mer, & il avait confommé une partie de fon bien; mais en propofant un nouveau voyage autour du monde, en retraçant quelles étaient les immenfes richeffes des Efpagnols, en montrant

celles que Drak leur avait enlevé, il était sûr de trouver de l'argent & des hommes. Il en rassemble, il vend une partie des biens qui lui restent, & fait construire à *Harwich*, port auparavant peu connu, deux vaisseaux, tels que les demandaient son entreprise; l'un, appellé le *Desir*, était du port de cent vingt tonneaux; l'autre, le *Content*, n'était que de 60; il y en joignit un autre, nommé le *Vaillant Hugo*; ce dernier était de quarante tonneaux; ils furent montés par cent vingt-six hommes; en y comprenant les officiers, dont quelques-uns avaient déjà fait le voyage avec Drak.

Pour équiper cette flottile, il acheta divers objets propres au commerce, des provisions de guerre & de bouche, de l'artillerie; il ne prit dans Harwich que la moitié du nombre des hommes qu'il lui fallait, se promettant de le completter à Plimouth; il était lui-même son directeur & son commis, pour faire tous ces préparatifs; personne ne savait son plan, ne connaissait ses moyens de l'exécuter; il est même fort incertain que le lord Hounsdon, qui lui donna ses patentes, ait jamais su le lieu de sa destination.

De telles entreprises ne peuvent qu'exciter la curiosité du public; nous en avons deux relations, l'une de *Pretty*, l'autre de sir *Wilheims*, qui accompagnerent Cavendish dans tout son

voyage : c'eſt principalement du premier que nous empruntons ce récit.

Le 21 Juillet 1586, dit ce voyageur, nos trois voiles ſortirent de Plimouth ; & ſix jours après, nous nous vimes à 15 lieues de Cap Finiſterre : là nous découvrîmes cinq petits vaiſſeaux qui nous parurent être de Biſcaye, & venaient de la grande baie de *Newfoundland*, ou Terre-Neuve; nous les pourſuivîmes pendant trois heures ſans en prendre aucun, parce que la nuit ſurvint.

Le premier Août, nous découvrîmes *Forteventura*, l'une des Canaries ; & le 7, nous nous trouvâmes à la hauteur de la riviere d'or, ſur les côtes de Barbarie. Le lendemain, nous vîmes le *Cap Blanc*, mais le vent ſoufflait alors avec tant de force, que nous ne pûmes atteindre le lieu où les canots s'y raſſemblent & y pêchent ; nous marchâmes pendant ſix heures entre le couchant & le midi, pour éviter les ſables qui en ſont voiſins, & vers le ſud. Le 15, nous parvînmes à la hauteur du *Cap Verd* ; nous en étions à dix-ſept lieues : trois jours après, nous vîmes *Sierra-Leona*, à treize lieues plus au levant. Ici le vent changea & vint au nord-oueſt.

Le 23, nous fîmes voile vers Sierra-Leona ; nous doublâmes la pointe qui eſt au midi, & entrâmes dans le port qui eſt par-tout aſſez profond ; le fond y eſt ſemé de rochers : la baie eſt

fûre, mais on ne peut y remonter bien avant, à cauſe d'un courant très-fort, qui dans de certains cas, en facilite l'entrée. Nous avions fait quinze cent lieues depuis notre départ d'Angleterre.

Le 27, deux Noirs vinrent du rivage à bord du Deſir, & nous firent entendre par ſignes qu'il y avait un vaiſſeau Portugais dans le voiſinage. Le vaillant Hugo s'avança à cinq lieues pour tâcher de le découvrir, mais il n'oſa aller plus loin, parce qu'il n'avait pas de pilotes. Ce port long de quatre à cinq lieues, & d'une largeur plus conſidérable encore, eſt, nous dit-on, dangereux. Quelques-uns de nos gens deſcendirent ſur le rivage; ils s'y divertirent, y danſerent, ſe donnant du bon tems, juſqu'à ce qu'on pût découvrir le vaiſſeau Portugais. Lorſqu'ils voulurent revenir à bord, ils découvrirent un Portugais qui s'était caché derriere les brouſſailles: ils le prirent & nous l'amenerent. Il nous dit qu'il était dangereux de naviger plus avant avec nos chaloupes, pour arriver à la ville ſituée plus haut, qu'il ne nous y conduirait pas; que ſi nous le connaiſſions, nous ne douterions pas de la vérité de ce qu'il nous diſait: il était preſque lié, & nous le queſtionions un peu vivement. Il nous dit enſuite que ſon vaiſſeau avait été mis en pieces, & qu'il y avait encore deux de ſes compagnons

de fortune qui vivaient parmi les Noirs. Il s'appellait Emmanuel, & était né dans un port du Portugal.

Le 29, Cavendish defcendit de bon matin, avec environ foixante-dix hommes, & s'approcha de la ville. Nous brûlâmes deux ou trois maifons, & prîmes tout le butin que nous trouvâmes; c'était peu de chofe : tout le monde avait pris la fuite devant nous. A notre retour vers nos vaiffeaux, dans une petite plaine, à l'extrêmité de la ville & des bois où ils s'étaient cachés, ils firent tomber fur nous une grêle de fleches qui blefferent trois ou quatre de nos gens. Leurs fleches étaient empoifonnées; cependant aucun de nous n'en mourut.

Leur ville eft bâtie artiftement avec des murs de terre glaife : les maifons en font rondes; elles ont une cour environnée de paliffades, qu'ils tiennent très-propre, ainfi que leurs rues. Ces Noirs font fort foumis à leur chef, comme nous l'affura l'un des nôtres qui leur avait été donné en ôtage. Cette ville peut renfermer cent maifons.

Le premier feptembre, plufieurs de nos gens defcendirent fur le rivage, vers le lieu où l'on peut faire de l'eau, & ils y laverent tranquillement leurs chemifes; ils y retournerent le jour fuivant : les Noirs s'étaient cachés autour en embufcade : elle fut découverte par le charpentier

de l'amiral, qui était entré dans la forêt. Les Noirs se voyant découverts, tomberent si soudainement sur nos gens, qu'ils souffrirent beaucoup en se retirant : l'un de nos soldats fut blessé à la jambe; il s'arracha la fleche, mais la pointe demeura dans la blessure. Il crut l'en avoir retirée, & ne voulut pas qu'on la sondat : l'effet du poison fut si violent durant la nuit, qu'il mourut au matin. On tira le bois empoisonné de sa blessure après sa mort.

Le 5, plusieurs gens de notre flotte s'avancerent dans le port avec la chaloupe; ils firent quelques lieues en pêchant, descendirent sur le rivage, cueillirent beaucoup de citrons, virent deux bœufs sauvages, & rapporterent à bord beaucoup de poissons. Le 6, nous sortîmes du port, & attendîmes le flux à son embouchure, située à trois milles du promontoire; puis nous fîmes route vers le midi, tirâmes un peu au couchant. Le lendemain, nous vîmes encore une des isles du Cap Verd, à dix lieues du promontoire de Sierra-Leona; nous jettâmes l'ancre pendant la nuit, à trois lieues d'une isle où nous descendîmes, & où nous ne trouvâmes que des arbres mousseux. Une de nos chaloupes alla sonder le lendemain, & parvint par un détroit à la partie occidentale de l'isle, où elle trouva un bon fonds & une profondeur variable. Au levant,

nous

nous voyions une ville où les Negres viennent quelquefois se divertir, comme on le voit par les provisions qui les y attendent.

Sur toute la partie méridionale de cette isle on ne découvre point d'eaux douces; mais il y en a trois ou quatre bonnes sources dans la partie du nord. Toute l'isle est une forêt, excepté dans quelques petites places où l'on a construit des maisons, autour desquelles on a planté des arbres dont le fruit est une excellente nourriture. Elle nous a paru, au moins dans ce mois, extrèmement sujette aux tonnerres, aux éclairs, à des pluies abondantes, peut-être parce qu'alors le soleil est voisin de la ligne.

Nous nous éloignâmes de ce lieu le 10, à trois heures du matin, par un vent de sud-ouest, & ne fûmes près des côtes du Brésil qu'à la fin d'Octobre. Nous vîmes alors, dans un grand éloignement, le Cap *Frio*, vers une grosse montagne, dont le sommet a la forme d'un pavillon & s'éleve comme une tour.

Le premier Novembre, nous passâmes entre l'isle *Saint-Sébastien* & le continent, nous transportâmes diverses choses sur le rivage, y élevâmes une forge, & y portâmes nos bariques: le tonnelier en répara les cercles, & le charpentier notre pinasse. Nous demeurâmes là jusqu'au 23: alors nous embarquâmes nos ustensiles & notre

provifion d'eau. Pendant que nous travaillions à notre pinaffe, il vint une chaloupe de *Janeiro* qui allait à *Saint-Vincent*; elle portait fix efclaves nuds, qui ramaient avec effort, & un Portugais: celui-ci connaiffait Chriftophe Hare, premier pilote du Defir; car Hare avait été de Londres à Saint-Vincent il y avait cinq ans. Un Anglais, nommé Whital, demeurait auffi dans ce dernier lieu, à trente lieues du port où nous étions, & nous comptions que lui & quelques autres pourraient nous fournir des provifions fraiches, fi nous les en faifions avertir. Nous laiffâmes donc partir le Portugais pour fa deftination, & lui donnâmes une lettre. Il nous promit de revenir dans dix jours, & de nous apporter une réponfe; car nous lui avions dit que nous étions commerçans, & que nous défirions négocier avec eux. La réponfe fut attendue cependant en vain. Il était inutile d'attendre plus long-tems; nous levâmes l'ancre & partîmes de Saint-Sébaftien le 23 Novembre.

Le 16 Décembre, nous nous trouvâmes fur le prolongement de ces mêmes côtes, fous le 47° 20'. Nous les voyions à notre couchant à la diftance de neuf lieues; nous en fuivîmes le rivage jufqu'au 48°; il était par-tout efcarpé; mais le lendemain nous vîmes un port & y entrâmes: notre général, qui le premier jeta l'ancre,

lui donna le nom de *Desiré*. On y trouve deux petites isles, couvertes d'une multitude innombrable de veaux marins, & une autre pleine d'oiseaux, qu'on nomme *Oies grises des bois*. Les veaux marins sont fort gros & d'une figure effrayante; pour la configuration de la partie antérieure de leur corps, on ne peut mieux les comparer qu'au lion. Leur tête, leur cou, le poitrail, sont couverts d'une chevelure très-rude; leurs pieds, qui leur servent de nageoires, ont la figure de la main de l'homme; les femelles mettent bas tous les mois, & allaitent leurs petits; ils ne se nourrissent que de poissons; les jeunes fournissent une chair agréable & nourrissante; cuite ou rôtie on ne la distingue pas du mouton. Les vieux sont si grands & si forts, que plusieurs hommes ont de la peine à les tuer avec de grandes perches: on ne peut leur casser la tête tant elle est dure, & cependant, ce n'est guere que de cette maniere qu'on peut leur donner la mort: celui qui a reçu un coup de fusil se jette à l'eau, & ne reparaît plus.

On y trouve un oiseau fort bon à manger, & il y est en grand nombre: il creuse des fosses dans la terre comme le lapin; il ne vôle point; ses aîles ne sont couvertes que d'une espece de duvet.

Ce port est une bonne place pour réparer les vaisseaux, les mettre à sec sur le rivage & les goudronner, parce que plusieurs petites rivieres

s'y rendent : nous en profitâmes pour raccommoder les nôtres.

Le 24 Décembre, le jour avant Noël, un homme & un enfant d'un de nos vaisseaux allerent à environ quatre cents pas loin du rivage, au pied d'une montagne. Là était un petit fossé ou une fontaine, que nos gens avaient ouverte pour y trouver de l'eau fraiche, car on n'en trouve point dans le voisinage du port, & celle-là même était salée. Cet homme & l'enfant s'y rendoient pour y laver leur linge : ils s'en occupaient, lorsqu'environ cinquante à soixante Indiens survinrent, partagés en deux bandes placées des deux côtés du rocher, armés de leurs fleches, avec lesquelles ils les blesserent ; mais ils prirent la fuite, quand ils virent descendre une vingtaine des nôtres qui les poursuivirent.

L'homme était blessé aux genoux, l'enfant à l'épaule : tous les deux souffraient beaucoup de leurs blessures. Les fleches de ces sauvages étaient faites d'un petit roseau, à l'extrêmité duquel un caillou tranchant était inséré avec beaucoup d'art. Ces Indiens sont aussi féroces que les animaux dont la peau les couvre : & dès que nous allions à eux, ils fuyaient loin de nous. Nous mésurâmes l'empreinte d'un de leurs pieds ; elle était longue de dix-huit pouces.

Lorsqu'un d'entr'eux meurt, ils le portent sur

un rocher voisin de la mer, & l'ensevelissent au sommet, avec son arc, ses fleches, & toutes les pierres précieuses qu'il a possédées durant sa vie : ces dernieres sont des coquilles de moules, qu'ils savent couper artistement pour en faire des ornemens; toutes celles qui appartiennent au défunt sont mises sous sa tête. Le cercueil est fait d'une pierre longue & large qu'on recouvre de fleches entassées; ils peignent ces fleches & ce cercueil d'une couleur rouge, avec laquelle ils se barbouillent aussi tout le corps.

Nous sortîmes de ce port le 28 Décembre, & navigeâmes vers une isle qui en est à cinq lieues, & où nous restâmes deux jours à saler des pingouins pour en faire des provisions. Ensuite nous longeâmes la côte jusqu'au 31, où nous vîmes un rocher à environ sept lieues du continent, qui présente l'aspect d'*Ediſtone* près de Plymouth. La sonde trouva fond autour du rocher à une certaine distance. Nous suivions la côte & y trouvâmes une grande abondance de veaux marins.

Le 2 Janvier 1587, nous arrivâmes à un promontoire qui est sous le 51° de latitude; & sous le 52° 45', nous en découvrimes un autre qui était fort grand & paraissait blanc. De là le rivage est bas pendant l'espace d'une lieue, jusqu'à l'ouverture du détroit dangereux de Magellan, qui,

en quelques endroits, a plus de dix lieues de large, mais en divers autres est très-étroit. Nous jettâmes l'ancre vers ce promontoire; une tempête violente, qui dura trois jours, nous y en fit perdre une. Le 6, nous entrâmes dans le détroit: le lendemain, entre son embouchure & une place étroite, nous trouvâmes un Espagnol, nommé *Hernando* : il se trouvait là avec vingt-trois autres, seuls restes de quatre cents qui y avaient été amenés trois ans auparavant. Nous traversâmes le même jour le lieu le plus étroit du canal : de là jusqu'à l'isle des Pingoins on compte dix lieues; nous y débarquâmes & y tuâmes, pendant deux jours, beaucoup de pingoins que nous mîmes dans le sel. Nous partimes de cette isle, & côtoyâmes le pays jusqu'à l'endroit où les Espagnols avaient bâti la ville du *Roi Philippe.* Elle avait quatre forts & chacun avait une piece de canon à l'antique, alors enfouie dans la terre; mais leurs affûts étaient encore à leurs places: nous remuâmes la terre & les trouvâmes tous. La place de cette ville était très-bien choisie, dans le lieu le plus favorable du détroit pour faire de l'eau & du bois. Son église même avait été élevée. Les loix ou les chefs de cette nouvelle ville furent d'une grande sévérité, car ils avaient dressé un gibet, & plusieurs y avaient été suspendus.

i

Il nous parut qu'ils avaient long-tems vêcu de moules, une grande place en était toute couverte, & ils n'avaient pas d'autre viande; on ne voit dans ces lieux d'autres quadrupedes que des cerfs, qui descendent des montagnes voisines pour se désaltérer dans les fleuves qui en découlent. L'Espagne avait voulu former un établissement en ce lieu, afin qu'aucun autre peuple ne pût pénétrer dans la mer du sud par le détroit; & il semble que Dieu ne l'ait pas voulu, car pendant deux ans qu'ils l'habiterent, ils ne prospérerent à rien de ce qu'ils entreprirent; les Indiens venaient leur enlever jusqu'à leurs vivres, & ils éprouverent bientôt la plus grande disette: plusieurs chiens moururent de faim dans leurs maisons, plusieurs hommes périrent ensuite; & quand nous y arrivâmes, la ville était déserte; elle répandait encore une odeur cadavereuse: ceux qui resterent encore en vie enfouirent ce qui leur restait, abandonnerent la ville, & s'avancerent le long des côtes de la mer pour trouver des vivres, afin que la faim n'achevât pas de les consumer. Ils ne prirent avec eux que leur fusil & leur linge; au moins ceux qui étaient en état de les porter, car la faiblesse en força plusieurs de tout abandonner, & ils vécurent ainsi une année entiere de racines, de feuilles, & quelquefois d'oiseaux. Ils s'avancerent jusqu'au fleuve de la *Plata*: de

quatre cents, ils étaient réduits à vingt-quatre, parmi lesquels il y avait deux femmes. Nous fimes tranquillement dans ce lieu notre provision de bois & d'eau. Notre général nomma ce port *Ville de la faim*; il est, selon nos observations, sous le 53°. Nous en sortimes le 14, & cinglâmes vers le sud, puis au couchant, vers le promontoire *Forward*, qui est la partie la plus méridionale du détroit: de là nous tendîmes plus ou moins au couchant & au nord, pour arriver dans une baie que nous nommâmes *Baie des Moules*, à cause de l'abondance de ces coquillages. Le vent nous força d'y rester pendant six jours. Nous en sortimes le 21; & après avoir navigé l'espace de dix lieues, nous entrâmes dans une belle baie sablonneuse, que notre général nomma *Baie Elisabeth*: elle est sur la côte septentrionale. Nous y ensevelîmes *Grey*, charpentier du vaillant Hugo.

Nous sortîmes à minuit de cette baie, & trouvâmes à deux lieues de là un beau fleuve d'eau douce. Notre général le fit remonter avec la chaloupe l'espace d'une lieue: la contrée qu'il arrose parut fort agréable, unie & basse; au lieu que dans toute l'étendue du détroit, on ne trouve guere que des rochers escarpés, des collines, des montagnes d'une hauteur effrayante. On y voit beaucoup d'Indiens sauvages, & nous nous abou-

châmes avec quelques-uns. Ils font antropophages, mangent la chair crue, & se nourrissent des choses les plus viles. Ils avaient dérobé aux Espagnols quelques-uns de leurs outils, tels que des couteaux & des morceaux d'épées dont ils armaient leurs fleches. Ils voulaient nous engager à remonter le fleuve plus avant, sans doute afin de pouvoir nous attaquer avec plus d'avantage; mais nous répondîmes à coups de fusil. De ce lieu, nous cinglâmes dans le *canal de Saint-Jérôme*, qui en est à deux milles.

De ce fleuve de Saint-Jérôme, nous fîmes voile & doublâmes un promontoire, d'où le détroit, jusqu'à son embouchure, prend sa direction entre le couchant & le nord. Entre le promontoire & l'embouchure, vers le midi, nous trouvâmes un port où nous restâmes jusqu'au 23 Février, parce que le tems était mauvais & que le vent était contraire : la pluie y était fréquente, le vent très-fort & descendait en ouragan du haut des montagnes : il nous mit souvent en danger, malgré nos cables & nos ancres que nous mîmes toutes en œuvre pour nous arrêter : il s'en fallut peu que nos vaisseaux n'y fussent brisés, & alors nous aurions péri ou langui de faim. Pendant tout ce tems, nous ne mangeâmes que des huitres, des moules, des oiseaux, & quelques plantes qui se trouvaient près du rivage.

Pendant ces pluies conſtantes, on nous voyait répandus, cherchant, comme les oiſeaux, notre nourriture dans un eſpace d'un ou deux milles de chaque côté du port. Selon notre eſtime, il y a du fleuve Saint-Jérôme ici environ cinquante-ſix lieues, de maniere que tout le détroit en aurait cent cinquante : ſon ouverture dans la mer du ſud eſt à-peu-près à une hauteur égale à celle de ſon entrée orientale.

Le 24 Février, nous entrâmes dans la mer du ſud. Sur la partie méridionale de l'embouchure du détroit, on voit un fort beau promontoire joint à une terre baſſe : vers la partie méridionale, à neuf lieues du continent, on voit quatre ou cinq iſles : autour on diſtingue une terre coupée & couverte d'eau. A midi, nous avions ces iſles au levant, à environ huit lieues de nous.

Le premier Mars, nous eſſuyâmes une tempête qui venait du nord : la nuit nous perdîmes de vue le vaillant Hugo : nous étions ſous le 49° 30′, à ſoixante-dix lieues du continent. L'orage dura trois ou quatre jours ; nous ſondions à toutes les heures ; nos vaiſſeaux étaient ſi entr'ouverts, que pendant trois jours & trois nuits nous ne pûmes nous livrer au ſommeil, & nous étions accablés par les fatigues de la pompe.

Le 15 Mars, de bon matin, nous découvrîmes le vaillant Hugo, entre les *Isles Marie* & la Terre-

ferme. Nous vînmes ensuite jeter l'ancre devant l'isle *Mocha*, située sous le 38°. Quelques-uns de nos gens y débarquerent dans la chaloupe : les sauvages les chamaillerent avec leurs fleches; mais on fut économe de coups de fusil. Ces Indiens sont ennemis des Espagnols; ils formaient la ville d'*Arauco*; & comme nous le sûmes ensuite, ils nous prirent pour leurs adversaires.

Cette ville d'*Arauco* est opulente, & la contrée remplie de mines d'or. Les Espagnols n'ont pu encore la soumettre, & ne l'ont jamais attaquée, qu'ils n'aient été obligés de s'en retirer avec perte; car ces Indiens se battent en désespérés & ne regardent point à leur vie, lorsqu'il faut défendre leur liberté.

A midi nous levâmes l'ancre, & côtoyâmes le rivage occidental de l'isle *Sainte-Marie*, puis nous y jetâmes l'ancre sur un fond excellent; & le 16, notre général descendit sur le rivage avec soixante-dix ou quatre-vingts hommes tous armés. Deux Indiens, les chefs de la contrée, vinrent à eux pour les recevoir; car ils nous crurent Espagnols, & l'isle leur était soumise. Ils les conduisirent en un lieu où ces Européens avaient élevé une église; la croix & l'autel y étaient. Autour de l'église, on voyait deux ou trois magasins remplis de froment & d'orge battus, empaquetés dans des ba-

riques de paille, dont chacune valait un boiſſeau. Ces grains étaient ſi beaux, ſi purs, & de toutes manieres ſi bons, qu'on n'en trouve pas de meilleurs en Angleterre. On avait auſſi raſſemblé dans ces magaſins des patates très-bonnes à manger, accumulées là pour les Eſpagnols quand ils viendraient recueillir leurs tributs. L'iſle rapporte toutes ſortes de fruits, & nourrit des cochons & des poules. Ses habitans n'oſent toucher à ces animaux, tant ils ſont eſclaves de leurs maîtres; ils ſont tous devenus chrétiens.

Nous nous pourvûmes de grains à notre volonté; nous y prîmes beaucoup de cochons que nous ſalâmes, une multitude de poules, pluſieurs ſacs remplis de patates, environ cinq cens chiens de mer deſſéchés, & du bled de guinée ou maïs. Après nous être pourvus de ce qui nous convenait, nous abandonnâmes ces abondans magaſins.

Notre général emmena les deux chefs à bord, leur donna un grand feſtin, & les rendit très-gais avec du vin. Vers la fin, ils remarquerent fort bien que nous différions des Eſpagnols, & nous firent entendre par ſignes que ſi nous faiſions une deſcente ſur le Continent près d'Aranco, nous y trouverions beaucoup d'or; ils nous donnerent des marques des richeſſes que nous y trouverions; mais nous ne pouvions bien les en-

tendre, & notre général était pressé. Nous les régalâmes pendant deux ou trois jours, puis ils partirent.

Nous levâmes l'ancre le 18 au matin, & fimes environ seize lieues dans tout le jour; pendant la nuit, nous suivîmes la côte à petites voiles, & le lendemain nous vinmes à *la Conception*; nous jetâmes l'ancre près d'une isle, & en partîmes le matin sans débarquer. Le lendemain, nous entrâmes dans une baie sablonneuse; nous y vîmes des eaux courantes & du bétail, mais nous ne nous y arrêtâmes pas.

Le 30, nous vinmes dans la baie *Quintero*, sous le 33° 50′, & après y avoir jeté l'ancre, nous vîmes un pâtre qui, en gardant son bétail, s'était endormi sur le sommet d'une colline. Lorsqu'il se réveilla, & vit trois vaisseaux dans la baie, il monta sur un cheval qui paissait dans le voisinage, & s'enfuit rapidement, avant que nous pussions descendre sur le rivage.

Notre général y débarqua avec trente hommes armés, & ils n'y avaient pas demeuré une heure, lorsqu'ils virent venir à eux trois cavaliers, l'épée dégainée, qui s'approcherent avec vîtesse jusqu'à un quart de mille, alors ils s'arrèterent & ne voulurent pas nous approcher davantage; Cavendish leur députa trois de ses gens armés avec l'Espagnol Hernando; mais les cavaliers leur

firent ſigne qu'ils ne laiſſeraient venir à eux qu'un de nos gens. On leur envoya donc Hernando, & nos deux hommes demeurerent à quelque diſtance. Après leur avoir parlé, Hernando revint, & dit à notre général qu'ils avaient promis d'apporter des vivres, puiſqu'on ne demandait que cela. On le renvoya encore vers eux avec un homme armé; lorſqu'ils les virent s'approcher, ils avertirent qu'ils ne voulaient parler qu'à un ſeul; l'homme armé s'arrêta, & Hernando alla ſeul avec eux. Lorſqu'il fut un peu éloigné, ils ne demeurerent pas long-tems à s'entretenir; mais un des Eſpagnols prit leur compatriote en croupe, & il s'enfuit avec eux, quoiqu'il eût toujours promis à Cavendish qu'il ne l'abandonnerait jamais, qu'il lui ſerait fidele, & mourrait à ſes côtés, plutôt que de le tromper. Quand il l'eut vu s'éloigner, il diſperſa des gens pour découvrir de bonnes eaux, & en fournir les vaiſſeaux. Bientôt la nuit vint; il raſſembla ſes gens; mais il réſolut de les envoyer le lendemain à la découverte de la ville voiſine, & ſi on la trouvait, de la ſurprendre & la piller.

Le dernier jour de Mars, le capitaine Xavers s'avança dans le pays avec cinquante ou ſoixante hommes, chargés de leurs armes & de leurs proviſions. Ils firent deux ou trois lieues ſans

découvrir ce qu'ils cherchaient. En chemin, ils virent des troupeaux de gros bétail, des bœufs très-ſauvages; plus loin, des chevaux, des jumens, des poulains, mais qui ne ſe laiſſaient point approcher. Ils virent auſſi une multitude de lievres, de lapins, de coqs de bruyeres, & d'autres oiſeaux ſauvages. Le pays était riant & fertile, arroſé par de belles rivieres, & fort peuplé d'oiſeaux.

Quand ils furent parvenus aſſez avant, pour ne voir devant eux que des montagnes d'une très-grande hauteur, ils ſe repoſerent au bord d'un fleuve qui coule dans une belle prairie baſſe au pied d'une montagne; on y but, on s'y rafraîchit, puis on revint aux vaiſſeaux, par le chemin où vraiſemblablement la ville devait être. Cependant ils revinrent, & paſſerent le jour entier ſans voir un homme; mais ils tuerent pluſieurs chiens ſauvages. Ce qu'il y a de remarquable, c'eſt que les Eſpagnols s'étaient raſſemblés au nombre de deux cents cavaliers, parce qu'ils avaient vu le jour auparavant que notre nombre n'était pas redoutable; ils s'armerent, virent nos gens, & n'eurent pas le courage de les attaquer, parce qu'ils les virent marcher en bon ordre; c'eſt ſans doute à cet ordre qu'ils durent de revenir aux vaiſſeaux, ſans avoir été même inquiétés.

Le lendemain, nos gens redescendirent sur le rivage pour remplir les futailles à une fontaine qui est à deux cents toises de la mer. Là, ils s'occuperent vivement à ce travail; ils ne l'avaient point achevé encore, lorsque les deux cents cavaliers descendirent de la colline, avant que nos Anglais eussent pu gagner le rocher plus voisin de la mer, & ils en prirent ou tuerent onze. Les autres furent délivrés par nos soldats, qui marcherent contre les Espagnols : car, quoiqu'ils ne fussent qu'au nombre de cinquante sur le rivage, ils repousserent l'ennemi après une heure de combat, & lui tuerent vingt-quatre hommes.

Après cette perte, nous restâmes encore à l'ancre jusqu'au 5 du mois d'Avril, regrettant nos compagnons; & faisant notre provision d'eau, sans courir de danger, parce qu'on y avait disposé une sûre-garde. Puis nous sortîmes de la baie de Quintero. A une lieue de là est une petite isle, où l'on trouve beaucoup de pingoins & d'autres oiseaux : nous en prîmes autant qu'il nous convint, & cinglâmes entre le Nord & l'Est, dans la direction de la côte.

Le 15, nous nous trouvâmes en travers d'un endroit nommé *Moro-Morino*, sous le 23° 30'. Il y a dans ce lieu un port considérable dont l'entrée est défendue par une isle, & les vaisseaux peuvent

vent entrer dans l'une ou l'autre entrée qu'elle forme avec le continent.

Notre général descendit en ce lieu avec trente hommes; à peine furent-ils sur le rivage, que des Indiens descendant d'un rocher, vinrent au devant d'eux, & leur apporterent sur le dos de l'eau & du bois. Ces pauvres gens redoutent les Espagnols; ils sont fort simples, & vivent misérablement; ils nous conduisirent à leurs demeures, à environ deux milles du port: nous y vîmes leurs femmes, leurs lits, qui ne sont composés que d'une peau de bête, étendue à terre: au lieu de maisons, ils n'ont que des huttes faites de bâtons mis en travers sur quelques perches fichées en terre, qu'ils recouvrent ensuite de feuilles; leur nourriture est le poisson cru & puant: si l'un d'eux meurt, ils l'enterrent avec son arc, ses flèches & tout son bagage; nous ouvrimes une de leurs fosses, & en vimes la disposition; leurs canots sont faits artistement de deux peaux qui ressemblent à des vessies; à une de leurs extrêmités, ils mettent des tuyaux de plumes pour les gonfler d'air. Ces deux ballons enflés sont liés & affermis ensemble par des nerfs d'animaux. Lorsqu'ils veulent aller sur l'eau, ils les enflent aussi fortement qu'ils le peuvent, puis ils s'y placent, naviguent sur la mer, y pêchent avec facilité, mais ils n'en tirent pas

tout le parti que des hommes intelligens en pourraient tirer.

Le 23 de grand matin, nous primes une barque qui venait de la rade d'*Arica*, & se nommait le *George*; ses conducteurs l'avaient abandonnée, & s'étaient enfuis dans leur canot. La chaloupe du Desir poursuivit le canot, & le vaillant Hugo prit possession de la barque; la chaloupe ne put atteindre le premier avant qu'il eût abordé; mais elle entra dans la rade d'Arica, s'empara d'un vaisseau de 100 tonneaux, qui était à l'ancre devant la ville, & dont les matelots s'étaient échappés avec toute sa charge. Les Espagnols tirerent trois coups d'un canon qu'ils avaient dans un fort, & ne blesserent personne. Ensuite le Desir & le vaillant Hugo vinrent dans la rade; le Content était derriere & ne se fit point voir, parce qu'il avait été à vingt lieues de là s'emparer d'un grand nombre de tonneaux de vin d'Espagne; il en prit autant qu'il en voulut, puis vint le jour suivant joindre les deux autres vaisseaux dans la rade; où le général n'avait pu descendre pour prendre la ville, parce qu'il manquait de chaloupes.

Lorsque nous apperçumes que la ville avait rassemblé toutes ses forces, que les Espagnols avaient fait transporter au loin tout ce qu'ils avaient de précieux, que les lieux voisins avaient envoyés

des hommes à leur fecours, nous vîmes que nous ne pouvions débarquer fans perdre beaucoup d'hommes, & nous renonçâmes à notre entreprife.

Dès que nous eûmes jeté l'ancre, on tira fur nous, mais nos vaiffeaux répondirent toujours deux coups pour un, & pour braver encore mieux leur fort, notre chaloupe s'approcha du rivage, & prit encore une barque qui y était à l'ancre; on tira fur elle; aucun coup n'y porta. Notre général envoya enfuite un canot fur la rive avec le pavillon de paix, pour favoir s'ils voudraient racheter leur grand vaiffeau; mais ils ne le voulurent pas; un ordre du viceroi du Pérou leur défendait de racheter ni hommes ni vaiffeaux; il vit bien qu'il ne devait pas conferver l'efpérance de faire aucun accommodement avec eux.

Le 25, comme nous étions encore dans la rade, nous vîmes une voile au fud, & on envoya la chaloupe & les canots pour s'en emparer. Mais la ville lui fit des fignaux avec du feu du haut d'une colline, & la voile atteignit le rivage, que nos gens en étaient loin encore; on avait peu de tems pour l'enlever: ceux qui la montaient s'échappaient tous; parmi eux étaient des moines; car on vit un homme en froc courir fur la plage. Plufieurs cavaliers accoururent

de la ville pour les délivrer ou couvrir leur fuite ; mais nous débarquâmes & les prîmes tous. Nous marchâmes à la barque engravée ſur le bord, & prîmes tout le butin ; il était de peu de prix. Nous revinmes le même ſoir au vaiſſeau. Au matin, nous mîmes le feu au gros vaiſſeau ; nous ſubmergeâmes l'une des barques, & emmenâmes l'autre avec nous.

Le 27, nous prîmes près de la baie de Quintero, où nous avions perdu nos compagnons, une petite barque venant de Saint-Jago. Nous y trouvâmes un Grec, nommé George, qui était le pilote le plus expérimenté, le plus inſtruit de toute la côte du Chili ; on l'envoyait à Lima avec une lettre, où l'on y donnait avis de notre arrivée, & de la perte que nous avions ſoufferte : l'équipage conſiſtait en ce Grec, un Flamand, & trois Eſpagnols ; ils avaient juré avant leur départ, & en communiant de la main des moines, que s'ils nous rencontraient, ils jeteraient la lettre dans la mer ; & c'eſt ce qu'ils avaient fait, lorſqu'ils s'étaient vus pourſuivis par notre chaloupe. Mais notre général voulut ſavoir encore mieux leur commiſſion ; il fallut leur donner la queſtion ; on leur mit le pouce à un étau, & on les éleva pluſieurs fois avec beaucoup de douleur. Le Flamand était vieux, & pour lui faire révéler ſon ſecret, on le menaça de le

pendre ; on lui mit une corde autour du cou, & on le suspendit un moment sur le pont ; mais on le fit en vain, on ne put rien lui arracher, & il déclara qu'il aimait mieux mourir qu'être parjure.

Le 3 Mai, nous entrâmes dans une baie, autour de laquelle trois petites villes sont situées. Quelques uns d'entre nous y débarquerent, & y surprirent des maisons, dans lesquelles ils trouverent du pain, du vin, des figues, des poules. Mais la mer était si agitée, que nous ne pouvions débarquer près de la ville la plus apparente sans perdre notre canot, & nous mettre tous dans le plus grand danger. Ce lieu est sous le 13° de latitude sud.

Deux jours après nous nous éloignâmes de ce port, & laissâmes le Content vers l'isle des veaux marins, (sans doute l'isle Lobos). Le 9, nous vîmes une voile sans pouvoir l'atteindre ; le lendemain, le vaillant Hugo s'éloigna du Desir & le perdit de vue. (L'historien de ce voyage y était, & nous le laissons continuer sa relation.) Notre petit vaisseau entra dans une baie située sous le 12° 40'. Sur les huit heures du soir, nous y découvrîmes un ruisseau d'eau douce, & quoique nous n'eussions plus avec nous qu'un petit vaisseau & seize hommes, nous descendîmes sur le rivage pour y faire provision d'eau.

Comme nous en avions amené à bord la charge de notre canot, deux ou trois de nos gens armés retournerent sur le rivage, & vers le lieu de l'aiguade ; ils y découvrirent un dépôt de quatre à cinq cents sacs de farine, entassés & couverts d'un toit de joncs. Nous remplimes donc encore cette nuit nos bariques d'eau, & emportames autant de farine qu'il nous parut convenable ; elle était fort bonne, & ce fut un bonheur pour nous, car les provisions allaient nous manquer.

Le matin à la pointe du jour, nous revinmes à bord, & demeurâmes à l'ancre jusqu'à midi. Là, nous vimes que de la ville prochaine, on faisait marcher beaucoup de bétail vers le Midi, sans doute pour nous attirer encore sur le rivage. Nous les devinâmes, levâmes l'ancre & partimes. Le 13, vers le soir, nous entrâmes dans une baie où nous vimes des cavaliers; nous y débarquâmes pendant la nuit au nombre de huit, ayant tous nos armes & nos munitions, & nous avançâmes le long de la mer à moins d'un mille; nous trouvâmes une chaloupe de six tonneaux, qu'un cable retenait sur la greve du rivage; nous le remimes à l'eau avec beaucoup de peine ; lorsqu'elle flotta, j'y montai avec notre capitaine ; les six autres continuerent à s'avancer, quand tout-à-coup notre chaloupe fit eau de toutes parts ;

le capitaine & moi demeurâmes dans l'eau jusqu'aux genoux, occupés sans relâche à vuider notre bateau ; mais elle y entrait avec tant d'abondance, que nous ne pûmes la surmonter : c'était beaucoup si nous parvenions à nous en défendre & à ne pas périr.

Lorsque nous fûmes en sûreté sur le bord, nous commençâmes à craindre que notre unique canot, dans lequel nous avions débarqué, n'eût coulé à fond ; car nous ne le voyions nulle part ; le capitaine avait ordonné qu'on le tint à quelque distance du rivage, pour éviter qu'on n'y mit le feu. Enfin nous le découvrîmes ; nous allâmes à lui deux à deux, ayant de l'eau jusques sous les bras, & nous y rentrâmes. Puis nous sortîmes de la baie avec le vaisseau dès le matin.

Le 16, le vaillant Hugo, petit navire n'ayant que seize hommes, prit un gros vaisseau de trois cent tonneaux, venant de Guiaquil, & nommé le *Louis*. Il portait un Pilote, un Noir, & vingt-quatre Espagnols ; il n'était chargé que de bois de construction & de vivres. Nous l'abandonnâmes à huit ou dix lieues de la côte, faisant eau, & s'enfonçant déjà, après en avoir enlevé son mat d'avant & quelques provisions ; nous fîmes aussi couler à fond sa chaloupe.

Le lendemain, nous nous rejoignîmes au Desir & au Content, qui dans notre absence avaient

pris deux navires ; l'un d'eux était chargé de sucre, de maïs, de peaux, de sirops, de pintades, d'une centaine de poules, & de quelques fruits confits ; tout cela aurait valu au moins 400,000 liv. en Europe ; l'autre avait de la farine de froment, des fusils, & des fruits confits. Nous remplîmes nos vaisseaux de ces marchandises ; nous brûlâmes le reste avec les deux vaisseaux, & débarquâmes sur le rivage les hommes & les femmes que nous y avions trouvés.

Le 20, nous entrâmes le matin dans la rade de *Paita.* Dès que nous y eûmes jeté l'ancre, notre général y débarqua avec 60 ou 70 hommes, attaqua les Espagnols sortis de la ville pour l'attendre, & les força de fuir sur une colline qui la commandait ; ils y demeurerent, en attendant que des esclaves & des manœuvres eussent fait au-dessous de la ville, une espece de retranchement dirigé par les ordres de leur chef ; ils avaient un drapeau rouge, & pouvaient être au nombre de cent.

Bientôt nous ramâmes entre les vaisseaux & le rivage, protégés par une piece de canon qui fit fuir ceux qui construisaient le fort, aussi vite que nous pouvions les poursuivre. Mais quand ils furent sur la colline, ils s'arrêterent, & firent feu avec leurs petites armes. Après avoir débarqué, nous entrâmes dans la ville, & pendant

une heure entiere, il fallut combattre avec vigueur; mais enfin nous nous en rendîmes maîtres, & les chaſſâmes de la colline. En redeſcendant juſqu'à la ville, nous trouvâmes le lieu où les habitans avaient caché ce qu'ils en avaient emporté; il y avait vingt-cinq livres d'argent en pieces de huit, beaucoup de meubles, des magaſins remplis de toute ſorte de marchandiſes. Notre général ne voulut point permettre que ſes gens ſe chargeaſſent de beaucoup d'habits & de bagage, de peur qu'on n'en fut ſurchargé, & qu'on ne pût bien ſe défendre; car il n'ignorait pas que ſi les ennemis n'avaient pas tous des armes à feu, ils étaient au moins cinq contre un, & que nous étions éloignés de demi-lieue de nos vaiſſeaux.

Après être redeſcendus dans la ville, qui était bien bâtie, ayant au moins trois cents maiſons, des rues fort propres, & au centre une belle maiſon-de-ville, nous y mîmes le feu, & la brûlâmes avec ſes richeſſes; nous prîmes auſſi une barque à l'ancre dans ſon port; puis nous en ſortîmes & cinglâmes vers l'iſle de *Puna.* Nous y arrivâmes le 5 Mai; on y trouve un fort bon port: là était un vaiſſeau de deux cent cinquante tonneaux à l'ancre; nous nous en faisîmes ainſi que de ſa charge formée des productions du pays. Nous le fîmes couler à fond, & deſcendant ſur

le rivage, nous allâmes dans le lieu où le chef de l'isle demeure. Il avait une maison magnifique, dans une belle situation au bord de l'eau ; chaque chambre avait un beau balcon qui donnait sur la mer ou sur l'isle, & des deux côtés la vue était fort belle. Au rez de chaussée était une superbe salle ; plus loin était un magasin rempli de poix & d'écorces, pour faire des cables ; car les meilleurs qu'il y ait dans toute la mer du Sud se fabriquent ici, & tous les Indiens de l'isle sont obligés de travailler pour ce Cacique. Lui-même est Indien ; mais son agréable demeure & ses richesses lui avaient fait obtenir pour femme une belle Espagnole ; elle y était respectée comme une reine ; jamais elle ne marche à pied, cela est au-dessous d'elle ; lorsqu'il lui plaît de prendre l'air, ou de faire quelque promenade, elle ne le fait qu'en chaise portée sur les épaules de quatre hommes, couverte d'un voile & d'un dais pour écarter d'elle le vent & le soleil ; sa femme-de-chambre & une troupe de domestiques la suivent.

Mais quand nous approchâmes, le chef de l'isle & ses sujets avaient pris la fuite ; la ville était déserte, qu'à peine nous avions jeté l'ancre. Le calme qui régnait, nous avait fait appercevoir long-tems avant que d'arriver. Ils s'étaient sauvés sur le continent avec environ cent mille écus.

Nous l'apprîmes d'un capitaine de l'isle, que nous avions enlevé dans la rade, où il avait été envoyé pour observer qui nous étions, & ce que nous ferions. Nous descendîmes avec nos armes pour pénétrer dans le continent, & parvenir en un lieu, où selon la déposition du capitaine, le Cacique s'était retiré avec tous ses trésors ; mais lorsque nous eûmes débarqué, nous trouvâmes près du rivage quatre ou cinq grands canots nouvellement construits, beaucoup d'excellens fruits, des sacs de farine, & autres sortes de provisions.

Cavendish aurait desiré savoir ce qu'on voulait faire de ces barques, quelles étaient les vues de ceux qui les faisaient construire ; il le demanda à son guide Indien, & lui commanda, s'il aimait la vie, de dire la vérité. Nous le liâmes fortement, & il répondit avec humilité, qu'il ne pouvait nous dire ce qu'il ne savait pas ; car sur toutes ces barques, il n'y avait aucun homme ; c'est ce qu'il avait dit auparavant à notre général. Il avait promis de nous conduire au lieu où son Cacique tenait les trésors qu'il avait enlevés ; c'était dans un hameau de trois à quatre maisons, situé au milieu d'un désert où l'on ne pouvait les défendre ; il nous disait que si nous ne les y trouvions pas, il consentait à mourir. Interrogé de nouveau, menacé du supplice, s'il ne nous

difait pas l'ufage qu'on voulait faire de ces grands canots ? Il répondit qu'il ne pouvait dire à qui ils appartenaient, ni d'où ils étaient venus ; qu'il avait ouï dire qu'ils devaient être montés par foixante foldats de Guaiaquil, fituée à environ quatre-vingt-dix lieues de l'ifle de Puna ; que là il y avait deux ou trois navires de guerre fur les chantiers, & conftamment cent foldats de garnifon qui favaient notre arrivée, & avaient été encore augmentés de foixante, afin que nous ne puiffions aller mettre le feu à la ville & aux vaiffeaux.

Notre général ne fe laiffa point abattre par la vue de ces grands canots qui l'inquiétaient, ni par l'avis de ces foixante foldats, dont on n'avait point encore entendu parler auparavant ; mais il excita le courage de fes gens, afin de pourfuivre cette entreprife, & de marcher durant la nuit par un fentier folitaire au travers des forêts, jufqu'à ce qu'on eût trouvé les tréfors ; ils marcherent ; mais fans doute le Cacique avait placé des fentinelles vers la mer, vers fes maifons ; en un inftant on fut que nous marchions, & nous trouvâmes les maifons vuides ; les alimens étaient encore fur le feu ; ils avaient tout laiffé, excepté leurs tréfors qu'ils avaient emportés, ou peut-être enterrés dans quelque lieu que nous ne pouvions trouver. Nos gens prirent des poules

& autres alimens que nous trouvâmes fort bons, & nous revinmes.

Le 29, notre général ſe rendit dans un canot à une petite iſle qui était dans le voiſinage, & où le Cacique de Puna avait raſſemblé tous les tapis de ſes chambres, tous faits de cuirs dorés de Cordoue, & peints richement : là étaient auſſi ſes meubles, les inſtrumens de ſa manufacture de corde, une grande proviſion de clous, d'ouvrages d'acier, & beaucoup d'autres objets. Nous y prîmes tout ce qui pouvait nous convenir, & être de quelqu'utilité ſur les vaiſſeaux. L'iſle de Puna eſt très-fertile & agréable pour les commodités de la vie ; mais on n'y trouve ni mines d'argent, ni mines d'or. On y compte environ deux cents maiſons autour du palais du Cacique, & autant ou davantage, dans une ou deux autres villes de l'iſle, dont la grandeur peut être égale à l'iſle de Wight en Angleterre.

Sur un des flancs de la maiſon du Cacique, eſt un fort beau jardin, où croiſſent toutes ſortes de plantes ; à ſon extrêmité eſt une fontaine d'eau douce, environnée d'arbres. Là croît & proſpere le cotonnier, dont le ſommet ſe couronne de nombreuſes coſſes remplies de coton qui enveloppe ſa ſemence, qui eſt de la groſſeur d'un poix ; on en trouve ſept à huit dans chaque coſſe ; on ne la recueille point lorſqu'elle eſt

mûre, mais on la laisse tomber sur la terre, où elle germe de nouveau.

On voit encore dans ce jardin, des figuiers toujours couverts de fruits, des courges, des melons, des concombres, des raiforts, du romarin, du thin, d'autres herbes, & diverses racines. D'un autre côté de la maison, est un beau verger, où les oranges, les citrons doux ou aigres, les grenades, les limons & divers fruits prosperent; l'isle est riche en pâturages; elle nourrit beaucoup de chevaux, de bœufs, de taureaux, de brebis grasses & belles, un grand nombre de chevres très-apprivoisées, & donnant abondamment du lait; on y voit aussi une multitude de pigeons, des poules & des canards d'une grosseur étonnante.

Près de la maison du cacique s'élevait une grande église, où tous les Indiens de l'isle se rendent pour entendre la messe, car lui-même était devenu chrétien, lorsqu'il avait épousé l'Espagnole; il avait fait ensuite instruire & baptiser ses sujets. Dans cette église on voit un grand autel surmonté d'une croix; son clocher renfermait cinq cloches. Nous mîmes le feu à cet édifice.

Nous avions mis à sec le Desir; nous l'avions nettayé, calfaté, enduit de poix & de goudron; déjà il était remis à l'eau; pendant qu'on y avait

travaillé, on avait fait une garde exacte. Le 2 de Juin, au point du jour, comme nous étions répandus dans l'isle pour y chercher des vivres; que l'un était chargé de poules, celui-là de brebis, d'autres de chevres, cent soldats qui avaient débarqué cette nuit de l'autre côté de l'isle, tomberent sur nous, armés de fusils, conduits par un enseigne, ayant avec eux tous les Indiens de l'isle, chacun avec leurs armes & leur bagage. Cette surprise fut conduite par un Noir nommé Emmanuel, qui s'était échappé d'avec nous à notre premier débarquement.

Cette attaque nous fut fatale, & nous devions tous y périr, car nous n'étions qu'au nombre de seize à vingt tous rassemblés, & déjà un ou deux avaient été tués avant que d'en venir aux mains. Cependant nous la soutinmes pendant une heure & demie. Enfin, accablés par le nombre, nous avions été repoussés de la colline jusqu'au rivage. Nous nous défendions encore avec vigueur, lorsque notre hallebardier, qui défendait le chemin de la colline, mourut avec honneur. Il venait de tuer deux de nos ennemis, lorsqu'il reçut un coup dans le cœur: lorsqu'il se sentit blessé, il se recommanda à la miséricorde de Dieu, & tomba sans vie.

Bientôt l'ennemi retourne du rivage sur la prairie; notre canot vint à nous, & prit autant

des combattans qu'il en pouvait prendre sans enfoncer : l'un des nôtres, quoiqu'il fut déjà dans le canot, lâcha son fusil & se cassa la tête : quatre demeurerent sur le rivage, parce que le bateau n'en pouvait recevoir davantage; j'étais de ce nombre. Nous préparâmes nos armes, & nous retirant dans le coin d'un rocher, nous attendîmes que le canot revînt; ce qu'il fit après avoir conduit les premiers à bord. Nous avions tué quarante-six hommes à nos ennemis, dont les uns rampaient derriere les buissons, les autres se cachaient dans de vieilles maisons : nous en perdîmes onze. Le même jour, nous revînmes sur le rivage au nombre de soixante-dix, attaquâmes l'ennemi & le forçâmes à fuir. Alors nous mîmes le feu à la ville, nous détruisîmes les champs, les jardins, les vergers, & brûlâmes quatre navires qui étaient sur les chantiers.

Le lendemain, pour braver les Espagnols, nous tirâmes sur le rivage le Content, & nous le reparâmes, ainsi que la chaloupe. Le 5, nous sortîmes de la rade de Puna, où nous avions demeuré onze jours, & nous cinglâmes vers *Rio Dolce*, où nous voulions faire de l'eau. Ici notre nombre diminué, nous força de couler à fond le Vaillant Hugo. Le 12, nous partîmes de ce lieu, & passâmes la ligne le lendemain :

tout

tout le reste du mois nous fîmes voile vers le nord.

Le premier Juillet, nous eûmes la vue des côtes de la Nouvelle Espagne; nous en étions à six lieues, & sous le 10° de latitude nord. Le 9, nous prîmes un vaisseau neuf de cent vingt tonneaux; il portait *Michel Sancius*, à qui une longue expérience avait fait connaître avec exactitude les côtes de la mer du sud: il était né à Marseille, & fut le premier à nous parler du gros vaisseau que nous prîmes ensuite, lorsqu'il venait des isles Philippines. Nous trouvâmes encore six hommes sur ce vaisseau: nous en prîmes les voiles, les cordages, le bois à brûler pour notre usage, puis nous le perçâmes au fond, & en recueillîmes les gens. Le 10, nous prîmes encore un petit navire, dépêché, comme nous le dit Sancius, pour avertir de notre arrivée les lieux voisins de la côte. Ceux qui le montaient s'enfuirent tous sur le rivage: aucun de ces vaisseaux ne portait de marchandises; tous les deux venaient de *Sonsonate*, dans la province de Guatimala.

Le 26, nous jetâmes l'ancre dans la riviere de *Copalita*, où nous voulions prendre de l'eau. Ce même soir, trente-deux hommes se mirent dans la chaloupe & ramerent vers *Aguatulco*, située à trois lieues de ce fleuve, sous le 15°

40′ de latitude nord. A la pointe du jour, ils arriverent dans la rade, où ils trouverent une barque de cinquante tonneaux, chargée d'indigo & de noix de cocos; elle venait aussi de Sonsonate; & ses marchandises étaient déjà sur le rivage, où ses matelots avaient pris la fuite. Ils y débarquerent, brûlerent la ville, l'église, la douane, qui était grande & belle. Ils y trouverent six cents sacs d'indigo, dont chacun valait quarante écus, & quatre cents sacs de cocos, dont chacun en valait dix. Ces noix de cocos servent d'alimens & de monnoie. Dans les comptes, cent cinquante de ces noix équivalent à une réale : elles ont beaucoup de ressemblance avec les amandes & ont le même goût; elles fortifient & nourrissent : c'est ce que leur dit ensuite le propriétaire du vaisseau.

Ils avaient trouvé dans Aguatulco une caisse de boites à baume : cette ville avait une centaine de maisons. Lorsqu'elle eût été brûlée, le maître de la barque vint à eux avec le pavillon de paix; après avoir reçu la parole d'honneur du capitaine Havers, que le retour lui serait permis; il vint sur la chaloupe, & on le conduisit aux vaisseaux, toujours à l'ancre dans la riviere de Copalita. Il fut remis en sûreté la même nuit sur le rivage, par égard pour la parole donnée.

Le 28, nous quittâmes ce lieu où une mer

trop agitée ne nous permettait pas de faire eau, & nous vinmes le même soir dans la rade d'Agua-tulco. Le lendemain, notre général prit trente hommes avec lui, & s'avança dans les bois l'espace d'environ une lieue. Nous y primes un Mestize, nommé Michel de Truxillo, & qui était douanier de cette ville. Nous trouvâmes deux appartemens remplis de ses meubles, & nous le conduisimes à bord avec ses effets. Un Mestize est celui dont un Espagnol est le pere, & une Indienne la mere.

Le 2 Août, après avoir fait de l'eau, & questionné le Mestize, nous le fimes descendre à terre, sortimes du port vers le soir, & nous approchâmes du port d'Acapulco, où l'on équipait le vaisseau pour les isles Philippines. Le 24, notre général entra dans le port *de la Nativité* avec trente hommes, parce que Michel Sancius lui avait dit qu'il y avait là une grande barque. Avant que nous pussions y arriver, la barque en était partie pour aller à la pêche des perles qui se fait à vingt lieues de là, comme nous l'apprirent des Indiens. Nous enlevâmes là un mulâtre dans son lit, dépêché pour donner avis de notre approche sur les côtes de la Nouvelle Galice; son cheval excédé était mort. Nous prîmes ses lettres, mîmes le feu à sa maison, à deux navires de deux cents

tonneaux encore fur les chantiers, & revînmes à bord.

Le 26, nous entrâmes dans le port de *Saint-Jago*, & emplimes nos futailles dans la riviere qui s'y jette : il y croît de beaux arbres fruitiers : on y trouve une grande abondance de poiffons : divers de nos gens y pècherent des perles ; on y en fait des provifions. Nous fortîmes de ce port le 2 Septembre.

De là, nous vînmes dans la petite baie de *Malacca*, à deux lieues au couchant du port que nous avions quitté : c'eft un lieu excellent pour jeter l'ancre. Cavendish y defcendit avec trente hommes, & s'avança jufqu'à une ville des Indiens, qui eft à trois lieues de la rade, & fe nomme *Acatlan* : on y voyait vingt à trente maifons, avec une églife ; mais fes habitans avaient pris la fuite. Nous la détruisîmes & revînmes à bord ; puis nous fortîmes de la rade de Malacca, & fimes voile le long de la côte. Le 8, nous vîmes le port de *Chacalla*, où deux maifons font bâties près du rivage : cette baie eft à 29 lieues du Cap *Corrientes*.

Le 9, Cavendish nous envoya, au nombre de quarante hommes, à terre avant l'aurore, fous la conduite de Havers : Sancius était notre guide. Nous marchâmes pendant trois lieues en avant dans un pays couvert, par un chemin foli-

taire, au travers des forêts. Nous arrivâmes enfin en un lieu où il y avait trois cabaretiers avec leurs femmes & leurs enfans, quelques Indiens, un charpentier Efpagnol & un Portugais : nous les fimes prifonniers, les liâmes, & les conduifimes fur le rivage. Notre général envoya les femmes & les enfans pour nous apporter des guiaves, des citrons, des oranges, des pommes de pin & autres fruits, dont le pays produit une grande abondance: nous laiffâmes auffi les hommes libres, excepté le charpentier, nommé *Sembrano*, & le Portugais, dont le nom était *Diego.* Le 10, nous fortîmes de la rade.

Le 12, nous arrivâmes près d'une petite ifle couverte de bois & d'oifeaux, qui eft connue fous le nom de *Saint-André.* Nous y féchâmes & falâmes beaucoup d'oifeaux que nous trouvions fort bons. Nous y tuâmes auffi un grand nombre de veaux marins & d'*oguanos*, efpece de ferpens (léfards) à quatre pieds, qui ont une queue longue & aiguë, qui nous parut bien extraordinaire, & que nous n'avions point vus encore : ils font fort bons à manger. Nous y reftâmes jufqu'au 17 de ce mois.

Le 24, nous entrâmes dans la rade de *Maffatlan*, fous le 23° 30′, précifément fous le tropique du cancer. Il s'y rend un fleuve dont l'embouchure eft enfablée : au nord de ce banc de

ſable, on trouve de l'eau excellente; mais nous ne pûmes y remplir nos futailles, parce que le flux avait couvert le rivage à un demi-mille au loin. Cette baie eſt abondante en poiſſons, & le pays qui l'entoure l'eſt en fruits. Nous en cueillimes quelques-uns, mais non ſans danger. Nous en ſortimes le 27, & cinglâmes vers une iſle ſituée une lieue plus au nord, où nous carénâmes nos vaiſſeaux, & raſſemblâmes de nouveau les pieces de notre chaloupe. A quelque diſtance eſt une autre iſle où l'on trouve beaucoup de veaux marins. Comme un de nos priſonniers Eſpagnols y avait été envoyé pour laver nos chemiſes, avec un de nos gens pour veiller ſur lui, le premier s'échappa, & nagea vers le continent, qui en était éloigné d'un mille. Nous avions vu dans ce lieu trente ou quarante cavaliers Eſpagnols ou Indiens qui veillaient à la ſûreté du pays, & venaient de la ville de *Chiametta*, ſituée à ſeize lieues plus loin dans les terres.

Sur l'iſle où nous réparions notre chaloupe, on trouve de l'eau douce, lorſque l'on creuſe de deux à trois pieds dans le ſable; & cependant ſa ſurface n'en préſente pas une trace : on n'en trouve pas non plus dans le continent, à moins qu'on ne retourne plus au midi, & nous ne le pouvions, ſans perdre du tems & des occaſions

favorables. Ce fut un Espagnol, nommé Flores, qui nous conseilla de creuser dans le sable; Cavendish voulut qu'on le fît, & en effet, nous en trouvâmes : nous en remplîmes une centaine de futailles.

Nous demeurâmes sur cette isle jusqu'au 9 Octobre, & nous en partîmes pour nous rendre au couchant du cap Saint-Lucas, dans la partie occidentale de la Californie. Nous le vîmes le 14; il a l'aspect de la montagne de Nadel dans l'isle de Wight. Dans l'intérieur, on trouve une belle baie, à laquelle les Espagnols ont donné le nom d'*Aguada-Segura* : là se rend un beau fleuve, sur les bords duquel demeurent des Indiens. Nous y fîmes de l'eau, & demeurâmes dans les environs du cap jusqu'au 4 Novembre : le vent y souffla constamment du couchant. Ce jour, le dernier de notre station près du promontoire Saint-Lucas, sous le 23° 40′, nous eûmes une nouvelle heureuse. Nous allions & venions sur les hauteurs, pour découvrir la proie que nous attendions. Le trompette du Desir monta le matin sur un rocher, & promenant ses regards sur la mer, tout d'un coup il croit voir une voile, & s'écrie, transporté de joie : Une voile, une voile, & chacun répete ses cris. On court vers lui pour s'assurer qu'il ne se trompe point : nous félicitons notre général, qui lui-même n'était

pas moins joyeux, que s'il eût déjà possédé les richesses du vaisseau qu'on découvrait : il commande que chacun se prépare ; on y court, & bientôt on est en mer ; on poursuit le navire, on aide au vent qui nous favorisait à peine. A midi, on approche, on prépare le gros canon, on dispose les petites armes pour qu'elles fassent plus d'effet, on jette le grapin. Ce vaisseau appartenait au roi d'Espagne : c'était le vaisseau de commerce d'Acapulco ; on le nommait *Sainte-Anne*, & on le disait de sept cents tonneaux.

Comme nous étions sur le côté du navire, prêts à y monter, nous trouvâmes, nous qui n'avions que cinquante à soixante hommes dans notre vaisseau, que le commandant de la Sainte-Anne avait percé ses sabords & ses écoutilles, attaché solidement ses voiles à l'arriere, chargé le milieu & le château d'avant, & qu'on n'y pouvait découvrir aucun homme, tant ils étaient cachés par les lances, les javelines, les épées, les boucliers entrelacés, & encore par une grêle épaisse de grosses pierres, qui tombait si rapidement sur nos têtes & dans notre vaisseau, que nous fûmes forcés de nous éloigner avec perte, de deux hommes morts, & de quatre ou cinq blessés.

Cependant nous réparons nos voiles & nos agrès, nous faisons de nouvelles dispositions, & nous allons l'attaquer de nouveau avec notre

gros canon & nos petites armes ; nos coups se succedent avec rapidité, & nous tuons & blessons beaucoup de monde à l'ennemi. Le capitaine demeure ferme avec ses gens, se défend avec intrépidité, & ne se relâche point. Notre général enflamme les siens, les excite par le son de toutes ses trompettes, fait prendre une nouvelle position à notre artillerie, emploie avec prudence nos armes à feu, abat le courage des Espagnols, & fait toujours plus de ravage sur leurs ponts. Les blessés y sont en si grand nombre, que la crainte s'y répand ; leur vaisseau avait reçu plusieurs coups sous l'eau, & il était en danger de s'enfoncer. Enfin, après un combat de cinq à six heures, il baissa pavillon ; & ceux qui le montaient demanderent la vie en abandonnant leurs biens ; notre général la leur promît, leur ordonna d'abaisser les voiles, de mettre leur chaloupe en mer, & de venir à bord. Ils obéirent promptement, & un de leurs principaux commerçans vint sur notre vaisseau, se jetta aux pieds de notre général, lui demanda miséricorde, & voulait baiser ses pieds. Cavendish le rassure, ainsi que les autres ; mais il veut qu'ils aident nos gens à transporter leurs richesses sur notre vaisseau. Leur capitaine, leur pilote, font les mêmes prieres, & comme à tous, on leur promet la vie & un bon traitement. Ces deux der-

niers déclarerent à notre général qu'ils avaient à bord pour 122,000 pesos en or ; le reste du chargement consistait en soie, satin, damas, musc, en diverses autres marchandises, une grande abondance de provisions de bouche les plus recherchées, les mieux choisies, & différentes sortes de très bons vins.

Après avoir fait cette déclaration, Cavendish leur ordonna de rester à bord du Desir ; & le lendemain nous rentrâmes avec notre proie dans le port d'*Aguada Segura*. Ici nous rassemblâmes nos prisonniers ; ils étaient au nombre de cent quatre-vingt-dix, parmi lesquels il y avait des femmes & des enfans.

Ces lieux sont arrosés par une belle riviere d'eau douce & très-poissonneuse ; les bois y sont remplis d'oiseaux, de lievres & de lapins, & notre général y ajoutait abondamment les provisions du vaisseau Espagnol, & du vin. Nous descendîmes les voiles de notre prise, & nous en couvrîmes le rivage en forme de tentes ; nous y construisîmes une barque avec les planches que nous ôtâmes à la Sainte-Anne. Ensuite nous rassemblâmes tout le butin, & nous le partageâmes. Ce partage fit élever beaucoup de clameurs contre Cavendish, sur-tout par ceux qui étaient dans le *Content ;* mais il parvint à tout calmer.

Le 17 Novembre, jour du couronnement de

ſa majeſté, notre général fit entendre le canon des deux vaiſſeaux, & fit faire des décharges de toutes les armes à feu; la nuit ſuivante fut éclairée par nos feux d'artifice, qui étonnerent les priſonniers Eſpagnols, dont la plupart n'en avaient jamais vus. Enſuite Cavendish fit venir leur capitaine, lui fit un préſent conſidérable, donna des armes à lui & à ſes compagnons, pour qu'ils puſſent ſe défendre contre les Indiens, & pourvoir à leur ſûreté. Mais avant ſon départ, il prit avec lui deux jeunes gens nés au Japon, qui ſavaient lire & écrire dans la langue de cet empire. Le plus âgé avait vingt ans & ſe nommait Chriſtophe; l'autre n'en avait que dix-ſept, & s'appelait Coſme; tous les deux paraiſſaient intelligens; il tira encore de ce vaiſſeau, trois garçons nés aux iſles Manilles, dont le plus jeune avait neuf ans, le plus âgé quinze; le premier s'attacha dans la ſuite à la comteſſe d'Eſſex; il joignit à ceux-là Nicolas Roderigo, Portugais, qui connaiſſait Canton & les autres contrées de la Chine, les iſles du Japon, où il y a pluſieurs mines d'argent, & les iſles Philippines; *Thomas de Erſola*, bon pilote Eſpagnol d'Acapulco, qui avait fréquenté les côtes de la nouvelle Eſpagne, les iſles des Larrons, les Philippines, & les routes qui conduiſent des unes aux autres, les relâches, les aiguades qui s'y

trouvent, les productions qu'on y peut espérer; le peuple qui les habite, & qui, selon son rapport, est fort ignorant & adonné à l'idolâtrie.

Le 19, nous mîmes le feu à la Sainte-Anne; il y avait encore des marchandises pour le poids de cent mille quintaux; il brûla jusqu'à fleur d'eau; il disparut ensuite, & nous mîmes gaiement à la voile pour retourner en Angleterre; le vent était bon, & soufflait du Nord-Est. A la nuit, nous laissâmes le Content au-dessous de nous, & encore dans la rade, croyant qu'il ne tarderait pas de nous rejoindre; mais nous en fûmes séparés, & nous ne le revîmes plus.

Du port d'Aguada Segura dans la Californie, nous fîmes voile tout le reste du mois, tout celui de Décembre, & jusqu'au 3 Janvier 1588, par un vent toujours favorable, jusqu'aux isles des Larrons; ce fut ce jour que nous les découvrimes. Là, un vent doux que nous avions en poupe nous fit parvenir vers les deux heures après midi à trois lieues de *Guam*, d'où nous vîmes accourir soixante à soixante-dix canots, remplis de Sauvages, qui nous apportaient des guiaves, des noix de cocos, des patates, & du poisson frais, & pour lesquelles nous donnâmes en échange du vieux fer; nous leur jetions des cordons, des pieces de filets où l'on attachait le fer; ils y attachaient à leur tour ce qu'ils croyaient

en être la valeur, nous les retirions à nous; & tout le monde parut content. Cependant nous n'étions pas exempts de craintes; ils étaient en si grand nombre, & si pressés autour de nous, que nous heurtions leurs canots, & que ces chocs en briserent deux; mais ceux qui les montaient se sauverent: chacun de ces petits bâtimens porte quatre à huit hommes; tous ceux-ci sont nuds & sont d'excellens nageurs; leur couleur est un noir brun; ils sont gras, & d'une taille au-dessus de la moyenne; ils portent les cheveux longs; quelques-uns les attachent avec un nœud au sommet de la tête; d'autres avec deux nœuds, s'en forment deux especes de cornes de chaque côté de la tête, à peu près comme on peint celles du Diable, & c'est une telle figure qui décore la proue de leurs petits navires. Ces canots sont faits avec art, & nous n'en avions jamais vu de pareils; ils n'ont point de quilles, n'ont que deux pieds & demi de large, & quelques-uns ont trente à quarante pieds de long; leur avant est d'une égale hauteur que leur arriere; sur leur côté droit, ils se reposent sur un assemblage de roseaux & de joncs, ils ont un mat & une voile; celle-ci est une natte faite avec de l'algue; les unes sont triangles, d'autres quarrées; ces bâtimens naviguent aussi-bien avec le vent en proue, que s'ils l'avaient en poupe.

Ces ſauvages nous ſuivirent ſi long-tems, qu'il fallut, pour nous en délivrer, leur faire des menaces, & plus encore; nous fîmes feu ſur eux; mais nous ne pouvons dire ſi quelqu'un d'entr'eux fut bleſſé.

Le 14, au lever du Soleil, nous vîmes le promontoire du Saint-Eſprit dans l'une des iſles Philipines; il eſt fort grand & long, élevé au centre, bas aux extrêmités; il avance dans la mer vers le couchant. Nous parcourûmes en onze jours l'eſpace qui le ſépare de Guam par des vents très-faibles, auxquels ſuccéda un tems orageux: pendant deux ou trois nuits, nous n'oſâmes porter de voiles. Ce cap eſt dans l'iſle Manille, l'une des plus conſidérables des Philipines; elle eſt habitée par des Gentils, & en partie couverte de forêts. Manille eſt bien bâtie, habitée par ſix ou ſept cents Eſpagnols; mais elle eſt ſans murs; elle eſt défendue par trois ou quatre fortins, bâtis, partie en pierres, partie en bois, mais peu redoutables. La ville a une ou deux petites galeres. C'eſt un pays riche en or & autres marchandiſes; elle fait un commerce conſidérable & annuel avec Acapulco dans la nouvelle Eſpagne; vingt ou trente vaiſſeaux y viennent de la Chine & des Sanguelos; ils y apportent différentes marchandiſes, ſur-tout de l'or, qu'ils échangent contre de l'argent, donnant, dit-on,

le même poids de l'un qu'ils reçoivent de l'autre.

Les Sanguelos ſont très-induſtrieux, inſtruits dans les arts méchaniques, & dans les ſciences; ils font des ouvrages qu'aucun chrétien ne ſaurait imiter; ils peignent les quadrupedes, les oiſeaux, les poiſſons, les inſectes, brodent ſur le ſatin, la ſoie, le coton & le lin; donnent un éclat, une perfection à la ſoie, à l'argent, à l'or, aux perles, qui ſurpaſſe tous nos efforts.

Le 14 au ſoir, nous entrâmes dans le détroit formé par les iſles de Luçon & de Camlaja; le lendemain nous arrivâmes à l'iſle Capul, entre laquelle & les autres eſt un paſſage étroit, reſſerré encore par une chaîne de rocs qui partent de l'extrêmité de Capul; il n'eſt cependant point dangereux; au-delà de ce promontoire eſt une belle baie, où la profondeur eſt de vingt pieds à un cable du rivage. A peine y eûmes-nous jeté l'ancre, qu'un canot rama vers nous; il portait le plus reſpecté des ſept Caciques de l'iſle. Il nous croyait Eſpagnols, & il nous apportait des patates, qu'il nommait camotas, & des noix de cocos vertes; nous donnâmes à ſes gens une aune de toile pour quatre noix de cocos, & autant pour un panier de patates. Ces racines ſont bonnes à manger, & d'un goût agréable, ſoit bouillies, ſoit rôties.

La peau du Cacique était ſur tout ſon corps

bariolée de figures qui semblaient gravées. Nous le fimes monter, & lui persuadâmes d'envoyer ses gens sur le rivage chercher ses compagnons, ses égaux en dignité. A peine furent-ils sur le rivage, qu'une foule importune se hâta de nous apporter ses patates & ses cocos. Les autres Caciques vinrent aussi, & apporterent des poules & des cochons. Ils en agirent avec nous comme avec les Espagnols, prirent huit réales d'argent pour chaque cochon, qu'ils nommaient *Balboye*, & une pour chaque poule. Pendant tout le jour que nous fûmes à l'ancre, nous ne pûmes nous occuper qu'à l'achat de ces provisions qui nous rafraîchirent beaucoup.

Le soir du même jour, le Portugais Roderigo, que nous avions pris sur la Sainte-Anne, vint parler en secret à Cavendish : il lui dit qu'il avait eu à se plaindre de lui ; mais que cependant il lui avait été constamment fidele ; qu'il ne pouvait, ni ne voulait le trahir, & servir au malheur de lui & de son équipage ; qu'il se croyait obligé de lui dire que le pilote Espagnol, Thomas de Ersola, que nous avions pris avec lui sur le même vaisseau, avait écrit secrettement une lettre, qu'il l'avait cachetée & enfermée dans une cassette, dans le dessein de la faire parvenir à Manille, par les habitans de cette isle.

Que dans cette lettre il disait que l'un des deux navires

navires Anglais qui avaient long-tems parcouru les côtes du Chili, du Perou, de la Nouvelle Espagne, & de la Nouvelle Galice, pris divers vaisseaux, brûlé des villes, & détruit tout ce qu'ils n'avaient pu emporter, qui avaient enlevé le vaisseau de Manille avec tous ses trésors, abandonné dans un pays désert ceux qui le montaient, se trouvaient dans ces parages; qu'il fallait veiller sur les forts, armer les deux galeres, & faire tous les préparatifs possibles pour venir attaquer ce vaisseau seul, ayant peu de soldats, ancré dans l'isle de Capul; que si on l'attaquait promptement, il est vraisemblable qu'on réussirait à l'enlever, vu le petit nombre & la faiblesse de son équipage; que si l'on ne venait pas le détruire, on pouvait compter que dans peu d'années, on verrait arriver une armée d'Anglais pour assiéger & prendre la ville.

Après ce récit, Cavendish fit venir l'accusé, lui dit le fait, que d'abord il voulait nier, mais qu'après un examen sévere, & sur-tout après des preuves qu'il ne pouvait démentir, il avoua. Il fut pendu le lendemain matin.

Nous restâmes neuf jours autour de l'isle *Capul*, qui est abondante en diverses sortes de fruits, en provisions fraîches, & en bois; ses baies ont des facilités pour faire de l'eau; ses habitans sont

nuds, leur teint eſt un noir brun; les femmes ont une ceinture de toile autour des hanches; elles la font avec les feuilles du guyavier; derriere, elles ont un tablier qui vient s'attacher par devant, près du nombril, à leur ceinture.

Ces Inſulaires ont une coutume bizarre. Chaque homme ou garçon porte une petite cheville de bois à l'extrêmité du membre viril & la recouvre: ſur la tête de la cheville eſt un ornement en forme de couronne; ils ôtent la cheville ou la remettent quand il eſt néceſſaire. Pour nous en aſſurer, nous la tirâmes & la remîmes au fils du roi, âgé de dix ans.

Le 23 Janvier, Cavendish ſe trouvant avec les chefs de cette iſle & une centaine d'autres, dont ils retirent des tributs en porcs, poules, patattes & cocos, leur fit connaître à tous qu'il était Anglais & ennemi des Eſpagnols; il fit élever ſon pavillon, ſonner la trompette & battre les tambours; ce qui les ſurprit & les charma: ils lui promirent que dès qu'il ſerait de retour, ils l'aideraient à chaſſer les Eſpagnols des iſles voiſines. Pour leur prouver mieux qu'il était ennemi de leurs tyrans, il leur montra les dépouilles qu'il leur avait enlevées: cette vue parut augmenter leur amitié pour nous; & pour nous faire plaiſir, ils ramerent autour de notre vaiſſeau. Nous les ſa-

luâmes d'une salve générale qui excita leur étonnement; enfin ils prirent congé de nous, très-satisfaits de nos manieres envers eux.

Le 26, à six heures du matin, nous mîmes à la voile & suivîmes la côte de Manille, passant entre cette isle & celle de *Masbat*. Le 28, nous jetâmes l'ancre entre deux autres isles; & découvrîmes une frégate qui sortait d'un détroit & nous parut venir de Manille : elle bordait à la voile les côtes de la grande isle de *Panama*. Nous la poursuivîmes & l'approchâmes de fort près; mais le vent se calma, & elle s'aida de ses rames. Alors, nous envoyâmes la chaloupe avec six hommes bien armés, qui entra après elle dans une riviere où nous ne pûmes l'atteindre. La chaloupe côtoya les rivages & trouva les eaux très-basses, & divers piquets plantés çà & là dans la mer, qui la firent rapprocher de nous. Bientôt nous vîmes deux ou trois canots venir de la mer; l'un d'entr'eux s'approcha de nous; il renfermait trois ou quatre Indiens. Nous les appellâmes, mais ils ne voulurent point nous approcher; ils s'éloignerent, & nous ne les poursuivîmes point, pour ne pas tomber au-dessous du vent. Peu après, nous découvrîmes un autre grand canot, dont les longues rames agissaient avec vigueur; ces rames étaient faites de canne dans leur partie élevée, & terminées dans le bas

d'un plat fort large ; nous y vîmes deux Indiens & un Espagnol. Comme nous en approchions, il courut vers le rivage ; mais deux de nos gens s'élancerent dans le canot, en firent détourner la proue, & se saisirent de l'Espagnol ; les Indiens sauterent dans la mer, plongerent, & ne reparurent sur l'eau qu'assez loin de nous.

Nous nous étions emparés du canot, & bientôt nous vîmes sur le bord une multitude de soldats avec un drapeau, où l'on voyait une croix rouge comme à ceux des Anglais. On y distinguait cinquante à soixante Espagnols qui étaient venus de Manille dans ce lieu sur des barques : là était une ville qu'on nomme *Neguan* ; près d'elle, dans une riviere, on construisait un nouveau vaisseau du roi, auquel il ne manquait que la ferrure. Cette troupe fit feu sur nous, mais aucun coup ne pût nous atteindre, & nous leur ripostâmes vigoureusement. Près de là, nous vîmes une frégate qui s'avançait, & nous dépêchâmes notre chaloupe pour nous en emparer ; mais il fallut nous éloigner pour ne pas exposer notre vaisseau : alors la frégate regagna le rivage ; ceux qui la montaient descendirent après l'avoir mise en sûreté : la chaloupe revint à bord. Nous avions toujours l'Espagnol dans nos mains : il n'était ni soldat, ni matelot, était venu avec ceux de Manille, où il avait long-tems été à l'hôpital :

il paraissait fort simple dans ses réponses aux questions que nous lui fîmes sur sa patrie.

Nous restâmes là toute la nuit à l'ancre, & nous vîmes que les Espagnols avaient partagé leur troupe en deux ou trois corps, & faisaient une garde vigilante en plusieurs lieux : c'est ce qu'on voyait aux feux qu'ils avaient allumés, & aux coups de fusils qu'ils faisaient entendre.

Cette isle a dans plusieurs endroits des plaines unies; de beaux & grands arbres y croissent, qui sont propres à faire d'excellens mâts pour toutes sortes de navires : dans le milieu, on y trouve des mines d'or confiées à la garde des Indiens. Plus, au midi, est une autre isle qui n'a été soumise ni par les Espagnols, ni par aucun autre peuple; elle est habitée par des noirs d'une haute taille, & de là vient son nom d'isle des noirs : sa grandeur est presqu'égale à celle de l'Angleterre, la plus grande partie en paraît basse; mais à la vue, elle semble très-fertile.

Le 29, nous mîmes à la voile dès le matin; nous nous fîmes précéder par la chaloupe, parce que nous étions dans un détroit formé par l'isle des Noirs & celle de Panama : à vingt-cinq lieues de là, nous vîmes une belle ouverture vers le sud-ouest, & nous y portâmes; aucun canot ne se présenta sur notre route : Cavendish renvoya sur le rivage le prisonnier Espagnol, en le char-

geant de dire au commandant de sa nation de préparer beaucoup d'or pour le moment où il viendrait l'exiger avec de plus grandes forces, soit qu'il en eût fait le projet, ou qu'il ne voulût qu'inquiéter les ennemis.

Le 8 Février, à huit heures du matin, nous découvrîmes une isle près de *Gilolo.* Elle s'appelle *Batochina.* Le 14, nous en vîmes onze à douze, petites, basses, unies, couvertes d'arbres: elles ne sont pas loin des Moluques, sous le 3° 10′ de latitude méridionale. Le 17, nous perdîmes notre tonnelier, qui languissoit depuis longtems. Le 20, nous eûmes la vue d'autres isles qui en avaient entr'elles de plus petites; elles sont sous le 4°. Le lendemain, mercredi des cendres, le capitaine Havers mourut d'une fievre chaude qui ressemblait à la peste, & conserva sa violence pendant huit jours: nous en portâmes tous le deuil; on le jeta dans la mer, enveloppé dans un drap mortuaire, au bruit du canon, des armes à feu & des gémissemens de tous ceux qui étaient sur le vaisseau. Après sa mort, plusieurs tomberent malades; un climat brûlant & mal sain avait jeté des germes de mort parmi nous, & nous fit vivre dans la douleur pendant trois ou quatre semaines.

Le premier Mars, nous trouvâmes le détroit qui sépare la grande & la petite isle de Java, &

nous jetâmes l'ancre dans la partie de la grande isle, qui est entre le midi & le couchant. Quelques habitans pêchaient dans une baie voisine. Notre général prit quelques-uns de ses gens dans le canot, & le Noir qui pouvait se faire entendre des gens du pays, & avait été pris sur la Sainte-Anne : il s'approcha des pêcheurs ; mais dès qu'ils virent notre canot, ils regagnerent le rivage & s'enfuirent dans les forêts. Notre général les fit rappeller par son Noir ; l'un d'eux se remontra sur le rivage & répondit. Le Noir lui demanda si l'on pouvait trouver de l'eau douce dans les environs. Il lui dit de faire savoir au roi qu'il était arrivé un vaisseau pour échanger de l'or & autres marchandises contre des vivres, des diamans, des perles, &c. Le pêcheur nous répondit que nous aurions bientôt les provisions que nous désirions. Notre canot revint, & quelque tems après nous partîmes afin de nous fournir d'eau & de bois.

Le 8, il vint à nous deux ou trois canots de la ville prochaine, qui nous apporterent des œufs, des poules, du poisson frais, des oranges & des citrons ; & donnerent l'avis, que si nous voulions nous mieux fournir de vivres, il fallait se rendre en un lieu qu'on nous marqua, & qui n'était pas bien loin. Nous levâmes l'ancre & nous y rendîmes. Dès que nous fûmes à la voile,

un des canots du roi vint au-devant de nous : nous diminuâmes nos voiles pour l'attendre, puis nous entrâmes dans une baie peu éloignée, & y jetâmes l'ancre. Sur ce canot était un secrétaire-privé du roi. Il avait sur la tète une piece de toile de couleur, enveloppée comme un turban Turc; il n'avait pour vètement qu'une ceinture, & n'avait rien pour garantir ses pieds; il portait sur sa poitrine un grand javelot. Près de lui était un interprète issu d'un Indien & d'une Portugaise, qui parlait très-bien la langue de sa mere. Ce secrétaire parla au général & lui fit présent d'un cochon, de poules, d'œufs, de poissons frais, de sucre & d'un vin, qui avait la force de l'eau-de-vie & la limpidité de l'eau de roche. Il lui promit que dans quatre jours il aurait plus de provisions que ses gens n'en demandaient. Cavendish le reçut très-bien, lui donna un festin avec les mets les plus exquis qu'on pût trouver; il y versa du vin doux & d'autres encore; & tous ceux qui jouaient des instrumens y furent rassemblés. Il lui dit, que lui & ses gens étaient Anglais; qu'ils venaient de Chine où ils avaient fait le commerce; qu'ils se proposaient de faire des découvertes & de se rendre aux isles Moluques.

Le secrétaire lui dit qu'il y avait toujours dans l'isle des Portugais qui faisaient l'office de facteurs, & avec qui on faisait le commerce, sur-

tout en esclaves, en épiceries, en poivre, en sucre & beaucoup d'autres choses. Il passa la nuit sur le vaisseau avec son interprète : ses promesses, son séjour à bord n'avaient pas endormi la prudence : chacun était à son poste avec ses armes, & pendant la nuit nous fîmes de tems en tems des décharges : cela fit penser aux habitans de l'isle, qu'il n'était jamais venu dans leurs ports un vaisseau si bien pourvu d'hommes & d'armes. Le matin, le secrétaire & son compagnon prirent congé de nous avec des marques d'amitié & de satisfaction.

Nous attendîmes quatre jours, au bout desquels nous vîmes venir un canot du roi ; le vent était si faible, qu'il ne pût arriver ce jour à notre vaisseau, & qu'il entra dans une baie pour y passer la nuit. Mais, au lever du soleil, il en vint neuf ou dix autres, très-chargés de diverses provisions : ils portaient deux bœufs vivans, dix grands porcs, beaucoup de poules, d'oies & de canards, des œufs, des goyaves, du sucre en pain & autres, des cocos, des oranges douces, des citrons, du vin & de l'eau-de-vie, du sel & d'autres objets propres à assaisonner les mets ; presque toutes sortes de vivres. Parmi ceux qui les apportaient, il y avait plusieurs officiers du roi, & deux Portugais d'une taille médiocre & d'une figure intéressante ; ils portaient des pan-

talons : tout leur habillement ſemblait avoir été fait en partie pour ſe conformer à l'uſage du pays, en partie par faſte ; ils avaient des chemiſes blanches d'une toile fine, avec un collet ; marchaient avec décence, mais avaient les pieds nuds.

Leur vue nous inſpira beaucoup de joie ; depuis un an & demi nous n'avions point vu d'Européen, de Chrétien qui fût notre ami ; ils étaient les premiers, & nous les accueillimes avec grand plaiſir ; ils eurent un feſtin & de la muſique : c'était tout ce que nous pouvions leur donner. Ils nous témoignerent autant de joie qu'ils nous en inſpiraient ; ils nous demanderent des nouvelles de leur pays, ce qu'était devenu leur roi D. Antonio, s'il vivait, s'il était mort ; car il y avait long-tems qu'ils n'avaient rien appris du Portugal, & les Eſpagnols leur avaient aſſuré que leur roi n'était plus. Cavendish aſſura que leur roi vivait, qu'il était en Angleterre, qu'Eliſabeth lui avait donné un état digne de ſon rang ; qu'il y avait guerre entre l'Eſpagne & les Anglais ; que nous étions venus dans la mer du ſud attaquer les Eſpagnols ; que nous avions pris tous les vaiſſeaux que nous avions trouvés le long de la côte ; que nous avions pris & coulé à fond dix-huit à vingt voiles. Ce récit leur fit grand plaiſir.

Ils nous dirent quel était l'état de l'isle de *Java*; qu'elle était abondante & riche, qu'on y trouvait des provisions de vivres de toutes sortes, des fruits de toute espece, des marchandises précieuses. Ils nous dirent encore que le roi de cette partie de l'isle se nommait *Rajah Balamboam*, & qu'il était craint & respecté de tous les autres; que le peuple ne pouvait rien acheter, ni vendre, ni même rien échanger des étrangers, sans sa permission; qu'il y avait peine de mort pour ceux qui violaient cette défense. Que ce roi était un homme âgé, qu'il avait cent femmes, que son fils avait cinquante ans; que par les coutumes du pays, lorsque le roi cessait de vivre, on brûlait son corps & on conservait les cendres. Que cinq jours après, les femmes du roi mort se rendaient en un lieu désigné; que là, celle qui était la plus considérable, la plus estimée du défunt, portant une boule dans sa main, la jetait loin d'elle; que toutes accouraient où la boule s'était arrêtée, tournaient le visage vers le levant, se frappaient d'un poignard, qu'on nomme *cerise*, dans le cœur, se lavaient les mains dans leur propre sang, & prosternant le visage en terre y expiraient.

Que les habitans étaient rusés & adroits, courageux pour conduire leurs entreprises, obéis-

fans & foumis à leur roi; que, par exemple, lorf-qu'il leur demandait quelque acte de vigueur, ils ne trouvaient rien de dangereux; que le péril ne leur ôtait pas le cœur; qu'ils préféraient la mort à l'abandon d'une entreprife commencée; que d'ailleurs, celui qui ne réuffit pas, eft puni de mort. Par-là, on doit le regarder comme le peuple le plus courageux de toutes ces contrées: fi l'un d'eux fe bat avec quelque homme d'une autre nation, c'eft avec le fabre & la lance; s'ils en font bleffés, ils s'enfoncent l'arme dans le corps, pour fe procurer une mort plus prompte, & finir fa vie d'une maniere décidée, ou l'arracher à fon ennemi. Ils nous dirent que quoique ces hommes foient d'un tein noir brun, & aillent toujours nuds, il y avait cependant des femmes qui avaient le teint des Européennes, & portaient des habits. Ils ajouterent que fi leur roi Antonio venait dans ces lieux, toutes les colonies tomberaient en fon pouvoir, & fur-tout les ifles Moluques, les Philipines, & leurs poffeffions en Chine & chez les Sanguelos; que les Indiens même fe déclareraient pour lui.

Après avoir payé toutes les provifions fournies par les Portugais & les habitans de Java, ils fe féparerent de nous, en promettant de nous bien recevoir à notre retour. Notre général les

ſalua de trois coups de canon, & le même jour 16 Mars, nous mîmes à la voile pour le cap de Bonne-Eſpérance.

Nous parcourûmes pendant environ deux mois tout l'eſpace qui ſe trouve entre Java & le continent de l'Afrique; nous cherchions à connaître l'approche de la terre dans les cieux avec l'aſtrolabe; nous avions les yeux fixés ſur le pole du Sud, ſur les étoiles, ſur les oiſeaux qui annoncent, dit-on, les tempêtes ou le beau tems, le voiſinage de la terre, les vents ou la pluie; nous faiſions auſſi attention aux marées & au courant. Le 10 Mai, nous eûmes une tempête qui vint du couchant; elle était ſi forte que le vaiſſeau eût beaucoup de peine à tenir contre le vent; elle dura tout le jour & toute la nuit. Le lendemain, un de nos gens monta de grand matin ſur le mât de hune, & découvrit une terre qui s'étendait du Nord au Couchant. A midi nous la vîmes à l'Occident depuis le pont, & il nous parut que c'était le cap de Bonne-Eſpérance, dont nous n'étions éloignés que d'environ douze à quinze lieues. Le vent nous manquant, nous cinglâmes vers le Sud-Eſt juſqu'à minuit, qu'il s'éleva un vent très-frais qui nous porta vers le couchant. Dans les deux jours qui ſuivirent, le calme fut profond & le ciel obſcur; ce ne fut que le 14 à midi, que le tems s'éclaircit, & que nous re-

vîmes la terre ; c'était le *Faux-Promontoire*, ſitué à quelque diſtance de celui de Bonne-Eſpérance.

Ce cap eſt facile à reconnaître : au-deſſus de lui s'élevent trois fort hautes collines, peu éloignées l'une de l'autre ; la plus élevée eſt au milieu : vers la mer, le ſol eſt très-bas. Le 16, il s'éleva vers le ſoir un vent violent qui ſoufflait de l'Eſt, & qui dura juſqu'au ſoir, tel que nous n'en avions point vu encore. Le matin nous avions vu le cap de Bonne-Eſpérance, qui eſt au Sud-Eſt du premier : c'eſt un pays très-élevé. A ſon extrémité occidentale, près du continent, ſont deux rochers l'un au-deſſus de l'autre, & plus avant dans la mer, on en voit trois autres : les cartes Portugaiſes le placent trop loin de l'iſle de Java, au moins de cinquante lieues. Nous vîmes l'iſle Sainte-Hélene le 8 Juillet, au lever du ſoleil ; quoique nous en fuſſions peu éloignés ; nous ne pûmes l'atteindre ce jour, parce que l'air était calme, & nous demeurâmes toute la nuit devant elle. Le lendemain, un bon vent nous pouſſa près du rivage, & nous envoyâmes notre chaloupe pour y chercher un port. A une heure après midi, nous nous trouvâmes à la diſtance de deux ou trois encablures du rivage, dans une belle baie, ouverte au Nord-Oueſt de l'iſle, & nous y jetâmes l'ancre à douze braſſes d'eau.

Cette isle est fort élevée, entourée d'une mer ouverte, & presque à égale distance entre les continens d'Afrique & d'Amérique, entre les côtes du Bresil & celles de Guinée, sous le 15° 40′ de latitude Sud. Nous descendîmes bientôt après à terre; nous y trouvâmes une vallée charmante où l'on avait élevé divers bâtimens agréables, & une église couverte de tuiles; le dehors en est beau, & a un corridor. Au fond s'éleve un autel sur lequel est un grand tableau encadré, où est peint le Sauveur; plus loin est sa mere, avec d'autres figures faites avec art; ailleurs on voit de beaux vêtemens avec divers symboles. Près de l'église sont deux maisons, dont un côté sert de cuisine, & l'autre renferme les provisions: leur toît est plat, & on y cultive une belle treille; autour de chacune, court un ruisseau d'une eau douce & fraîche.

Plus loin, vis-à-vis l'église, est une chaussée pavée qui va d'elle à la mer, le long de la vallée; là aussi est un jardin, où croissent les melons & les courges. A côté de l'église & du chemin s'éleve un clocher; au-devant est une belle croix, faite artistement de pierres quarrées, où l'on a gravé le tems de son érection: c'était en 1571.

Cette vallée est la plus belle & la plus grande de l'isle; elle est agréable & bien cultivée; on y recueille des fruits & des légumes. Il y a beau-

coup de figuiers, qui portent conftamment de beaux fruits; car dans toutes les faifons de l'année, l'arbre porte des figues en fleurs, d'autres qui font vertes, d'autres encore qui font mûres. Dans les autres lieux de l'ifle, on recueille auffi des citrons, des oranges, des grenades, des limons, des dattes; les arbres en font plantés & cultivés avec foin; ils forment des ombrages en allées; de chaque côté des vergers, on feme du perfil, du bafilic, du fenouil, de l'anis, du fenevé, des raves, & diverfes autres plantes. Le ruiffeau coule au travers de ces vergers, & avec peu de peine, on peut arrofer tous les arbres de la vallée.

La riviere d'eau douce defcend du haut d'une montagne, & tombe d'un rocher dans la vallée; elle fe partage enfuite en plufieurs bras, qui rafraîchiffent tous les jardins. Toute l'ifle eft compofée de hautes montagnes, & de profondes vallées; il n'y a que les collines & les vallons qui les féparent, où croiffent une grande abondance de fruits. Sur les premieres, il en croît même davantage que dans les fecondes; mais à caufe de leur hauteur & de leur efcarpement, il eft dangereux d'y monter & d'en defcendre.

On trouve dans cette ifle beaucoup de perdrix qui font très-familieres; on peut les approcher d'affez près fans qu'elles fuyent; elles courent, & rampent dans les recoins les plus efcarpés des montagnes.

montagnes. Nous en tuâmes quelques-unes ; elles ſont de la groſſeur & de la couleur de celles d'Angleterre ; c'eſt-à-dire, preſque de la groſſeur d'une poule ordinaire, & de couleur cendrée ; elles vivent en ſociété, au nombre de douze, de ſeize ou de vingt. On ne peut faire deux cents pas ſans trouver l'une de ces ſociétés. Les faiſans ne ſont pas moins nombreux dans cette iſle ; ils ſont grands & gras, ſurpaſſent les nôtres par leur nombre & leur groſſeur, & different peu des perdrix par la couleur : il y a encore une multitude de poules ſauvages ; elles ont la tète rouge, le plumage melé de blanc & de noir, & ſont d'une groſſeur égale aux nôtres ; leurs œufs ſont blancs, & ſemblables à ceux des poules domeſtiques.

On y trouve encore quelques milliers de ces chevres ſauvages, que les Eſpagnols nomment *Cabritos* ; elles forment des troupes nombreuſes, & quelquefois l'une de ces troupes couvre un eſpace de la longueur d'un mille ; ſoit qu'elles ſoient d'une eſpece différente des nôtres, ou que le pays leur ſoit favorable, elles ſont de la grandeur d'un âne, ont la criniere du cheval, & une barbe qui deſcend juſqu'à terre. Elles eſcaladent les rochers les plus eſcarpés, ceux même qu'on croirait inacceſſibles à toute créature vivante. Malgré leur viteſſe, nous en tuâmes plu-

ſieurs, parce qu'elles ſont en très-grand nombre. Les porcs n'y ſont gueres moins nombreux ; ils ſont très-ſauvages, grands & fort gras. Ils ſe tiennent raſſemblés dans la montagne, & attendent rarement qu'un homme les approche ; pour les tuer, il faut les ſurprendre pendant leur ſommeil, ou lorſqu'ils ſe vautrent dans la boue.

A notre arrivée, nous y trouvâmes trois eſclaves noirs, & un de l'iſle de Java. Ils nous dirent que la flotte du Levant, compoſée de cinq navires, dont le plus petit était de huit à neuf cents tonneaux, chargée d'épiceries, de calicots, d'un grand tréſor, de perles & autres pierres précieuſes, était partie de Sainte-Hélene, ſeulement vingt jours avant que nous y arrivaſſions. Cette iſle fut découverte il y a déjà long-tems par les Portugais, & ils la cultiverent pour ſervir au rafraîchiſſement des flottes qui venaient des Indes orientales. Lorſqu'elles y arrivent, elles y trouvent toutes les proviſions dont un long voyage peut faire un beſoin ; car elles n'y laiſſent perſonne qui puiſſe en conſommer les productions, excepté quelques malades de leurs vaiſſeaux, qu'elles y dépoſent, parce qu'on ne croit pas qu'ils puiſſent vivre aſſez long-tems pour revenir dans leur patrie. La plupart s'y rétabliſſent, & la flotte de l'année ſuivante les prend & les ramene. La flotte ne s'y arrête point,

lorſqu'elle va aux Indes; mais ſeulement à ſon retour : dans le premier cas, elles ſont encore abondamment fournies de proviſions, & ſur-tout de grains; mais lorſqu'elles reviennent des Indes, où les grains ne ſont pas communs, elles ſont aſſez mal pourvues.

Le 20 Juin, ſur les huit heures du ſoir, nous levâmes l'ancre, après nous être pourvus de bois & d'eau, nous être rafraîchis avec de nouvelles proviſions, & avoir nettayé notre vaiſſeau. Nous cinglâmes vers l'Angleterre par un vent de Sud-Eſt, qui était très-fort à quelque diſtance de l'iſle; il ſouffla pendant pluſieurs jours; nous étions voiſins de la ligne, quand le calme lui ſuccéda. Après l'avoir paſſée, nous trouvâmes que le vent venait conſtamment du Levant ou du Nord; il ne changea que lorſque nous fûmes arrivés au-delà du 30ᵉ de latitude Septentrionale.

Le 21 Août, nous nous trouvâmes ſous le 38ᵉ de latitude; deux jours après, pouſſés par un vent d'Eſt, nous découvrîmes les iſles *Açores*; le 24 au matin, nous vîmes les iſles de *Flores* & de *Corvo*. Le 3 Septembre, nous rencontrâmes un vaiſſeau Flamand de Liſſabon, & nous apprîmes avec une grande joie la deſtruction de la flotte Eſpagnole. Enfin le 9 du même mois, après une tempête qui nous avait enlevé la plus grande partie de nos voiles, nous entrâmes dans le port

O 2

de Plimouth, si long-tems desiré, & d'où nous étions partis, après un voyage de deux ans & deux mois.

Thomas Cavendish fit encore un voyage dans la mer du Sud ; mais comme il y alla & en revint par le détroit de Magellan, ce second voyage n'entre point dans notre plan.



VOYAGES
D'OLIVIER DE NOORT.

UNE compagnie de commerce, formée en 1598, ayant équipé deux vaisseaux & deux yachts, pour faire le commerce sur les côtes de la mer du Sud, en donna le commandement à Olivier de Noort, natif d'Utrecht. Les deux vaisseaux étaient le *Maurice*, & le *Henri-Frédéric* : de Noort monta le premier, en qualité d'Amiral ; Jacques Claasz commanda le second, comme Vice-Amiral. Les deux yachts se nommaient la *Concorde* & l'*Espérance* ; tous ensemble portaient deux cents quarante-huit hommes.

On assembla l'équipage à Rotterdam ; on lui lut les réglemens, & il fit le serment de s'y conformer. Le 13 septembre 1598, les quatre vaisseaux sortirent du port de Goerée, & cinglerent vers Plimouth, où ils prirent un pilote qui avait suivi Thomas Cavendish dans son voyage autour du monde. Le premier événement de ce voyage, fut la perte des deux chaloupes de l'amiral, l'une abandonnée à six hommes sans mœurs, qui paraissaient ne pas se soucier d'un si long voyage ;

l'autre, perdue avec un homme pendant la nuit, & qu'on ne put recouvrer à cause des brouillards.

Le 10 Octobre, ils découvrirent l'isle du *Prince*, parce qu'elle fut découverte par un prince de Portugal ; on la vit avec joie, parce que les vents contraires avaient fatigué l'équipage, & lui avaient rendu des rafraîchissemens nécessaires. On y jeta l'ancre ; on y descendit, & d'abord on n'y trouva aucun habitant ; mais la vue des bannieres blanches les invita à se montrer, & ils parurent disposés à donner des vivres pour de l'argent. Quelques Hollandais se rendirent au fort ; les autres ne voulurent point quitter la chaloupe, malgré les sollicitations des Portugais, qui, voyant que leurs caresses perfides n'en pouvaient attirer davantage, se jeterent sur ceux qui étaient dans le fort ; & en massacrerent trois, parmi lesquels se trouva le pilote Anglais dont nous avons parlé. Un quatrieme parvint à s'échapper : ceux des chaloupes le voyant accourir précipitamment vers eux ; voulurent se retirer, mais ils ne purent le faire assez promptement pour que les Portugais qui les poursuivaient dans l'eau, n'en tuassent deux encore ; & l'un était le frere de l'amiral.

Celui-ci fit assembler le conseil de guerre, & l'on résolut de se venger de ces assassinats. Les vaisseaux avancerent dans le port, & cent vingt hommes armés y descendirent, enseigne déployée.

Cette tentative fut malheureuſe ; les Portugais firent des décharges multipliées, les empêcherent de traverſer un bocage & un ruiſſeau qui les défendaient, & les firent reculer juſqu'à leurs chaloupes : les Hollandais perdirent un homme encore, & eurent ſeize bleſſés.

Cependant ils y firent leur proviſion d'eau, malgré les efforts de leurs ennemis ; Olivier de Noort deſcendit lui-même avec une partie des ſiens, fit une irruption dans l'iſle, y brûla des moulins à ſucre, & força les Portugais à ſe retirer dans leur fort. Il fit viſiter les côtes, & y trouva des baies commodes, mais bien gardées ; ce qui lui fit comprendre que l'iſle était trop bien peuplée pour en obtenir des rafraîchiſſemens par la force. Elle eſt voiſine de la ligne équinoxiale, & produit beaucoup de ſucre, du tabac, & un peu de gingembre. On dit qu'il y a un arbre qui a vingt-quatre braſſes de tour. Les Portugais ſont parvenus à donner aſſez de chriſtianiſme à ſes habitans pour leur faire porter un chapelet au cou, & les faire incliner devant le crucifix & les images. Les Inſulaires ſont nuds, armés de rondaches, de piques, de longues rapieres ; une ceinture eſt le ſeul vêtement des femmes ; il eſt ordinaire de leur voir à la main un couteau recourbé.

L'amiral crut donc qu'il fallait ſe rembarquer ; on avait fait proviſion d'eau ; mais on l'avait

achetée par la perte de quelques hommes, & par bien des bleſſures. Les Hollandais remirent à la voile, & découvrirent le cap *Gonſalvé*, où ils abandonnerent un pilote, que ſes révoltes fréquentes avaient rendu inſupportable & dangereux; ils cinglerent enſuite vers la côte du Breſil.

Ils la découvrirent dans les premiers jours de Février 1599; ils entrerent le 9 dans la rade de *Rio-Janeiro*, & y jeterent l'ancre vis-à vis de la ville. Le lendemain, ils virent arriver un grand canot, & un Portugais qui parlait Flamand leur demanda ce qu'ils étaient, ce qu'ils voulaient, & promit de leur apporter bientôt une réponſe du gouverneur; cette réponſe fut ambigue, & accompagnée de cinquante oranges. Noort, conſeillé par ce Portugais, le fit arrêter avec trois autres hommes, & promit au gouverneur de les rendre, s'il voulait lui vendre des fruits pour de l'argent ou des marchandiſes. Le gouverneur garda le ſilence, & l'on fit une deſcente dans un canton abondant en fruits; mais cette tentative fut malheureuſe encore; les Portugais firent deux hommes priſonniers, & en bleſſerent ſept ou huit autres; le canon du fort emporta la tête d'un matelot, & coupa les haubans d'un yacht.

Les Portugais parurent vouloir cependant fournir des vivres, ſi l'on deſcendait à terre; on crut

voir de la trahiſon dans cette propoſition, & après avoir échangé les deux priſonniers, & laiſſé un homme qui s'était laiſſé ſurprendre, les vaiſſeaux mirent à la voile, & vinrent mouiller entre deux iſles déſertes, dont on nomma l'une, iſle *des Moules*, parce qu'on y en trouva un grand nombre, & l'autre, iſle des *Palmiers*, parce qu'on n'y vit que de ces arbres. Une tempête les fit rétrograder pour ſe mettre en ſûreté entre le continent & l'iſle de Saint-Sébaſtien, qui ferme une grande rade. Le continent leur offrit diverſes autres baies, où ils pêcherent beaucoup de poiſſon. L'iſle de *Saint-Sébaſtien* eſt ombragée d'arbres; on y prit des mouettes & des perroquets; on y cueillit une herbe, dont la feuille eſt ſemblable à celle du ſaule, & qui eſt pleine de ſuc; mangée avec du vinaigre, elle offre un excellent remede contre le ſcorbut.

Mais ils n'y furent pas long-tems tranquilles: on les avait ſuivi de *Rio-Janeiro*, & on leur dreſſa une embuſcade où ils perdirent ſix hommes, qui erraient dans le continent. Les vaiſſeaux s'éloignerent; ils avaient fait de l'eau douce, mais ils manquaient de rafraîchiſſemens. On tint conſeil; l'hiver approchait; & les tempêtes ſont frequentes alors dans ces parages: d'ailleurs, on avait beaucoup de malades, & on réſolut d'aller hiverner dans l'iſle Sainte-Hélene; les vents s'y oppoſe-

rent, & il fallut encore se rapprocher de la côte du Bresil ; car le nombre des malades en faisait une nécessité.

Le 30 Mai, ils la découvrirent ; le lendemain ils envoyerent deux chaloupes vers une riviere dont les Portugais ne leur permirent pas d'approcher. Ils cinglerent vers l'isle *Sainte-Claire*, & y descendirent le 3 Juin ; mais ils n'y trouverent qu'un filet d'eau qui descendait d'une fente de roc. On y transporta cependant les malades ; quelques-uns moururent lorsqu'ils furent sur le rivage ; on éleva des cabanes pour les autres. Sans rafraichissemens, presque sans eau, ils y passerent quinze jours dans la plus grande misere ; on y trouve cependant quelques prunes aigres, quelques palmiers, & une herbe nommée Persil de mer, dont ils mangerent avidement. Noort y distribuait des bignets aux malades, & pour vaincre leur répugnance pour tout mouvement, il n'en donnait qu'un à ceux qui les attendaient dans leurs cabanes, & deux à ceux qui les venaient chercher : bientôt tous vinrent les recevoir. Malgré ses soins, il y perdit encore trois hommes. Cette isle n'a qu'une lieue de tour, & n'est qu'à une lieue du continent. Noort la quitta le 18, après y avoir brûlé le yacht la *Concorde*, qui faisait eau de toutes parts, & revint à l'isle Saint-Sébastien, où il remplit ses fu-

tailles ſans perdre un homme. De là il cingla vers le port *Deſiré*, nommé ainſi par Thomas Cavendish. Les Hollandais y entrerent dans la nuit du 20 Septembre.

Ils y virent un courant très-clair, diverſes iſles, des chiens marins, des pingoins qui font des trous dans la terre comme des lapins, & y font leurs œufs; on en trouve ſur-tout vers une iſle placée au midi du port. Noort y chercha des hommes, & n'y en put trouver; mais il y vit des ſépulchres ſur le haut des rochers, couverts de pierres rougies, renfermant des coquilles taillées en figures diverſes, des arcs, des flèches, & d'autres armes qui les ornaient auſſi à l'extérieur. Tout y eſt peint en rouge, juſqu'au cadavre qu'ils renferment. Les flèches ſont faites d'un roſeau léger, armé d'une pierre tranchante.

Là, les Hollandais rétablirent leurs forces; ils enleverent pendant leur ſéjour dans ce lieu, plus de 50,000 oiſeaux avec leurs œufs. Ils y mirent leurs vaiſſeaux à ſec, les nettayerent, les enduirent de ſuif; ils éleverent une forge, & y fabriquerent tous les inſtrumens que la ſituation où ils ſe trouvaient, leur rendait néceſſaires. Noort viſita le port, & en reconnut l'étendue; nulle part il ne découvrit de ſauvages, mais des tombeaux atteſtaient qu'il y en avait

eu. On y trouva deux grandes barres de fer, qui parurent être du fer d'Efpagne. Le pays eft uni & nud ; on n'y découvre que des traces d'animaux ; des autruches farouches s'enfuirent au bruit de leurs pas ; ils en découvrirent un nid, où l'on compta dix-neuf œufs. Le capitaine de l'Efpérance y mourut ; on l'y enterra honorablement, & l'on mit fur fa tombe une plaque de cuivre, où l'on avait gravé fon nom & le jour de fa mort.

Jufqu'alors il y avaient vécu fans inquiétude ; mais la vue de quelques Sauvages les troubla. C'était le 12 Octobre. Noort alla vers eux dans fa chaloupe, & s'avança dans le pays ; tout s'enfuit devant la troupe qu'il conduifait. Cependant il avait laiffé cinq hommes pour garder fes chaloupes, avec ordre de ne point defcendre à terre ; le froid les força d'aborder pour fe réchauffer en fe promenant ; des Sauvages embufqués firent alors voler une nuée de flèches fur eux ; trois en furent tués ; les flèches leur avaient traverfé le cœur & le poumon. Des deux qui furvécurent & purent fuir, l'un fut bleffé à la jambe ; ils dirent que ces Sauvages étaient de grande taille, qu'ils avaient de longs cheveux, le teint olivâtre, le vifage peint, & le regard farouche. Après cette attaque fubite, ces hommes cruels ne fe montrerent plus.

Après avoir ſalé un grand nombre de chiens marins & de pingoins, les Hollandais leverent l'ancre, & firent voile vers le détroit de Magellan. Ils découvrirent le cap des Vierges le 4 Novembre; il eſt blanc & élevé; toute la côte eſt auſſi blanchatre, unie, aſſez ſemblable à celle de Douvres. Le lendemain, ils entrerent dans le détroit, après avoir conſumé quatorze mois pour y arriver, & perdu cent hommes par les maladies ou divers accidens.

Noort fit pendant quelques jours d'inutiles efforts pour pénétrer plus avant; il fut toujours contrarié, ou par les vents, ou par ſon vice-amiral, qui refuſait de lui obéir. La prudence lui fit fermer les yeux ſur cette déſobéiſſance; trois fois il entra dans le détroit, trois fois les vents le repouſſerent vers le cap des Vierges. Enfin, le 22, les deux vaiſſeaux louvoyerent heureuſement, & gagnerent enfin le premier goulot, qui n'a qu'une demie lieue de large; mais les vents & les courans ne leur permirent pas de le traverſer.

Sur la côte méridionale, on vit un homme courant ſur le rivage, couvert d'un manteau; ce qui fit ſoupçonner que c'était un chrétien: en l'approchant, on vit un ſauvage, danſant & ſautant avec aſſez d'agilité; il était de taille moyenne; ſon viſage était peint; on lui fit en-

vain des fignes, il ne voulut jamais s'approcher: on defcendit à terre, & tua quelques animaux. Le Sauvage étonné regarda fans prendre la fuite; mais enfin il fe retira lentement.

Le vent les repouffant toujours, ils effayerent de gagner la côte méridionale, & d'y jeter l'ancre; les courans les firent chaffer, leur cable fe rompit comme un fil, & ils perdirent leur ancre; ils fe tinrent au large, & le vent étant tombé, ils profiterent de la marée pour enfiler le détroit; ils furent enfin affez heureux pour le traverfer, & ils pénétrerent même au-delà du fecond pas, qui eft terminé au midi par une pointe, à laquelle ils donnerent le nom de *Naffau*.

A deux lieues de-là font deux ifles, dont la plus petite leur parut inhabitée; ils y envoyerent une chaloupe. Les Sauvages jeterent des pingoins à ceux qui les montaient, & leur firent figne de fe retirer; on ne les écouta point, & on defcendit. Les Sauvages étaient au nombre de quarante; d'abord ils lancerent quelques flèches, puis ils s'enfuirent & fe cacherent dans une caverne d'un difficile accès; les Hollandais réfolurent d'y pénétrer; les Sauvages fe défendirent jufqu'à la mort, & blefferent quelques Hollandais. Au fond de la caverne étaient entaffées des femmes & des enfans; les premieres cou-

vraient les feconds pour les préferver des coups. Quelques-unes avaient été bleffées, & cette attaque injufte & cruelle ne rapporta d'autre avantage que deux filles & quatre garçons, dont un apprit la langue de fes ennemis, & leur apprit quelle était fa nation.

Elle fe donne le nom d'*Enoo*, & habite un pays appellé *Coffi*. La petite ifle où on les avait trouvés fe nommait *Talcke*, & la grande *Caftemme* : celle-ci eft abondante en pingoins, & les habitans font des manteaux de leurs peaux raffemblées. Tels font leurs uniques habits : leurs maifons font des antres qu'ils creufent eux-mêmes. Le continent voifin nourrit beaucoup d'autruches, & des quadrupedes, qu'on défigne fous le nom de caffoni, & qu'on croit être une efpece de cerfs.

Chaque caverne renferme une famille fouvent très-nombreufe, & formant un petit peuple. Le prifonnier parla de celle de *Kemenere*, qui habitait le canton de *Kari*; des *Kennekas*, qui poffédaient le pays de *Karamai*; des *Karaykes*, qui vivaient dans le pays de *Morine* : tous font femblables aux Enoo; leur taille eft moyenne, leur poitrine large & relevée, & tout leur vifage peint. Les hommes ont les cheveux tombant fur le front; ils font couverts d'un manteau fait de peaux de pingoins, coufues enfemble avec adreffe : les

femmes ont une ceinture & les cheveux coupés.

Plus avant, dans les terres, eſt le peuple *Tirmemen*, dont le pays a le nom de *Coin*: les hommes y ont juſqu'à dix ou onze pieds de haut, vivent d'autruches & ſont ennemis de leurs voiſins : tous paraiſſent être antropophages.

Noort remit à la voile le 18 Novembre, mais il ne put aller bien loin; il fallut jeter l'ancre : on vit des baleines & on chercha de l'eau douce : de loin on vit un beau ruiſſeau qui traverſait le pays, mais on n'en put trouver l'embouchure dans la mer : ſur ſes bords on voyait des arbres où voltigeaient des perroquets. Ce lieu parut ſi agréable, qu'on lui donna le nom de *Sommerbay*. On s'en éloigna pour chercher le port Famine, où l'on eſpérait faire de l'eau & du bois; on entra dans un golfe où les Hollandais eſperaient trouver des ruines de Philippeville, mais il n'en reſtait plus de veſtiges.

Le détroit eſt dans ce lieu large de quatre lieues, bordé de hautes montagnes couvertes d'une neige éternelle : le rivage eſt planté de bois, & on put y conſtruire une chaloupe. L'écorce de ce bois pique la langue comme l'épicerie la plus active : c'eſt une canelle batarde.

Le 12 Décembre, les vaiſſeaux doublerent le cap *Frowart*, la pointe la plus méridionale du continent. A quatre lieues de là, ils entrerent dans

dans une grande baie où ils firent de l'eau, & cueillirent une eſpece de creſſon d'eau qui croît ſur le rivage, & eſt un bon antiſcorbutique. Le pays était couvert d'arbres : quelques matelots y mangerent une herbe qui les rendit furieux pendant quelque tems.

Ils s'avancerent juſqu'à une autre baie où ils deſcendirent, & où ils conſtruiſirent une chaloupe, longue de trente-ſept pieds, & firent du charbon : ils lui donnerent le nom de baie d'*Olivier*, & y ſéjournerent douze jours. Le 15 Décembre ils découvrirent une voile ; ſpectacle qui les étonna dans un lieu ſi ſauvage & ſi peu fréquenté. Pour comble de bonheur, ils trouverent que c'était un vaiſſeau Hollandais, commandé par Sebald de Wert, qui revenait de la mer du ſud & y retournait avec un autre vaiſſeau. Ce capitaine ſe joignit à eux, & ils firent route enſemble.

Après s'être donnés pour rendez-vous l'iſle *Sainte-Marie*, dans la mer du ſud, au cas qu'on fût ſéparé par les tempêtes, on entra dans une baie voiſine du cap *Galant*, où cinq vaiſſeaux de la compagnie avaient paſſé une partie de l'hiver : là ſont trois petites iſles, & plus loin celles des Pingoins. La baie eſt abondante en moules & en coquillages encore meilleurs : les arbriſſeaux y fourniſſent des eſpeces de groſeilles rouges dont

les équipages mangerent abondamment. C'eſt là que le vice-amiral ſe ſépara du reſte de la flotte & s'éloigna ſeul. On le ſuivit, mais la marée força de jeter l'ancre dans un lieu ſans abri, & d'y demeurer deux jours : les flux & l'ébe y ſont incertains dans leur retour.

Le 22, ils jeterent l'ancre dans une baie ſur la côte méridionale du détroit, près d'une petite iſle ronde : on la nomma *Baie Maurice.* Le conſeil de guerre réſolut de mettre aux arrêts le vice-amiral qu'on avait rejoint : on rédigea les chefs d'accuſation qu'on formait contre lui, & on lui donna trois ſemaines pour y répondre. On nomma Pierre de Lint vice-amiral en ſa place. Lorſque le terme fut écoulé, il défendit ſa cauſe devant le conſeil de guerre, qui le trouva coupable, & décida qu'il ferait abandonné ſur la côte du détroit. On le mena ſur le rivage avec un peu de pain & de vin, & on l'y laiſſa en proie aux regrets, aux beſoins, aux dangers : la mort pouvait être moins cruelle ; elle était plus lente, ſans être moins inévitable.

La baie qu'on avait vue le 26, formait divers canaux, & près d'elle étaient quelques lacs d'eau douce. On y trouva beaucoup de glaces, quoiqu'on fût au milieu de l'été. Le 8 Janvier 1600, on fut attaqué par les ſauvages, qui tuerent deux hommes & en bleſſerent un troiſieme dans le

canot qui ſuivait le rivage : ils s'enfuirent dès qu'ils virent approcher du ſecours : ils y ont pour armes de groſſes maſſues & de longues zagaies. Il y avait là des arbres propres à la conſtruction ; les Hollandais coururent vers le levant juſqu'à un cap du continent, nommé *Baluto*, d'où la vue paraît s'étendre ſur l'océan qui en eſt à vingt lieues. Le lendemain, ils virent trois canots remplis de ſauvages qui s'enfuirent bientôt ſur une montagne, en menaçant avec leurs maſſues, & lançant des pierres avec la fronde.

Les vaiſſeaux contrariés par les vents & la marée, firent encore trois lieues, puis ils entrerent dans la *Baie des gueux*, où le mouillage eſt très-bon, & où l'on trouve une multitude d'oies qui volent à fleur d'eau. Ils remirent à la voile & découvrirent le cap *du Deſir*, ſemblable à une montagne : près de lui ſont deux petites iſles, & plus loin on en découvre un plus grand nombre, que les Eſpagnols nomment *Isles noyées.* Enfin, les vaiſſeaux l'ayant dépaſſé, ſe trouverent dans l'océan. Les Anglais donnent cent douze lieues communes à ce détroit : les Hollandais doublent preſque la diſtance, & ſe trompent. Le 8 Mars 1600, les vaiſſeaux cinglant vers les côtes du Chili, ſe trouverent porter encore cent quarante-ſept hommes ; mais ſix jours après on perdit de vue le vice-amiral. Le 21, les deux vaiſſeaux

qui voguaient encore ensemble, découvrirent la côte du Chili. Le pays leur parut cultivé en divers endroits, & sur un promontoire, on découvrit une troupe de cavaliers. La ville d'*Impériale* n'en était pas éloignée.

Ils avancerent encore & découvrirent une isle au couchant, à la distance de six lieues du continent; ils y vinrent jeter l'ancre : c'était l'*Isle Mocha*, dont la grandeur est médiocre, qui au centre a une haute montagne à deux sommets, d'où descend une riviere d'eau douce : du pied de la montagne à la mer le pays est uni tout autour d'elle. On y envoya un criminel auquel on fit grace de sa peine, s'il réussissait dans sa négociation; il fut reçu des sauvages, qui renvoyerent au lendemain : il y vit des brebis & d'autre bétail paissant dans la plaine; le pays lui parut beau & cultivé. On vint en effet commercer avec eux le lendemain : on reçut une brebis en échange d'une vache, une poule pour un couteau; du maïs, des patattes, des melons & d'autres fruits, pour des clous ou des miroirs. Deux des chefs vinrent à bord & y passerent la nuit: on crut entendre à leurs signes que les Espagnols avaient reçus quelque échec près de Baldivia. On retourna dans l'isle avec eux; on fit aux habitans des présens de chemises, de chapeaux & autres marchandises. Le lieu qu'ils habitaient

offrait un petit village formé de maisons de paille, ayant au centre une espece de vestibule dont ils éloignaient les étrangers, ainsi que de leurs femmes. On vit sortir ces dernieres de leurs maisons, & à un cri que firent les maris, elles vinrent se mettre à leurs genoux; ils offrirent des billots aux Hollandais pour s'y asseoir, & une vieille femme vint leur présenter une cruche de terre remplie d'une liqueur nommé *cica*, dont ils burent avec plaisir : elle est faite avec le maïs, que l'on fait fermenter dans l'eau de la maniere suivante. Les vieilles femmes mâchent ce grain; leur salive y tient lieu de levain, & elles mettent le tout dans une futaille remplie d'eau, où il fermente & s'aigrit. Plus les femmes qui le mâchent sont vieilles, plus le breuvage est estimé. Ils s'en enivrent dans des jours de fêtes, où ils s'assemblent tous autour d'un pilier, sur lequel est l'un d'entr'eux qui siffle & chante, tandis que les autres boivent.

Un Espagnol avait autrefois habité cette isle, près de laquelle il avait fait naufrage. Il y vécut trois ou quatre ans; mais il avait soin de se cacher, quand ils étaient ivres, parce que cet état réveillait leur haine contre les Espagnols; & il n'y vécut si long-tems, que parce que les filles le protegeaient. Ces Insulaires prennent autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir : les filles y

font la richeffe de leur pere, parce qu'on les lui achete avec des bœufs, des brebis & autres chofes. Ils vivent paifiblement enfemble ; mais s'il fe commet quelque meurtre, les amis du mort le vengent en ôtant la vie à fon meurtrier, à moins que celui ci ne fe rachete, en leur donnant annuellement une certaine quantité de cica. Telle eft auffi la maniere de vivre des habitans indépendans du Chili, qui font leurs habits de la longue laine d'une brebis qui leur fert de bête de charge, qui ne marche plus quand elle eft fatiguée de quelques coups qu'on la frappe : elle fe venge de ces coups, en exhâlant contre leur conducteur une odeur très-défagréable. On n'en voulut point vendre aux Hollandais, mais on leur en amena de femblables à celles d'Europe ; elles étaient très-graffes.

Noort partit de cette ifle le 24, & cingla vers celle de *Sainte-Marie*, qui en eft à vingt-trois lieues. Ils la découvrirent & y virent un vaiffeau à l'ancre, qu'ils crurent être leur vice-amiral, & qui fe trouva un vaiffeau Efpagnol : celui-ci s'éloigna promptement, paffa entre deux écueils, puis regagnant la haute mer, il efpéra s'échapper ; mais les Hollandais le fuivirent pendant deux jours, & le prirent après un léger combat. On donna la vie à ceux qui le montaient. C'était un bâtiment qui venait faire fa charge de provifions,

comme farine, lard, &c. qu'il devait porter à Arauco, & y donner avis si quelque vaisseau ennemi avait pénétré dans ces mers, pour qu'on armât tout de suite les vaisseaux de guerre de Lima, & deux autres qui se trouvaient dans le port d'Arica. La prise se nommait *El buon Jesus*, & était du port de soixante tonneaux.

Cette poursuite les éloigna de Sainte-Marie, qu'ils ne purent plus regagner à cause des vents contraires : ils résolurent de se rendre à *Val-Paraiso*; ils s'éloignerent ainsi du rendez-vous marqué, & ils ne revirent plus leur vice-amiral. Les officiers du vaisseau Espagnol leur apprirent que deux vaisseaux Hollandais, commandés par Simon de Cordes, avaient relâché à Sainte-Marie; que le capitaine étant descendu sur un promontoire du continent, vis-à-vis de l'isle, avec vingt-trois hommes, un renegat Espagnol les y avait attirés, & que les Indiens les croyant Espagnols, les y avaient tous tués; que les vaisseaux avaient été amusés par les promesses d'un gouverneur de la Conception, qui leur avait envoyé un capitaine pour semer des obstacles devant eux en paraissant les servir; mais que celui-ci leur faisant entrevoir ce qu'ils avaient à craindre, & leur ayant procuré des vivres, ils purent s'éloigner avant l'arrivée des vaisseaux Espagnols envoyés pour les prendre. Ils dirent aussi qu'on attendait

dans le pays les vaiſſeaux d'Olivier de Noort, dont on connaiſſait la force, & juſqu'aux noms de ceux qui les commandaient.

Noort s'avança vers *San-Yago*, dans le port duquel (nommé Valparaiſo) ils virent trois vaiſſeaux, mais le calme retarda leur courſe, & les Eſpagnols qui s'en apperçurent, ſe hâterent d'en enlever tout ce qui était de quelque prix. On les aborda enfin; on n'y trouva que des Indiens, dont on tua la plus grande partie & fit priſonnier le reſte. L'un de ces vaiſſeaux, nommé *Los-Picos*, était du port de cent ſoixante tonneaux; ce fut le ſeul que l'on conſerva; les autres furent brûlés : on y trouva quelques brebis, du ſuif, du vin dans des cruches, des porcs, trois chevaux, du beurre, des olives, des cocos, des pommes, & quelques peaux. Valparaiſo n'avait alors qu'une loge près du Havre : on y dépoſe les marchandiſes; le vin eſt expoſé ſur le rivage, parce qu'on n'y craint point la pluie. S. Yago eſt à dix-huit lieues de là, dans des campagnes abondantes en vins, en pommes, en coings, & où paiſſent de nombreux troupeaux de brebis. Ils apprirent dans ce lieu que deux Hollandais faits priſonniers ſur des vaiſſeaux qui les avaient précédés, languiſſaient dans la miſere à Lima; mais ils ne pouvaient les ſecourir.

Le premier Avril, les deux vaiſſeaux entrerent

dans le *Puerto Laguasco*, grande baie, rade sûre, sur les bords de laquelle on voit peu d'arbres, peu de maisons; mais on en découvre dans les campagnes fertiles qui sont au-delà. La riviere était trop basse pour qu'ils y pussent faire de l'eau; on ne put y trouver que de très-beaux melons d'un goût excellent, des raisins, des poules & des œufs. C'est là que Noort relâcha le capitaine & la plus grande partie de l'équipage du *Bon Jesus*, après leur avoir fait toutes les honnêtetés les plus propres à les engager à adoucir le sort des deux Hollandais de Lima. Il retint son pilote, qui lui apprit qu'il y avait trois navires de guerre prêts à faire voile dans le port de Lima, & lui fit connaître toutes les principales villes du Chili & du Perou, leurs richesses & leurs forces. *Chibue* (Chiloe) est, lui dit-il, une grande isle dont les bords sont habités par les Espagnols, où l'on trouve des brebis & de la laine dont on fait de bonnes étoffes. *Osorne* est une ville dans les terres, où l'on fabrique de ces étoffes & des toiles. C'est aussi l'occupation des habitans de *Vilal-Rica*, & elles sont l'objet d'un grand commerce. *Baldivia* est sur une riviere, près d'elle sont des mines d'or; on y scie des planches. Non loin de là sont les *Toltiins*, peuple qui fabrique des draps. *Impériale* était une grande ville Indienne, à six lieues dans les terres, où les Espagnols avaient répandu

beaucoup de ſang, & dont les Indiens avaient enſuite chaſſé l'évèque. La riviere qui l'arroſe, peut recevoir des vaiſſeaux à ſon embouchure. *Angol* en eſt à trente lieues : on y trouve de l'or, on y fabrique des étoffes. *Tuccabel* a une côte unie, ſans rade; elle n'eſt habitée que par les Indiens. *Arauco* eſt un fort gardé par quatre-vingts Eſpagnols, qui n'oſent s'en écarter. *La Conception* a une bonne rade & un fort bien gardé; on y trafique en or. *Siliao* eſt dans les terres; ſon ſol eſt riche en fruits : cent cinquante Eſpagnols la défendent. *S. Jago* eſt la capitale du Chili : on y commerce en vin, en ſuif, en fruits, en blés & en bétail : ſes habitans Indiens, ſont armés de lances & montent des chevaux qui courent en troupes dans les campagnes. *Coquimbo* eſt peuplée d'Eſpagnols, qui en ont détruit les anciens habitans : ſes environs ſont riches en or, en vin & en fruits. *Porto Moreno* eſt aujourd'hui déſerte : ſes environs ſont peuplés d'hommes errans, qui vivent de pèche, & donnent en tribut un poiſſon aux Eſpagnols. *Rio Loa* n'eſt habitée que par des pècheurs, ainſi que *Terrepaca*. *Piſſago* eſt un port déſert, où l'on embarque du vin. *Arica* a un fort de quatre canons : on y embarque l'argent qu'on tire des mines du Potoſe. *Ciloca* eſt le havre d'*Arequipa*, grande ville Eſpagnole, dans des campagnes abondantes en vin,

froment & fruits, & riches en brebis & en mulets. *Camana*, peuplée d'Espagnols, est riche en vins *Oconge* est une vallée couverte de vignobles. *Arica*, ville peuplée, située sur une colline. La *Nesca* est un bon port; il est peuplé d'Espagnols, dont le vin est le plus grand objet de commerce : c'est aussi la plus grande richesse d'*Ica*. *Paraco*, *Pisco*, sont des ports. *Chinca* fournit beaucoup de mercure; *Cangueta*, beaucoup de fromage, de fruits, de froment & de maïs. *Lima* est très-peuplée, mais n'est pas forte: son port est le *Callao*. Le sol de ce pays est si fertile, que quoiqu'il n'y pleuve pas, on y fait deux moissons par année, & que chaque épi rend le double de ceux d'Espagne. A dix-huit lieues de Lima, est une vallée remplie de sel, où on va le chercher en grosses pieces, & celui qu'on enleve est bientôt remplacé par d'autre. Plus au nord, est *Gavre*, riche en froment & en miel; *Baranqua*, qui n'a que des blés; *Guermei*, peuplé d'Indiens qui y commercent en charbon de bois. *Santa* est peuplé d'Espagnols: le pays est riche en froment, maïs, sucre, miel & autres objets de commerce. *Truxillo* a un port où l'on charge du miel, des conserves, du savon d'Espagne, du cuir, &c. Tel est le précis des discours du pilote Juan de Sant-Anal, très-instruit de l'état des colonies Espagnoles.

Olivier de Noort intercepta aussi des lettres qui lui apprirent que les Indiens s'étaient révoltés contre leurs tyrans, qu'ils avaient pris, rasé Baldivia, & emmené un grand nombre d'Espagnols prisonniers; mais qu'on venait d'y en envoyer deux cents autres pour relever les murs de cette ville. Que la ville d'*Impériale* était assiégée si étroitement, qu'on ne pouvait y entrer ni en sortir, & que la famine y régnait avec toutes ses horreurs. Ces Indiens guerriers combattent presque tous à cheval; quelques-uns ont des fusils. S'ils tuent un Espagnol, ils fendent son corps & en mordent le cœur, pour se venger des maux qu'ils leur ont apportés. Avant d'aller au combat, leurs chefs leur font de longues harangues, pour les exciter à la vengeance contre leurs tyrans, qu'ils nomment *Viracoche*; c'est-à-dire, *Ecume de mer.* Lorsqu'ils eurent détruit *Baldivia*, ils couperent la tête aux Prêtres, & disaient: *Maintenant les Dieux des Espagnols tirent à leur fin.* Ils verserent de l'or dans la bouche des morts, & disaient: *Nation avare, rassasies-toi de cet or qui t'a fait commettre tant de barbaries.*

Lorsqu'ils voulurent élire le chef qui devait marcher à leur tête, ils chargerent une poutre pesante sur l'épaule de ceux qui pouvaient y prétendre; quelques-uns la soutinrent cinq à six

heures. L'un d'eux la ſoutint vingt-quatre heures, & fut reconnu leur chef.

Le 7 Avril, les Hollandais brûlerent encore le vaiſſeau *Los Picos*, à moitié chargé de ſuif, qui en rendit l'incendie plus violent : ils firent voile au travers d'une brume épaiſſe, qui leur offrit un phénomene ſingulier. Les matelots eurent leurs habits tout couverts d'une eſpece de farine, comme ſi on les eût poudrés. Le pilote Eſpâgnol leur dit que cette aventure était ordinaire dans ces parages, qu'on nommait *Arenales*, ou ſablonneux.

L'on apprit que le *Bon Jeſus* avait eu cinquante-deux petites caiſſes d'or, que le capitaine avait fait jeter à la mer, pour que les Hollandais n'en puſſent profiter. On fit en vain les plus exactes recherches, on n'en retrouva qu'une livre, que le pilote Eſpagnol avait cachée dans ſon haut-de-chauſſe. Il déclara qu'il avait fait voile avec deux vaiſſeaux de guerre de Lima, qui tranſportaient de la farine & des ſoldats, & que le Bon Jeſus, devait encore charger de l'or à l'iſle *Sainte-Marie*, pour le porter à Lima. Les Hollandais s'applaudirent d'avoir cauſé tant de pertes à leurs ennemis, mais ils auraient bien voulu en profiter. Ils auraient pu faire une bonne capture dans l'iſle Sainte-Marie, s'ils avaient ſu qu'elle renfermait des mines; mais il n'était plus tems d'y revenir,

& l'on abandonna encore ces côtes dans la crainte de rencontrer les vaiſſeaux de guerre Eſpagnols qui les cherchaient. Ils voulurent enfin trouver l'iſle des *Cocos*, & ſe réſolurent à faire voile pour les Philippines, qui étaient à deux mille quatre cens lieues des côtes qu'ils quittaient.

On cingla donc vers ces iſles le 20 de Mai. Le 30 Juin, on jeta le pilote Eſpagnol à la mer, triſte récompenſe des lumieres qu'il leur avait données. Son crime était de ſe plaindre qu'on l'avait empoiſonné. Il était à plaindre de le croire ; mais cette erreur ne pouvait nuire aux Hollandais, & ſa mort était une cruauté inutile.

Le 15 Août, le gouvernail du Bon Jeſus ſe rompit, & le bâtiment fit eau de toutes parts ; on fut contraint de l'abandonner, après en avoir retiré l'équipage, les vivres, & deux pieces de canon. Bientôt on le vit couler à fond. On voguait ſur une vaſte mer depuis quatre mois, ſans voir la terre ; ce ne fut que le 15 Septembre au ſoir qu'on découvrit une des Larrons. Le lendemain les vaiſſeaux furent environnés de canots remplis de noix de cocos, de bananes, de cannes à ſucre, de poiſſons & autres rafraîchiſſemens, qu'on échangea contre du vieux fer ; ils étaient ſi preſſés par ces canots, qu'ils paſſerent ſur deux de ces canots, ceux qui

s'y trouverent se mirent à nager, releverent leurs canots, & n'y perdirent rien. Ce sont d'adroits Larrons, en effet; ils tromperent en diverses manieres. On achetait un panier rempli de cocos; au fond on ne trouvait que des feuilles ou des coquilles. Un d'entreux monta sur le vaisseau, arracha l'épée d'un Hollandais, s'élança dans la mer, & s'échappa; d'autres qui avaient volé, voyant qu'on allait tirer sur eux, plongeaient & ne se remontraient sur l'eau, que lorsqu'ils étaient hors de portée. Hommes & femmes semblent être amphibies, & vivre dans l'eau comme sur terre. L'un d'eux retira en plongeant, cinq morceaux de fer qu'on avait jeté à la mer, & en si peu de tems, qu'on ne se lassait point de l'admirer. Leurs canots ont quinze à vingt pieds de long, sur un pied & demi de large; leur voile est tissue de roseaux; ils sont très-commodes, bons bouliniers, & ne revirent point pour louvoyer. Les femmes n'ont pour vêtement que quelques feuilles d'arbres à leur ceinture; leurs cheveux sont longs; ceux des hommes sont courts; leur couleur est tanée; ils sont grands, gras, fort amis du plaisir: plusieurs avaient le nez creusé, & un trou en place de bouche; effets qu'on attribuait à la petite vérole.

Cette isle parut être l'isle de *Guana*, & avoit vingt lieues de tour: suivant les Espagnols, il

en eſt pluſieurs autres dans ces parages ; après qu'on s'y fût rafraichi , on reprit la route des Philippines. Ce fut le 14 Octobre à ſix heures du matin, qu'ils les découvrirent. Sur le midi, ils crurent voir le détroit de Manille, & y vinrent jeter l'ancre ; il avait en ce lieu trois lieues de large ; ils y pénétrerent le lendemain : vers le Nord, ils remarquaient un pic aigu & fort élevé : au Couchant, ils ne découvraient que des terres : là, ne ſachant où ils étaient, ils jeterent l'ancre encore, & remonterent en chaloupe une belle riviere bordée d'arbres, entre leſquels ils virent des huttes d'Indiens très-pauvres, auxquels ils firent préſent de toiles & de couteaux, qu'ils parurent eſtimer aſſez peu. Ils vinrent cependant au vaiſſeau, & y apporterent des fruits.

Un grand canot parut, dans lequel était un Eſpagnol ; il n'oſa d'abord s'approcher ; mais de Noort ayant fait arborer le pavillon d'Eſpagne, & habiller un matelot en moine, il monta ſur le vaiſſeau, où on le reçut bien. On ſe dit Français, & qu'on allait commercer à Manille : ſur cet indice, l'Eſpagnol leur apprit qu'ils étaient dans la *Baia-Baia*, à ſept ou huit lieues au Nord du détroit qu'ils cherchaient, & que le pays était abondant en vivres. Il fit venir du riz, des poules, des porcs, autant qu'on en ſouhaitait ; mais les Indiens ne voulurent être payés qu'en argent.

Pluſieurs

Plusieurs de ces Indiens étaient nuds, d'autres avaient un vêtement de toile ; quelques-uns portaient un habit à l'Espagnole ; les principaux ont la peau découpée artistement, & d'une maniere singuliere ; ils sont sans armes, & les Espagnols les maîtrisent à leur gré : chacun d'entr'eux leur paye trois réales par tête, dès qu'ils ont vingt ans. Un prêtre & quelques Espagnols habitent ces contrées, & reçoivent ce tribut.

On fit des présens à l'Espagnol qui avait procuré des vivres, & il se retira. Bientôt après vint un capitaine & un moine, & le premier montant sur le vaisseau, voulut voir la commission du roi d'Espagne : on lui montra celle qu'on avait du prince Maurice : il fut étonné ; car il croyait que ces deux vaisseaux venaient d'Aquapulco. Le général retint ce capitaine, parce qu'il avait un matelot à terre ; il le renvoya dès qu'il eût reçu son matelot, mais il ne reçut plus de vivres, & on prit la route du détroit, vers lequel on saisit une barque abandonnée à leur vue, où l'on trouva vingt-cinq mesures de ris, & sept cents poules. On la fit couler à fond, & on entra dans le détroit ; la brume s'épaissit, & l'on vint mouiller sur la côte occidentale de l'isle *Capul*, derriere un cap, dans une grande baie de sable, où l'on vit un village que ses habitans venaient d'abandonner. On ne vit paraître per-

fonne ; quelques coups de canon amenerent un Chinois d'un autre village ; mais on ne put rien comprendre à fes fignes, finon qu'il reviendrait le lendemain, & apporterait des rafraîchiffemens. On lui fit des préfens ; mais il ne tint pas fa promeffe. Cependant un matelot, qui était joueur d'inftrumens, s'enfuit, un pilote Indien fe fauva, un Negre s'échappa, & on eut la barbarie de caffer la tête à fon compagnon pour ne pas s'expofer à en être trahi : des hommes enlevés par force à leur patrie, devaient-ils fe dévouer à vivre & mourir pour leurs tyrans ?

Noort defcendit à terre avec 32 hommes, & mit le feu à quelques villages abandonnés ; ils étaient formés de cinquante à foixante maifons chétives, conftruites de nates & de paille, élevées de la hauteur d'un homme au-deffus du fol. Nulle part on ne put découvrir des hommes, qui avaient fui dans les bois ; mais on trouva trente mefures de riz dans un lieu retiré.

On mit à la voile le 7 Novembre, & on cingla vers Manille. Diverfes ifles parurent au couchant, à égale diftance l'une de l'autre, ce qui jetta dans l'embarras les Hollandais, qui cherchaient à les reconnaître ; mais le 5, ils prirent un canot qui portait neuf Indiens qu'ils ne purent entendre ; ils en garderent deux pour leur indiquer le chemin de Manille. Ils demeurerent

le lendemain à l'abri des vents contraires, derriere la pointe d'une iſle, près de laquelle on entendit tirer un coup de fuſil. Ce coup fit armer la chaloupe pour ſe rendre vers le lieu d'où il venait de partir : ils y trouverent une barque Eſpagnole, dont les conducteurs s'étaient enfuis dans les bois. Un de ceux-ci, qui était Eſpagnol, vint cependant parler aux Hollandais, qui l'ayant raſſuré, l'engagerent à venir au vaiſſeau. Il dit qu'ils venaient de Manille, qu'ils allaient à Soubon, où l'on raſſemblait une petite armée pour venger l'irruption & les vols que ſes habitans étaient venus faire dans les Philippines. La barque fut coulée à fond, après qu'on en eût tiré un demi baril de poudre, des balles de plomb, & du fer.

Le 7, on découvrit une voile, & on la prit; c'était une jonque Chinoiſe, conduite par ſept hommes de cette nation, & portant deux cents meſures de ris, avec des coquilles & du plomb. Elle ſe rendait à Manille, & était du port de cent à cent vingt tonneaux ; ſes ancres étaient de bois, & ſes voiles de nates ou de roſeaux. Le maître était de Canton, le pilote d'Emoui, & ils connaiſſaient très-bien ces contrées & les routes qu'on doit ſuivre. Ils furent d'un grand ſecours aux Hollandais, & ſans eux, jamais peut-être ils n'euſſent pu achever leur voyage. Noort les fit

monter ſur ſon navire, & envoya dix ou douze de ſes gens dans la jonque, qui avec cinq Chinois, firent la manœuvre néceſſaire.

Le calme les retint dans ces mêmes lieux, & on employa ce tems à queſtionner les Chinois, ſur l'état de Manille. Ils dirent qu'il y avait deux grands vaiſſeaux de la Nouvelle Eſpagne, & un batiment Flamand, acheté à Malacca, dans Cavité, qui était le port de Manille, & que ce port était défendu par deux forts, alors ſans canons & ſans ſoldats; que les maiſons de Manille étaient fort ſerrées, qu'elle était ceinte d'un rempart ſoutenu par un mur; que dans ces fauxbourgs, on comptait quinze cents Chinois occupés aux manufactures & au commerce; qu'il y venait annuellement plus de quatre cents vaiſſeaux de la Chine, chargés de ſoies & autres marchandiſes, qu'ils échangeaient contre de l'argent; qu'on y attendait deux vaiſſeaux du Japon, chargés de fer, & de proviſions de bouche. Ils apprirent encore que devant la baie de Manille, il y avait une petite iſle nommée *Marabilla*, ſituée à quinze lieues de la ville, où l'ancrage eſt bon, & d'où l'on peut reconnaître le pays, & en découvrir les diverſes ſituations.

On leva l'ancre le 10, & dans le jour qui ſuivit, on ſe trouva ſur la côte d'une grande iſle nommée *Banklingle*. Les Hollandais y mouil-

lerent, & y firent de l'eau. De là, ils découvrirent deux barques, chargées de porcs & de poules, que les Indiens portaient en tribu à Manille. Les Hollandais s'en saisirent, & donnerent aux Indiens quelques morceaux de toile, avec une lettre au gouverneur de Manille, où il l'avertissait qu'il irait le visiter. Ces vivres leur furent d'une grande utilité ; ils n'en pouvaient trouver dans le pays, que leur vue rendait désert.

Barklingle est une isle élevée, qui a douze ou quinze lieues de circuit ; elle est peuplée d'Indiens soumis aux Espagnols. On la quitta le 16, jour heureux encore pour les Hollandais, qui prirent deux canots, où ils trouverent trente porcs & cent poules ; on renvoya les Indiens qui les portaient à Manille, avec une lettre par laquelle on priait le gouverneur de Manille de ne pas prendre en mauvaise part l'usage qu'on faisait des tributs qui lui étaient destinés, *puisque le seigneur en avait à faire*. Le vent repoussa les vaisseaux vers l'isle qu'ils avaient quittés depuis six jours. On y trouva des barques & des champans qu'on envoyait à Manille, & de Noort envoya sa chaloupe & son canot pour les enlever ; ce dernier s'empara d'une barque, dont l'équipage s'enfuit dans les bois : c'était un champan Chinois tout neuf, couvert de nates : on y trouva

encore une partie des ornemens d'un prêtre qui s'était échappé. Mais la même nuit, on perdit le champan dont on s'était emparé auparavant: fans doute que les Chinois qu'on y avait laiffés, couperent la gorge aux Hollandais qu'on y avait envoyé, & qu'ils s'enfuirent enfuite.

Le 22, on vit une voile qui venait de Manille, & on cingla fur elle. Elle n'attendit pas les Hollandais, s'approcha dn rivage, & y échoua; l'équipage s'enfuit avant qu'ils puffent aborder: c'était une frégate conftruite à la maniere des galeres; on la coula à fond.

Enfin on parvint à fe rendre dans la baie de Manille. On en vit l'entrée, large de quatre à cinq lieues, & au-dedans une ifle ronde en forme de chapeau. Les vaiffeaux ne purent gagner l'ifle Marabilla ou Mirabilis; ils jeterent l'ancre au Couchant de la baie, devant un pays prefque défert & point cultivé. On affembla là le confeil de guerre, qui décida qu'on demeurerait dans ces parages, à caufe du vent conftamment contraire qui y foufflait. On apprit dans ces lieux que l'ifle Luçon était auffi grande que l'Angleterre & l'Ecoffe enfemble; qu'autour d'elle étaient plufieurs ifles affez grandes auffi, payant tribut aux Efpagnols, nourriffant des hommes fans induftrie, peu intelligens, pauvres, & nuds; que ces ifles n'avaient pas de grandes richeffes par

elles-mêmes, mais étaient très-fréquentées par les navigateurs & les commerçans.

Le 3 Décembre, l'amiral étant à l'ancre, & le yacht ſous voile, ils découvrirent un grand vaiſſeau qui venait de l'Océan; le yacht le pourſuivit, le prit & l'amena. Il venait du Japon, & était chargé de fer & de proviſions; il était du port de cent dix tonneaux, d'une figure ſinguliere, plat à l'avant, ayant des voiles de nates qu'on hiſſait par le moyen d'une poulie; ſes ancres étaient de bois, ſes cables de paille. Les Japonois ſavent s'en ſervir avec adreſſe. Noort fit des careſſes au capitaine, qui était Japonois; il portait une longue robe comme les Polaques, d'une étoffe légere à feuillages & à fleurs, ouvragée très-artiſtement. Sa tête était raſe, hormis ſur le cou. On le reconduiſit ſur ſon vaiſſeau, en le laiſſant libre. Il demanda un pavillon & un paſſeport qu'on lui donna au nom du prince Maurice; on y ajouta trois fuſils & quelques pieces de toiles; il fit des honnêtetés à ſon tour, & donna aux Hollandais de la farine, des poiſſons, & un jeune Japonois, habillé à la mode du pays.

On ſut de lui que le Japon, autrefois appellé Chryſe ou Zipengri, était un aſſemblage d'iſles, ſéparées par des golfes & des canaux, qui regarde la Nouvelle Eſpagne à l'Orient, la Tar-

tarie au Nord, la Chine au Couchant, l'Océan & des terres inconnues au midi; que cet empire eſt formé de ſoixante-ſix petits royaumes qui reſſortiſſent de trois rois, dont le plus puiſſant eſt celui du Japon, qui ſeul commande à cinquante-trois de ces petits états, leſquels ſe ſubdiviſent encore; car le roi de Meaco, dépendant de Japon, a ſous lui vingt-quatre petits rois ou chefs. Le ſecond en puiſſance eſt Ximo, qui commande à neuf rois. Le plus faible eſt *Xicoum*, qui n'en contient que quatre.

Il n'y avait autrefois qu'un ſeul roi au Japon, qu'on nommait *Vo* ou *Daïr*; mais celui-ci, avili par la moleſſe, fut ſubjugué par le Cubo, qui le laiſſa jouir du titre de ſouverain, & en exerça les droits. Le monarque réel du Japon ſe nomme aujourd'hui *Taico* ou *Taicoſama*. Il a fait élever un palais admirable, bâti d'un bois rare, tapiſſé de mille nates & tapiſſeries bordées de damas, de velours & d'or. Au-devant eſt un beau théâtre où l'on joue des comédies; ſur ſes deux côtés ſont deux hautes tours.

Méaco, qu'on dit être la capitale du Japon, avait, dit-on, autrefois vingt-une lieues de circuit; mais les guerres l'ont fait décheoir. Après elle eſt *Oſſacaïa*, la plus riche peut-être de l'Orient. Parmi ſes habitans ſont des commerçans extrêmement riches. *Coyo* eſt le lieu où l'on en-

ſévelit les princes : cette ville eſt conſacrée à un Bonze ; ſi un prince n'y peut être enterré, on y envoye du moins une de ſes dents.

L'air du Japon eſt ſain ; le froid y eſt très-vif, & l'on y voit beaucoup de neiges : le pays eſt montueux & très-fertile ; il eſt riche en métaux ; parmi les arbres qu'on y trouve, il en eſt de ſemblables à ceux d'Europe : les cedres ſurtout y ſont très-grands & très-gros. Des troupes de chevaux, de brebis & de bœufs y paiſſent dans les campagnes cultivées ; le loup, le cerf, le ſanglier ſe multiplient dans ſes déſerts. On y voit des faiſans, des tourterelles, des cailles, des poules. La chaſſe y fournit beaucoup à la nourriture de l'homme ; ils ont un grand nombre d'animaux domeſtiques, mais ils répugnent à les manger. Ils ont beaucoup de poiſſons ; l'huile de baleine leur ſert en place de celle d'olive, ou du beurre qu'ils n'ont pas.

On y voit deux grandes montagnes : l'une s'éleve dans les nues, & ſe nomme *Figenoiama* ; l'autre eſt un volcan toujours vomiſſant des flammes.

Les Japonais ſont intelligens, ſubtils, point médiſans, point voleurs ; la pauvreté n'y eſt pas honteuſe ; les menaces y ſont punies de mort : on n'y a point de priſons, & l'exécution ſe fait tout de ſuite ; on ne ſaiſit point le coupable ſans

crainte ; ſouvent il ſe défend avec intrépidité ; ſi c'eſt un noble, le peuple aſſiege ſa maiſon, & on lui ordonne de ſe tuer lui-même : ſouvent il ſe fait donner la mort par ſes domeſtiques, qui après lui avoir fendu le ventre, ſe tuent quelquefois ſur ſon cadavre.

Ils mépriſent la vie ; quelquefois un enfant grondé par ſon pere ſe donne la mort à ſes yeux. Ils ſont ſains & vigoureux, ont peu de barbe, & laiſſent croître leurs cheveux. Pour ſe ſaluer, ils ôtent leurs ſouliers, & s'aſſeyent pour recevoir ceux qu'ils reſpectent ; ils quittent leurs manteaux pour ſortir ; on le reprend quand on rentre, & l'on ôte ſes chauſſes. Les dents & les cheveux noirs y ſont une beauté. Les femmes enceintes ſe preſſent d'une large ceinture ; lorſqu'elles ſont accouchées, on porte l'enfant à l'air, on le lave dans l'eau froide, on tient la mere à la diette. Ils s'aſſeyent & ſe couchent ſur des nates ; de petits bâtons leur ſervent de fourchettes, & lorſqu'ils prennent leurs repas, ils ſe déchauſſent avant de ſe placer ſur les nates ; les pauvres vivent de poiſſons, de ris & de végétaux. Les riches ſont moins ſobres ; on change de tables en changeant de ſervice ; on y ſert des confitures accumulées en pyramides dorées, garnies de branchages de cedre. L'eau eſt leur principale boiſſon.

Leur teint eſt brun ; ils ſont patiens dans le

travail & dans leurs affaires, mais non dans les injures ; ils s'accoutument dès leur jeuneſſe à ſouffrir la faim, la ſoif, le froid, la fatigue, vont tête nue, peu vêtus dans tous les tems : ils ſavent cacher leur haine pour aſſurer leur vengeance.

Ils font un grand commerce en ris & en perles groſſes, rondes & de couleur rouge, qu'on y eſtime plus que les perles blanches. On y troque beaucoup de pierres précieuſes & d'or. On ignore les revenus du Prince, mais on doit préſumer qu'ils ſont très-conſidérables. Faxiba était ſi puiſſant, qu'il avait réſolu de porter la guerre en Chine, & avait fait abattre des arbres pour conſtruire deux mille vaiſſeaux de tranſport. S'il eût eu le tems d'exécuter ſon projet, il aurait donné de l'embarras aux Chinois, dont les ſoldats ſont plus nombreux, mais bien inférieurs en courage aux Japonois.

L'autorité du Prince n'était pas fondée ſur des revenus fixes, mais ſur le reſpect qu'il imprimait & l'affection qu'il inſpirait : toutes les terres y ſont fiefs ou arrieres-fiefs ; tous ſont dépendans du monarque, qui était prince de Tenſe, & qui les ôte & donne comme il lui plaît. Le gouvernement y eſt expoſé à des révoltes, parce qu'il y a un ſouverain de droit & un de fait, qui ſont toujours ennemis ſecrets ; & encore, parce qu'il y a un trop grand nombre de rois qui ſe ſont ſuccédés rapidement. Mais Faxiba a affaibli

les princes inférieurs, en les destituant souvent, en leur faisant preter serment de fidélité, en leur imposant un tribut. Il occupa sans cesse le peuple à bâtir des châteaux, des églises, des forteresses, de grandes villes.

L'empire a trois grands magistrats : l'un, nommé *Zazo*, est comparé au pape, & administre les choses sacrées ; le second, est le *Sco*, chargé des affaires civiles ; le troisieme, est le *Cubacama*, qui fait la paix ou la guerre. Le peuple est divisé en cinq ordres : les employés par le prince forment le premier, les prêtres le second, le troisieme sont les gens riches ou aisés, le quatrieme les gens de métiers & les matelots, le cinquieme les manouvriers.

La mort & le bannissement y sont les seuls supplices des criminels : ceux qui sont condamnés à mort sont exécutés par l'épée.

Les prêtres y sont divisés en onze sectes, toutes réunies à n'admettre ni la providence, ni l'immortalité de l'ame : ils s'en expliquent librement avec les gens du moyen état ; avec le peuple, ils parlent de l'enfer & de la vie à venir. Ils ont des maisons magnifiques où ils vivent en communautés, & forment diverses académies. Ils oserent soutenir la guerre contre le prince, qui en détruisit un grand nombre.

Les principaux Dieux des Japonois sont les

Fotaques & les *Camis*. Les premiers ont mérité ce rang par leur vie auftere, & on les prie pour les chofes qui regardent une autre vie; les feconds y font parvenus par de belles actions, & on les invoque quand il s'agit de cette vie. D'autres adorent le foleil & les étoiles; quelques-uns n'adorent que le ciel; un plus grand nombre reconnoît quelque chofe de divin dans les cerfs ou autres animaux. *Amida* eft encore un des Dieux les plus honorés : il y a des hommes qui vont fe renfermer pour leur vie entre quatre murailles, n'ayant de l'air, de la lumiere que par un petit trou, dans l'efpoir que ce genre de vie les rendra dignes de s'approcher de ce Dieu. D'autres fe jettent à la mer avec de groffes pierres attachées à leurs bras & à leurs jambes, pour aller le vifiter.

Il y a une fecte parmi eux qui fait profeffion de ne croire que ce qu'elle voit ou touche. Revenons à notre voyage.

Le 9 Décembre, le yacht ayant doublé le cap, derriere lequel les Hollandais s'étaient mis en fûreté, croifa dans ces parages & en revint, deux jours après, avec une barque chargée d'un vin qui avait prefque le goût d'une eau-de-vie qu'on fait avec le cocos. On le diftribua fur les deux vaiffeaux. On prit, peu de jours après, des barques chargées de poules & de ris; mais le 14 au matin, on vit fortir du

détroit deux grands navires qui parurent les chercher : on prépara promptement l'artillerie, & on ſe diſpoſa à les recevoir. L'amiral de Manille, ſans s'arrêter à faire des bordées, vint accrocher le vaiſſeau de Noort; une partie des Eſpagnols s'élancerent ſur ſon bord avec fureur, armés de caſques & de boucliers dorés, & criant à tue-tète : *Amenez, chiens, amenez.* Les Hollandais deſcendirent ſous le premier pont, & les Eſpagnols ſe crurent vainqueurs, car ils étaient ſept contre un; mais bientôt pluſieurs tomberent ſur le tillac, percés à coups de pique ou de mouſquets. Les deux vaiſſeaux ſe lâcherent pluſieurs bordées, les Hollandais ſe défendaient avec courage & les Eſpagnols commencerent à ſe ralentir. L'amiral de Manille s'en apperçut; il deſcendit ſous le pont, & menaça de mettre le feu aux poudres, s'ils ne combattaient avec plus d'ardeur : cette menace releva leur courage, & des bleſſés étendus ſur le pont, ſe releverent pour retourner au combat : mais leurs efforts ne furent pas heureux, ils n'en firent plus que pour s'éloigner; ils parvinrent à ſe déborder, & l'inſtant après leur vaiſſeau coula à fond. L'équipage diſperſé ſur les ondes criait en vain *Miſéricorde* : d'abord les Hollandais occupés à éteindre le feu qui s'était mis à leur navire, ne les écouterent pas ; & lorſqu'ils n'eurent plus rien à craindre, bien loin de chercher à

ſauver ces malheureux, ils ſe plaiſaient à rendre leurs efforts inutiles, & à les forcer à ſe noyer. Ils trouverent dans la poche des morts de petits billets de recommandation à divers ſaints & ſaintes qui devaient éloigner le danger de ceux qui les portaient.

Le vice-amiral Eſpagnol fut plus heureux; il enleva l'yacht trop faible pour ſe défendre, & le conduiſit dans le port de Manille. Noort eut ſept hommes tués & vingt-ſix bleſſés; les Eſpagnols avaient cinq cents hommes dans leurs deux vaiſſeaux, qui étaient des gallions deſtinés à faire le voyage du Mexique. Ils réuſſirent dans une partie de leur deſſein, car Noort n'ayant plus que quarante-huit hommes ſur ſon bord, parmi leſquels la moitié étaient bleſſés, ne crut pas devoir reſter plus long-tems dans ces parages, & prit la route de Borneo pour y rafraîchir ſon équipage & radouber ſon vaiſſeau. Il découvrit l'iſle de Bouton le ſeize Décembre : elle a cent ſoixante lieues de long, & eſt ſoumiſe aux Eſpagnols.

Dix jours après, les Hollandais ſe trouverent dans la grande baie de Borneo : de petites iſles peuplées de pêcheurs en défendent l'entrée; l'eau y eſt baſſe & la mer calme : les habitans vinrent en foule échanger leur poiſſon contre de la toile.

La ville où réſide le roi eſt à trois lieues de là,

fur la riviere. Noort y envoya un préfent au Prince, lui fit dire qu'il ne venait que pour prendre des vivres & faire de l'eau ; il lui offrit fes fervices. Le lendemain on vit arriver des pirogues remplies de fruits, de poules, de poiffons & d'eau douce, qu'on paya avec de la toile de Chine; car les Infulaires ne voulaient point de celles de Hollande. Cependant le roi craignît que le vaiffeau ne fût Efpagnol, il envoya s'en affurer, & defira voir un des hommes qui le montaient; on promit de lui en envoyer un, pourvu qu'il laiffât un ôtage.

Pendant ce tems, on chercha s'il n'y aurait point quelque objet d'un commerce lucratif dans cette ifle. On fut qu'il n'y avait pas d'épiceries, mais qu'on y trouvait un peu d'excellent camphre. Des marchands Chinois établis à Patane, fur la côte de Siam, effayerent de trafiquer avec les Hollandais. Le pays où ils s'étaient établis eft difficile à fubjuguer; il y a un bon port, d'où ils vont commercer avec ceux qu'ils peuvent craindre, & voler ceux qu'ils ne craignent pas : on leur acheta du poivre. On s'occupait de cet achat, lorfque le pilote Chinois qu'on avait pris aux Philippines vint dire à Noort de fe tenir fur fes gardes, & que les gens de Borneo s'empareraient de fon bâtiment s'ils le pouvaient. Un autre Chinois qui fe réfugia dans le vaiffeau, l'avertit qu'on

qu'on aſſemblait beaucoup de gens à Borneo, & y faiſaient de grands préparatifs. Ces avis obligerent de ſe mettre en état de défenſe.

Le premier Janvier 1601, on vit plus de cent pirogues s'aſſembler derriere un promontoire: l'une d'elles ſe détacha pour échanger du poivre contre des armes. On fit l'échange, & dans l'inſtant une autre pirogue, qui portait quatre-vingts hommes la plupart cachés ſous des nattes, apporta un bœuf & des fruits, que le roi, dit-on, envoyait en préſent; & auſſitôt ils ſe hâterent de ſe guinder ſur le vaiſſeau. On s'y oppoſa; ils voulurent employer la force, mais ils s'arrêterent lorſqu'ils virent qu'on allait mettre le feu au canon: ils conſentirent à ne laiſſer monter que deux ou trois des leurs, & à s'éloigner enſuite. Ceux qui monterent voyant les préparatifs qu'on avait fait, s'apperçurent que leur complot était découvert, & tâcherent de détruire les ſoupçons. Ils dirent que ces pirogues étaient raſſemblées pour donner une fête.

Les Hollandais répondirent par des civilités froides à cette excuſe peu vraiſemblable; ils firent des préſens pour le roi, pour ſon tuteur, pour eux-mêmes, & les Inſulaires ſe retirerent. On a ſu depuis qu'un Chinois de Patane avait formé ce deſſein perfide.

Dans la nuit du 2 au 3 Janvier, trois nageurs

vinrent devant le vaiſſeau pour couper le cable & faire échouer le navire ſur le rivage, car il n'y avait qu'une ſeule ancre qui le retint. On tira ſur ces nageurs, qui ſe retirerent : ils avaient réuſſi auparavant à couper l'hanſiere qui retenait près du vaiſſeau une pirogue qu'on leur avait achetée, & à l'emmener. Il fallut en acheter une autre.

Borneo eſt la plus grande iſle de ces mers. La ville de ce nom eſt ſituée dans un marais, & l'on va d'une maiſon à l'autre dans des pirogues : on y en compte deux ou trois cents ; au dehors ſont des campagnes & des jardins. L'iſle eſt bien peuplée ; les hommes y ſont grands & robuſtes ; ils ſont toujours armés d'arcs & de longues fleches ; ils en ont vingt à trente dans leurs carquois, & toutes ſont empoiſonnées : la moindre bleſſure en eſt mortelle. Ils ſont mahométans, & par cette raiſon, on ne trouve point de lard dans leur iſle. Ils ont pluſieurs femmes & en ſont fort jaloux : ils en menerent ſur le vaiſſeau, mais dès qu'on les approchait la colere ſe montrait dans leurs yeux : leur teint eſt brun ; une piece de toile eſt roulée autour de leur corps ; ils portent un turban de toile de coton. Les ſeigneurs ſont vêtus avec magnificence.

On dit que l'iſle n'a que deux cents trente lieues de tour ; d'autres lui en donnent deux

milles : elle eſt abondante en beſtiaux & en ris, produit le meilleur camphre, de l'or, des bézoarts, des diamans, quelques muſcades, de la cire & du bois de ſapan qui ſert aux teintures. Il y a pluſieurs ports & diverſes bourgades. Les maiſons ſont de bois, élevées ſur des piliers, & ſe tranſportent ſelon la volonté ou les craintes des habitans. Dans le centre de l'iſle les habitans ſont idolâtres.

Le 3 Janvier, les Hollandais virent derriere eux un vaiſſeau à l'ancre : c'était un champan qui venait du Japon & allait à Manille : la tempête l'avait jeté hors de ſa route; ſon capitaine était né en Portugal. Il rapporta qu'il était arrivé au Japon un grand navire Hollandais, dont une grande partie de l'équipage était morte de faim, de miſere ou de maladie; il ne lui reſtait que quatorze hommes, avec leſquels il était entré dans un port ſûr, où l'empereur leur avait permis de conſtruire un plus petit bâtiment, ſur lequel ils ſe propoſaient de faire voile. C'était le vaiſſeau amiral de la flotte de Verhagen : il était de cinq cents tonneaux, monté de beaucoup de canons, chargé de marchandiſes & de pieces de huit. Noort donna à ce capitaine un pavillon & un paſſe-port, & en acheta quelques vivres.

Noort ſortit de la rade de Borneo deux jours

après, mais il ne put se débarrasser des isles qui couvrent la baie; il n'en sortit que le 16 Janvier, aidé d'un pilote qu'il prit sur une jonque de Johor. Le 28, il arriva devant Joartam, dans l'isle de Java. Il y radouba son vaisseau; il y prit des rafraîchissemens, mais il n'y avait nul objet de commerce. Les Hollandais espérerent quelques jours qu'on leur y fournirait des fleurs de muscade; ils s'apperçurent bientôt, par des délais affectés, que les Portugais qui les leur avaient offertes, ne cherchaient qu'à gagner du tems pour les perdre; & dans l'état de faiblesse où ils se trouvaient, il n'était pas difficile d'y réussir. Ils se hâterent de préparer tout pour leur départ.

Joartam n'est point ceinte de murs : on y compte mille maisons toutes bâties en bois. Son roi fait sa demeure ordinaire à Passaruan. Le grand pontife des Indiens de Java réside à Joartam : c'était alors un homme de cent vingt ans, qui entretenait plusieurs femmes pour le réchauffer & le nourrir de leur lait : seule nourriture qu'il put prendre. Il était ennemi des chrétiens, mais le roi les laissait en pleine liberté.

Le 4 Février, les Hollandais remirent à la voile, & emmenerent avec eux un pilote Mâlais & un Portugais, pour se faire montrer la route du détroit de Balambuam. Le lendemain,

ils découvrirent un vaiſſeau échoué ſur des rochers C'était le gallion de Malaca, bâtiment énorme de mille à douze cents tonneaux, & de ſix à ſept cents hommes d'équipage : on y en voyait encore quelques-uns. Les Hollandais ſoupçonnerent qu'il avait été armé pour courir ſur eux, & ils s'en éloignerent, ſans s'informer s'ils pouvaient être de quelque ſecours aux malheureux qu'ils y voyaient encore. Ils traverſerent heureuſement le détroit entre Baly & Java, & continuerent leur route vers l'Europe, ſans qu'il leur arrivât d'aventures remarquables..

La nuit du 24 Avril, ils virent du feu devant eux, & dès le matin ils découvrirent la terre, qui était à quatre lieues ; il leur parut que c'était le Cap de Bonne-Eſpérance. Deux jours après, ils arriverent à Sainte-Helene, où ils firent de l'eau & prirent beaucoup de poiſſons. Il y avait des chevres & des oiſeaux, mais ſi ſauvages, qu'ils ne purent en atteindre aucun : les ſeuls fruits qu'ils y trouverent furent des figues & des dattes : ils en partirent le 30.

Le 16 Juin au matin, ils découvrirent ſix voiles vers le nord. C'était la flotte d'Amſterdam, commandée par Heemskerk : elle allait aux Indes Orientales. Noort entra dans la ville de Rotterdam le 26 Août 1601. Il y avait près de trois ans qu'il en était parti.

VOYAGE
DE GEORGE SPILBERG.

Notre flotte était composée de six vaisseaux équipés par les directeurs de la compagnie des Indes Orientales : leurs noms étaient le *Grand-Soleil*, la *Grande-Lune*, le *Chasseur*, l'*Eole*, l'*Etoile du matin*, & la *Mouette*, yacht d'Amsterdam, ainsi que les trois premiers vaisseaux. George Spilberg en reçut le commandement ; il devait se rendre aux Moluques par le détroit de Magellan. Cette flotte partit du Texel le 8 Août 1614.

Deux mois s'écoulerent, sans qu'il nous arrivât rien de remarquable. Le 23 Octobre, nous vîmes deux isles du Cap Vert. Le 9 Décembre, nous nous trouvâmes au-delà des bancs dangereux des Abrolhos, & trois jours après nous découvrimes les côtes du Brésil : le terrain est bas près du rivage ; il s'éleve en collines plus ou moins pointues, en s'éloignant de la mer. Nous côtoyâmes la terre jusqu'à l'embouchure de Rio-Janeiro, distinguée par trois petites isles, & vînmes mouiller à Ilas-Grandes, entre deux isles couvertes

d'arbres; nous pêchâmes & trouvâmes fur une isle voifine deux petites huttes, & beaucoup d'offemens humains fous un rocher.

Nous allâmes faire de l'eau à l'embouchure d'une riviere dans le continent, & abattre du bois dans une isle. Le *Chaffeur* devait nous protéger dans ce travail : les premiers qui defcendirent à terre entendirent beaucoup de bruit pendant la nuit qu'ils furent forcés d'y paffer : on y renvoya deux chaloupes. Au foleil levant, nous entendîmes le *Chaffeur* tirer fon canon fur le rivage, & nous envoyâmes y porter du fecours : il était trop tard. Nous apprîmes que les Portugais avaient pris nos chaloupes fur le bord, & maffacré ceux qui les montaient. Nous les pourfuivîmes dans nos chaloupes, mais la vue de deux frégates Portugaifes nous fit revenir à nos vaiffeaux.

Cependant, avant de quitter ces côtes, il était néceffaire de faire notre provifion d'eau : nous retournâmes donc au rivage, mais mieux armés, & avec plus de précautions. Nous réuffîmes, fans effuyer aucun malheur, & nous partîmes après nous être fixé des rendez-vous en cas de féparation. On devait s'attendre à la baie de Cordes, dans le détroit de Magellan, pendant fix ou fept jours, au bout defquels on devait continuer fa route vers l'isle Lamochie, (Mofchia) dans la

mer du ſud. Mais les maladies ſe répandant parmi nos équipages, elles nous obligerent de chercher la baie de Saint-Vincent pour y trouver des rafraîchiſſemens; car le détroit de Magellan eût été dangereux à traverſer avec un équipage faible & malade.

Le 17 Janvier 1615, on découvrit une grande fumée qui s'élevait d'une terre qu'on ne connaiſſait point. On réſolut de la viſiter : ſeize ſoldats furent mis à terre avec leurs armes & des verroteries, afin de voir ſi l'on y pourrait trafiquer. Bientôt on vit un grand nombre de Portugais ſur le rivage & dans les bois qui le bordent : ils crierent qu'on n'envoyât qu'un homme, qui s'y rendit à la nage; il ſe poſta ſur un rocher, & voyant venir à lui un grand nombre de Portugais & de Sauvages armés d'arcs & de fleches, il leur cria à ſon tour de n'envoyer qu'un homme vers lui. L'un d'eux s'approcha, demanda d'où nous venions ? De Flandres, répondit notre homme. Ce que nous cherchions ? Des rafraîchiſſemens, dit encore notre pilote. Où nous allions ? A Rio de la Plata. Le Portugais lui dit qu'il ſavait bien qu'il y avait une défenſe ſévere de commercer avec eux; mais que ſi nous voulions tenir la choſe ſecrette, & ne point aller à Saint-Vincent, ils nous fourniraient le lendemain les choſes dont nous avions beſoin.

Après ces informations, nous laiſsâmes le Chaſſeur à l'ancre dans le même lieu, & vînmes chercher une baie pour nous y arrêter. Nous en trouvâmes une telle que nous la déſirions. Bientôt après, nous vîmes ſortir de la ville de *Sanctus*, peu éloignée, diverſes perſonnes dans un canot avec une banniere blanche : nous leur dîmes ce que nous cherchions, & ils nous dirent d'écrire au gouverneur, & de mettre la lettre dans un bâton ſur le rivage où l'on apporterait la réponſe. Ils nous avertirent de prendre garde aux Sauvages : ce n'était point eux dont il fallait ſe défier le plus.

Nous entrâmes dans la riviere & arborâmes le pavillon d'Orange : nous reçumes là une réponſe ; elle n'était point poſitive. Nous accompagnâmes une ſeconde lettre d'un préſent de deux bouteilles de vin d'Eſpagne, de deux fromages, de couteaux & de verres. Sur le rivage oppoſé, qui était celui de Saint-Vincent, flottait alors une banniere blanche : nous y envoyâmes un canot, qui n'y trouva que des ſauvages qui n'oſaient commercer ſans permiſſion ; mais qui promirent des fruits. Sur le ſoir, on nous apporta des oranges, des limons & un peu de viande.

L'on ne pouvait s'aſſurer des ſentimens du gouverneur ; on en reçut une ſeconde lettre, mais elle n'était point ſignée. Deux Portugais vinrent

nous vifiter : on leur fit des carroffes, on leur rendit des honneurs, & on n'en obtint que des mots obligeans. Nous n'y vîmes que des ennemis fecrets, qui cherchaient à nous nuire & ne l'ofaient. Des particuliers nous amenerent en cachette quelques rafraichiffemens, mais ils étaient infuffifans. Nous réfolûmes de faire une defcente, & remontâmes la riviere dans nos chaloupes. Nous vîmes un fort, ou *Ingenie*, où les Portugais avaient mis leurs principaux effets en fûreté : il était grand, bien bâti & rempli d'habitans; les environs étaient agréables & plantés de cannes à fucre : nous y chargeâmes un canot de fruits. On y retourna le lendemain, & on y cueillit encore des fruits, malgré les fleches qu'on nous lançait de derriere une redoute : on fit feu de ce côté, & les ennemis s'enfuirent. On leur dreffa une embufcade qu'ils furent éviter, & l'on revint avec une grande provifion d'oranges. Nous réfolûmes de faire encore une defcente dans une petite ifle où il y avait des fruits : on y découvrit un petit bâtiment, que nous atteignîmes & qui fe rendit fans réfiftance; il était du port de foixante-douze tonneaux, & fe rendait à Rio-Janeiro chargé de fer, de coton, d'huile, de fel, &c. Il portait dix-huit hommes qui, dans leur effroi, nous apprirent qu'il y avait dix ou douze de nos gens prifonniers à Rio-Janeiro. Nous pro-

mêmes de les échanger avec eux & des fruits. Ces pauvres gens écrivirent pour obtenir cet échange du gouverneur, & ne reçurent qu'un refus plein de hauteur. Ils écrivirent à leurs amis, à des eccléſiaſtiques. L'amiral offrit de rendre encore les reliques, les croix, les bulles d'indulgence, un coffre de belles eſtampes, une couronne de vermeil doré, de l'argenterie & deux eſclaves qui appartenaient aux Jéſuites : cette offre fut vaine ; amis, prètres, furent ſourds aux prieres de nos priſonniers ; aucun ne leur témoigna de la pitié, ne leur donna de conſolation ni de réponſe.

Nous retournâmes cueillir autant d'oranges & de limons qu'il nous fut poſſible ; & pour nous venger des Portugais, nous brûlâmes leur redoute & le bâtiment que nous leur avions pris. Il nous fut facile de nous appercevoir qu'ils avaient été inſtruits de notre voyage, & que des traîtres en avaient averti la cour d'Eſpagne.

Le calme nous retint encore dans ces lieux, & ce fut pour notre malheur ; nous voulûmes redeſcendre à terre pour faire de l'eau, & l'une de nos chaloupes ayant précédé les autres, les hommes qui la montaient furent attaqués & pourſuivis par les Portugais & les Sauvages, & ils eurent de la peine à échapper. Les autres chaloupes arriverent & mirent en fuite les ennemis,

mais nous n'en avions pas moins perdu quatre hommes qui furent tués, & une chaloupe qui fut prise : plusieurs d'entre nous furent blessés.

Le 2 Février 1615, l'amiral donna la liberté à quatre Portugais prisonniers, parce qu'ils avaient femmes & enfans : on leur donna de l'argent; ils promirent d'employer leurs soins, afin qu'on eut des égards pour les prisonniers que nous étions forcés d'abandonner dans ces lieux. Ils le promirent; puis, sans doute, ils l'oublierent. Un Portugais vint vers nous avant que nous missions à la voile; il priait qu'on rendit encore la liberté à son beau-frere, parce qu'il avait une famille : il offrait des rafraîchissemens, & même de se mettre à sa place; mais on renvoya ses présens & lui-même.

Nous remîmes à la voile le 4 Février. Nous suivîmes les côtes avec un vent favorable pendant plus d'un mois.

Le sept Mars, nous vîmes la terre à deux lieues de nous : elle nous montrait cinq montagnes; la côte était formée par des dunes : la fumée s'y élevait en colonnes : là était la riviere peu profonde de Galegas. Quelques-uns de nous crurent y voir le détroit de Magellan, mais il était plus au midi. Nous jettâmes l'ancre sur le soir près d'un cap, qui nous parut être celui des Vierges; la tempète s'éleva, le cable de l'amiral se rompit,

& il fut forcé de s'éloigner à petites voiles avec ſes deux fanaux al'umés. La tempête ſe ſoutint, & nous écarta tous lès uns des autres. Le lendemain, l'amiral ne vit que le yacht auprès de lui : nous louvoyâmes toujours la ſonde à la main, & bientôt nous vîmes des terres près de nous : c'était la Terre de Feu ; & ſi le vent n'eût changé, nous y aurions été briſés.

Le lendemain, tous les vaiſſeaux ſe rejoignirent ; mais nous avions reculé d'un degré, & le tems nous balota encore quelques jours, avant que nous puſſions atteindre l'embouchure du détroit. L'Etoile du matin nous y précéda, & vint jeter l'ancre près de l'iſle des Pingoins. La Mouette y avait pénétré auſſi, mais ſon équipage était livré aux diſſentions les plus violentes, qui finirent par la condamnation de deux jeunes mutins ; ils furent jetés dans la mer. Ces punitións cruelles ſont nées de la néceſſité de la ſubordination, mais il y aurait des moyens moins dangereux & plus humains pour la maintenir. Ce ne fut que le 25 que nous revîmes le cap des Vierges, mais nous ne pûmes encore entrer dans le canal, & il fallut aller jeter l'ancre près de la terre de Feu. Ces efforts inutiles firent naître des murmures : on diſait qu'il était tems de renoncer à l'eſpérance de faire entrer de ſi gros vaiſſeaux dans le détroit ; qu'il fallait aller hiver-

ner près du Cap Desiré. D'autres pensaient qu'on devait se rendre au cap de Bonne-Espérance; mais la fermeté de l'amiral déconcerta ces hommes inquiets. J'ai ordre, leur dit-il, de traverser le détroit de Magellan : je n'ai point d'autre route à vous tracer; c'est à vous de faire des efforts pour qu'on la puisse suivre ensemble.

Le 28, nous pénétrâmes enfin dans le détroit; mais la Mouette avait disparu, & nous ne la revîmes plus. Nous eûmes lieu de croire que l'équipage s'était soulevé encore pour venger les deux jeunes gens qui avaient été nayés, & qu'il avait repris le chemin d'Europe, où peut-être il ne parvint pas.

Les courans, les gros tems, nous persécuterent tour à tour; ils nous forcerent à passer le jour à l'ancre, & la nuit, à sortir du détroit, après avoir perdu une ancre & donné sur un banc. Nous n'y rentrâmes que le 2 Avril, en rasant la côte septentrionale, & ayant toujours la sonde à la main. Vers la nuit, nous jetâmes l'ancre; le jour nous fit voir des écueils tout autour de nous: nous les franchîmes heureusement, ainsi qu'un large banc, au-delà duquel nous vîmes le premier pas du détroit, qui n'a pas demi-lieue de large. Le calme nous laissa près de cette entrée.

Nous découvrîmes sur la Terre de Feu un homme de grande taille, qui se montra tantôt sur une

colline, tantôt à ſon pied. Des amas de ſable bordent la côte. Le calme continuant, nous fîmes traîner le vaiſſeau par la chaloupe fournie de bons rameurs, & nous traverſâmes ainſi le premier pas. Le vent nous porta enſuite juſqu'au ſecond pas, & nous y laiſſa. Nous y jetâmes l'ancre.

L'amiral deſcendit pour viſiter le pays: il n'y vit aucune trace d'hommes, mais deux autruches le frapperent par la rapidité de leur courſe: près de là était une riviere large, dont les bords étaient revêtus d'arbriſſeaux qui portaient des grains noirs d'aſſez bon goût. Il donna à ce lieu le nom de cap de Viane. Nous courûmes enſuite vers le ſecond pas, & vîmes les iſles des Pingoins: on trouva dans la plus méridionale un pieu, un cercle & une lettre, qui nous apprit que l'Etoile en était partie le 25 Mars pour s'avancer dans le détroit. On y découvrit auſſi deux cadavres enſevelis à la maniere du pays, dans des peaux de pingoins, & entourés d'arcs & de fleches; ils avaient un collier de coquilles de limaçons, luſtrées comme des perles. Le ſol de ces iſles eſt ſtérile; on n'y trouve que des brins d'herbes que les pingoins mangent.

Nous remîmes à la voile & parvînmes dans une belle baie où les Eſpagnols avaient bâti la ville de Philippe: un court orage nous y ſurprit, ſans nous faire beaucoup de mal. Nous trouvâmes

dans le pays de la bonne eau à boire & des traces de divers animaux. Après nous être rembarqués, nous ſuivîmes la côte ſeptentrionale, qui préſente des apparences de cultivation & de beaux arbres. La côte méridionale a auſſi de beaux bois habités par des vols nombreux de perroquets. De là l'amiral crut voir un détroit pour pénétrer dans l'océan, & il aurait tenté de le franchir, ſi le yacht ne s'était écarté de lui.

Plus loin, nous vîmes un grand enfoncement & une rade : les terres étaient fort hautes, & derriere on voyait une montagne très-haute & chargée de neige. Nous viſitâmes encore un grand enfoncement, où nous ne trouvâmes que de l'eau douce & des arbres dont l'écorce était aromatique. Nous déployâmes nos voiles, mais au lieu d'avancer, nous retrogradâmes, tant les vents qui s'élancent de ces terres élevées ſont variables. Il fallut jeter l'ancre.

Nous fûmes plus heureux le lendemain; nous avançâmes dans le détroit, & ſur le ſoir, nous tirâmes un coup de canon pour nous faire entendre aux vaiſſeaux qui pouvaient être dans le voiſinage. Une colonne de fumée que nous vîmes ondoyer dans les airs, nous en fit tirer un ſecond. Bientôt nous vîmes arriver une chaloupe qui nous apprit que nos autres vaiſſeaux étaient dans la baie de Cordes, & vers le ſoir nous

nous

nous rejoignîmes à eux. Tous les capitaines se rendirent à bord de l'amiral, & raconterent leurs aventures. Ils dirent encore qu'on avait vu le jour précédent des Sauvages avec leurs femmes & leurs enfans; qu'on leur avait fait des présens dont ils étaient contens, & qu'en échange ils avaient donné des perles faites de coquilles, artistement assemblées & enfilées ensemble : malgré cette réception amicale, ils ne reparurent plus.

Le calme nous retint là quelques jours, & nous y fîmes du bois & de l'eau : on y nettoya aussi le *Chasseur;* nous y vécûmes de moules, & d'une sorte de coquillages assez semblable à l'huître; ils nous servirent des rafraîchissemens. Le 24, nous partîmes & doublâmes un cap : sur le rivage opposé, nous apperçumes des hommes, des canots, un feu; mais nous ne pûmes nous y arrêter, & nous vînmes jeter l'ancre près d'une isle environnée d'islots. Nous vîmes une belle baie, que nous ne pûmes atteindre, & descendîmes dans une isle, d'où nous découvrîmes un canal qui conduisait au midi : du haut d'une montagne, l'amiral crut voir qu'il conduisait dans l'océan. Plusieurs navigateurs disent que ces canaux existent, & que le capitaine Ladrihlero en suivit un qui le porta promptement dans l'océan.

L'Etoile parvint à mouiller dans le beau havre dont nous avons parlé, & y trouva beaucoup

d'arbriſſeaux qui produiſaient des baies rouges ou violettes, & de bon goût. Une riviere y deſcend des montagnes, & traverſant des bois, s'y rend à la mer : des moules, différens coquillages couvraient le rivage : on nomma ce lieu Baie de Spilberg. Tous les vaiſſeaux s'y rendirent.

Le premier Mai, des matelots envoyés afin de chercher le paſſage, voulurent deſcendre à terre pour tirer de beaux oiſeaux qui étaient près du rivage, & y furent attaqués par une troupe de Sauvages armés de groſſes maſſues : ils en aſſommerent deux; les autres s'éloignerent. L'amiral fut affligé de cet accident : bientôt après un de ſes gens mourut & on l'enſevelit au bord d'une riviere, qui reçut de lui le nom d'Abraham.

L'amiral entra dans cette riviere dont le courant eſt fort rapide : ſur ſes bords on vit des huttes de Sauvages; à ſon entrée était un grand eſpace entouré de pieux. Nous remimes à la voile, & pendant la nuit, favoriſés par le vent & la marée, nous ne nous arrêtâmes point, malgré les remontrances de quelques capitaines qui craignaient le calme; mais un vent frais & favorable emporta leurs objections. Cependant on admirait avec une ſorte de terreur, qu'on oſât, avec de gros vaiſſeaux, naviger dans un canal peu connu & ſans fond, bordé de côtes eſcarpées.

Le lendemain, nous vîmes la pleine mer devant nous, & nous l'atteignîmes enfin. Un vent frais nous fit faire beaucoup de chemin. Nous vîmes le Cap du Sud, que nous reconnûmes à son escarpement & à ses tours : nous suivions la côte méridionale, parce que nous craignions les écueils & les petites isles qui sont vers le bord opposé : mais le vent se renforça tellement, qu'il fallut hisser nos chaloupes à bord, & que l'une d'elles se brisa. Les vaisseaux mèmes furent dans un grand danger & sur le point d'ètre jetés sur l'amas d'isles qui fermaient le canal, & que nous nommâmes les *Sorlingues*. Cette sortie est dangereuse par ses écueils, & parce qu'on n'y trouve aucun abri, aucun ancrage.

Le Cap Desirado est d'une forme extraordinaire : au-delà on trouve une mer agitée qui présente de nouveaux périls. Malgré le vent forcé ou contraire, nous découvrîmes les côtes du Chili le 21. Vers le soir nous approchâmes d'une isle : c'était la *Mocha*; nous eûmes de la peine à l'approcher. Sa côte septentrionale est basse, la méridionale est hérissée de rochers, contre lesquels la mer se brise en mugissant. Nous y descendimes. Quelques Insulaires vinrent au-devant de nous avec des brebis, des poules & autres volatiles, & ils nous montrerent beaucoup d'honnèteté. Leur chef monta sur le vaisseau avec son

fils; on les y régala, & on leur fit entendre qu'on était ennemi des Espagnols : ce qui leur fit plaisir. Nous troquâmes avec ce peuple des haches, des grains de verre, de la mercerie contre des moutons : nous en avions deux gras pour une hache. Quoiqu'ils nous reçussent bien, ces Indiens ne nous permirent pas d'entrer dans leurs maisons; ils nous apportaient leurs denrées dans nos chaloupes, & nous faisaient signe de nous retirer.

Nous emportâmes de là cent moutons gros & gras, à laine blanche, un grand nombre de poules & autres oiseaux, & une brebis à long col, ayant une bosse sur le dos, un bec de lievre & de longues jambes. On s'en sert pour labourer & cultiver les campagnes; elles y servent de chevaux & d'ânes. (C'est sans doute le lama.) Les habitans sont doux, sobres, propres, honnêtes. Nous en partîmes bientôt après, & un bon vent nous fit découvrir le 28 une isle entourée de rochers, que nous crûmes être Sainte-Marie; mais nous nous trompions, & nous n'y parvînmes que le lendemain. Dès que nous fûmes près de ses bords, une troupe de cavaliers se montrerent. Nous envoyâmes leur proposer de trafiquer avec nous; un Espagnol & un Indien vinrent sur les vaisseaux & nous inviterent à descendre; mais à peine approchions-nous de la terre, qu'on vit des hommes armés qui se prépa-

raient à nous ſurprendre, & nous revînmes aux vaiſſeaux avec l'Eſpagnol qui avait voulu nous trahir.

Nous deſcendîmes dans l'iſle en grand nombre, & les Eſpagnols s'enfuirent après avoir mis le feu à leurs égliſes : nous y fîmes du butin, emportâmes des vivres, brûlâmes les maiſons, qui n'étaient couvertes que de cannes & autres roſeaux, puis nous nous retirâmes. Cette iſle produit abondamment du ris, de l'orge, des feves, & nourrit beaucoup de moutons & de poules. Nous prîmes plus de cinq cents des premiers.

Le premier Juin, nous remîmes à la voile, mais le vent contraire nous força le lendemain de jeter l'ancre près de la ville d'Auroca, qui a une garniſon de cinq cents hommes. Le 3, nous vîmes l'iſle *Quiriquina*, à quelque diſtance de la Conception. Le vent ou le calme nous retint dans ces parages juſqu'au 11, où nous cinglâmes ſur la côte, que nous ſuivîmes à quelque diſtance. Le pays nous parut beau : nous y fîmes une deſcente & y trouvâmes quelques hommes qui deſcendaient d'une montagne, & quelques animaux le long du rivage, près duquel on avait élevé de petites maiſons.

Nous vînmes mouiller enſuite dans la rade de Val-Pariſa : trois maiſons ſe voyaient ſur le rivage ; un petit vaiſſeau était auprès : ceux qui

s'y trouvaient y mirent le feu & s'enfuirent; nous voulûmes le sauver des flammes, mais il était trop tard. Les Espagnols firent en vain feu sur nous; nous descendîmes à terre au nombre de deux cents hommes, & trouvâmes aussi les maisons en feu, & leurs habitans rassemblés, les uns à cheval, les autres à pied, qui s'éloignaient à mesure que nous approchions.

Par-tout dans ces lieux, on avait été instruit de notre arrivée. Il était inutile de courir le pays, & nous revînmes sur nos vaisseaux, qui mirent à la voile & cinglerent dans la baie de Quintero, où nous n'avions à craindre aucun orage. Nous y vînmes chercher de l'eau, dont le besoin se faisait déjà sentir vivement.

Nous vîmes de loin des chevaux sauvages qui venaient boire dans une petite riviere qui descendait des montagnes; ils s'enfuirent à notre approche. Nous fîmes une espece de redoute sur le bord de l'eau, pour défendre ceux qui faisaient provision d'eau des Espagnols armés, qui paraissaient par troupes dans le lointain, & se postaient au coin d'un bois. Là, nous renvoyâmes deux Portugais & un Insulaire de Sainte-Marie, qui furent bien joyeux de se retrouver libres & sur la terre.

La baie de Quintero est belle, sa rade est bonne, l'aiguade y est commode & l'eau en est pure. Le

retranchement que nous y fîmes nous permit d'y remplir nos futailles sans danger. C'est le lieu le plus propre pour se rafraîchir; il y a beaucoup de poissons & de bois. Nous en sortîmes le premier Juillet pour chercher la ville d'Ariqua; nous y arrivâmes le soir du lendemain. A ses côtés, est une haute montagne, dans la pente de laquelle il y a un gros bourg & une campagne verdoyante, ombragée d'orangers & d'autres arbres. Comme nous n'y trouvâmes ni galions, ni vaisseaux, nous nous en éloignâmes. On nous dit qu'on avait apperçu quelques voiles, & nous envoyâmes nos chaloupes à la découverte; elles ne découvrirent qu'un petit bâtiment qui nous épiait, & faisait savoir à Lima tout ce que nous faisions: on ne put le joindre. On jeta l'ancre près de terre, & nous y descendîmes pour essayer de faire quelque commerce avec les Indiens. Nous vîmes là beaucoup de maisons & deux grands bâtimens semblables à des châteaux ou à des monasteres, ceints d'un mur qui servait de rempart: derriere étaient des hommes qui faisaient feu & grand bruit; nous nous contentâmes de tirer sur eux: ils se cacherent, & nous revînmes à nos vaisseaux, qui mirent à la voile.

Le 16, nous apperçûmes un petit bâtiment & nous le prîmes: l'équipage fut pris aussi, quoiqu'il se fut jeté dans la chaloupe pour gagner

la terre : le vaiſſeau ne portait que des olives & autres denrées ; on le coula bas. Son maître paraiſſait un homme honnête & paiſible ; on le plaignit, mais on ne le ruina pas moins. Il allait au Calao.

Sur le ſoir, nous découvrîmes huit gros vaiſſeaux ; nos priſonniers nous apprirent que c'était la flotte deſtinée à nous combattre, & qu'elle allait nous attaquer. Elle le fit en effet, quoique le conſeil de Lima ne le voulût pas : il lui paraiſſait peu digne de la majeſté d'une flotte royale de haſarder le combat contre des particuliers, & qu'on devait nous attendre. Mais l'amiral Mendoza, parent du vice-roi, homme avide de gloire, ne put approuver cette lente prudence ; il prétendit qu'avec deux de ſes vaiſſeaux il nous chaſſerait & nous détruirait. Il ajouta des raiſons à cette fanfaronade : après un ſi long voyage, nous devions être faibles, malades, dans la diſette ; & ſoutint, avec quelque raiſon, que c'était le moment le plus favorable pour tomber ſur nous. Le vice-roi approuva ſon audace ; il s'embarqua en faiſant le ſerment de ne rentrer que lorſqu'il nous aurait battu, ou pris quelqu'un de nos vaiſſeaux. Il mit à la voile de Calao le 11 Juillet avec huit gallions.

Il montait le *Jeſus-Maria*, qui portait vingt-quatre gros canons de fonte, & quatre cents

ſoixante hommes, nobles, ſoldats ou matelots. Le ſecond ſe nommait la *Sainte-Anne*, & portait quatorze canons de fonte, pluſieurs autres plus petits, & deux cents hommes ; il était commandé par D. Alvarez de Piger, qui avait la réputation d'être le meilleur ſoldat des Indes, & s'était ſignalé par la priſe d'un vaiſſeau Anglais. Les ſix autres étaient moins forts, mais cependant portaient plus de huit cents hommes : deux n'avaient point de canons ; leurs noms étaient le *Carme*, le *Dom-Diego*, le *Roſario*, le *Saint-Franciſco* & le *Saint-André*. Nous ne ſûmes pas le nom du huitieme.

Le 17, cette flotte vint à nous ; nous cinglâmes ſur elle, & le ſoir nous fûmes près les uns des autres. Le vice-amiral Eſpagnol jugeant qu'on avait fait une mauvaiſe manœuvre, ne voulait pas qu'on nous attaquât ; il proteſta contre cette réſolution, mais Mendoza ne voulut point l'écouter ; à dix heures du ſoir, il s'approcha du Grand-Soleil, inſulta notre amiral, & nous fîmes feu comme eux : le canon, la mouſqueterie ſe fit entendre, les ténebres ajouterent à l'horreur du combat. Notre canon fit feu avec tant de rapidité, que l'Eſpagnol aurait voulu s'éloigner ; mais le calme ne le lui permit pas. On n'entendait que les roulemens du canon, des armes à feu, les cris, les hurlemens des Eſpagnols, nos tambours &

nos trompettes. Mendoza paſſa enfin, un autre vaiſſeau lui ſuccéda, & le Saint-Franciſco ſuivit celui-ci; mais le dernier s'étant approché flanc à flanc du Grand-Soleil, il fut bientôt criblé de coups; il dériva cependant encore juſques ſur le Chaſſeur, ſur lequel il jeta le grapin, croyant s'en rendre facilement le maître; mais il ſe défendit vigoureuſement, ſe déborda & le Franciſco coula à fond.

Le Chaſſeur fut attaqué dans ce moment par l'amiral Eſpagnol, & il ſe défendit avec courage; mais il n'aurait pu lui réſiſter, ſi l'amiral qui remarqua le danger où il ſe trouvait, ne lui eût envoyé ſa chaloupe pleine de gens pour le ſecourir. Mais le Chaſſeur ne la reconnut pas, & malgré ſes ſignaux, lui tira un coup de canon, qui coula la chaloupe à fond. Cependant il n'y eut qu'un homme de noyé, & la chaloupe du vice-amiral ſauva ces hommes & le Chaſſeur. Quelques vaiſſeaux Eſpagnols attaquerent notre vice-amiral, qui les repouſſa très-vivement. Le jour étant venu, Mendoza porta ſur l'Eole & l'Etoile du Matin, que le calme avait retenus loin de nous; il ne fut pas plus heureux avec eux qu'avec nous: cinq vaiſſeaux Eſpagnols ſe réunirent; mais ils parurent réſolus de s'éloigner, & nous nous en approchâmes. Les deux Amiraux, les deux Vices-Amiraux ſe battirent avec fureur;

l'Eole accourut pour se joindre à ses chefs, les Espagnols dériverent, s'embarrasserent, & l'équipage de l'un cherchait à se sauver sur celui de l'autre, qu'il croyait moins endommagé : mais le danger leur parut bientôt égal; ils parvinrent à se débarrasser, & se défendirent encore. Notre Vice-Amiral, poussé par les vagues entre ces deux vaisseaux, reçut leur bordée, & leur lâcha la sienne. Mendoza jeta le grapin sur lui, ses gens s'élancerent sur notre bord; mais presque tous y périrent. Enfin les deux galions désemparés, pouvant à peine se défendre, s'éloignerent; Mendoza fut poursuivi par notre Amiral; la nuit seule le déroba à sa poursuite. Le calme régnait : cependant nous ne le revimes plus quand le jour fut revenu; le *Sainte-Marie* s'enfonça quelque tems après, & le Vice-Amiral Espagnol, toujours poursuivi par le nôtre & l'Eole, se défendant toujours avec courage, fut percé de tant de coups, que prêt à couler bas, il mit pavillon blanc; mais tandis que son équipage voulait se retirer de son vaisseau, il ne put s'y résoudre, à moins que notre Vice-Amiral ne vint le chercher lui-même; nos hommes voyant que le vaisseau allait périr, se hâterent de se retirer, & y abandonnerent dix ou douze des leurs, que l'avidité du pillage y avait fait passer les premiers; ceux-ci aiderent les Espagnols à se main-

tenir quelque tems ſur l'eau ; mais enfin le bâtiment s'enfonça, le vice-amiral ſe noya ; nous ſauvâmes deux pilotes, un capitaine, & quelques ſoldats ; le reſte fut abandonné ſur les flots, ou fut achevé par quelques-uns de nos féroces matelots.

Tel fut le ſuccès de ce combat : notre Vice-Amiral eût ſeize morts, & trente à quarante de bleſſés ; mais tous les autres vaiſſeaux n'eurent enſemble que vingt-quatre morts & dix-huit bleſſés. Le même jour, nous cinglâmes vers le Calao, & nous entrâmes dans ſon port le lendemain ; on y voyait différens bâtimens, mais ſi près de terre, que nous ne pûmes les atteindre, parce que nos vaiſſeaux prenaient trop d'eau. Nous jetâmes l'ancre à quelque diſtance. Les Eſpagnols mirent des canons ſur le bord, & un de leurs boulets perça le Chaſſeur de part en part : on eût de la peine à le ſauver.

Cependant le rivage ſe couvrait de troupes, & le vice-roi lui-même était à leur tête. Il avait quatre mille hommes d'infanterie, & huit compagnies de cavalerie ; ce grand nombre ne nous permettait pas de faire une deſcente ; leurs batteries mettaient en danger nos vaiſſeaux ; ils en avaient eux-mêmes qu'ils préparaient pour profiter des circonſtances ; en coupant nos cables, ou abattant nos mâts, ils retardaient notre voyage,

& nous crûmes devoir l'éviter; nous nous éloignâmes de deux à trois lieues; là nous restâmes jusqu'au 25, pour tâcher de surprendre quelques-uns de leurs vaisseaux; mais ils étaient légers à la voile, & rasaient la terre plus près que nous, & nos efforts furent sans succès.

Le 26, nous mîmes à la voile & suivîmes la côte. Nous y trouvâmes un bâtiment chargé de sel & de sirop; nous résolûmes de nous servir de ce petit vaisseau, & nous y fîmes passer de nos gens. Nous délibérâmes sur ce qu'il y avait à faire, si nous rencontrions la flotte de Panama. Environnés des terres de nos ennemis, loin de tout asyle, nous avions tout à craindre de leur nombre, & il fut résolu que nous la combattrions, mais avec le canon qui faisait notre principale force, & en nous tenant ensemble & serrés; que nous éviterions l'abordage, & même de nous laisser approcher à la portée des petites armes. D'autres raisons se joignaient à celles-là. Nous avions encore un grand voyage à faire; on attendait de nous d'autres services, & de plus importans aux Manilles. Tout nous prescrivait la prudence. On ordonna de plus qu'on n'enverrait point nos chaloupes aux vaisseaux qui mettraient bas pavillons; mais que leurs équipages se rendraient sur nos vaisseaux dans les leurs; la perte que nous avions faite sur le Vice-Amiral Espagnol par l'avidité de

nos gens, nous prefcrivait ces mefures pour l'éviter à l'avenir. L'amiral, ou en fon abfence, le vice-amiral, pouvait feul déterminer les cas où il faudrait faire partir nos chaloupes.

Le 28 Juillet, nous mouillâmes dans la rade de Guarme : c'eft un port affez vafte où l'on voit un grand étang d'eau douce & une belle campagne. Nous n'y trouvâmes que des maifons vuides ; les habitans s'étaient enfuis dans les bois : nous parcourûmes le pays, & y cueillîmes des oranges & d'autres fruits ; dans quelques cabanes écartées, on trouva des poules, des porcs, & de la farine. Nous y mîmes à terre quelques prifonniers fans leur demander de rançon, puis remettant à la voile, nous cinglâmes vers l'ifle *Lobos*, qui doit fon nom à un poiffon. Le 8 Août, nous jetâmes l'ancre devant Paita ; trois cents hommes y defcendirent en bon ordre ; mais un retranchement qu'il fallait forcer, obligea l'amiral de les rappeller ; trois de fes vaiffeaux reçurent ordre cependant de fe porter près de la place pour la tenir affiégée, & deux jours après on y defcendit encore. Le canon des vaiffeaux & la vue des foldats firent fuir les Efpagnols, qui emporterent tout ce qu'ils purent. On mit le feu à la ville, & l'on fe rembarqua. On prit un bâtiment pêcheur, dont la forme & les voiles étaient extraordinaires ; fix Indiens robuftes & jeunes

encore en étaient les maîtres; on leur prit une grande quantité de poisson sec; ils nous aiderent à faire provision de fruits : l'un d'eux nous apporta une lettre de la dame du commandant de Paita à un capitaine Espagnol, que nous avions sauvé après le combat; pour nous intéresser en sa faveur, elle nous envoya des oranges, des choux & d'autres rafraîchissemens. Cette dame, qui était aimée par sa beauté, par son esprit & sa modestie, avait une grande autorité dans le pays, & elle sollicita puissamment pour qu'on rendit la liberté au capitaine; mais on le refusa avec le plus d'honnêteté qu'il fut possible.

Paita aurait été une ville forte, si elle avait eu des défenseurs courageux. On y voyait deux églises, plusieurs couvens, & d'assez beaux édifices; son port est le meilleur de ces côtes, & il est fort fréquenté. Pendant que nous y séjournâmes, l'amiral, pour suppléer aux vivres qui diminuaient, envoya quatre chaloupes à l'isle Lobos, qui en revinrent chargées de poissons nourrissans, & de bon goût : on cessa de pêcher cependant pour faire taire des hommes inquiets & chagrins, qui prétendaient que cette nourriture était mal saine.

On prit dans cette isle deux oiseaux très-grands, semblables à l'aigle par le bec, les ailes & les

griffes, à la brebis par le col, & au coq par la tête.

On mit à terre quelques prisonniers, ne retenant que le capitaine, un pilote, & environ trente autres personnes. Les Indiens furent relâchés avec leur petit vaisseau, & le 21, nous remîmes à la voile. Nous suivîmes la côte, & remarquâmes que les courans étaient très-rapides, & si contraires à notre route, que nous ne pouvions avancer que par un vent très-favorable. Nous vîmes Rio-Tomba, qui est remplie de bas fonds, & plus loin le cap Sainte-Hélene; les orages, les tourbillons, la pluie, les éclairs, le tonnerre nous accompagnerent toujours dans ces parages. Nous cherchâmes l'isle *Coques*, (sans doute des *Cocos*), & ne pûmes la trouver à cause du mauvais tems qui fit couler bas le petit navire que nous avions pris aux Espagnols; mais dont nous eûmes le tems de retirer l'équipage & les munitions.

Le 17 Septembre, nous découvrîmes les côtes de la Nouvelle Espagne; ce long espace de tems écoulé sans trouver de rafraîchissements, multipliait les malades sur notre bord, & nous soupirions après quelques momens de repos sur la terre. Le pays nous parut bas auprès de la mer, puis il s'élevait en collines, derriere lesquelles on voyait des montagnes très-hautes; nous envoyâmes

voyâmes une chaloupe pour aller à la découverte : la fumée annonçait que le pays était habité ; mais on ne trouva ni rade, ni port : sur le soir enfin, on découvrit une bonne baie ; les habitans qui se montrerent sur le rivage, promirent des rafraîchissemens, pourvu qu'on les allât chercher. Le pays paraissait agréable, verdoyant, bien garni d'arbres ; mais le vent ne nous permit pas d'entrer dans la baie ; nous fîmes de vains efforts pendant plusieurs jours pour y parvenir. On fit visiter la côte, pour s'assurer si l'on pourrait mettre du monde à terre ; le rapport fut, que la mer y brisait avec tant de violence, qu'il serait difficile d'aborder sans être renversé. Nous essayâmes plusieurs fois d'arriver à la côte dans des chaloupes, & toujours en vain. Il fallut nous éloigner avec d'autant plus de regrets, qu'on voyait de loin des troupeaux qui paissaient, & que quelques matelots y ayant pénétré à la nage, virent des millions de cerfs & de biches s'enfuir devant eux.

Nous suivîmes la côte, & jetâmes l'ancre derriere un cap voisin d'Aquapulco, où nous tâchâmes d'entrer, & nous mouillâmes l'ancre auprès du fort qui nous canonna sans nous faire de mal. L'amiral fit avancer une chaloupe avec une banniere blanche : les Espagnols s'en approcherent, parlerent avec honnêteté, & offrirent

des rafraîchiſſemens. Deux d'entr'eux vinrent à bord de l'Amiral faire les mêmes offres. On s'y confiait ; cependant on eût des ſoupçons le lendemain, & l'on mit les vaiſſeaux à couvert du canon du fort. Les mêmes Eſpagnols vinrent nous raſſurer, & voulaient qu'on les retint en ôtage. On convint avec eux de rendre les priſonniers contre une rançon de trente bœufs, cinquante brebis, des poules, & différens légumes. Après cet accord, divers Eſpagnols vinrent ſur nos vaiſſeaux, & nous allâmes chercher de l'eau & du bois. Nous reçûmes les proviſions, nous renvoyâmes les priſonniers. Un couſin du vice-roi vint nous viſiter, curieux d'examiner une flotte qui avait vaincu celle du Pérou : on le reçut & le régala. De notre côté, le fils de l'amiral, & un de nos principaux officiers, allerent ſaluer le gouverneur, qui leur fit beaucoup d'honnêtetés. On ſe promit mutuellement des égards, qu'on oublia trop ſouvent, ſur-tout dans ces climats.

Cependant le nombre des malades augmentait ſans ceſſe : on en comptait ſoixante dans le Soleil ; nous nous hâtâmes donc de faire de l'eau, du bois, & de profiter de la bonne volonté des Eſpagnols, ſans trop en comprendre la cauſe. Le fort était muni de toute ſorte d'armes, de dix-ſept pieces de canon, de quatre cents hommes ; ils pouvaient ſe défendre, nous refuſer des vi-

vres, & nous faire bien du mal : au lieu de la haine que nous avions lieu d'en attendre, ils nous reçurent en amis; mais ils pouvaient cesser de nous traiter ainsi, & nous nous éloignâmes en suivant toujours la côte.

Le 26, nous vîmes un vaisseau à l'ancre, & nous en approchâmes : bientôt nous vîmes son équipage abattre ses mâts, les lier, les jeter à la mer, & douze hommes gagner la terre avec ce radeau; douze autres y restaient encore, qui ne purent échapper; parmi eux étaient deux moines & un pilote; ils essayerent de se défendre; nous les eûmes bientôt forcés à se soumettre. Le vaisseau n'était chargé que d'ustensiles & de quelques denrées; il était monté de quatre pieces de canon, de deux petits pierriers, fourni de beaucoup d'armes & de munitions de guerre. Nous y envoyâmes vingt-deux hommes pour le joindre à notre flotte.

Nous vinmes ensuite au port de *Selagues* par un tems doux & calme; là, nous dit-on, est une riviere poissonneuse, & des campagnes riches en citrons & autres fruits; plus loin sont des prairies abondantes en troupeaux. Deux chaloupes entrerent dans la riviere; nos gens cueillirent des fruits, mais n'oserent s'avancer dans le pays, parce qu'ils y virent beaucoup de traces d'hommes qui avaient des souliers. On fit pendre

à un arbre une lettre qui invitait les habitans à des échanges avec nous, & nous descendimes bientôt après au nombre de deux cent avec des bannieres blanches, & les Espagnols se montrerent sur le rivage avec des bannieres bleues qui nous annonçaient la guerre. Dès que nous eûmes pied à terre, un corps d'Espagnols sortit subitement du bois, & fondant sur nous avec de grands cris, furent sur le point de nous mettre en fuite.

Mais des officiers courageux tinrent fermes, & nous permirent de nous reconnaître ; nous mîmes en fuite l'ennemi, mais n'osâmes le poursuivre, dans la crainte de tomber dans quelque embuscade : nous y perdîmes deux hommes, & en eûmes cinq ou six blessés. Un capitaine & quelques Espagnols demeurerent sur la place.

Après cet inutile exploit, nous remîmes à la voile & vinmes dans le port de la Nativité, où nous espérions pouvoir faire provision d'eau & de fruits : une riviere dont l'eau était douce, dont les environs étaient ouverts, nous permit de remplir en sûreté nos futailles. Le plus jeune des moines nos prisonniers, fut envoyé vers des cabanes d'Indiens pour les inviter à nous fournir des rafraîchissemens ; il revint avec deux chevaux chargés de poules & de fruits, & le jour suivant, il en amena autant ; il nous apprit que le corps d'Espagnols que nous venions de repousser, avait

passé dans ce lieu, croyant que nous étions plus loin.

Peu de tems après, nous sortîmes du port à pleines voiles; nous vîmes le cap Corenti, & plus loin deux isles inconnues sur le chemin des isles Larrons, dont nous prenions la route : le lendemain nons vîmes un rocher, que nous crûmes être un vaisseau des Manilles; mais notre joie fut courte comme notre erreur; il était à cinquante-cinq lieues de la terre, sous le 19° de latitude. Deux semaines s'écoulerent sans que rien frappât nos regards sur le vaste océan pacifique; mais le jour qui suivit, sous le 18° 20′, nous découvrîmes une autre isle, où l'on remarquait cinq collines, dont chacune semblait faire une isle séparée. De-là jusqu'au 1 Janvier, nous fîmes beaucoup de chemin; mais nous eûmes beaucoup de malades & de morts.

Ce fut le 23 de ce mois que nous découvrîmes les isles des Larrons, qui sont unies & basses. Dès que nous fûmes voisins du rivage, les Indiens accoururent dans leurs petites barques, & quand nous eûmes jeté l'ancre, que nous eûmes envoyé nos chaloupes à terre, ils trafiquerent paisiblement avec nous de leurs fruits & de leurs légumes. Deux jours après, pour faire honneur au commis de l'Etoile, que nous venions d'ensévelir, nous fîmes des décharges qui épouvan-

terent ces bonnes gens : ils s'enfuirent & ne parurent plus. Alors nous cinglâmes vers les Philippines ; d'abord arrêtés par le calme, ensuite poussés par un vent favorable, nous perdîmes bientôt les isles Larrons de vue. Magellan leur avait donné le nom de *Velos*, de la multitude de canots à voiles qu'il y vit. Leurs habitans sont les meilleurs nâgeurs du monde ; leur subtilité & leur penchant pour dérober, a fait donner aux lieux qu'ils habitent le nom qu'ils portent aujourd'hui : ils n'ont pour vêtement qu'un chapeau de paille : les femmes ont une ceinture de feuilles ; ils ont beaucoup de poissons, de poules & autres volatiles.

Le 9 Février, l'aurore nous fit voir le cap *Spiritu-Santo*, & nous cinglâmes vers le détroit. Nous descendîmes dans une isle avec le pavillon de paix ; mais nous ne pûmes obtenir des rafraîchissemens, parce que les habitans savaient que nous venions combattre les Espagnols ; il fallut nous retirer sans en rien rapporter, & le lendemain, nous jetâmes l'ancre dans le port de Capul.

Les habitans de cette isle ne furent pas si scrupuleux que leurs voisins ; dès que nous fûmes descendus, ils nous vendirent des poules, des porcs & d'autres rafraîchissemens : deux d'entr'eux nous servirent de pilotes pour traverser le détroit :

dans cette route, nous descendîmes tous les jours à terre pour cueillir des cocos & d'autres fruits pour nos malades. Les habitans sont ici vêtus d'une longue robe semblable à une chemise; ils respectent les moines, & vinrent baiser les mains de ceux que nous avions avec nous : leurs femmes demeurerent cachées dans les bois. Enfin nous jetâmes l'ancre devant la grande isle de Luçon; nous y vîmes une maison sur des arbres, que nous envoyâmes visiter: on sut qu'elle était vieille & abandonnée.

On nous avait dit à Capul qu'une flotte nous attendait à Manille pour nous combattre; mais nous ne pûmes nous en assurer; nous nous approchâmes du port en passant à la vue du volcan d'Albaca, qui est très-haut & toujours enflammé: des feux sur le rivage nous annonçaient la vigilance de nos ennemis. Une petite barque nous suivait sans cesse, & nous échappa toujours.

Enfin le 27 Février, nous jetâmes l'ancre à une lieue du port, & le lendemain près de l'isle *Maribela*, derriere laquelle est Manille; deux hauts rochers font reconnaître cette petite isle, où demeurent les pilotes côtiers, & où l'on tient une garde avancée.

Le 1 Mars, nous vîmes deux voiles qui allaient d'un bord à l'autre : nos chaloupes firent de vains efforts pour les joindre; mais deux jours

après, elles amenerent quatre champans qui étaient derriere une petite isle ; trois étaient vuides, le quatrieme était chargé de ris, d'huile, de poules, de fruits & autres denrées qui furent utiles à nos malades.

Nous prîmes d'autres champans dans les jours qui suivirent : tous étaient remplis de Chinois, & chargés de vivres & de marchandises ; mais l'un d'entr'eux portait un Espagnol qui allait lever des tributs. Nos prisonniers nous apprirent que la flotte de Manille était allée aux Moluques ; qu'elle était composée de dix grands gallions, de deux yachts, de quatre galeres ; qu'elle portait deux cents Espagnols, & un plus grand nombre d'Indiens & de Chinois.

Le 7, nous envoyâmes des Chinois à Manille proposer l'échange des prisonniers que nous avions faits avec ceux que les Espagnols pouvaient avoir ; en attendant la réponse, nous prîmes encore quatre champans chargés de fruits, & tuâmes sur la terre deux bœufs & un cerf. La réponse ne venant point, on délibéra sur ce qu'on devait faire. Si l'on demeurait dans ces parages, on pouvait faire beaucoup de butin ; mais on abandonnait les Moluques aux Espagnols ; la mousson allait changer bientôt, & l'on ne pourrait s'y rendre que six mois après ; c'eût été trop tard pour les sauver. On résolut de cingler vers elles.

Le 10 Mars, nous renvoyâmes nos Chinois & Japonois dans leurs champans, & traverſant avec lenteur une multitude d'iſles, aidé du pilote Eſpagnol que nous avions ſauvé, nous côtoyâmes l'iſle *Panie*, & parvinmes à celle de *Mindanao*, dont nous nous éloignâmes la nuit, à cauſe des bas-fonds; une petite barque vint à nous, & promit des rafraîchiſſemens. En effet, nous côtoyions l'iſle durant le jour; pluſieurs canots nous apporterent des poules, du poiſſon, différentes denrées, & ſi le vent n'eût été favorable pour nous en éloigner, nous y aurions fait une abondante proviſion de porcs. Nous découvrîmes le cap Caldera, où les vaiſſeaux Eſpagnols qui ſe rendent aux Moluques vont faire de l'eau : nous y demandâmes des nouvelles de la flotte, dont on ne voulut rien nous dire.

Entre Mindanao & Tagimo, nous trouvâmes des courans rapides qui retarderent notre courſe; mais cette lenteur nous permettait d'acheter des habitans diverſes denrées, des chevres, du tabac, avec des couteaux & de la verroterie. Le pays était abondant & fertile, & ceux qui le cultivent, paraiſſent haïr les Eſpagnols; un Hollandais leur avait donné une patente de ces ſentimens. Le 22, nous ſortîmes du détroit formé par ces deux iſles; mais quatre jours après, nous eſſuyâmes une tempête affreuſe. Elle ceſſa, nous réparâmes les

désordres qu'elle nous avait causé, & le 27 nous repassames l'isle *Sanguine*. Enfin le 29, nous abordâmes à *Ternate*. Ceux qui commandaient dans le fort de Maleïe vinrent visiter notre Amiral; on nous fournit des vivres; nos soldats descendirent pour se remettre des fatigues de notre long voyage, & nous nous préparâmes à visiter les isles voisines.

On n'apprit rien de la flotte Espagnole, & nous ne la trouvâmes nulle part. Les affaires des Hollandais prospéraient; ils s'étaient emparés de *Pulo-Way*, la plus fertile & la plus riche des isles de Banda, celle qui produisait le plus de noix muscades & de macis; les autres isles s'étaient soumises à eux, & avaient fait un traité d'alliance avec la compagnie, qui lui était très-avantageux.

Nous visitâmes différentes isles, & changeâmes quelques-uns de nos prisonniers contre des Hollandais réduits à l'état d'esclaves par les Espagnols; nous vînmes à Machian, à Tydor, que les Espagnols possédaient encore, & d'où ils nous canonnerent sans nous nuire. Renforcés par douze vaisseaux, on parlait de les y attaquer; mais d'autres projets nous en détournerent. Notre Amiral fit voile vers Bantam avec l'Amsterdam & la Zélande, & fit réparer ses vaisseaux à Jacatra : c'était alors le 17 Septembre 1616.

Dans cette route, nous apprîmes que la flotte Efpagnole s'était rendue à Malacca, & qu'elle en devait partir pour nous chaffer de Jacatra & de Bantam. Mais fon commandant Jean de Sylva, mourut à Malacca, & fa flotte, affaiblie par le difperfement de quelques vaiffeaux, & par la mort d'un grand nombre de foldats, reprit la route des Manilles, fans avoir rien fait que d'épuifer les tréfors de l'Efpagne.

Tandis que nous étions à Jacatra, nous y vîmes arriver divers vaiffeaux des Moluques, chargés d'épiceries; d'autres arriverent de Hollande, forts d'équipage & de foldats, portant de riches cargaifons. Il en vint un du Japon, chargé d'argent, de cuivre, de fer, enlevé aux Portugais : la *Concorde* y arriva auffi, vaiffeau commandé par Jacques le Maire, qui prétendait avoir découvert un nouveau détroit & de nouvelles ifles.

Le 14 Décembre 1616, l'amiral Spilberg partit pour la Hollande avec deux vaiffeaux, l'Amfterdam de mille quatre cents tonneaux, & la Zelande de douze cent foixante : Jacques le Maire s'y embarqua, & y mourut huit jours après. Tout le monde fut affligé de fa perte, parce que c'était un homme intelligent, & d'une grande expérience dans la navigation.

Le 24 Janvier 1617, nous defcendîmes à l'ifle

Maurice pour y faire de l'eau ; le 30 Mars, nous jetâmes l'ancre près de Sainte-Hélene, & le 1 Juillet, nous entrâmes heureusement dans nos ports, après un voyage d'environ trois ans.



VOYAGE
DE JACQUES LE MAIRE.

ISAAC LE MAIRE, fameux négociant, défirant négocier dans des contrées éloignées, & découvrir de nouvelles terres, en parlait fouvent à Guillaume Cornelifz Schouten, navigateur expérimenté, qui foupçonnait qu'une route encore inconnue pouvait conduire à la mer du fud. Leur curiofité s'enflamma dans leurs entretiens : ce nouveau chemin fembla leur permettre de tenter une grande entreprife, fans violer la défenfe que les Etats-Généraux avaient faite publier de naviger à l'orient du Cap de Bonne-Efpérance, ou par le détroit de Magellan, réfervant à la feule Compagnie des Indes le droit d'y commercer. Ils fe flattaient de découvrir de grands & riches pays, d'y faire un commerce avantageux, ou s'ils ne le pouvaient dans les pays encore inconnus, ils efpéraient de le faire dans la mer du fud.

Ils réfolurent donc de vifiter les mers au midi du détroit de Magellan, & d'y chercher un autre paffage. Chacun d'eux fournit la moitié des frais de l'entreprife. Le Maire veilla fur le choix des

marchandises, Schouten sur l'équipement des vaisseaux. C'étaient un grand vaisseau & un yacht; l'un nommé la *Concorde*, l'autre le *Horn*. Le premier fut commandé par Schouten & Jacques le Maire, fils d'Isaac; il avait soixante-cinq hommes d'équipage, vingt neuf petites pieces de canon, douze pierriers, d'autres armes encore, une chaloupe à voiles, une à rames, une barque & un canot; des ancres, des cables, des mâts, des voiles de rechange. Ils avaient engagé leurs gens sans leur communiquer leur dessein, & le peuple leur donna le nom de *Chercheurs d'or*. Les directeurs se donnaient le nom de *Compagnie Australe*.

Les deux vaisseaux partirent du Texel le 14 Juin 1615. Après avoir mouillé aux Dunes d'Angleterre, ils relâcherent à Plymouth; ils y prirent un canonier & un charpentier. Mais suivons la relation de ce voyage.

Après nous être éloignés des côtes d'Angleterre, nous trouvâmes une mer si agitée, que la barque qui suivait la Concorde fut brisée; nous avançâmes ensuite sans éprouver d'accidens jusqu'au 21 Août, que nous découvrîmes les terres élevées de *Sierra-Lionna*; & après avoir passé les isles Mabrabomba, nous jetâmes l'ancre. Ces petites isles sont au nombre de trois, elles sont fort hautes, & à demi-lieue du continent; le sol en

eſt hériſſé d'arbriſſeaux : nous y vîmes des traces de bêtes ſauvages, mais point d'hommes. Sur le continent, nous découvrîmes une riviere dont des rochers défendaient l'entrée aux vaiſſeaux ; au delà, elle était profonde & large : nul homme ne parut ſur ſes bords ; des bœufs, des guenons, des oiſeaux qui aboient comme des chiens, des palmiers ſauvages ſans fruit : c'eſt tout ce qui y frappa nos regards.

Le lendemain, nous remontâmes deux autres rivieres dans un eſpace de cinq lieues ; l'une était ſalée & ſes bords nuds ; l'autre traverſait une plaine où l'on trouva des limoniers, & l'on fit une petite proviſion de leurs fruits ; des crocodiles & des tortues habitaient ſeuls ſes bords. Elle ne ſe trouva pas aſſez profonde pour que les vaiſſeaux puſſent y pénétrer, & nous vînmes jeter l'ancre dans la baie de Sierra-Lionna.

Nous vîmes ſur le rivage quelques cabanes couvertes de paille, dont les habitans nous aiderent à faire une proviſion abondante de limons : un ruiſſeau d'une eau très-bonne, qui tombait d'une montagne, eut bientôt rempli nos futailles : nous y achetâmes un peu de poiſſon. Plus loin, nous deſcendimes encore & trouvâmes dans un bois une petite bête nommée *Antilop*, priſe à un piege tendu par les Negres.

Le 5 Octobre, comme nous navigions avec

pleine sûreté, nous entendîmes un grand coup à l'avant du vaisseau; nous cherchâmes promptement ce qui pouvait en être la cause, & vîmes la mer teinte de sang. Nous découvrîmes enfin qu'un gros poisson avait donné de sa corne avec tant de force contre le vaisseau, qu'elle s'y était rompue ; & lorsque nous carenâmes au port du Desir, nous la trouvâmes à sept pieds sous l'eau; elle était de l'épaisseur & de la figure d'une dent d'éléphant, mais remplie & très-dure : elle avait passé au travers des trois bordages, & elle aurait mis le vaisseau en grand danger, si elle n'avait donné dans l'éguillette, car elle l'eût percé de part en part. Le sang qui teignit la mer sortit apparemment de la rupture de la corne.

Personne ne savait encore où nous allions : Schouten & le Maire seuls le savaient. Après avoir passé la ligne, ils crurent devoir en instruire leurs équipages. Ils leur apprirent qu'il s'agissait de chercher un nouveau passage dans la mer du sud, de découvrir de riches pays situés plus au midi, ou d'aller, si l'on ne réussissait pas dans cette recherche, aux Indes Orientales. Les matelots partagerent les espérances de leurs conducteurs, & les écouterent avec joie.

Nous vîmes des bonites, des baleines, des oiseaux noirs, d'autres qu'on nommait Jeans de Genten, une multitude de poux marins, ayant des

des cornes, un corps blanc, tranſparent comme le cryſtal, ayant la tète marquée d'une tache couleur de feu, qui donne une teinte rouge, ils ſont gros comme de petites mouches. Nous n'avions point vus de terre depuis que nous avions quitté la côte d'Afrique, excepté les iſles de Martin Waes, ou de l'Aſcenſion. Enfin le 6 Décembre, nous découvrîmes une côte blanchâtre & peu élevée : c'était celle où nous tendions, celle qui avoiſine le port du Deſir, où nous ne pûmes entrer ſans danger, parce que nous avions été au-delà de ſon ouverture. Avant d'y jeter l'ancre, on entra dans la baie des éperlans, nommée ainſi de l'abondance de ces poiſſons : nous y trouvâmes beaucoup d'œufs, de belles moules, des lions marins & des pingoins.

Comme nous nous efforcions d'entrer dans le port du Deſir, le vent devint ſubitement contraire, & nous fûmes pouſſés contre le rivage : déjà la Concorde était en partie ſur le roc ; il penchait beaucoup lorſque le flot ſe retirait, il tourmentait avec force ; cependant le vaiſſeau ne s'ouvrit point. Le Horn fut jeté ſur les rochers ; il allait tourner ſans deſſus deſſous, ſi le vent qui ſoufflait avec force ne l'eût ſoutenu : lorſqu'il s'appaiſa, le yacht conſentit & ſe courba de maniere que la quille paraiſſait enfoncée, & le côté qui était vers le rivage demeura en l'air. Nous

perdions l'espérance de le conserver, lorsque le flux étant revenu, il se remit de lui-même dans son assiette, & le calme nous permit de le tirer de sa situation.

Le lendemain on entra dans le port, mais on ne put parvenir qu'à l'isle du Roi. Des chaloupes allerent à terre & la trouverent jonchée d'œufs d'une espece particuliere de mouettes : un homme, sans changer de place, pouvait mettre la main dans quarante-cinq nids, dans chacun desquels il y avait quatre ou cinq œufs de la grosseur du vaneau. On y chercha vainement de l'eau douce; par-tout elle parut saumâtre. On y vit des autruches & des quadrupedes farouches, presque semblables au cerf, & dont le cou était aussi long que le corps. Sur une colline, nous découvrimes un tombeau qui renfermait des cadavres longs de dix pieds.

Nous mîmes nos vaisseaux sur le sec & les carénâmes; mais en donnant le feu au yacht, le feu y prit si rapidement, que dans un instant les haubans, les manœuvres, le corps entier du bâtiment furent enflammés. Il était à trente pieds de l'eau, & nous n'espérâmes point le conserver. Il brûla : la poudre en fit voler une partie en éclats; & parmi les cendres du reste, nous cherchâmes la ferrure, le canon, tout ce que le feu n'avait pu détruire.

. Le feu nous donna d'autres inquiétudes encore : il prit à quelques arbres de l'isle, & bientôt elle ne fut qu'un vaste incendie. Nous craignions que les flammes n'attirassent les Sauvages : des colonnes de fumée qui s'élevaient dans le continent nous les annonçaient, mais ils ne parurent point.

Enfin, après avoir long-tems cherché, nous trouvâmes de grandes fosses d'eau douce, mais blanche & épaisse, que nous emportâmes dans des barils sur nos épaules, comme nous en emportions tous les jours des oiseaux, des œufs & de jeunes lions marins ; animal de la grandeur d'un petit cheval, à criniere longue & rude, qu'on ne pouvait tuer qu'avec des balles de mousquet. On leur avait donné cent coups d'un levier de fer, qu'ils ne laissaient pas, tous sanglans par le nez & la gueule, de se rendre encore à la mer.

Le 10 Janvier 1616, nous remîmes à la voile avec notre unique vaisseau. On vit les isles Sebalde huit jours après. Sur le soir, on découvrit des terres vers le couchant, & nous trouvâmes fond. Devant nous étaient de hautes montagnes couvertes de neige : peu après nous vîmes une autre terre à l'orient & aussi fort élevée : l'espace qui les séparait était de huit lieues. On cingla dans cet espace, jugeant qu'il y avait un passage

entr'elles ; des courans rapides l'annonçaient, mais le vent tomba ; les courans seuls firent avancer le vaisseau, autour duquel on voyait une multitude de pingoins & de baleines, qu'on eut assez de peine à éviter. Le lendemain on se trouva fort près de la côte orientale ; elle était haute, entrecoupée, verdoyante, s'étendant entre le levant & le midi, bordée des deux côtés de rivages sablonneux. On la nomma *Terre des Etats.* Nous y trouvâmes beaucoup d'eau douce, d'oiseaux, de poissons, d'amphibies, mais la terre y est dénuée d'arbres. Nous allâmes plus au midi, & vîmes la terre s'étendre à perte de vue, & toujours élevée.

Vers le soir, le vent fraîchit, & les lames furent très-fortes pendant la nuit ; l'eau bleue annonçait une grande profondeur. Nous ne doutâmes point que ce ne fut la grande mer du sud, & que nous n'eussions trouvé le passage que nous cherchions. Des grandes mouettes de mer, dont le corps était de la grosseur du cygne, les pieds larges, le plumage blanc & noir, & qui avaient plus de cinq pieds d'envergure, venaient se percher sur nos vergues & s'y laissaient prendre à la main. Nos matelots les appellaient aussi Jean de Genten. Nous voyons encore la terre entre le nord & le couchant, lorsque nous essuyâmes une grande tempête qui nous força de mettre à la

cape : le froid était vif, des nuées de grèle tombaient ſur nous, & nous avancions lentement. Nous découvrîmes deux iſles, que nous nommâmes *Isles de Barnevelt;* c'étaient des rochers arides, griſâtres, entourés de beaucoup d'autres plus petits. Après les avoir paſſées, nous revîmes la terre : c'étaient celle qui eſt au midi du détroit de Magellan ; elle ne montre que de hautes montagnes blanchies de neiges, qui finiſſent par un cap pointu, que nous nommâmes *Cap de Horn.* Le vent & de rapides courans nous pouſſerent bientôt au-delà.

Le 31 Janvier, nous perdîmes les terres de vue ; les lames étaient très-groſſes & l'eau fort bleue ; ce qui nous perſuada que nous étions dans la mer du ſud. On crut donc pouvoir donner un nom au détroit qu'on avait découvert : on lui donna celui de *le Maire*, quoique Schouten méritât autant que lui de donner ſon nom à une découverte qu'il avait prévue & fait faire (1). On célébra une fète au milieu de la pluie, de la grèle, de la neige & des orages qui nous tourmentaient. Nous avions pénétré juſqu'au 59° 25′

(1) C'eſt une erreur. Dans l'acte ſigné pour ce nom impoſé au détroit, on voit que le Maire était le chef de l'expédition ; il y a le titre de *Præfectus* : Schouten n'y a que celui de *Navarinus.*

de latitude méridionale, fans découvrir de terres; nous cinglâmes alors entre le nord & le couchant; & le beau tems qui fuccéda, nous perfuada que nous étions dans l'océan pacifique.

Le fcorbut qui fe répandait dans notre équipage, nous fit chercher les ifles *Juan Fernando* pour nous y rafraîchir, & nous les découvrimes le premier Mars 1616 : toutes deux font élevées; la plus petite eft au couchant de l'autre: celle-là n'offre que des montagnes arides & ftériles : celle-ci a fes monts couverts d'arbres. On y trouve des porcs, des boucs, & le long de la côte, une quantité prodigieufe de poiffon. Les Efpagnols viennent y pècher.

Nous en fimes le tour; mais à fon couchant, le calme nous laiffa immobiles, à caufe de la hauteur des montagnes. Nous envoyâmes la chaloupe fur le rivage; ceux qui la montaient y trouverent un mouillage, une belle vallée couverte de verdure, ombragée de grands arbres; ils y trouverent de beaux ruiffeaux, des lions marins, & des chevres qu'ils virent dans l'éloignement : en peu de tems ils prirent beaucoup de poiffon. Leurs difcours ranimerent nos malades; & le calme nous empèchant toujours d'y jeter l'ancre, nous y envoyâmes pècher & chaffer : ceux-ci ne réuffirent pas; les autres nous apporterent deux tonneaux d'excellens poiffons & de l'eau. Ce fut là tout

l'avantage que nous tirâmes de cette iſle ; car après les plus grands efforts pour nous en approcher, nous fûmes forcés, le 5 Mars, d'y renoncer, & de profiter d'un vent favorable pour continuer notre route.

Les vents aliſés que nous rencontrâmes bientôt vers le tropique du capricorne, nous firent avancer rapidement. On fit mettre la chaloupe à rames en état, pour s'en ſervir lorſqu'on ſerait proche des terres : déjà nous voyions une multitude d'oiſeaux, tels que des *queues de fleches*, oiſeaux blancs à bec rouge, à tête rougeâtre, dont la queue longue de deux pieds eſt fendue au milieu, & d'une blancheur éclatante.

Le commencement du mois d'Avril fut triſte pour nous, parce que le ſcorbut infectait la moitié de notre équipage, & que le frere de notre capitaine en mourut; mais il fut plus agréable enſuite. Nous découvrîmes des terres le 10 : ce fut une iſle baſſe, peu étendue; près de laquelle on ne trouva d'abord point de fond. La chaloupe parvint aſſez près de terre, & les matelots en apporterent des herbes aſſez ſemblables au creſſon : ils y avaient vu des chiens qui n'aboyaient point & ne jetaient aucun cri : ils y avaient trouvé de l'eau douce dans des foſſes. Cette iſle, qui eſt à neuf cent vingt-cinq lieues des côtes du Pérou, nous parut devoir être inondée en partie lorſque

la mer eſt haute : on y voyait d'un côté une bordure d'arbres comme plantés le long d'une digue; l'eau de la mer y formait des lacs à ſon centre (1). Nous la nommâmes *Isle des Chiens.*

Nous en vîmes une ſemblable le 14; elle était fort baſſe : vers le ſoir, un canot conduit par quatre Indiens nuds, tout rouges, mais ayant les cheveux longs & noirs. Ils nous invitaient par ſignes à deſcendre, mais ils ne purent entendre aucun des mots que nous prononcions en diverſes langues Européennes ou Aſiatiques.

A une portée de mouſquet du rivage, nous ne trouvâmes point de fond; ce qui nous força de nous éloigner. Un grand nombre d'Indiens s'étaient raſſemblés ſur le rivage; un canot nous ſuivit encore : nous lui faiſions ſigne de venir à bord, lui de deſcendre à terre, & nous nous ſéparâmes ainſi. L'iſle n'eſt pas large, mais elle eſt fort longue : des palmiers l'ombragent. Son rivage eſt couvert d'un ſable blanc : la nuit nous y vîmes briller pluſieurs feux.

Nous avions ſuivi ſa côte pendant dix lieues, & le matin, nous y vîmes encore pluſieurs hommes nuds qui nous criaient d'approcher : trois d'entr'eux ſe mirent dans un canot, & vinrent

---

(1) Il paraît que c'eſt une des iſles que Magellan nomma les *Infortunées*.

vers nous. On leur fit préſent de couteaux, de grains de verre, mais on ne put les entendre : ils ne voulurent pas monter ſur le vaiſſeau ; cependant l'un d'eux ſe haſarda de monter dans la galerie, il tira les clous des petites fenêtres des cabanes du commis & du maître, & les cacha dans ſes longs cheveux.

Le fer eſt ce qu'ils recherchaient davantage ; ils eſſayaient d'arracher les chevilles du corps du vaiſſeau. Ils étaient voleurs. On leur envoya un verre de vin dans leur canot, mais dès qu'ils eurent la coupe, ils ne voulurent plus la rendre. Ils n'avaient de vêtement qu'un morceau de natte pour couvrir les parties naturelles ; ils étaient peints du haut juſqu'en bas de figures de ſerpens, de dragons & autres, dont le fond était d'un bleu noirâtre. Ils ſont grands, ont les membres gros, le nez épaté, les oreilles percées.

Nous envoyâmes la chaloupe ſur le rivage ; elle portait huit mouſquetaires & ſix hommes armés de ſabre. Dès qu'ils furent près de la terre, ils virent ſortir trente hommes d'un bois, armés de groſſes maſſues, qui voulurent leur arracher leurs armes & les traîner dans le bois. Les mouſquetaires tirerent ſur eux, & les firent fuir.

Ces Sauvages avaient auſſi de longues lances, & une autre arme hériſſée de dents de poiſſons : ils avaient auſſi des frondes, mais on ne leur vit

ni arcs ni fleches. Des femmes les vinrent prendre à la gorge en pouſſant de grands cris, ſans doute pour les faire retirer. Elles étaient couvertes d'une eſpece de voile, qui des reins deſcend juſqu'aux talons, & ſemblaient nous voir avec plaiſir.

Nous nommâmes cette terre *Isle ſans fond*, parce qu'en effet on n'y en trouva point. Elle eſt ſous le 15° de latitude. Une rangée d'arbres en ornait le rivage : la terre paraiſſait ſtérile, les habitans étaient ſauvages, & nous crûmes devoir nous en éloigner. Le 16, au matin, nous vîmes une autre iſle : comme à la précédente, on n'y trouva point de fond; le milieu en était auſſi ſubmergé, & tout autour il y avait des arbres. On n'y vit point d'hommes, mais on y découvrit une mare pleine d'eau douce, & voiſine du rivage. Nous en emportâmes quatre barils, avec beaucoup de peines & de dangers, à cauſe des briſans impétueux qui l'entourent.

On y trouva auſſi quelques herbes ſemblables au creſſon, quelques écreviſſes, des coquillages, des limaçons de très-bon goût. Cette iſle eſt à quinze lieues de celle de *Sans fond*; nous lui donnâmes le nom d'*Ouaterlands*, ou Pays d'eau. Les malades ſe trouverent bien des végétaux que nous y avions cueilli.

Le 18, nous vîmes encore une iſle nouvelle,

& nous envoyâmes notre chaloupe y chercher de l'eau : les matelots l'attacherent aux brisans qui entouraient l'isle, & se tirerent les uns les autres avec des cordes, au travers de la mer jusqu'à la terre; ils entrerent dans un bois, où trouvant un Sauvage armé d'un arc, ils se retirerent & revinrent au vaisseau. Cinq à six Sauvages parurent sur le rivage, & retournerent dans le bois.

Cette isle était basse, ombragée d'arbres verds, la mer y pénétrait en divers endroits : ceux qui y descendirent, la chaloupe, les rames, & bientôt le vaisseau, furent couverts de petites mouches noires qui volaient par essaims, qui les tourmentaient & dont on ne savait comment se débarrasser. Tout ce qu'on mettait à l'air en était aussi-tôt rempli : on avait beau se frapper, se frotter, cela n'y faisait rien; mais, après deux jours, un vent frais vint nous en délivrer. Nous donnâmes à l'isle le nom d'Isle des Mouches.

Après notre départ de cette isle, des pluies abondantes vinrent nous fournir l'eau dont nous avions besoin; nous allâmes lentement, dans la crainte de nous briser contre quelques-unes de ces isles basses, qu'on ne voyait que lorsqu'on en était près.

Le 9 Mai, nous découvrimes une voile qui

cinglait vers le Nord. Nous tâchâmes de l'atteindre, & deux fois nous tirâmes le canon fur elle fans qu'elle parut s'en embarraffer. On envoya la chaloupe; mais elle fit tant de manœuvres différentes, qu'elle gagna le vent : notre chaloupe, plus fine voiliere qu'elle, l'atteignit cependant. Dès que les hommes qui montaient cette barque, s'apperçurent qu'ils ne pouvaient échapper, ils jeterent à la mer des nattes, des poules, & s'y jeterent eux-mêmes avec un enfant qui était avec eux. On n'en put fauver que deux. Deux autres étaient reftés dans la barque, & ils fe jeterent aux pieds des officiers & les baiferent. On ne put les entendre. L'un de ceux qu'on retira de la mer avait été bleffé; on le panfa : il portait de longs cheveux jaunes. Nous comptâmes qu'il devait y avoir vingt-cinq perfonnes dans ce bâtiment; il y avait huit femmes & quelques enfans; les hommes étaient nuds; les femmes n'avaient qu'une ceinture.

Nous les remîmes enfemble fur le foir, & leur donnâmes des couteaux & du verre, faible dédommagement pour les maux que nous leur avions caufé. Ils nous donnerent des nattes, & deux noix de cocos, dont ils n'avaient que peu. Ils buvaient l'eau de la mer; ils fe couvraient quelquefois le corps de petits mouchoirs de toile;

leur teint était rouge & oint d'huile ; les hommes avaient les cheveux noirs & très-longs ; ceux des femmes étaient courts.

Leur batiment était fait de deux longs & beaux canots, féparés par un petit efpace ; ils étaient joints par plufieurs planches d'un bois rouge, bien liées enfemble & avec les canots : l'avant & l'arriere étaient ornés de longs becs : ce bâtiment avait un mât & une voile de natte, attachée à une vergue ; ils favaient prendre le vent de quel côté qu'il vint ; navigeaient fans bouffole, & n'avaient d'autre inftrument que des hameçons d'os, d'écaille ou de nacres de perles ; au milieu était une efpece de cabane couverte de chaume ; leurs cordages étaient bons, & faits d'un rofeau flexible. Ils prirent leur cours entre le midi & le levant.

Le lendemain, nous vîmes des terres fort hautes, éloignées encore de huit lieues : fur le foir, on apperçut deux barques à la voile, qui pendant la nuit, firent des feux, & fe joignirent : nous jugeâmes qu'elles étaient des barques de pêcheurs.

Le 11 au matin, nous nous trouvâmes fort près d'une ifle élevée, au midi de laquelle il y en avait une autre baffe & longue. Une des deux petites voiles qu'on avait vues le foir précédent, s'approcha de nous, & nous lui tendîmes

une corde avec un baril, afin que ſes conducteurs puſſent monter à bord ; mais au lieu de s'y rendre, ils détacherent le baril, & mirent en ſa place deux noix de cocos & quatre ou cinq poiſſons. Leur bâtiment portait un petit canot; il reſſemblait à ceux que nous avions déjà vus ; peu de bâtimens Hollandais vont auſſi-bien à la voile qu'eux; ils gouvernent avec deux rames, & s'en ſervent avec adreſſe.

La chaloupe alla ſonder & trouva fond à une portée de canon du rivage. On s'y rendit, & les Sauvages ſemblerent vouloir guider le vaiſſeau vers l'iſle Baſſe ; mais on mouilla à l'extrêmité de celle-ci.

Cette iſle n'eſt qu'une haute montagne ; elle eſt couverte de cocotiers ; ce qui nous engagea à lui donner le nom d'*Isle des Cocos.* Nous en vîmes partir de petits bâtimens, dont deux déployerent un pavillon blanc : nous les imitâmes. Chacun des canots était fait d'une ſeule piece d'un beau bois rouge, ils étaient très-légers, & vîtes. Leurs conducteurs ſautaient à la mer lorſqu'ils étaient près de nous ; ils montaient à bord, les mains pleines de cocos & de racines d'ubas, qu'ils troquaient pour des cloux & de la verroterie; ils donnaient quatre ou cinq noix pour un clou ; & on en fit une proviſion de cent quatre-vingt. Enfin, ils étaient en ſi grand

nombre, que le vaiſſeau en était couvert.

Nous envoyâmes la chaloupe chercher une rade ſûre dans l'autre iſle ; elle fut bientôt entourée de canots, qui en partirent, remplis d'hommes, dont l'aſpect était menaçant : ils étaient armés de traits faits d'un bois dur, & que le feu avait rendu plus dur encore ; ils aborderent la chaloupe, & voulurent s'en rendre maîtres : on tira deux coups en l'air ; ils s'en moquerent comme d'un jeu d'enfans. On en perça un d'un troiſieme coup ; ils regarderent ſa bleſſure, & à ſa mort, ils ſe retirerent promptement. Ceux de l'iſle élevée ne nous attaquerent point, parce que nous les avions bien reçus ; mais ils étaient fripons ; ils volaient & ſe ſauvaient à la nage. L'un d'eux prit l'oreiller, la couverture, & l'habit d'un matelot : on fut obligé de monter la chaloupe à bord pour qu'ils ne l'emmenaſſent pas ; ils ſe paſſaient les uns ſur les autres à la nage, pour arriver plutôt à nous, portant dans leur bouche & à leurs mains ce qu'ils voulaient échanger : c'était le fer qu'ils deſiraient le plus ; ils admiraient la force & la grandeur de notre navire ; quelques-uns ſe gliſſaient le long du gouvernail, & frappaient avec une pierre le bordage fort avant ſous l'eau, afin d'en connaître la force.

Ils ſont grands & robuſtes : ils étaient ſans

armes & presque nuds; les uns avaient les cheveux courts, d'autres les avaient tressés & liés diversement. Un canot vint de l'autre isle nous apporter un sanglier noir. Son roi vint lui-même dans un canot qui avait la forme d'un grand traîneau de Hollande; il était escorté de vingt-cinq autres canots; il fut étonné du son de nos trompettes & de nos tambours; sa suite nous saluait en baissant la tête & frappant sur elle avec les poings. Le roi nous fit une harangue avec beaucoup de gestes, lorsqu'il s'approcha de nous; il nous envoya une natte en présent; nous lui donnâmes une hache, de vieux clous, des grains de verre, & un morceau de toile, dont il parut très-satisfait. Ses envoyés baiserent les pieds de nos officiers en entrant dans le vaisseau.

Le roi était nud comme ses sujets; on ne voyait qu'il était leur roi, que par leur obéissance à ses ordres; il ne voulut pas monter à bord; mais il permit à son fils de s'y rendre, & on l'y régala: tous nous invitaient à venir sur leurs côtes pour y faire des échanges: on en acquit trois hameçons, dont les crocs de nacres de perles pendaient à des roseaux. Ils s'en retournerent bientôt dans leur isle.

Ce peuple a le corps marqueté de diverses figures, le bout des oreilles fendues & pendantes jusques sur les épaules, les cheveux de couleur différentes,

différentes, la moustache & le menton rasés : on vit parmi eux un homme blanc ; peut-être par l'effet de quelque maladie.

Le matin du 13, on en vit venir quarante-cinq canots & vingt-trois bâtimens à voile, faits en forme de traîneaux, chacun monté par vingt-cinq hommes. Ils trafiquerent avec nous, & nous inviterent encore à nous rendre près de leur isle : nous y allâmes : le roi vint près de nous, sans vouloir monter à bord ; ce qui nous donna de la défiance. Bientôt la flotte Indienne nous entoura ; il en partit un grand cri que nous prîmes pour un signal de combat : l'un des bâtimens vint nous heurter avec violence, & fut renversé ; les autres nous lancerent une grêle de pierres. On fit sur eux une décharge qui les mit bientôt en fuite. Ils étaient bien au nombre de mille hommes, qui depuis la décharge, se tinrent rassemblés, mais hors de portée. Notre équipage voulait y faire une descente pour y enlever des rafraîchissemens ; mais Schouten & le Maire s'y opposerent. Nous donnâmes à cette terre le nom d'isle des *Traîtres*.

Nous nous en éloignâmes, & découvrîmes le lendemain une autre isle presque ronde, qui était à cinquante lieues de celles que nous venions de quitter. Nous la nommâmes l'*Espérance*, parce qu'elle nous donna celle d'y faire de l'eau, dont

nous manquions. On trouva fond très-près du rivage, où un grand nombre d'Indiens accoururent ; plusieurs canots environnerent la chaloupe, & essayerent de s'en rendre maîtres ; son équipage était bien armé, & une décharge força les Indiens à se retirer rapidement sur le rivage en faisant de grands cris. L'un d'eux était tombé, percé d'une bale, un autre, percé comme lui, essuya quelque tems le sang qui sortait de sa poitrine ; puis il tomba comme l'autre.

Comme on n'avait pas trouvé de bon mouillage, que la mer y brisait avec violence, nous crûmes devoir ne pas nous y arrêter. Nous y vîmes des rochers bruns sur leur pente, verds à leur sommet, de petites montagnes, des terres noires, couvertes d'arbres ou de verdure, & des amas de cabanes. Sans doute elle était fertile & bien peuplée.

Nous avions déjà parcouru un espace de seize cents lieues depuis notre départ des côtes du Pérou. Schouten désespérant de rencontrer les terres Australes, craignant que si nous suivions toujours la même route, nous ne mourussions de faim sur les rivages méridionaux de la Nouvelle Guinée, conseilla de cingler vers le Nord, & on l'en crut. Dans cette route, on rencontra bientôt deux isles très-voisines l'une de l'autre : on s'en approcha : une vingtaine de canots vinrent

vers nous, & marquerent d'abord des intentions pacifiques; mais un moment après, ils parurent se dispo'er à attaquer le vaisseau : deux coups de canon les firent fuir ; six ou sept canots environnerent notre chaloupe qui cherchait une rade, les Indiens voulurent arracher les armes de ceux qui la montaient, & ceux-ci ne virent de moyens pour se défendre, que de donner la mort aux assaillans. Six furent tués, plusieurs furent blessés, & l'on prit un de leurs canots, dans lequel était une massue & une espece de pique.

Cependant on cherchait toujours un lieu où l'on put jeter l'ancre; & enfin on trouva une baie où se rendait une riviere : il y avait un fond couvert de coquilles à un jet de pierre du rivage; la mer y était unie, & le vaisseau y protégeait ceux qui viendraient y faire de l'eau. Les Indiens, malgré la mort donnée à leurs compagnons, venaient encore à nous avec des fruits, des racines nommées *Ubas*, & des porcs qu'on échangea contre des cloux, des couteaux & du verre; excellens nageurs & plongeurs, ils étaient aussi des filoux adroits. On voyait leurs cabanes sur le rivage, couvertes de feuilles d'arbre, rondes, & se terminant en cônes pour faciliter l'écoulement des eaux; elles avaient vingt-cinq pieds de tour, douze de hauteur, & un trou

qui fervait de porte, où l'on entrait le ventre à terre. On n'y vit que de l'herbe feche, des hameçons, & quelques maffues de bois. Leur chef n'avait pas d'autres meubles.

Les Indiens armés fe raffemblerent avec cinquante canots, & paraiffaient méditer une attaque. On les calma par des careffes : deux d'entre nous fe rendirent parmi eux pour fervir d'ôtages, & alors quelques-uns des principaux fe hafarderent à venir fur le vaiffeau : nous les régalâmes, comme ils régalerent nos ôtages : leur chef les falua, en tenant fon vifage fur fes mains jointes, & en fe profternant prefque devant eux : nos ôtages le faluerent de même. L'un d'eux retira fes pieds de deffous fon derriere, fur lequel il était affis, & les mettant fur fon cou, fe roula par terre ; c'eft encore une de leurs manieres de témoigner du refpect.

Une chemife blanche fut un préfent précieux pour le chef, qui donna en revanche quatre porcs. On fit de l'eau fans obftacles ; les canots revinrent autour du vaiffeau ; les Indiens montaient fur le vaiffeau, ou pour y porter des rafraîchiffemens, ou par curiofité. L'un d'eux vola un fabre, le roi ou *Héraico* le fit rendre & châtier le voleur par quelques coups de bâton. Cet exemple les retint, & ils ne nous volerent plus. Nos armes à feu les glaçaient d'effroi. Le chef

désira entendre le canon : à ce bruit terrible, tous s'enfuirent dans les bois, & rien ne put calmer leur frayeur. Le roi, les principaux revinrent cependant visiter le vaisseau : c'étaient des hommes puissans & robustes, ornés d'un colier de feuilles de cocos, qui tombaient en s'entrelassant par derriere, portant dans leurs mains des branches vertes, d'où pendait une banderole. On leur montra dans la chambre du capitaine, qu'ils voulurent voir, des miroirs, des pistolets, une montre, une dent d'éléphant : on fit présent d'une cuillere d'étain au roi, qui le reconnut par deux porcs qu'il envoya, avec une espece de pigeon qu'ils estiment beaucoup, & qu'ils tiennent près d'eux, perchés sur des bâtons ; ils sont blancs jusqu'aux ailes ; le reste du corps est noir.

Nous pêchâmes, & prîmes deux raies à grosses têtes, à peau tachetée ; leur queue était étroite & longue, leurs yeux blancs ; elles avaient deux grandes nageoires, & deux especes de sonnettes ; elles avaient assez la forme des chauve-souris.

On porta encore quelques présens au roi, qui les reçut le visage contre terre ; puis tous entrerent dans sa maison ou *belai* ; nos trompettes se firent entendre, & leur inspirerent de l'étonnement & de l'effroi. Le premier homme de l'isle après le roi, entra, le visage tourné vers les étrangers, passa devant & derriere eux,

prononçant quelques mots d'un ton d'autorité ; puis il fit un grand ſaut en l'air & retomba ſur ſon derriere, les jambes croiſées ſous lui. Alors il fit gravement une harangue, terminée par une diſtribution de fruits.

Par-tout où marcherent nos envoyés, on mit des nattes ſur leurs pas. Les deux chefs leur firent préſent de leur couronne, tiſſue de plumes blanches, rouges & vertes. Le Maire leur donna un petit miroir rond, qu'ils ſuſpendirent à une poutre de leur maiſon.

Le roi de la ſeconde de ces iſles vint auſſi viſiter celui de l'iſle où nous étions : ils s'aborderent avec beaucoup de révérences, de cérémonies, de geſticulations, & ils ſe régalerent de racines. Mais bientôt la diſcorde ſe mit entr'eux ; l'un voulait qu'on ſe ſaiſit de nous ; l'autre s'y oppoſait ; ils ſe ſéparerent ennemis.

Nous pêchâmes encore, & fimes préſent de quelques poiſſons au fils du roi, qui les dévora cruds tout entiers ; car leur gourmandiſe, leur voracité eſt extrême. Quand la lune fut levée, nos matelots deſcendirent pour danſer ſur le rivage avec les Sauvages, avec leſquels nous vivions comme de bons amis. Nous allâmes auſſi viſiter l'iſle : le roi & ſon frere nous y accompagnerent. Nous ne vîmes que des lieux ſauvages, des vallées ſouvent inondées, & par-là

ſtériles ; nous vîmes une terre rouge , dont les femmes ſe ſervent pour ſe frotter autour de la tête. Lorſque nous fûmes fatigués, le roi nous ramena par un chemin aiſé, ombragé par des cocotiers ; nous nous aſsîmes à leurs pieds, & le frere du roi grimpa ſur l'un d'eux avec une agilité étonnante pour y cueillir des noix, qu'il ouvrit avec dextérité, & dont il nous régala.

Ils nous montrerent des antres, des bois épais le long des chemins où ils ſe mettaient en embuſcade pour ſurprendre les habitans de l'iſle voiſine, lorſqu'ils venaient faire des deſcentes ; ils auraient bien deſiré que nous euſſions voulu attaquer ceux avec leſquels ils ſont ſouvent en guerre. Nous nous y refuſâmes, parce que nous n'en pouvions retirer aucun avantage. Nous régalâmes le jeune roi & ſon frere ſur notre vaiſſeau, & leur fîmes entendre que nous partirions dans deux jours, ce qui leur inſpira beaucoup de joie ; car même en nous traitant en amis, ils craignaient que nous ne vouluſſions être leurs maîtres. Le roi lui-même vint enſuite avec tout ſon conſeil, compoſé de ſeize perſonnes : c'était un homme de bonne mine, âgé de ſoixante ans. Il admira le vaiſſeau, qu'il viſita dans toutes ſes parties ; ſes gens voulurent baiſer les pieds des nôtres, qui les prirent amicalement par la main. A ſon retour à terre, nous lui portâmes en pré-

ſent une partie de la pêche que nous venions de faire. Il était alors entouré d'une troupe de filles nues, qui danſaient au ſon que rendait un bois creux comme une pompe. Il nous fit à ſon tour préſent de deux porcs & de quelques fruits.

Le roi de l'iſle voiſine vint le viſiter le lendemain : l'étranger avait une ſuite de trois cents hommes, qui tous avaient autour de la ceinture des herbes qui ſervent à faire un breuvage. Ils ſe firent l'un l'autre beaucoup de révérences, mirent la face contre terre, s'aſſirent, prierent, & ſe haranguerent. Deux de nos officiers ſe rendirent à l'aſſemblée avec quatre trompettes & un tambour ; ce qui réjouit beaucoup les deux rois.

On vit arriver beaucoup d'autres Sauvages de la petite iſle, qui machant des herbes vertes, nommées Cava, les mêmes qui formaient la ceinture des autres, les mirent enſuite dans un baſſin de bois, & les mêlerent avec de l'eau ; ce fut un breuvage pour les rois, qui ſouleva le cœur de nos Hollandais. On ſervit auſſi aux princes des racines rôties, & ſeize porcs ſanglans qu'on avait fait cuire en mettant des pierres ardentes dans leur corps ouvert. Ceux qui ſervaient, danſaient & chantaient. Les femmes, les gens de la cour étaient aſſis en rond autour des

rois. On apporta enſuite d'autres mets ſur de longues civieres, qui furent diſtribués à l'aſſemblée ; c'était le prélude des porcs qu'on ſervit remplis d'herbes ; ils furent plutôt dévorés que mangés. Tout ce qu'on ſervait aux rois leur était porté ſur la tête, & l'on ſe mettait à genoux pour le poſer devant eux. Chaque roi fit préſent d'un porc rôti à nos Hollandais, & on les leur préſenta dans la même poſture qu'aux rois. Ils nous firent encore préſent d'onze petits porcs vivans, & nous leur donnâmes trois gobelets de cuivre, quatre couteaux, douze vieux cloux, & des grains de verre.

Les deux rois vinrent auſſi viſiter le vaiſſeau : leurs courtiſans avaient des feuilles de cocos autour du cou, comme une marque de leur dignité. Chaque roi apporta un porc ſur ſa tête, & les préſenterent avec reſpect. On les reçut auſſi-bien qu'on le put ; puis quand ils furent redeſcendus, nous mîmes à la voile, au grand contentement des Inſulaires, qui nous craignaient bien plus encore qu'ils ne nous aimaient.

Les hommes de taille ordinaire ſont dans ces iſles auſſi grands que les plus grands Hollandais : ils ſont vigoureux, bien proportionnés, légers à la courſe, nâgeant & plongeant très-bien ; leur teint eſt d'un brun jaunâtre ; ils ſe font de leurs

cheveux un ornement varié : le roi en avait une treſſe qui lui pendait ſur la hanche gauche ; elle ſe terminait par deux nœuds : ſes courtiſans en avaient deux qui pendaient de chaque côté. Ils n'avaient qu'une ceinture pour tout habillement. Les femmes étaient laides, mal faites, petites, & portaient les cheveux courts ; elles avaient de longues mamelles, & paraiſſaient ſans pudeur. On a cru leur avoir vu faire des prieres ; ils vivent ſans ſouci, ne connaiſſent point le commerce, & ne font que des préſens par boutades, qui ſe réduiſent à des échanges. Ils ne ſement, ni ne moiſſonnent, vivent de fruits, de racines, que la nature y produit ſans ſoins, de beſtiaux qu'ils nourriſſent, de poiſſons qu'ils trouvent ſur le rivage, ou pêchent avec le hameçon. Nous donnâmes à ces terres le nom d'iſles de *Hoorn.* Elles ſont ſous le 14° 56′ de latitude méridionale.

En tirant nos ancres, nous en perdîmes deux, parce que le fond était formé de rochers aigus. Nous cinglâmes vers le couchant, contens de nous être rafraîchis, & d'avoir fait notre proviſion d'eau. Deux jours après, ne voyant point de terres, comme nous l'avions eſpéré, nous nous dirigeâmes vers le Nord. Les principaux officiers penſerent que la Nouvelle Guinée était encore à côté de nous, & ſur le ſoir, ne trou-

vant aucune terre, nous retournâmes au couchant.

Le 13 Juin, nous nous trouvâmes à cent cinquante-cinq lieues a l'Oueſt des iſles Hoorn; la mer était unie, très-poiſſonneuſe, & les oiſeaux étaient en grand nombre. Tous ces indices de terre nous firent eſpérer de la découvrir; cependant ſept jours après, nous ne la voyions point encore; ce ne fut que le ſoir même que nous eûmes enfin la vue d'une côte: c'était cinq ou ſix petites iſles, couvertes d'arbres, dont nous vîmes ſortir deux canots plus grands que ceux des iſles de Hoorn: les hommes paraiſſaient parler le même langage que ceux de ces iſles; mais leur teint était plus noir; ils étaient armés d'arcs & de fleches; ce furent les premiers de cette mer qui nous parurent les connaître. Ils nous montraient le couchant, en nous conſeillant de nous y rendre. Nous ſuivîmes leur avis, parce que nous ne trouvions point là de bon mouillage.

Deux jours après, le 22 Juin, nous découvrîmes douze ou treize petites iſles, où nous n'abordâmes point. Le 24, nous en découvrîmes trois encore, toutes verdoyantes & remplies d'arbres; deux paraiſſaient avoir une lieue de large ſur deux de long; les côtes en étaient hériſſées de rochers. Nous les nommâmes *isles vertes*.

Bientôt nous vîmes d'autres terres, que nous présumâmes faire partie de la Nouvelle Guinée; devant elles était une isle élevée, que nous appellâmes *Saint-Jean.* Nous nous approchâmes de la côte : trois canots conduits par des hommes fort noirs, s'approcherent de notre chaloupe; ils étaient nuds : on répondit aux pierres qu'ils nous jetterent, par quelques coups de fusil, qui les firent retirer. Ils parurent parler un langage tout différent de celui des isles de la mer du Sud.

On entra dans une baie, où le fond était mauvais, & dès qu'on y eût jeté l'ancre, des Noirs vinrent en pirogues nous faire une harangue où nous ne pûmes rien entendre. La nuit s'avançait, le ciel était serein, il faisait un beau clair de lune; nous étions à une petite portée de canon du rivage, près d'une riviere qui s'y mêlait à la mer. Des pirogues s'avancerent jusqu'à nous; nous parlâmes avec douceur à ceux qui les montaient, nous leur fîmes de petits présens, & tâchâmes de leur faire entendre que nous desirions avoir des cocos, des porcs, des bœufs; mais ils n'entendirent rien, & passerent le reste de la nuit autour de nous. Le matin, nous vîmes huit pirogues, portant de quatre à onze hommes, tous armés de pierres, de massues, de sabres, de frondes, de zagaies. On leur fit des

préfens encore, & n'y répondirent qu'en lançant des pierres & des zagaies. Le gros canon & la mousqueterie renverserent quelques-unes de ces pirogues ; notre chaloupe en prit quatre, & trois hommes, tous blessés ; le reste s'enfuit.

Nous nous rapprochâmes du rivage, & nos prisonniers crierent à leurs compagnons de nous apporter des rafraîchissemens ; ils nous apporterent quelques porcs, & un paquet de bananes : nous leur rendîmes leurs prisonniers, qu'ils s'empresserent de soulager.

Ces hommes portaient des anneaux à leurs oreilles & à leurs narines, des bracelets de nacres de perles au-dessus des coudes & aux poignets ; ils avaient assez de barbe, étaient nuds, à l'exception des parties naturelles ; grands, bien proportionnés, ayant les dents noires, les cheveux crépus & noirs, couverts d'un bonnet d'écorce d'arbres, assez semblables à une coëffure de femmes ; ils l'ôtent pour saluer ; ils chantent avec accord, & mordent avec violence. Ils ont de très-petits canots, & d'autres qui ont jusqu'à trente-quatre rameurs, & des châteaux comme les galions ; les planches en sont jointes par des coutures bien goudronnées. On croit que ces peuples étaient des Papous.

On suivit la côte de cette isle, & on eût bientôt après la vue de deux autres ; des pirogues

vinrent près de nous, & les Noirs rompaient leurs zagaies ſur leur tête en ſigne de paix ; ils nous parurent plus civiliſés que les précédens, leurs canots étaient mieux conſtruits, & ornés de quelque ſculpture ; ils ſont une grande parade de leur barbe, qu'ils poudrent de chaux, ainſi que leurs cheveux ; leurs iſles étaient fécondes en cocos ; mais ils ne voulurent point nous en apporter.

Le 1 Juillet, les courans porterent le vaiſſeau entre une iſle & la Nouvelle Guinée : vingt-cinq pirogues partirent de l'iſle pour venir à nous ; c'étaient en partie les mêmes que nous avions vus le jour précédent. Ils voulurent s'emparer du vaiſſeau ; ils lancerent des pierres avec tant de roideur, qu'elles ſe briſaient contre les mâts, ou en faiſaient ſauter des éclats. Nous nous retirâmes pour échapper à cette grèle meurtriere ; mais au moment que les Sauvages croyaient être vainqueurs, nous fimes feu ſur eux. Douze ou quinze tomberent morts, & le reſte s'enfuit. Nous fimes un priſonnier ; c'était un jeune homme de dix-huit ans, que nous appellâmes *Moyſe*, ainſi que l'iſle d'où il venait. Ces Inſulaires mangent une ſorte de pain, qu'ils font avec des racines d'arbres.

Nous ſuivîmes la côte, voyant d'un côté des iſles baſſes, & de l'autre des terres élevées. On

compta environ vingt-trois isles rassemblées, grandes ou petites, hautes ou basses, à différentes distances les unes des autres. Le lendemain on découvrit une haute montagne ; on cingla sur elle, parce qu'on espéra qu'elle était celle de Gunappi dans l'isle de Banda ; mais d'autres isles qu'on découvrit, détruisirent cette conjecture.

Derriere cette montagne, on voyait une étendue de pays à perte de vue ; il était inégal ; la montagne jetait des flammes & des cendres, & on lui donna le nom de Vulcain : l'isle où elle se trouve est bien peuplée, & féconde en cocos. Les habitans nous envoyerent des pirogues, au milieu desquels s'élevait un échafaudage, qui nous inspira de la crainte : ceux qui les montaient ne purent entendre notre Moyse : les uns avaient les cheveux courts, d'autres les avaient longs ; leur teint était un brun jaunâtre. On ne put trouver de mouillage dans cette isle. Plusieurs autres isles se montrerent au Nord. L'eau était de diverses couleurs, verte, blanche, jaune, plus douce que celle de la pleine mer ; on y voyait flotter des arbres, des branches ; indices qu'une riviere s'y déchargeait.

Le 8 Juillet, on jeta l'ancre à une portée de fusil du rivage, sur une profondeur de vingt brasses. Des hommes vinrent nous examiner dans leurs canots ; ils avaient les cheveux courts &

frisés, des anneaux passés dans le nez & les oreilles, de petites plumes sur la tête & les bras, & des dents de porcs autour du cou & sur la poitrine. Leurs femmes étaient d'une laideur extrême, leurs longues mamelles semblaient des boyaux qui tombaient sur le nombril; elles portaient leurs enfans sur le dos; leurs jambes & leurs bras étaient minces; leur physionomie ressemblait à celle des singes : elles n'avaient qu'une feuille pour couvrir ce que la pudeur ordonne de cacher; elles mangeaient du betel; beaucoup étaient louches; d'autres avaient les bras ou les jambes enflées. Nous vîmes de loin leurs maisons, élevées sur des pieux hauts de huit à neuf pieds. Tout annonce ici un pays marécageux & mal sain. Nous allâmes mouiller plus loin dans une bonne baie, & sur un bon fonds; près de là étaient deux villages, dont les habitans nous envoyerent des cocos, qu'ils ne voulaient céder qu'à raison de quatre pour une brasse de toile; nous y vîmes aussi un peu de gingembre.

Cependant nous ne savions encore où nous étions : ce pays nous parut la terre des Papous; mais c'était une conjecture; nous navigions le long de la côte; les courans nous favorisaient; la terre, que nous ne perdions point de vue, était quelquefois fort haute, quelquefois fort basse,

baſſe, bordées d'iſles plus ou moins riches en cocos, & plus ou moins habitées. Nous mouillâmes un jour près de deux d'entr'elles qui étaient baſſes, pour y faire proviſion de ces fruits. Mais nos matelots firent des bravades aux habitans, qui devinrent nos ennemis. Lorſque nous voulûmes y débarquer, ils firent voler ſur nous une nuée de fleches, qui nous bleſſerent ſeize hommes. Le maître de la chaloupe, qui avait cauſé ce malheur par ſon imprudence, ſauva ſa vie en ſe cachant dans la chaloupe; mais il ne fit pas honneur à ſon courage. En vain on fit feu ſur eux, ils envoyerent tant de fleches, qu'on fut contraint de ſe retirer. Le lendemain on mouilla entre ces deux iſles, la chaloupe s'approcha de la plus petite, & y mit le feu à quelques cabanes : les vainqueurs du jour précédent menaçaient, mais n'oſaient s'avancer, par la crainte du canon, qui pénétrait dans leurs bois avec fracas. On prit des noix, & il y en eut trois pour chaque homme de l'équipage. Un Inſulaire vint enfin demander la paix; d'autres le ſuivirent, & apporterent des cocos, qu'ils laiſſaient entraîner au courant, qui les amenait juſqu'à nous. On leur fit des ſignes de réconciliation, & ils s'enhardirent : ils vinrent dans leurs canots échanger leurs cocos & leurs bananes contre de vieux clous, & des couteaux rouillés; ils apporterent auſſi un peu

de gingembre verd, & des racines qui leur servent de safran : ils nous donnerent quelques arcs, quelques fleches : on leur vit des pots de fer, que sans doute les Espagnols leur avaient fournis. Notre approche ne les étonna point, sans doute parce qu'ils avaient vus d'autres Européens & des vaisseaux. La plus orientale de ces isles s'appelle *Moa*; *Insou* est le nom de celle qui est placée entr'elle & la Nouvelle Guinée. *Arimoa* est la plus haute & la plus occidentale.

Leurs habitans nous rendirent des services, quand nous nous montrâmes leurs amis. D'autres Noirs accoururent, & paraissaient ennemis des premiers ; tous nous fournirent des cocos, & chaque homme de l'équipage en eut cinquante, avec deux paquets de bananes. Ces gens font du pain avec une cassave inférieure à celle d'Amérique.

Le lendemain, 20 Juillet, nous nous éloignâmes : le courant nous jeta parmi un grand nombre d'isles. Des pirogues, qui semblaient avoir des aîles parurent : leurs conducteurs étaient armés de fleches ; d'abord la timidité les éloigna de nous, puis ils s'enhardirent & vinrent trafiquer près du vaisseau.

Ils avaient du poisson sec, des cocos, des bananes, du tabac, un fruit que nous ne connaissions pas. Des Insulaires nous offrirent aussi en

troc de la porcelaine de la Chine. Ceux-ci étaient de plus grande taille & d'un teint plus jaune que les autres ; ils se servaient d'arcs & de fleches, aimaient le fer & le verre dont ils avaient des bagues colorées, fournies sans doute par les Espagnols.

Le 24 Juillet, nous découvrîmes une grande isle, verdoyante & agréable : elle reçut le nom de *Guillaume*, du nom de notre capitaine ; & sa pointe occidentale, celui de Cap de Bonne-Espérance, parce qu'il nous donna celle d'arriver aux isles de Banda. Cependant nous craignions de nous enfoncer dans l'un des golfes profonds de Gilolo, & l'on résolut de se diriger vers le nord. Nous ne trouvions point de fond autour de l'isle où flottaient des feuilles & des herbes. Parmi les fruits qu'on nous avait donné le jour précédent, il en était un de couleur orangée en dedans, verd au dehors, ayant le goût du melon, rempli de pepins, & fort bon avec le sel & le poivre.

Le lendemain, nous vîmes une grande étendue d'un pays très-inégal. Des isles le bordaient. Trois jours après il fit un grand tremblement de terre : le vaisseau fut tourmenté, & nous ne pouvions d'abord comprendre la cause du mouvement que nous ressentions. Le 30, nous entrâmes dans un vaste golfe qui nous paraissait environné de terres :

les éclairs, les tonnerres nous aſſaillirent, le vaiſſeau ſemblait en feu; la pluie qui ſuccéda fut telle, que nous n'en avions jamais vu de ſemblables. Nous ſortîmes avec peine de ce golfe : les courans nous jeterent enſuite ſur la côte, & il nous fallut mouiller l'ancre.

Nous avions fait deux cent quatre-vingts lieues le long des côtes de la Nouvelle Guinée, & nous penſâmes que nous avions enfin atteint ſon extrêmité. Plus loin, étaient encore pluſieurs petites iſles. Nous approchâmes de l'une d'elles, ſans y trouver de fond. Mais nous en vîmes ſortir deux pirogues avec une banniere blanche; elles nous apportaient des feves, des pois des Indes, du ris, du tabac & trois oiſeaux du paradis. Quelques mots de la langue de Ternate mêlés à la leur, nous permirent de les entendre: d'aſſez belles toiles nouées autour de leur ceinture, formaient leur vêtement : quelques-uns avaient des caleçons de ſoie & des turbans : leurs doigts étaient ornés de bagues d'argent ou d'or; leurs cheveux étaient noirs comme du goudron.

Ils ſemblaient nous craindre, & ne voulurent pas nous dire le nom de leur pays. Nous penſâmes qu'ils venaient de l'iſle Tidor, & étaient amis des Eſpagnols. Nous apprîmes dans la ſuite qu'ils venaient de *Maba*, iſle qui dépend de Tidor. Nous nous trouvâmes, pour la troiſieme

fois, fous la ligne équinoxiale; & le 6 Août, nous cinglâmes avec joie vers les Isles Moluques, après avoir enfin connu les lieux où nous étions parvenus. Nous découvrîmes le Cap *Moratai*, qui est la partie septentrionale de Gilolo : plusieurs feux éclairaient la terre pendant la nuit : diverses pirogues vinrent à nous durant le jour; nous pûmes en entendre les habitans. Cette vue réjouit l'équipage, composé encore alors de quatre-vingt-cinq hommes tous en santé, & tranquilles sur l'avenir; car si nous manquions de vivres, nous étions en des lieux où l'on pouvait nous en fournir.

Nous entrâmes dans la rade de Soppi, bourg dont les habitans nous vendirent du sagu, des poules & du ris : là, nous apprîmes qu'il y avait un grand nombre de vaisseaux Hollandais & Anglais dans ces mers; nous nous en réjouîmes, parce qu'ils faisaient notre sûreté. Nous vînmes ensuite mouiller l'ancre sur la côte d'une isle déserte, où nos officiers descendirent pour voir du haut d'une colline élevée la situation du pays; mais ils ne purent jamais y monter; & après bien des tentatives assez dangereuses, ils revinrent sur leurs pas. Ils y virent un ver prodigieux, aussi gros que la jambe d'un homme.

Cette isle qui paraissait inhabitée, ne l'est point. On la nomme *Moro*; plusieurs isles la forment :

la plus grande eſt celle où l'on avait jeté l'ancre ; & on y trouve la ville de *Bibou* : une autre ſe nomme *Doi* ou *Dou*. Toutes ſont ſur la même ligne.

Le 5 Septembre, nous étions encore ſur la côte de Gilolo : quelques-uns de nos matelots allerent y pêcher ; tout-à-coup, ils virent quatre Ternatois ſortir d'un bois, le ſabre d'une main, le bouclier de l'autre, & s'avancer ſur nos gens qui n'étaient point armés : le mot *Oran-Hollanda* les arrêta, & ils jeterent de l'eau ſur leur tête, en proteſtant qu'ils nous avaient crus Caſtillans. Ce danger diſſipé, nous nous éloignâmes à petites voiles. Nous apperçumes les iſles de Ternate & de Tidor ; un vaiſſeau s'y rendait auſſi : c'était l'*Etoile du matin*, qui nous apprit les aventures de l'amiral Spilberg. Nous mouillâmes avec lui ſous le fort de Maleye, dans l'iſle de Ternate, où nous fûmes bien reçus.

Nous en partîmes le 25, accompagnant l'Etoile du matin qui ſe rendait à Motir. Nous cinglâmes enſuite vers Bantam, traverſâmes le détroit de Buquerones, formé par les iſles Celebes & Deſolaſo, & vinmes jeter l'ancre dans la rade de Japara, puis à Jacatra, où nous rencontrâmes trois vaiſſeaux Hollandais. Ici mourut un de nos hommes, le premier qui fut mort de maladie depuis notre départ, dans le vaiſſeau la Concorde.

Le premier Novembre, le préſident de l'établiſſement Hollandais fit citer dans le conſeil Schouten & le Maire, & il leur fut ordonné de livrer leur vaiſſeau. Ils alléguerent en vain leurs raiſons, qu'on les condamnait injuſtement, qu'on les ruinait : ils n'étaient pas les plus forts, & furent obligés d'en ſubir la loi. Il leur reſta la reſſource de pourſuivre ceux qui les dépoſſédaient devant les Tribunaux de Hollande : reſſource éloignée, tandis que le malheur était préſent & certain.

Une partie de l'équipage paſſa ſur d'autres vaiſſeaux. Schouten & le Maire s'embarquerent ſur l'*Amſterdam*, monté par l'amiral Spilberg, qui ſe rendait en Europe. Les fatigues & le chagrin firent mourir le Maire quinze jours après que le vaiſſeau fut parti de la rade de Bantam : ſes connaiſſances, ſon caractere, ſes découvertes le firent regretter de ceux mèmes qui l'avaient dépouillé. Schouten, plus heureux, arriva en Hollande, après avoir employé deux ans & dix jours dans ſon voyage autour du monde. Nous voudrions pouvoir dire que les biens qui lui furent enlevés, lui furent reſtitués enſuite ; mais nous l'ignorons, & nous ne le croyons pas. Une ariſtocratie marchande ne ſe deſſaiſit, ni n'eſt facilement deſſaiſie de ſa proie.

VOYAGE
DE JACQUES L'HERMITE.

LA guerre des Hollandais avec l'Efpagne durait encore, & les premiers chercherent à attaquer cette Puiffance redoutable jufques dans la fource des richeffes qui lui permettaient de foutenir fi long-tems les efforts réunis de fes rivaux & de fes ennemis. Ils réfolurent de porter la guerre dans le Pérou, & d'y parvenir par la route que le Maire avait tracée, & qu'on projetait de vifiter avec encore plus d'exactitude.

On arma donc une flotte de onze vaiffeaux, qui portaient deux cent quatre-vingt-quatorze pieces de canon, fix cents foldats, & mille trente-fept hommes d'équipage. Elle fut commandée par *Jacques l'Hermite*, marin expérimenté : il montait l'*Amfterdam*, vaiffeau de huit cents tonneaux, de deux cent trente-fept hommes d'équipage & de quarante-deux pieces de canons. Le *Delft*, vaiffeau de même force, était commandé par le vice-amiral Hugues Schapenham. Les noms des autres vaiffeaux étaient l'*Aigle*, le *Levrier*, l'*O-*

range, le *Hollande*, le *Maurice*, l'*Eſpérance*, la *Concorde*, le *Roi David* & le *Griffon.*

Cette flotte ſortit du port de Goerée le 29 Avril 1623; elle vint relâcher a Portſmouth, pour y réparer l'Aigle qui avait une grande voie d'eau, l'Orange dont l'éperon était endommagé, & l'Eſpérance qui n'ayant pas voulu ſuivre la route indiquée par l'amiral, toucha ſur un roc, & aurait péri, ſi le vice-amiral n'était accouru à ſon ſecours. La flotte remit à la voile le 8 Mai; cinq jours après, l'Amſterdam éprouva un grand malheur : le canon qui faiſait ſignal de mettre à la voile vola en éclats, qui rompirent des baux du premier & du ſecond pont, renverſerent les cabanes qu'on y avait élevées, briſa, diſperſa pluſieurs coffres & tua un homme. Celui qui avait mis le feu à la piece n'en reçut aucune bleſſure.

Après avoir paſſé le cap Lezard, l'amiral ordonna aux vaiſſeaux de s'étendre au loin, ſans jamais ſe perdre de vue, pour découvrir, s'il était poſſible, la flotte d'argent : chaque ſoir on devait revenir ſous le pavillon. On ſuivit les côtes d'Eſpagne, où l'on apprit qu'on avait vu peu de jours auparavant ſix vaiſſeaux de guerre Eſpagnols. On rencontra des corſaires Africains, dont l'un fut obligé par l'amiral de relâcher les Hollandais qui

ſe trouvaient ſur ſon bord. Les eſclaves délivrés devinrent des matelots utiles.

Le 4 Juin, on vit, au lever de l'aurore, dix vaiſſeaux diſperſés ſur la mer : un calme profond ne permit pas aux Hollandais de les envelopper; mais on envoya les chaloupes, qui en amenerent quatre : c'étaient des barques Eſpagnoles qui venaient de Fernambuc, & étaient chargées de ſucre. Ces priſes furent ſur le point d'être enlevées par un corſaire Turc. Le vice-amiral qui remarqua ſa manœuvre, s'en approcha de ſi près, qu'un eſclave chrétien qui était au timon, donnant un coup de barre, fit aller l'avant de ſon vaiſſeau à bord du Hollandais, & lui avec tous les eſclaves Chrétiens qui s'y trouvaient s'y ſauverent. Le capitaine Turc vint les réclamer : c'était un renegat, né à Enchuiſe. Le vice amiral lui parla avec tant de force, qu'il eut honte de ſon apoſtaſie, & demeurant avec les Hollandais, il ſe fit apporter ſes effets ſur le bord du Delft. Les Turcs ſe retirerent déſolés d'avoir perdu leur capitaine & dix-ſept hommes.

On apprit qu'il y avait en mer vingt-neuf à trente navires de guerre Eſpagnols, & cette nouvelle fit prendre la réſolution de relâcher à Safia. Les vaiſſeaux embarraſſés de marchandiſes n'étaient pas propres au combat : pour les rendre tels, il aurait fallu jeter à la mer, ou des effets pré-

cieux, ou des provisions nécessaires ; & l'avantage qu'on aurait pu avoir dans un combat, n'aurait pas contrebalancé la perte & le retard qu'il aurait causé. On espérait trouver des vaisseaux Hollandais à Safia, & on pensait à y charger les marchandises qui étaient sur les prises, pour les envoyer en Hollande.

On y trouva en effet quatre vaisseaux, l'un de guerre, dont l'équipage s'était mutiné : les plus factieux furent enlevés, jugés, exécutés ; quatre furent punis de mort, les autres plongés dans la mer pour passer sous le vaisseau, & condamnés à servir sur la flotte sans recevoir de salaire. Après ce jugement, on chargea de sucre le vaisseau de guerre, & on l'envoya en Hollande avec le Levrier, qui était trop pesant à la voile pour suivre les autres. En sa place, on prit deux des prises Espagnoles pour servir de yachts.

La flotte fit voile de Safia & vint jeter l'ancre dans la rade de Saint-Vincent, où l'on résolut de réparer les vaisseaux, où un beau tems favorisait les opérations. On ne put y faire de l'eau, parce que les cerceaux des futailles ne valaient rien, & que l'isle manque de bois pour en faire. On se proposa de suppléer à ce défaut, en se rendant ensuite à Sierra-Leona. On envoya un vaisseau dans l'isle Saint-Antoine pour y obtenir

des limons & des oranges, qu'on lui donna honnêtement; mais mal mûres encore. On mit les malades à terre, ſous des tentes; on les fit garder par deux compagnies de ſoldats. Aſſez près d'eux, on creuſa un puits où l'on trouva de l'eau douce : des forgerons travaillerent à faire des cercles de fer. On prit des tortues, du poiſſon, & quelques boucs. On avait fait un nouveau voyage à Saint-Antoine, où l'on débarqua tous les priſonniers Portugais, & d'où l'on apporta vingt-deux mille oranges; & avec ces proviſions on mit à la voile.

Les iſles de Saint-Vincent & de Saint-Antoine ſont les plus occidentales de celles du Cap Verd : la premiere eſt une iſle aride, inculte, ſemée de rochers, preſque privée d'eau douce. On y trouve des boucs fort gras & de meilleur goût que partout ailleurs : ils trouvent leur ſûreté dans un terrain hériſſé de rocs. On y peut faire proviſion de tortues de deux ou trois pieds de long, dans la ſaiſon où elles viennent pondre. Il y a auſſi beaucoup de poiſſons, qu'on prend à l'hameçon au pied des rochers. Les habitans de Sainte-Lucie y viennent pêcher, chaſſer aux tortues & aux boucs; ils envoyent la viande à Saint-Jago, où on la ſale pour le Bréſil. Des figuiers ſauvages ſont les ſeuls arbres qu'on y voie : on y recueille encore des plantes de coloquinte. Saint-Antoine

eſt habitée par une peuplade de Noirs d'environ cinq cents ames. Elle nourrit beaucoup de boucs : on y cultive le coton. Vers la mer, il y a un grand verger rempli d'oranges & de limons, que les Noirs troquent volontiers pour de la mercerie. On y peut recueillir annuellement juſqu'à cinquante mille oranges. Les Hollandais n'y virent ni porcs, ni brebis, ni poules.

Le tems qui s'écoula juſqu'à l'arrivée de la flotte de Sierra-Leona, fut déſagréable par des pluies continuelles; les maladies qu'elles cauſerent, jointes peut-être à l'eau ſaumâtre de Saint-Vincent, donnerent la mort à pluſieurs de ceux qui la montaient. Le 7 Juillet, on s'apperçut que l'eau changeait de couleur, & bientôt après on découvrit des terres fort baſſes, encore bien au nord de Sierra-Leona, qu'on n'apperçut que le 10, & où l'on jeta l'ancre le 11.

Les Negres vinrent viſiter les vaiſſeaux, & ne voulurent pas permettre qu'on débarquât, ſans payer un droit qu'ils réclamaient. On leur fit préſent de deux barres de fer, de morceaux de toile & de quelques merceries, qui les ſatisfirent.

Le frere du roi vint lui-même ſur les vaiſſeaux: il fit un préſent & en reçut. Il était vêtu d'un habit de toile rayée fait à la Hollandaiſe; il avait des chauſſes bleues & des mules rouges. Ce port manqua d'être funeſte à la flotte; pluſieurs de

ſes gens y moururent ; le Maurice fut ſur le point d'y périr. Divers matelots y mangerent une noix ſemblable à la noix muſcade ; la mort ſubite de l'un fit donner promptement du contre-poiſon aux autres, qui à peine en réchapperent.

On en partit le 4 Septembre. Sierra-Leona eſt une haute montagne, couverte d'arbres épais, au haut de laquelle coule une riviere d'eau douce, qui ſe diviſe en pluſieurs parties, qui toutes ſont ombragées. Le pays eſt couvert d'arbres, qui rapportent des limons de la couleur de ceux d'Eſpagne, mais plus petits : ils n'étaient pas encore dans leur maturité, & augmenterent le flux de ſang qui régnait dans les équipages. On y trouve auſſi des palmiers, des ananas : on y fait de l'eau & du bois avec facilité. On y lut ſur des rochers le nom de François Drak.

Un vent du Midi força la flotte de louvoyer ; elle parvint près de l'iſle *Saint-Thomas*, au vent de laquelle elle ne put monter. Un de ſes vaiſſeaux, l'Aigle, allait mal à la voile, & la retardait. Enfin elle jeta l'ancre à la rade du cap de Lopes-Gonſalves ; mais l'eau s'y trouvant ſale & puante, on tâcha de gagner l'iſle d'*Annobon*. Pendant qu'on faiſait des efforts pour l'atteindre, l'Amſterdam & la Concorde donnerent ſur le banc : les chaloupes coururent au ſecours avec des ancres, des cables, des anſieres ; on par-

vint à les dégager ; mais l'amiral déjà malade, se fatigua tellement en cette occasion, que ses forces ne purent se rétablir.

On revint au cap Lopes, où l'on avait appris qu'on pouvait trouver de l'eau en creusant des puits sur le rivage, & on en trouva dans l'aiguade, où l'eau avait augmentée : cela n'empêcha pas de cingler vers l'isle d'Annobon, parce que le scorbut régnait dans les équipages, & qu'on espéra les y rafraîchir avec des fruits.

Dans le trajet, on accusa le chirurgien du Maurice d'avoir donné à des malades des remedes empoisonnés ; il fut examiné & mis à la question : on attacha à son corps suspendu, six des plus pesantes boîtes de pierrier, & il n'avoua rien. Cette fermeté fut attribuée au sortilege, & on crut l'avoir découvert dans un sachet suspendu à sa poitrine.

Quelque tems après, comme on le menait au conseil assemblé, il fit un effort, & se jeta dans la mer ; mais on parvint à l'en retirer. Alors on prétend qu'il avoua, qu'étant issu de parens Espagnols, il avait fait mourir sept hommes de propos délibéré ; qu'il avait dessein d'entreprendre une cure extraordinaire, qui lui donnât le droit de demander de manger à la table du capitaine, & que si on l'avait refusé, il aurait empoisonné l'amiral & tous les hauts officiers ; qu'il avait

eu envie de faire pacte avec le diable, qui n'avait jamais voulu se montrer à lui; qu'il avait cherché à s'étouffer avec un oreiller.

Cette confession est si remplie de faits contradictoires, qu'il était difficile de le condamner sur elle. Cependant il le fut, & il eut la tête tranchée.

Le 20 Octobre, on vit encore l'isle Saint-Thomas; le vice-amiral s'embarqua sur le yacht pour chercher une rade dans la petite isle de *Rolles*, qui en est voisine, & voir si l'on y trouverait des fruits. Il y trouva peu de ces derniers, & le mouillage y était mauvais. Le vent était contraire pour se rendre à Annobon : l'amiral ordonna un sermon extraordinaire pour se recommander à Dieu, & fit porter vers le couchant. Cependant le 29, on vit cette isle, qu'on n'avait pu atteindre quand on l'avait voulu, & qui se présenta lorsqu'on ne la cherchait plus. On y vint jeter l'ancre. Le gouverneur permit d'y trafiquer avec les habitans, d'y faire de l'eau, d'y prendre des oranges. Dès le soir même, les chaloupes en apporterent une provision. On eut des poules & des porcs en échange pour du sel.

Il s'éleva une querelle entre les Hollandais & les Noirs : le gouvernement aurait pu enlever les premiers; mais il fut généreux, & il se contenta

tenta de les faire retirer. Cette maniere d'agir était noble, & l'amiral le sentit. Deux hommes déserterent dans cette isle; ils étaient du nombre de ceux que la flotte avait tirés de captivité.

Annobon a six lieues de tour; le terrein en est élevé : deux ou trois Portugais y gouvernent sans résistance cent cinquante mille Noirs : ceux qui n'obéissent pas, sont transportés dans l'isle *Saint-Thomas*; punition qu'ils redoutent beaucoup. Elle est abondante en cocos, en tamarins, en ananas & bananes, en cannes à sucre, & en oranges. La flotte en embarqua plus de deux cents mille en trois jours, & plusieurs vaisseaux en avaient fait autant avant elle. Ces oranges sont d'un excellent goût, grosses, pleines de jus, & de diverses especes. On y en trouve toute l'année. On y trouve aussi des limons, des boucs, des bœufs, des vaches, beaucoup de porcs. A sa partie méridionale, un ruisseau coule des montagnes dans une vallée remplie d'arbres fruitiers; mais des brisans en rendent l'abord difficile. On recueille aussi du coton dans cette isle; les montagnes y recélent quelques chats civettes. Les habitans en sont pauvres; les femmes y ont la tête & le haut du corps découverts; un morceau de toile entoure leur ventre, & pend jusqu'aux genoux.

On ne doit pas aborder dans cette isle sans

être en état de défenſe ; ceux qui ont trop de confiance, s'en éloignent enſuite avec des regrets.

On remit à la voile le 4 Novembre : aucun accident ne troubla la navigation juſqu'au 20, que trois jeunes gens luttant enſemble, tomberent dans la mer ; un ſeul put être ſauvé. Le 6 Janvier 1624, on commença à trouver des mouettes & des herbages flottans. Le 19, la mer parut d'un rouge ſanglant ; une multitude d'écreviſſes rouges lui donnait cette couleur. Le froid ſe fit ſentir avec violence le 26. Deux jours après, on perdit de vue la barque Eſpagnole, qui ne rejoignit plus la flotte : elle avait dix-huit hommes d'équipage, & fit de vains efforts pour nous rejoindre : l'eau lui manqua ; elle entra dans Rio de la Platta, & la remonta juſqu'à ce qu'elle eût trouvé de l'eau douce. Ceux qui la montaient, éprouverent enſuite des fatigues incroyables, & une diſette extrême ; mais enfin ils gagnerent les côtes d'Angleterre, & de là ſe rendirent en Hollande.

La flotte Hollandaiſe découvrit la terre le 1 Février : c'était le cap de *Pennas*, qui préſente de hautes montagnes toujours remplies de neige. Comme elle avait ordre de ne point relâcher au Breſil, elle ne chercha point à découvrir ces côtes, & ne put enſuite réuſſir à gagner les terres

au-dessous de Rio de la Platta. Le lendemain, elle se trouva devant le détroit de le Maire, que personne ne croyait voir. Un pilote seul, qui l'avait déjà vu, le reconnut au pays entrecoupé, aux montagnes élevées qui sont au Levant, aux collines rondes qui bordent le rivage au Couchant. Il continua sa route pour le passer, & les autres le suivirent. A l'entrée, on découvrit deux vaisseaux à l'ancre dans une baie, qu'on nomma *Verschoor*, & ils vinrent joindre la flotte. L'amiral incertain s'était enfin déterminé à mouiller dans l'anse de Valentin, pour éviter les courans & le vent, qui le jetaient sur la côte. On s'en approchait, lorsqu'on y découvrit encore un vaisseau, nouvelle raison pour y entrer. Mais ce vaisseau envoya sa chaloupe pour avertir de ne pas le faire, & la flotte regagnant la pointe méridionale de la baie, y jeta l'ancre. Ces différens vaisseaux en faisaient partie ; c'étaient l'Orange, l'Espérance & le Griffon. On laissa en arriere ce dernier, & l'on enfila le détroit.

Le tems était obscur ; on ne pouvait voir les côtes qui formaient le détroit, & l'on ne put rien ajouter à ce qu'on en savait déjà. Bientôt la flotte entiere l'eut dépassé. La lenteur du voyage venait jusqu'alors, de ce que la flotte était arrivée trop tôt, & de ce qu'elle passa la ligne dans une saison peu favorable ; elle n'eût point les

vents du Nord, qui y soufflent sur la fin d'Octobre, & la santé des équipages s'en ressentit.

Les deux vaisseaux que nous avions trouvés à l'ancre dans la baie de Verschoor, y avaient été jetés par les courans, au moment où ils croyaient entrer dans le détroit : ils avaient envoyé des gens à terre pour visiter le pays ; ils avaient trouvé une petite rade à l'entrée d'une riviere ; de petits bâtimens y pouvaient être à couvert de tous les vents. Là ils avaient échangé des bagatelles, contre des peaux de chiens marins, que les habitans savaient préparer ; ils y avaient pêché différens poissons. C'était à cela que se réduisaient leurs observations.

Le 6 Février, on vit le cap Hoorn : le froid était alors extrême, & la disette força dans ce moment de diminuer les rations. On avança cependant, on le croyait du moins, lorsque huit jours après, on apperçut de nouveau le cap Hoorn, qui était encore éloigné de sept lieues. On avait cru que les courans aidaient dans cette route ; c'était tout le contraire. Il fallut le doubler ; & en le faisant, on découvrit un grand golfe, qui pénétrait dans les terres aussi loin que la vue pouvait s'étendre. L'amiral espéra d'y trouver une bonne rade, & un lieu propre à faire de l'eau, du bois, & du leste ; mais la brune qui retomba, lui fit prendre le large, &

ensuite il rasa la côte. Plus loin, à quatorze lieues de ce cap, il découvrit deux isles, sans doute les isles Ramires ou Barnevelt, que la brune lui déroba encore, & il vint jeter l'ancre dans une grande baie, où il trouva un bon ancrage; les vaisseaux l'y suivirent : cette baie reçut ensuite le nom de *Nassau*. Plus avant en est une autre, où l'on trouva de l'eau douce, qui descendait des montagnes; il y avait des bois : on la nomma *Schapenham*, du nom du vice-amiral. Pendant qu'on y faisait sa provision d'eau, on vit des Sauvages qui se montrerent amis. Un orage ayant obligé dix-neuf hommes de passer la nuit à terre, on n'en trouva que deux en vie le lendemain; les autres avaient été massacrés par ces hommes perfides, à qui l'on n'avait fait ni tort, ni insulte, & qui le purent impunément, parce que les Hollandais étaient alors sans armes. On retrouva les corps de cinq d'entr'eux, déchiquetés d'une maniere affreuse; sans doute, ils avaient mangé les autres. Ces barbares ne reparurent plus.

On avait vu en un endroit de la côte une colonne de fumée, & le vice-amiral s'y rendit: il y passa la nuit, & le lendemain, il vit quelques huttes, découvrit que le cap de Hoorn était une isle, & qu'on peut le passer en le laissant au midi; il s'assura que la terre de Feu était divisée en

plusieurs isles ; que la côte offre par-tout des anses, des baies, des golfes profonds, d'où il est probable qu'on pourrait pénétrer dans le détroit de Magellan.

La plus grande partie de la terre de Feu est montueuse ; mais il y a de belles vallées, des prairies où serpentent de jolis ruisseaux ; par-tout on peut faire du bois, dans des rades vastes & sûres : vers la mer, les montagnes paraissent arides ; ailleurs, elles sont couvertes d'arbres, que la violence des vents du Couchant, qui regnent presque toujours dans ces lieux, courbe du côté opposé : la terre y paraît creuse, & n'a que deux ou trois pieds d'épaisseur ; les tempêtes semblent y faire leur demeure ; rarement l'air y est calme, ou faiblement agité ; les ouragans y sont soudains, & rien ne peut leur résister : les chaloupes y sont renversées, les vaisseaux ancrés à l'abri sont rejetés en mer avec violence.

Les habitans ont la peau naturellement blanche ; mais ils la frottent d'une couleur rouge, & se la peignent de différentes couleurs, & en diverses manieres. Les uns ont le visage, les bras, les mains, les jambes peints en rouges, & le reste du corps blanc ; d'autres ont tout un côté blanc & tout un côté rouge. Ils sont forts, bien proportionnés, ont les cheveux noirs, épais, &

longs, & les dents aiguës comme le tranchant d'un couteau. Les hommes ſont nuds, les femmes ont un voile de cuir à leur ceinture : celles-ci ſont peintes comme les hommes, & ont des colliers de coquilles.

Quelques-uns ont ſur leurs épaules une peau de chiens marins ; c'eſt une faible défenſe contre le froid rigoureux qui regne en ce climat ; leurs huttes ſont faites de branches d'arbres ; rondes par le bas, pointues dans le haut, où eſt une petite ouverture par laquelle la fumée s'échappe ; leur ſol eſt de deux ou trois pieds au-deſſous du niveau de la terre ; au-dehors elles en ſont enduites : des corbeilles de jonc, qui renferment des lignes & des hameçons de pierres, des arcs, des fleches armées d'une pierre aiguë, des frondes, des maſſues, des couteaux de pierres, en ſont les ſeuls meubles, les ſeuls ornemens.

Ils ne ſont jamais ſans armes, & paraiſſent être toujours en guerre avec des peuples voiſins, les uns, tous peints en noir, les autres peints en rouge. Leurs canots ſont ſinguliers ; ce ſont de gros arbres dépouillés de leur écorce, qu'ils recourbent en ôtant des bandes d'un côté, qu'ils recouſent en d'autres ; ils leur donnent la forme des gondoles de Veniſe, en les mettant dans une eſpece de forme ; ils les recouvrent en-dedans de pieces de bois & d'écorce, qui les tiennent très-ſecs :

les plus grands ont seize pieds de long sur deux de large ; ils portent sept à huit hommes, & nâgent aussi vîte que des chaloupes à rames.

Ces hommes sont barbares, avides de la chair des étrangers : on ne remarque en eux, ni religion, ni police, ni propreté, ni décence ; ils ne connaissent point nos armes, & sont plus redoutables par leur perfidie que par leur courage. Ceux qui entreront dans la baie de Nassau doivent s'en défier ; ils doivent n'y venir chercher que de l'eau, du bois, & du lest ; on n'y trouve que des moules : cependant il y a lieu de croire qu'il y a des bestiaux dans la terre de Feu : on a cru y reconnaître de la fiente de quadrupedes, & des nerfs de bœufs : un soldat assura qu'il avait vu un troupeau paître dans une prairie.

Un orage furieux ayant surpris la chaloupe de l'Orange, la renversa : huit hommes furent noyés, les autres, après avoir lutté contre les flots pendant une heure & demie, atteignirent le Delft, qui les sauva : il n'y avait pas de jour où l'on ne courut de semblables dangers, & de plus grands encore : l'amiral se hâta de faire le signal de mettre à la voile ; mais avant de sortir de la baie, un calme profond surprit la flotte, & les lames la jetaient sur la terre : heureusement le calme fut court ; mais le vent qui les sauva, se changea bientôt en tempête. Les vents étaient

conſtamment contraires : l'amiral craignit que ce ne fuſſent des vents aliſés qui l'auraient rejetté pendant ſix mois loin des mers du Chili, où il tendait : des tempêtes continuelles pouvaient à chaque inſtant ſéparer les vaiſſeaux, & l'on ne ſavait quelle route leur indiquer, ni quel rendez-vous fixer, excepté les iſles Fernando, bien éloignées encore, & d'où les vents repouſſaient. Le conſeil fut aſſemblé, où, après avoir bien peſé les inconvéniens des différens partis qui reſtaient à prendre, on réſolut de tenter encore pendant deux mois de gagner la mer du Sud.

Cette réſolution eût un ſuccès heureux : dix jours après, un vent favorable & doux enfla les voiles, & redonna une nouvelle activité aux matelots ; un mois après, on découvrit le Chili ; la côte parut élevée ; des montagnes la coupaient de diſtance en diſtance. L'amiral, toujours plus faible, ſentit quelque joie de revoir la terre ; mais ſes ordres l'en éloignaient encore ; ils ne lui permettaient pas d'aborder au Chili, & il ordonna de cingler vers l'iſle Juan-Fernandès, d'où l'on devait ſe rendre à Arica pour eſſayer de s'emparer des galions. Le vice-amiral, auſſi malade que lui, ne laiſſait pas eſpérer qu'ils reviſſent jamais leur patrie.

Le 4 Avril, on découvrit l'iſle qu'on cherchait, & le yacht prit les devants pour y cher-

cher une rade à la faveur d'un beau clair de lune ; on la trouva dans la partie qui était plus au Nord ; mais le calme ne nous permit point d'y entrer.

Enfin on parvint dans la baie de fable, à l'entrée de la vallée Verte. Là on fit la visite de l'artillerie, on fit des chevaux de frise. Le 6, nous y vîmes arriver le Griffon, qu'on avait laissé dans la baie Schapenham ; il avait été vers le midi jusqu'au 60° ; l'Orange arriva le lendemain : le David & le Maurice, qui s'étaient écartés de la flotte, s'y réunirent quelques jours après.

Après avoir fait de l'eau & du bois, l'amiral fit remettre à la voile le 13. Il y a un rocher entre le midi & le couchant de la grande isle, que quelques-uns ont pris pour la plus petite des isles Fernandès : c'est une erreur ; l'une est éloignée de l'autre d'environ trente lieues. L'orientale, qui est la plus grande, a six lieues de tour ; la rade est entre le nord & le levant, & dans cette partie, elle a des vallées couvertes de trefle & d'autres herbes. Le fond de la baie est un talus escarpé de roches & de sables ; la profondeur en est si grande, qu'un vaisseau peut s'approcher très-près de la terre ; des vents variables & des calmes en rendent l'approche difficile. On y trouve de l'eau excellente, & un

grand nombre de poiſſons, des milliers de lions & de chiens marins, dont la chair approchait de celle du mouton, quand on en avait ôté la graiſſe. On y vit auſſi des boucs, des palmiers, des coignaſſiers; mais nul autre animal, nul autre fruit.

Cette iſle fournit du bois de ſantal, & un autre arbre, auſſi dur, auſſi peſant que l'orme, dont on peut faire des poulies & des rouets; il en eſt encore de diverſes ſortes; mais aucun n'a un tronc propre à faire des mâts. On y entretenait autrefois quelques Indiens pour y faire de l'huile de chiens marins, qu'on portait à Lima; alors elle était déſerte; mais ſix ſoldats demanderent qu'on les y laiſſât, laſſés de ſervir ſur la flotte.

La flotte fut formée en ordre de combat; on en fit trois diviſions, qui voguerent tranquillement par un vent du midi, qui ne l'abandonna point. On vit bientôt la côte du Pérou. On envoya des chaloupes la reconnaître. Bientôt on découvrit une voile; bientôt on s'en rendit les maîtres: c'était une barque qui portait cinq Eſpagnols, & ſix Indiens. Ils nous apprirent que la flotte d'Argent était partie de Callao pour Panama; qu'elle était compoſée de cinq voiles, mais que l'amiral était encore au Callao; que c'était un navire de huit cents tonneaux, & de quarante pieces de canon; qu'il avait avec lui

deux pataches & quarante à cinquante navires marchands, toués à terre, & défendus par trois batteries & des retranchemens, où étaient rangés cinquante pieces de canon; qu'on y assemblait de toutes parts des troupes, & que bientôt il y aurait une armée, parce qu'on nous y attendait.

Sur ces avis, on résolut d'attaquer le lendemain Callao. L'amiral trop faible ne put se mettre à la tète de l'entreprise; le vice-amiral la conduisit; cinq compagnies de soldats, quatre de matelots, devaient descendre à terre, entre Callao & la riviere de Lima, les premiers durant la nuit, les seconds à la pointe du jour: c'était le 10 Mai. Lorsqu'ils furent près du rivage, les brisans les retinrent jusqu'au jour qu'ils suivirent en vain la côte; après avoir fait quelques décharges sur une troupe d'Espagnols, qui paraissaient résolus à s'opposer à leur descente, ils revinrent aux vaisseaux. On essaya de descendre encore, sous la protection du canon du Levrier; mais les Espagnols dresserent deux batteries, qui percerent ce vaisseau à l'avant, & le forcerent de se retirer.

Cependant le lendemain, on tenta une nouvelle entreprise: l'amiral voulut que dans douze chaloupes, armées de petits canons & d'artifices, on alla droit aux vaisseaux Espagnols. Quelques

ſoldats Hollandais donnerent l'allarme au Nord de Callao, pour détourner l'attention des Eſpagnols, & les chaloupes s'étant approchées des vaiſſeaux ennemis, y mirent le feu. En vain les batteries, le gallion & les pataches firent feu pour les en éloigner; elles réuſſirent à mettre le feu à trente ou quarante, & à ſe retirer avec peu de perte : on avait montré beaucoup de courage; mais on s'accuſa de peu de prévoyance, de ce qu'on ne s'était pas muni de haches, pour couper les cables des vaiſſeaux, dont on aurait pu ſe rendre ainſi les maîtres.

On avait compté ſur les Indiens & les Negres pour faire une révolution dans le pays; ils étaient en effet mécontens & en grand nombre; mais le vice-roi avait pourvu à ce qu'ils ne puſſent, ni ſe réunir, ni faire de mouvemens; ils ne purent ſe montrer. On tint encore fermé le port de Callao avec ſix vaiſſeaux, & on en détacha quatre pour courir ſur les ennemis.

L'état des affaires n'était pas tel qu'on l'avait ſuppoſé en Hollande; on y croyait qu'Arica ne pouvant réſiſter, on aurait pu de là ſe rendre au Potoſe, & s'emparer de toutes les richeſſes des Eſpagnols; mais on apprit, ſur le rapport unanime des priſonniers, qu'Arica était fortifiée avec ſoin, & bien pourvue; que le Potoſe était défendu par vingt mille Eſpagnols, & l'on ne

vit aucune efpérance de fuccès dans l'exécution de tels deffeins.

La flotte fe divifa en trois efcadres : deux allerent chercher, s'ils pourraient s'emparer de diverfes villes qu'on difait être faibles, & qui fe trouverent fortifiées & pourvues ; la troifieme demeura devant Callao, où elle effaya vainement de mettre le feu au Gallion avec un brulot. L'amiral mourut fur cette divifion, le 2 Juin : depuis Sierra-Léona il n'avait plus eu de fanté, & il y avait cinq mois qu'il était fans force. On l'enterra dans l'ifle de Lima, avec les cérémonies accoutumées.

On propofa aux Efpagnols le rachat des prifonniers ; mais le vice-roi s'y refufa, & déclara qu'il n'avait que de la poudre & des balles au fervice des Hollandais, & qu'il ferait pendre celui qui viendrait le propofer de nouveau. Cette réponfe fut une fentence de mort pour les Efpagnols prifonniers ; on voyait du danger à les relâcher, on ne pouvait les nourrir, & on les fit pendre à la vergue de l'artimon. Ils étaient au nombre de vingt-un : trois vieillards furent conduits à terre, avec ordre de dire au vice-roi qu'il voyait l'effet de fa réponfe brutale, & qu'on lui ferait déformais la guerre fans quartier.

Une des divifions de la flotte revint le 15 ; fon chef rapporta qu'il avait fait une defcente vers

Pifco ; mais que trouvant cette ville entourée d'un mur haut de quinze pieds, devant lequel il y avait un retranchement, tous les officiers avaient décidé qu'il fallait abandonner l'entreprife, & fe retirer ; qu'on avait fait la retraite, en faifant face à l'ennemi, & qu'on s'était rembarqué fans autre perte que cinq hommes tués, & quelques bleffés, quoiqu'il y eût dans ce lieu deux cents hommes en armes, & deux cents cavaliers.

Cependant des forgerons dans l'ifle de Lima préparaient divers inftrumens pour de nouvelles expéditions : on penfait à vifiter le Chili ; on abandonna l'idée d'aller à la rencontre du gallion de Manille, parce qu'on était incertain de le rencontrer, & que l'on efpérait remporter de plus grands avantages. Le Chili offrait des richeffes, ou au moins des rafraîchiffemens, qui mettaient les Hollandais en état de paffer aux Manilles. D'ailleurs, les Indiens y étaient en guerre avec les Efpagnols, & cette circonftance ajoutait à la probabilité du fuccès dans les entreprifes qu'on y pourrait tenter.

Les Efpagnols ont beaucoup de fupériorité fur les Indiens du Chili, par leur infanterie armée de moufquets ; mais ceux-ci ont de bons cavaliers, & ils font nombreux. Leur maniere de faire la guerre, eft de fe répandre dans les campagnes, de les ravager, puis de bloquer les for-

tereſſes, & d'affamer les garniſons. Les Eſpagnols les renforcent en y envoyant des malfaiteurs, & des ſoldats qui ne ſont pas toujours bien ſoumis. La diſette les fit ſoulever dans cette même année. Le roi d'Eſpagne ne tire aucun avantage de ce pays; mais il le garde, de peur que ſes habitans, devenus libres, n'inſpirent le deſir de la liberté aux Péruviens, & ne viennent les aider à la recouvrer; il y prend auſſi des hommes pour travailler aux mines du Potoſe, & comme ils ſont robuſtes & forts, qu'ils réſiſtent au climat, ils y ſont d'un grand ſervice, tandis que ceux du Pérou y languiſſent & y meurent aſſez promptement.

Au milieu de ces projets, la flotte était dévorée par le ſcorbut; à peine avait-on aſſez de monde pour armer les chaloupes, & l'on ne trouvait au Callao, ni herbages, ni rafraîchiſſemens, ni remedes; il fallait cependant y demeurer juſqu'à ce que les vaiſſeaux y fuſſent tous réunis. Pluſieurs étaient très-mal; mais un ſoulagement qu'on n'eſpérait pas vint nous conſoler. Un Suiſſe attaqué du ſcorbut, étant monté ſur la cime de la plus haute montagne de l'iſle de Lima, y trouva des herbes qui lui firent beaucoup de bien. Dès qu'on le ſut, le vice-amiral en envoya cueillir; il en fit apprêter en ſalade & en potage, & elles apporterent du ſoulagement, ſi elles ne guérirent

guérirent pas. Cette isle est pierreuse, ce qui ne permet pas d'y creuser des puits ; elle a trois lieues de circuit ; elle est par-tout rocailleuse, & ne montre d'herbe qu'au sommet de la montagne. A son extrêmité occidentale sont plusieurs sépultures des Indiens.

Le 18 Juillet, deux Espagnols se rendirent à la flotte sur des fagots de gros joncs ; l'un était un comédien, l'autre un soldat : on sut par eux que le Maurice & l'Espérance avaient pris quatre vaisseaux sur la côte de l'isle de Puna, près Guaïaquil, & brûlé un gallion ; que Callao était hérissé de canons, & couvert de soldats ; qu'on en avait répandu sur la côte pour empêcher les Hollandais d'y faire de l'eau. Ils fuyaient Callao, parce qu'ils avaient tué un général Espagnol chez une femme débauchée.

Quelques jours après, l'ennemi envoya dix chaloupes chargées de soldats, qui firent grand feu sur la Concorde, & couperent ses haubans. Ils s'enhardissaient peu à peu, parce que le vice-amiral voulant épargner la poudre, ne permettait qu'on l'employât que dans une nécessité absolue : ils tirerent sur le David plus de deux cents volées de canon, sans blesser personne.

Le 29, treize de leurs chaloupes revinrent à la charge, & embarrasserent beaucoup la Concorde, parce qu'elle ne pouvait tirer dessus,

ſans atteindre le yacht placé entr'elle & eux. Mais enfin ce vaiſſeau les força à la retraite. Un des canoniers perdit le bras droit à cette attaque.

Le 3 Août, le vice-amiral fut reconnu amiral de la flotte, & reçut le ferment des ſoldats. Le contre-amiral devint vice-amiral, & un conſeiller prit la place de celui-ci. Le nouvel amiral monta ſur le Delft. Pendant ces changemens, ces Eſpagnols revinrent encore, & on les contraignit de ſe retirer. Bientôt après, les deux vaiſſeaux qu'on attendait ſe réunirent à la flotte, après avoir brûlé Guaïaquil & ſes richeſſes, tué cent Eſpagnols & fait dix-ſept priſonniers ; ils avaient perdu trente-cinq hommes. Le capitaine *Schutte* eût l'honneur de cette expédition ; il y avait montré le plus grand courage, la fermeté la plus invincible. Sa valeur avait ſauvé les troupes & les vaiſſeaux que les ennemis voulaient couper, & ils le pouvaient par leur nombre.

Le 13, on abattit les huttes de l'iſle de Lima, & on ſe diſpoſa à partir ; la flotte était compoſée alors de quatorze voiles, parce qu'on y avait joint trois priſes : elle prit ſa courſe vers les *Piſcadores*, puis jeta l'ancre dans la baie qui eſt derriere ces iſles. On y deſcendit, on y creuſa un puits qui donna de la bonne eau : alors on forma un retranchement muni de canons, afin

qu'on pût s'y défendre, au cas que l'ennemi vint attaquer ceux qui étaient à terre. Il fallait du tems pour s'y fournir d'eau, parce que les puits en donnaient peu; on se hâtait, parce que, des montagnes voisines, les Espagnols pouvaient incommoder les travailleurs. Le 16, on retourna sur les vaisseaux, sans avoir éprouvé d'obstacles.

La flotte fit voile au couchant, & découvrit les isles *Lobos*, puis le cap *Sainte-Claire.* L'amiral se fit précéder de trois chaloupes, pour avertir les Indiens de Puna qu'ils n'avaient rien à craindre de lui, & savoir ce qui se passait à Guaïaquil. Il y jeta l'ancre bientôt après; les chaloupes y avaient pris une petite barque; mais n'y trouverent ni Indiens, ni Espagnols; tous avaient disparus.

On y nettaya les trois plus gros vaisseaux; & dans cet intervalle, on fit une nouvelle tentative sur Guaïaquil, qui n'eût pas le succès de la premiere: on fut obligé de se rembarquer avec perte de vingt-huit hommes: ce fut l'effet du peu d'ordre qu'une partie des soldats avait gardé; les ennemis fuyaient, disaient-ils, & ils se précipiterent, sans leurs officiers, vers les ennemis, qu'ils trouverent retranchés dans les maisons sur le haut de la colline; ils en furent attaqués si brusquement, qu'ils prirent la fuite, & entraî-

nerent tous les autres avec eux. Une feconde attaque ne fut pas plus heureufe. Ainfi, avec le double de foldats, on ne put réuffir dans un projet qu'on avait rempli avec fuccès quelques jours auparavant, quoique la ville fût retranchée alors, & ne le fut plus. Le peu de confiance qu'ils avaient en leur commandant peut feul expliquer ce fait.

On nettaya enfuite les autres vaiffeaux, & l'on tint un confeil, qui décida qu'il fallait faire une tentative fur Aquapulco avant de fe rendre au Chili. On brûla le bourg de Puna & on s'éloigna de l'ifle. Quatre Français & quatre Anglais s'y cacherent & y demeurerent. Ils avaient bien fervi & combattu avec courage, mais le mauvais fuccès de Guaïaquil les avait découragés, & ils ne virent d'efpérance de fortune qu'en quittant la flotte.

On vit les *Gallapagos*, puis les côtes de la Nouvelle Efpagne. Les calmes retarderent la flotte: quatre rochers blancs lui annoncerent *Siguatarcio*, & peu de jours après, on vit l'ifle qui eft devant Aquapulco, & l'on y jeta l'ancre fur le foir du 28 d'Octobre. De là on voyait le fort des Efpagnols, nouvellement conftruit fur un promontoire : il eft muni de quatre baftions défendus par des canons : il met à couvert les gallions.

On chercha à parlementer avec les Espagnols, pour savoir si les vaisseaux de Manille étaient venus, mais on ne put les y amener. Cependant on conjectura des soins qu'ils prenaient, qu'ils n'étaient point arrivés encore, & on entoura le port. L'un des capitaines ayant mené ses gens à terre pour faire de l'eau, fut attaqué & perdit quatre hommes : un cinquieme demeura sur le rivage, & le capitaine fit retourner la chaloupe & alla lui-même le prendre pour le ramener. Cette générosité lui coûta une blessure dont il fut long-tems malade.

Tous les vaisseaux se remirent en mer, & ce fut un bonheur; car les Espagnols rodaient avec un corps de six cent hommes pour tomber sur ceux qui feraient occupés à faire de l'eau. On suivit d'abord la côte pour chercher les isles *Ladrilleros*, situées à quarante lieues au couchant d'Acapulco, & où l'on trouve de l'eau, des poissons & des patates ; mais on les chercha vainement. On résolut de cingler vers l'Inde.

Le 15 Janvier 1625, on découvrit des terres basses, bordées d'un brisant redoutable : c'était sans doute l'isle *Galpericomale*. Les Hollandais continuerent leur route, tourmentés par le scorbut. Enfin ils virent les isles des *Larrons* : celle de Guaham est haute; ses habitans se hâterent de venir en canots apporter des cocos, des pa-

tates & des bananes, qu'on leur paya avec de la vieille ferraille.

Le 27 Janvier, le vice-amiral & la moitié des ſoldats voulurent deſcendre dans une petite iſle pour y chercher des rafraichiſſemens; mais les briſans & les prieres des Inſulaires les firent revenir : cette condeſcendance fut payée par les vivres que les Inſulaires apporterent en abondance près de l'aiguade, où l'on était venu faire de l'eau & où l'on s'était fortifié. Après avoir fait une revue générale, le nombre d'hommes qui était ſur la flotte ſe trouva de douze cents ſoixante : on remit à la voile le 11 de Février.

Cette iſle, l'une de celles qu'on nomma d'abord *Las Velas*, a une bonne baie; ſon ſol eſt élevé, fertile, abondant en ris, en cocos, & ſurtout en anjamas. Les Hollandais y acheterent deux cents poules, mais ne purent y obtenir de beſtiaux. Les habitans ſont grands, bien proportionnés, d'un teint rougeâtre; les hommes ſont nuds, les femmes ont une eſpece de ceinture : leurs armes ſont la fronde & la zagaie. Leurs canots ſont bien faits & légers; d'abord ils paraiſſent faire le commerce de bonne foi, mais bientôt on eſt forcé de s'en défier. Une balle de ris qu'ils vendirent aux Hollandais était remplie de ſable & de pierres. On ne peut, prudemment, y débarquer ſans armes; ils maſſacrent tous ceux

qu'ils rencontrent à l'écart, lorſqu'ils n'ont rien à en craindre.

Le 14, on découvrit une iſle, que l'on crut celle de *Sabavedra* : on en découvrit une ſeconde le lendemain, dont les habitans étaient de la taille de ceux des iſles des Larrons : ils avaient les cheveux noirs & longs, & quelques ornemens autour du corps; ils ne purent aborder les vaiſſeaux. Cette iſle était encore inconnue; elle paraît cultivée & peuplée. On réſolut de gagner Gilolo & enſuite Ternate : ce paſſage fut heureux, & le 4 Mars on jeta l'ancre à Malaïe, dans la derniere de ces iſles, où commandait Jacques le Fevre.

Après différentes opérations dans les Moluques, la flotte ſe rendit à Amboine, d'où elle partit pour faire la guerre dans l'iſle de *Ceram* : elle y prit *Louhou*, brûla les negreries des rebelles & détruiſit tous leurs girofles. De là elle ſe rendit à Batavia. Là elle fut ſéparée : les vaiſſeaux furent envoyés en divers lieux. L'Orange, le Hollande & le Maurice firent voiles pour Surate, ſous les ordres de Speult, ancien gouverneur d'Amboine. L'Eſpérance, le Griffon & deux yachts, allerent tenter de nouveaux hazards vers Malacca, commandés par le vice-amiral Verchoor. L'aigle & le David partirent pour la côte de Coromandel. Le Delft & l'Amſterdam allerent ſe radouber dans l'iſle d'Onruſt; la Concorde fit

voiles pour la Hollande : elle portait l'amiral, qui mourut le 3 Novembre. Il fut enterré dans l'isle *Pulo-Bosoc*, à deux lieues de Bantam. Le vaisseau qui devait le rendre à sa patrie jeta l'ancre dans la rade du cap de Bonne-Espérance le 21 Janvier 1626, & au Texel le 9 de Juillet de la même année.

L'écrivain de ce voyage, homme de sens, se nommait Adolphe Decker. Il demeura pendant deux ans en garnison à Batavia, & ne revint en Hollande qu'en 1728. Il a fait des remarques intéressantes sur l'isle Sainte-Hélene, & sur la température du climat équinoxial; mais comme ces objets ont été traités par des voyageurs plus éclairés que Decker, nous n'en donnerons point ici l'extrait.



VOYAGE
DU CAPITAINE CLIPPERTON,
OU CLIPPINGTON.

LE capitaine Clipperton était né à Yarmouth, dans le Comté de Norfolk ; ses parens étaient la plupart des gens de mer, & il s'exerça dès l'enfance dans cet art. Naturellement inquiet, avide de voyages, il saisissait toutes les occasions d'en faire ; & à trente ans, il avait parcouru les quatre parties de la terre.

Lorsqu'on l'élut Commandant pour faire le voyage dont nous allons donner un précis, il passait avec justice pour le marin le plus expérimenté. Il avait été dans les deux Indes, dans la mer du nord, dans la méditerranée ; il avait déjà fait le tour du monde.

C'est lui qui en 1704, avec un bâtiment à deux mâts, à deux voiles quarrées, portant dix tonneaux, deux canons & vingt-un hommes, se sépara de Dampier sur les côtes du Mexique, brava la ville de Rio-Leja, y prit deux vaisseaux Espagnols à l'ancre, dans l'un desquels il trouva quatre mille pieces de huit, se retira dans le golfe

de Salinas pour ſe radouber, & en partit pour achever ſa longue & pénible courſe.

Il le fit par une route inconnue encore, chercha le 18 degré de latitude ſeptentrionale, au lieu du treizieme qu'on avait toujours ſuivi; & atteignit, en ſuivant cette hauteur, les iſles Philippines en cinquante-quatre jours, ſans avoir éprouvé d'accidens. Il était embarraſſé dans le labyrinthe de ces iſles, lorſqu'un moine étonné de voir un tel vaiſſeau dans cette mer, vint dans une chaloupe pour le reconnaître. Il le retint dans ſon vaiſſeau juſqu'à ce qu'il ſe fut pourvu de proviſions fraîches, puis il le relâcha.

Des iſles Philippines il ſe rendit à Pulo-Condore, où il eſpérait trouver un établiſſement Anglais; mais il apprit que ſes compatriotes y avaient été maſſacrés. Cette nouvelle le fit tourner vers Macao; il y parla à quelques aventuriers Ruſſes qui venaient du Kamtſchatka, & avaient prouvé par leur voyage la réalité d'un paſſage au nord-eſt, pour ſe rendre d'Europe ſur les côtes de la Chine. A Macao, on pendit la moitié de l'équipage de Clipperton, comme pirates; le reſte ſe diſperſa, & leur chef trouva le moyen de revenir en Angleterre en 1706.

Clipperton était un marin groſſier, ſimple, ſans diſſimulation, ſans dignité. Sincere & franc avec les ſiens, il ne ſavait pas ſe contraindre; il

était emporté, mais s'appaiſait avec facilité, reconnaiſſait ſon injuſtice & la réparait; ſévere à réprimer les déſordres, il était humain, & prenait ſoin de rendre moins cruels les malheurs qu'entraîne toujours la guerre. Après ſon retour, il viſita les contrées ſeptentrionales de l'Irlande, s'y fixa & y vécut paiſible pendant onze ans.

Les ſuccès du voyage de Wood Rogers dans la mer du ſud, avaient ranimé la paſſion de ces ſortes d'entrepriſes; ils avaient fait oublier les malheurs de celles qui l'avaient précédé. On en forma une nouvelle dont on attendit de plus grands ſuccès encore; on équippa deux vaiſſeaux, le *Succès* & le *Diligent*. Il fallait des commandans à ces vaiſſeaux, & on en chercha qui euſſent déjà commandé ſur les flottes royales. Tel était George Shelwock, qui avait ſervi trente ans ſur ces flottes, & était parvenu avec honneur au rang de premier lieutenant ſur un vaiſſeau de guerre. Il était poli & gracieux, & joignait la politeſſe à l'expérience, à des talens reconnus. Il était inſtruit, parlait avec facilité & avec grace; mais il était vain, aimait les diſtinctions, & ſoutenait avec hauteur ſa dignité.

Ceux qui faiſaient les fonds de l'entrepriſe s'eſtimerent heureux d'avoir trouvé un tel homme; ils lui donnerent le commandement, & lui conſierent les principales affaires. Il ſe rendit à

Oſtende avec le Diligent, afin d'y prendre des patentes telles qu'en prennent les Flamands; car ils voulaient en prendre le nom, & que les vaiſſeaux paruſſent être des bâtimens de cette Nation. Ce fut pour cette raiſon encore qu'ils en changerent le nom : le *Succès*, fut nommé le *Prince-Eugene*, & le *Diligent*, *Staremberg*. On flattait ainſi le Prince & le premier Miniſtre de l'Empereur. Le capitaine Shelvock ſe pourvut dans cette ville de vins & de liqueurs ſpiritueuſes pour l'uſage des deux vaiſſeaux, néceſſaires dans un voyage de très-long cours, & ſans leſquelles les contrées voiſines du Cap Horn feraient inſupportables. Ces ſoins lui attirerent quelques déſagrément, mais celui qui lui parut le plus difficile à ſupporter, fut que les quatre-vingts-dix ſoldats Flamands qu'il avait embarqués ſe montrerent ſi inſolens lorſqu'ils arriverent aux Dunes, qu'on déſeſpéra de les faire vivre en bonne intelligence avec les matelots Anglais. Il fallut donc, après tant de frais, de tems & de ſoins, payer ces ſoldats & les congédier, former un nouveau plan, d'où nâquit une ſource de diſſentions qui ſe développa vers la fin du voyage.

Le capitaine Shelvock avait agi faiblement pour faire les préparatifs du voyage, & perſonne ne voulait ſuppléer à ſon défaut : il perdait ſon crédit & l'eſtime même qui l'avait fait choiſir. On

difait que les manœuvres & la difcipline employées dans une flotte royale, ne pouvaient être mis en ufage fur des armateurs. De plus, les circonftances étaient changées; la guerre avec l'Efpagne était déclarée, & on ne lui trouvait pas les qualités néceffaires, & fur-tout l'expérience pour commercer & combattre fur les côtes occidentales de l'Amérique.

Ces nouvelles confidérations firent rechercher Clipperton. Quelques-uns des propriétaires le connaiffaient, les autres en avaient entendu parler, & il leur parut l'homme le plus propre à diriger leur entreprife. Les propriétaires avaient déjà fait quinze mille livres de frais, & n'avaient retiré aucun avantage; ils n'en pouvaient efpérer, qu'en faifant un bon choix d'un chef. Ils élurent donc Clipperton, & laifferent à Shelvock le commandement du Diligent. Mitchell commanda fous le premier; Hatley fous le fecond. Les vaiffeaux reprirent leurs anciens noms, & tout fe prépara pour le départ.

Mais les commencemens furent d'un mauvais préfage. Les deux vaiffeaux demeurerent trois mois dans le port de Plymouth à attendre le vent: il fe forma des partis dans leur équipage. Shelvock fupportait avec peine de n'être pas le chef de tous. Clipperton était impétueux, paffionné; il ne connaiffait point l'art de diffimuler.

Les querelles, la difcorde regnerent entr'eux : chaque pofte apportait de nouveaux chagrins aux armateurs, & de nouveaux reproches aux capitaines. Cet état de chofes fubfifta auffi long-tems que les vaiffeaux demeurerent à Plymouth.

Enfin, le 4 Février 1719, le *Succès*, portant trente-fix canons & cent quatre-vingts hommes, & le Diligent qui avait vingt-quatre canons & cent hommes, fortirent du port avec un vent favorable. Ce dernier était chargé de toute la provifion de vin & de brandevin; le premier l'était de la plus grande partie des vivres. Ils eurent pendant quelques jours un vent frais, des tourbillons & de la pluie. Le Succès était fouvent obligé de ferler fes voiles, pour ne pas devancer le Diligent : c'était, difait Shelvock, parce que Clipperton avait rendu fon vaiffeau plus pefant; il avait demandé à celui-ci qu'on le déchargeât d'une partie du vin & des liqueurs, afin qu'il pût mettre quelques-uns de fes canons à fond de cale & allât mieux à la voile. Celui-ci ne fit point attention à fa demande, & de là nâquirent des foupçons que Cliperton ne voulait pas aller de conferve avec le Diligent; mais, dans ce cas, il aurait dû ce femble partager les provifions.

Le 19, il s'éleva une tempête qui força les deux vaiffeaux à ne laiffer que leurs voiles de

perroquet. Le vent se renforçant encore, le Succès donna au Diligent le signal de ferler toutes les voiles & de s'approcher, & le soir, à onze heures, les deux vaisseaux étaient à la cape. La tempête diminua le lendemain, & Clipperton mit toutes ses voiles au vent; il cingla entre le sud & le levant, tandis que Shelvock faisait route vers le nord, suivant l'ordre qu'on lui en avait donné; depuis ce jour, ils se perdirent de vue jusqu'au moment où ils se retrouverent inopinément dans la mer du sud.

Ici seulement commence le récit du voyage de Clipperton autour du monde. Il se trouvait en mer sans boissons fortes & sans compagnon: leur premier rendez-vous était aux *Isles Canaries*; il y dirigea sa course, & le 5 Mars il vit l'isle de Gomera; il s'y pourvut de vin & de rafraîchissemens, puis il croisa pendant dix jours pour attendre l'autre vaisseau; mais ne pouvant le découvrir, il fit voile vers le *Promontoire des isles vertes*, (Cap Verd) où avait été marqué leur second rendez-vous.

Les Canaries, que leur fertilité & la douceur de l'air qu'on y respire avaient fait connaître des anciens sous le nom d'*Isles Fortunées*, furent découvertes en 1402 par les Espagnols; ils leur donnerent le nom qu'elles portent aujourd'hui, & celui d'*Isles des Chiens* qu'elles n'ont plus, parce

qu'ils n'y virent point d'autres êtres vivans que ceux-là. Elles ſont au nombre de huit. La plus grande eſt celle de Canarie, elle a neuf mille habitans; elle eſt le ſiége d'un évêque, d'un tribunal de l'inquiſition & d'un conſeil royal. Là, eſt la montagne de Teneriffe qui, ſelon l'opinion commune, eſt la plus haute de l'univers; on la découvre de ſoixante lieues en mer; il faut trois jours pour en atteindre le ſommet couvert de neiges, excepté depuis le mois de Juin à celui d'Auguſte.

L'Iſle de Fer eſt une des plus grandes de ces Iſles, mais elle eſt ſtérile & ſans eau douce; la Providence y a fourni un moyen de remédier à ce mal, car il croît ſur toute l'iſle un arbre chargé de feuilles épaiſſes, qui demeure toujours vert; de petites nuées le couvrent de roſée qui deſcend en goutte & remplit un vaſe qu'on poſe deſſous: telle eſt ſon abondance, qu'elle fournit aux beſoins des habitans & à ceux des beſtiaux qu'ils nourriſſent.

La plus grande richeſſe des Canaries eſt le vin, & on en tranſporte dans tous les pays du monde. A environ cent lieues de ces iſles, vers le couchant, des marins ont ſouvent vu une iſle qu'on nomme *Santa-Baranora*, qu'on croit habitée par des Chrétiens; mais on ne peut dire quel eſt le culte de ces Chrétiens, ni quelle eſt

eſt leur langue ; les Eſpagnols ont tenté d'y aborder, ſans y avoir pu réuſſir, ce qui a fait croire que c'était une iſle enchantée.

Le 21 Mars, ils découvrirent Saint-Vincent, & y jeterent l'ancre dans une baie ; ils y croiſerent enſuite pendant deux jours, dans l'eſpérance d'y découvrir le Diligent, mais ce fut en vain : le courage des matelots en fut abattu, & Clipperton regardait le paſſage par le détroit de Magellan comme très-difficile, parce qu'il était privé de vin & de liqueurs fortes, néceſſaires pour ranimer les eſprits des marins dans ce triſte voyage.

On dit que les iſles Vertes prennent leur nom du Cap Verd, ſitué en Afrique vers la même latitude ; d'autres diſent que ce nom leur vient de la mer qui les environne, toujours ſi couverte d'une herbe verte, qu'on a peine à diſtinguer l'eau : les vaiſſeaux n'y navigent qu'à l'aide d'un vent aſſez fort. Cette herbe porte des baies ſemblables à des groſeilles, mais inſipides. On ne peut dire comment elle croît, car on n'y voit point de terre, & la mer y eſt preſque par-tout ſans fond.

Ils partirent de Saint-Vincent le premier Avril, & le 29 Mai ils trouverent, par leurs obſervations, qu'ils étaient ſous le 52° 15′ de latitude méridionale, à la hauteur du Cap de la Vierge,

extrêmité feptentrionale de l'entrée du détroit de Magellan ; ils entrerent dans le détroit ce jour même, & envoyerent leur chaloupe vers le rivage du continent dans un fleuve dont l'eau était douce, mais qui était alors gelé : les matelots y virent de grands troupeaux d'oies & de canards très-fauvages : l'aide chirurgien étant tombé fur le rivage, on ne put l'amener à bord que le lendemain ; il fut trouvé prefque gelé.

Ils jeterent l'ancre vers l'ifle de la *Reine-Elifabeth*, & y trouverent une grande abondance de polytric, plante que les boucs malades recherchent avec avidité, & qui femble leur rendre la fanté. Ils la mangerent crue, ils la mêlerent à leur foupe, ils remplirent leurs flacons de fon fuc. Ils trouverent auffi dans ce lieu beaucoup d'oifeaux fauvages &de moules ; ils en partirent après avoir rempli leurs futailles d'eau douce.

Le 22, ils jeterent l'ancre dans une belle baie, qui reçut de la profondeur de fes eaux le nom de Baie fans fond : les arbres y étaient hauts, couverts de neige & répandaient autour d'eux une blancheur éblouiffante.

Le 29, ils virent un canot chargé de quatre Indiens ; ils étaient de taille moyenne, de couleur obfcure ; leur vifage était large & rond, leur front bas, leur chevelure noire, tombant droite fur leurs épaules. Leur habit n'était qu'un

morceau de peau attachée au milieu de leur corps, & ce qui paraît plus remarquable, c'eſt une ligne en croix, d'un bleu de ciel clair, qui ſe remarque à la naiſſance du poignet. Ils parurent très-jaloux de leurs femmes; ils ne permirent pas qu'aucune vint à bord. Clipperton leur donna du pain & du fromage, & un peu de brandevin, quoiqu'il en eut bien peu: ils mangerent volontiers les premiers, mais on ne put les déterminer à boire les derniers.

Ils avaient avec eux des arcs, des fleches & quelques filets. Après avoir demeuré environ deux heures avec les Anglais, ils ramerent vers le rivage, & annoncerent par des ſignes qu'ils reviendraient. Clipperton envoya la chaloupe ſur le bord; elle revint le ſoir avec des Indiens, qui apportaient une grande quantité de moules qui leur ſervent de pain, & ils les échangerent contre des couteaux & d'autres bagatelles. Ces hommes forment un peuple très-ſimple: un Anglais laiſſé ſur le rivage paſſa deux nuits & un jour avec eux, & n'y reçut que des marques d'affection; ils ne ſont cruels que lorſque nous les excitons à l'être.

Tous les matelots étaient malades, & il y avait peu de jours où il n'en mourut un. Le 8 Juillet, ils enſevelirent leur premier canonier; ils éleverent une planche ſur ſon tombeau, & y

graverent ces mots: Williams Pridham, premier canonier du Succès, mourut le 7 Juillet 1719, & fut enterré encore dans ce même lieu.

Le 20, le capitaine Mitchell & le lieutenant Davidſon allerent avec la chaloupe chercher le canal qu'une tartane Françaiſe avait découverte en 1713, par lequel elle avait pénétré dans la mer du ſud, & s'aſſurer ſi l'on ne pourrait pas jeter l'ancre au-deſſus du Cap Quad; ils revinrent le 29 après avoir trouvé le canal, mais il était ſi étroit qu'il était dangereux de s'y engager. Ils avaient auſſi trouvé diverſes bonnes baies au nord-oueſt du Cap Quad, & où l'on pouvait jeter l'ancre : des Indiens leur avaient donné du veau marin qu'ils avaient fait bouillir & rôtir; il avait le goût du fauve.

Le premier Auguſte, ils continuerent leur voyage avec beaucoup de difficultés & de dangers, & le 18, ils ſe trouverent dans la mer du ſud, mais trop faibles pour rien entreprendre : ils cinglerent droit vers l'iſle Juan Fernandez, le troiſieme & dernier rendez-vous que les vaiſſeaux ſe fuſſent donnés; ils y arriverent le 7 Septembre & y chercherent en vain les traces du Diligent. Ils y croiſerent un mois entier, & avant leur départ, ils enterrerent une inſcription au pied d'un arbre qui s'élevait ſur la place du débarquement, & était placé de telle maniere, qu'il

devenait impoſſible de ne pas s'en appercevoir : on y avait gravé ces mots : le capitaine Jean Williams Magée, 1719. C'était le nom du Chirurgien du Succès ; il était connu de tous les gens de Shelvokc, & ſon nom leur devait être plus agréable que celui de Clipperton ; de plus, ſi cette inſcription était lue par des Eſpagnols, elle pouvait les tromper.

Ils avaient porté leurs malades ſur le rivage, & employé tous les moyens les plus ſalutaires pour les rétablir ; mais ils manquaient de cordiaux, & cette idée ſeule les abattait. Le tems était fort variable ; il fit beaucoup de pluie, & ils y éprouverent quelques ouragans. Ils y trouverent beaucoup de chevres, qui leur fournirent des alimens frais & des proviſions pour la mer ; car ils y trouverent auſſi du ſel, & s'en ſervirent pour conſerver la chair de ces animaux. Ils s'y pourvurent encore de bois & d'eau, y nettayerent leur vaiſſeau, & le rendirent plus propre à naviger & à combattre dans les mers où ils allaient croiſer. Clipperton croyait le Diligent perdu, au moins il l'aſſurait, pour calmer ſes gens qui regrettaient le capitaine Shelvock, & plus encore les liqueurs fortes qui étaient dans ſon vaiſſeau.

La beauté & la fertilité de l'iſle engagerent quatre des gens de Clipperton à y demeurer, & ils prirent la fuite dans les montagnes : des chaſ-

ſeurs de chevres en firent deux priſonniers, après les avoir menacés pluſieurs fois de faire feu ſur eux, avant qu'ils vouluſſent ſe rendre.

Le 7 Octobre, ils ſe préparerent à s'éloigner de cette iſle. Le capitaine Mitchell éleva ſur une langue de terre une croix taillée, au pied de laquelle il enterra une bouteille qui renfermait une lettre au capitaine Shelvock, où il lui aſſignait un autre rendez-vous, & un ſignal par lequel il pourrait diſtinguer le *Succès* de tout autre vaiſſeau de ces mers. Ils leverent l'ancre à huit heures du matin, & s'éloignerent de l'iſle Juan Fernandez, où ils abandonnerent leurs deux fugitifs. Ils firent voile vers le nord juſqu'à la hauteur de Lima, où ils ſe propoſaient de croiſer; ils s'y trouverent dans un état de faibleſſe qui leur fit craindre de n'y pouvoir remplir leur but, car depuis leur paſſage ſous la ligne, ils avaient perdu trente hommes. On n'était pas ſans inquiétude ſur les entrepriſes qu'on allait former; & le capitaine crut devoir relever le courage de ſes matelots par un écrit qu'il fit attacher au grand mât.

Le 25 Octobre, on donna la chaſſe à un petit bâtiment qui fut bientôt atteint. Cette premiere priſe ne fut pas d'un préſage bien flatteur pour la ſuite: c'était un ſenau de quarante tonneaux, chargé de ſable & de décombres, & que menaient

six Indiens & deux Noirs. Tout ce que les Anglais y trouverent digne de quelque attention, fut deux cruches remplies d'œufs, deux autres remplies de sirop, & quelques pieces de huit, en argent massif. Le même jour ils prirent un vaisseau de cent quarante tonneaux, nommé le *Saint-Vincent*, chargé de bois de Quayaquil, & qui portait encore deux Moines, seize Indiens & quatre Noirs. Le 30, ils s'emparerent d'un autre de quatre cent tonneaux, nommé la *Trinité*, qui avait été pris dix ans auparavant par le capitaine Rogers, lorsqu'il surprit & pilla Guayaquil : son chargement était d'un prix considérable, & il portait plusieurs passagers. Le 2 Novembre, ils en prirent encore un du poids de soixante-dix tonneaux, sur lequel on trouva le Comte de Laguna, d'autres passagers, beaucoup d'argent, & quatre cents cruches de vin & de brandevin qui furent d'une grande utilité.

Clipperton donna au Comte le choix, ou de demeurer à bord de la prise, ou de passer sur le *Succès*, où il pouvait jouir de beaucoup plus de commodités. Le Comte préféra le premier, & on lui laissa ses domestiques. Le capitaine donna à ses gens une partie du vin & du brandevin trouvé sur la prise, & il leur servit d'un bon restaurant. Cependant ses prises l'affaiblissaient; plus du tiers de ses gens y étaient occupés; il

desirait faire de nouvelles prises, & ne savait pas trop ce qu'il en ferait, ni ce qu'il ferait lui-même s'il était attaqué.

Le 12, il découvrit dans l'éloignement une pinque de deux cent tonneaux, chargée de bois, & nommée le *Rosaire*. Son capitaine était un homme rusé, qui résolut de profiter d'une faute que Clipperton avait commise, & qui ne lui échappa pas. Il vit par le nombre des prises des Anglais, qu'ils ne pouvaient envoyer beaucoup de gens sur son vaisseau. Il avait une douzaine de passagers; il les fit cacher à fond de cale, en leur ordonnant d'obéir au bosman qui était Français, & de se montrer au signal qu'il leur donnerait, pour saisir les Anglais qui seraient sur leur vaisseau : il les assura qu'il se tiendrait en état de les aider avec ses gens dès qu'il le faudrait.

Dès que ce vaisseau eut amené ses voiles, Clipperton y envoya le lieutenant Serjeantson avec huit hommes pour en prendre possession. Dès qu'il fut venu à bord, il ordonna aux Espagnols de se retirer tous dans une grande chambre, & il mit une senti[illegible] [illegible]orte. C'était assez, selon lui, [illegible] il ne voyait nul danger [illegible] avec quelques-uns de [illegible] [illegible]oir les [illegible] pa-[illegible] [illegible]s en-

vironnent, frappent, renversent les Anglais; le bosman s'attache à Serjeantson, l'abat & le lie. Pendant cette opération, les autres Espagnols font prisonnier la sentinelle qui veillait sur eux; & après s'être remis en possession de leur vaisseau, ils cinglerent vers le rivage, où ils coururent le danger de périr avec leurs prisonniers. Lorsque le capitaine s'en apperçut, il délia les Anglais; & par un bonheur inattendu, ils parvinrent tous sur les rochers contre lesquels les Espagnols avaient été se briser. Serjeantson & les siens furent envoyés prisonniers à Lima. Le vice-roi informé de cette action courageuse, fit bâtir pour ce capitaine un nouveau vaisseau à Guayquil & le chargea de marchandises à ses frais; pour le récompenser du service qu'il venait de rendre à l'Etat. Il soutenait & excitait ainsi le courage, & espéra que cet exemple ne serait pas sans fruit.

Après leur arrivée à Lima, les prisonniers furent interrogés avec sévérité : l'un d'eux fit le récit de tout ce qui avait précédé, parla des deux hommes abandonnés dans l'isle de Juan Fernandez, & de la lettre enfermée dans une bouteille. Le vice-roi y envoya un petit bâtiment qui s'empara des hommes & de la lettre.

Ce ne fut que le 20 du même mois que Clipperton s'apperçut que sa derniere prise lui avait été enlevée. Après s'en être assuré, il vit que ce

qui lui reſtait de mieux à faire était de donner la liberté aux Eſpagnols, pour épargner ſes vivres qui pouvaient bientôt lui manquer, & pour que l'ennemi inſtruit des bons traitemens qu'il leur avait faits, en uſât de même envers les Anglais qui étaient tombés entre ſes mains.

Il vint jeter l'ancre devant l'iſle *de la Plata* avec toutes ſes priſes, augmentée encore d'une nouvelle de deux cents tonneaux, appellée le *Cajetan*; & qui avait ſur ſon bord trente Eſpagnols, la plupart paſſagers, & quarante Noirs. Parvenu au port, il penſa aux moyens de rendre ſon voyage le plus utile qu'il était poſſible aux armateurs du vaiſſeau, à ſes gens & à lui-même. Il ſavait que toute la côte était en allarmes, & qu'on équipait deux vaiſſeaux de guerre pour le pourſuivre, l'un de cinquante, l'autre de trente canons. Il vit que les marchandiſes qu'il avait à bord ne feraient point rachetées vraiſemblablement dans ces contrées, & qu'elles deviendraient inutiles quand il les tranſporterait en Angleterre: il les mit toutes en un tas, & réſolut de les envoyer au Bréſil, où l'on pouvait les vendre avec avantage.

Dans ce deſſein, il équipa le bâtiment ſur lequel il avait pris le Comte de Laguna, l'arma de huit canons, y mit treize Anglais & dix Noirs, avec toutes les proviſions néceſſaires, & le fit

partir pour le Brésil avec un amas de marchandises, estimées environ dix mille livres sterlings : il avait pour commandant le capitaine Mitchell. Dès qu'il fut parti, Clipperton fit présent de ses prises aux prisonniers Espagnols, après en avoir ôté tout ce qu'il y avait de plus précieux. Il retint encore un de leurs capitaines pour lui servir de pilote, & tous les Noirs; ensuite il mit à la voile, & vint reprendre sa croisiere précédente.

Le 12 Décembre, vers les cinq heures du soir, ils découvrirent une voile & la prirent bientôt après; elle était chargée de provisions & s'appellait le *Chapelet* : ils s'occuperent tout le jour suivant à en transporter la charge sur leur vaisseau. Après y avoir pris tout ce qu'ils pouvaient conserver, ils en scierent le grand mât pour que le vaisseau déchargé ne renversât pas, & le laisserent aller au gré des vents. Les matelots leur dirent que les prisonniers qu'on leur avait fait sur le Rosario étaient à Lima.

Le 27, ils vinrent dans la baie de *Guanchaco*, & y trouverent deux vaisseaux à l'ancre : ils tirerent sur chacun un coup de fusil; on ne leur répondit pas. Ils envoyerent leur chaloupe, & on les trouva vuides : on n'y avait laissé qu'un peu de pain & de fromage. On essaya de la tranquillité, du bruit, pour faire reparaître ceux

qui les avaient montés, tout fut essayé en vain. On leur répondit du rivage, mais aucune chaloupe ne parut ; on attendit jusqu'au jour suivant ; puis on mit le feu à l'un & à l'autre.

Ils résolurent de se rendre aux isles Gallapagos pour se rafraîchir ; & là, de demeurer aussi long-tems tranquiles qu'il serait nécessaire, pour faire cesser l'allarme qu'ils avaient répandue ; ils cinglerent donc vers ces isles, & le 9 Janvier 1720, ils jeterent l'ancre sur la côte septentrionale de l'isle du Duc d'Yorck, située sous la ligne ; ils y trouverent de la bonne eau, & y néttayerent leur navire ; ils s'assurerent ainsi de la vérité du récit de Cowley, qui parle de cette isle, que Rogers n'avait pu trouver.

Le 21, ils découvrirent une voile, & la poursuivirent ; elle se rendit au premier coup de fusil : le bâtiment se nommait le *Prince Eugene*, & portait le marquis de Villa-Roccha, avec toute sa famille, qui se rendaient à Lima. Le 26 Janvier, un Espagnol mourut d'une blessure reçue à la prise du vaisseau, & le Marquis désira qu'il fut enséveli selon leurs usages ; on le lui permit. On lut une Messe pour le mort, qui fut apporté sur le tillac : on attacha à ses pieds des sacs remplis de sable ; les Espagnols lui souhaiterent trois fois un heureux voyage, & on le lança dans l'eau ; mais tous furent étonnés de voir surnager long-

tems le cadavre : le marquis vit dans cet événement un mauvais présage; il eût été plus sage d'en examiner la cause que de s'en effrayer.

Le 8 Mars, un prêtre, qui avait été pris sur le Prince-Eugene, obtint la permission de descendre sur l'isle *Velas*; il voulait parler aux habitans, & avait promis de les engager à venir sur le rivage avec des bestiaux, pour les échanger contre des marchandises; il ne revint que le 16, & avec quatre pieces de bétail, quelques oiseaux, & des fruits; présens qu'on faisait au marquis : il rapporta que les commandans n'avaient pas permis aux habitans d'entrer en commerce avec eux; il disait que le capitaine Mitchell était venu sur le rivage, & avait tué quelques bœufs; mais que deux cents hommes armés qui avaient paru tout-à-coup, l'avaient forcé à la retraite.

Ce jour, on surprit une lettre du marquis, par laquelle il cherchait à soulever le peuple, à l'exciter à enlever notre chaloupe, & à tuer ceux qui la montaient. Clipperton l'en punit par quelques jours de prison. Cependant, le 20, il lui permit de descendre sur le rivage avec sa femme; mais il garda son enfant pour otage. Il revint à bord, le 14 Avril, avec sa femme & un commandant, avec lequel on conclut qu'il serait racheté : il demeura sur le vaisseau, tandis que sa femme & son fils descendirent

encore. Les matelots virent avec peine cette confiance, & ce fut un ſujet de murmure.

Le 20 Avril, ils jeterent l'ancre dans le golfe d'Amapalla ; mais n'y pouvant trouver de l'eau, ils s'approcherent de l'iſle du Tigre, où ils arriverent avec la plus grande facilité : le 4 Juin, ils firent voile vers la *Gorgone*, & le 24, ils prirent pour la ſeconde fois le Saint-Vincent, qui avait alors pour capitaine Dom Clément de Andrado, & était chargé de bois & de noix de cocos. Le 11 Auguſte, ils ancrerent avec leur priſe ſur le rivage de Lobos, y deſcendirent, y éleverent une tente, & y calfaterent leur vaiſſeau. Là, l'équipage s'entretint ſur ſes intérets, blama ce dont il aurait pu jouir, cenſura le capitaine de ce qu'il demeurait dans ces mers ſans avoir un autre vaiſſeau pour voyager de conſerve ; ils critiquaient ſa conduite avec le marquis Eſpagnol ; & Jacob Roch, homme prudent & fécond en ruſes, trouva de nouvelles raiſons pour le faire paraître coupable aux yeux des ſiens ; ces fâcheuſes diſpoſitions furent augmentées encore par Joſeph Maynard, & enfin elles produiſirent une conſpiration, dont le but fut d'empriſonner le capitaine & les autres officiers, & de s'en retourner. Ils réſolurent même d'abandonner leur capitaine dans l'iſle Lobos, & d'arquebuſer tous ceux qui oſeraient leur réſiſter.

Cette dangereuse conspiration fut heureusement découverte ; les deux principaux furent châtiés séverement, l'on fit grace à tous les autres, & le complot fut renversé.

Le 17, ils prirent une barque de pêcheurs, avec une grande abondance de poisson salé ; mais ils trouverent à leur retour que le Saint-Vincent, qu'ils avaient laissé à l'ancre devant l'isle Lobos, avait été jeté sur le rivage, & coulé à fond. Ils avaient trouvé trente-huit Espagnols sur la barque, & ils les congédierent. Le 1 Novembre, ils arriverent dans la baie de la *Conception*, où un vaisseau leur échappa ; ils se rendirent à *Coquimbo*, & prirent en chemin un bâtiment chargé de tabac, de sucre & de draps. Le 6 après midi, ils entrerent dans ce port, & y virent trois vaisseaux de guerre, qui avaient leurs voiles de perroquet déployées : dès qu'ils apperçurent les Anglais, ils couperent leurs cables, & les poursuivirent. Le Succès s'abandonna au vent, & la prise imita son exemple ; mais celle-ci n'allait pas bien à la voile ; un des vaisseaux Espagnols l'atteignit & la prit. Il y avait treize des meilleurs matelots Anglais, & le troisieme lieutenant Jacob Milne : les deux autres vaisseaux poursuivirent en vain le Succès ; il allait mieux à la voile qu'eux & leur échappa.

Le capitaine qui s'empara de la prise Espagnole,

était Dom Blas de Leſſo, qui devint enſuite gouverneur de Carthagene, lorſqu'elle fut attaquée par l'amiral Vernon. Il traita d'abord ſes priſonniers avec dureté, ſa colere était irritée par la fuite du vaiſſeau Anglais; & dans ſes premiers accès, il frappa Milne du plat de ſon épée ſur la tète; mais lorſqu'il fut appaiſé, il le fit appeller : il vit que ſes ſoldats l'avaient dépouillé, & eut honte de ſon emportement; il lui fit donner un habit neuf, le garda quelque tems ſur ſon vaiſſeau, lui rendit la liberté à Lima, paya ſon paſſage juſqu'à Panama, lui donna des proviſions, une bourſe de deux cents pieces de huit, & prit ſoin de ſon retour en Angleterre.

Cette perte de la priſe Eſpagnole augmenta le mécontentement contre Clipperton : on conjura de nouveau contre lui, mais il réuſſit à réprimer encore les mutins. Le 16, il découvrit une voile & lui donna la chaſſe; mais après quelques coups lâchés de part & d'autre, le vaiſſeau Eſpagnol échappa, parce qu'il était neuf & léger, & ce fut un bonheur pour les Anglais, car il était plus fort que le leur, & avait été équipé pour chaſſer le capitaine Shelvock; il était commandé par le capitaine Fitzgerald, lequel ne reconnaiſſant point le vaiſſeau qu'il cherchait, & ignorant la force de celui-ci, ne voulut pas le combattre. Mais cette courſe inutile irrita encore l'équipage contre Clipperton,

Clipperton, & fit un mauvais effet pour lui-même; il commença à s'abandonner à l'ivrognerie: ce vice s'introduisit aussi chez les matelots, qui, pour se consoler des mauvais succès, s'y livraient comme lui; & cette malheureuse habitude le rendit presque incapable de profiter des occasions qui se présentaient pour réparer ses disgraces.

Il commençait à manquer de provisions, & la disette le fit diriger encore vers le nord: rien ne se présenta sur sa route; il mit sur le rivage les prisonniers Espagnols, & chercha les isles Gallapagos pour s'y rafraîchir. Dans ce passage, il y eut des inquiétudes sur son vaisseau, & il perdit son munitionnaire le 4 Décembre. Ce jour là ils se virent auprès des isles qu'ils cherchaient, mais ils n'y purent trouver d'ancrages, ni des sources d'eaux, quoique dans leur voyage précédent ils eussent trouvé une belle rade; ce qui donne à Shelvock une occasion de dépriser les talens de Clipperton.

Il se rendit aussi promptement qu'il le put à l'isle des Cocos, où il espérait trouver abondamment du poisson, des oiseaux & des cocos; mais la plupart de ses gens languissaient de faiblesse & de maladie. L'isle parut à leur vue le 17, & leur inspira une joie inexprimable; ils y descendirent le même jour, y construisirent une espece de cabane pour les malades, & s'occuperent

à les y tranſporter. Le capitaine y perça ſon dernier tonneau de brandevin, & en fit diſtribuer un verre tous les jours à chaque matelot; & le jour de l'an, il leur donna en ſociété quatre pintes de forte bierre. Le repos & l'abondance des vivres redonna des forces à tous, & ils purent bientôt faire leurs travaux accoutumés, couper du bois, & remplir leurs futailles.

Le 17 Janvier 1721, le capitaine donna les ordres néceſſaires pour le départ; mais lorſqu'il fit l'inſpection de ſes gens, il lui en manqua onze, trois Anglais & huit Noirs qui, préférant d'habiter cette iſle aux dangers & aux incommodités qu'ils éprouvaient à bord, s'y refugierent pour y vivre plus libres & plus heureux.

Le 25, ils découvrirent les côtes du Mexique & une voile; ils lui donnerent la chaſſe & l'atteignirent: c'était un vaiſſeau nommé *Jeſus-Maria*, commandé par Shelvock. Il n'avait que quarante de ſes hommes vivans : le Diligent s'était perdu ſur les côtes de Juan Fernandez, où de ſes ruines ils avaient conſtruit une barque, avec laquelle ils avaient erré long-tems de Piſco à Lima, & fait cette priſe. Ils n'avaient point élu de chef, mais ſeulement un maître des pompes, choiſi à la pluralité des voix; & par un accord fait entr'eux, ils s'étaient partagé tout ce qu'ils avaient tiré du vaiſſeau.

Le 27, Shelvock vint à bord, mandé par Clipperton & l'agent des armateurs ou propriétaires, pour lui faire rendre compte de ce qui avait été sauvé du naufrage du Diligent. Dodd, lieutenant des soldats de marine, vint avec lui, & se plaignit d'avoir été mal vu, pour avoir soutenu les intérêts des propriétaires. Ce jour, Shelvock envoya aussi à bord six caisses de poix, deux tonneaux de goudron & six plaques de cuivre. Clipperton lui donna vingt-quatre pieces de canon sur le tillac, quelques arquebuses, un compas & autres choses nécessaires. Ses gens acheterent aussi des habits, des souliers, des chapeaux. Hendry, munitionnaire, & Dodd ne voulurent pas retourner avec Shelvock, & demeurerent sur le Succès.

Au commencement de Mars, ils projeterent de faire quelques tentatives sur le vaisseau de Manille, avant qu'il fut rentré dans Aquapulco: ils formerent ensuite un conseil général, pour résoudre en commun de ce qu'il convenait de faire. Mais avant de rien déterminer, Clipperton proposa de former un capital commun à tous, de mettre en oubli les fautes passées, & de procurer le plus grand bien des propriétaires. Shelvock & les siens rejeterent ces propositions, parce qu'ils ne voulaient rien rendre de ce dont ils s'étaient mis en possession. Clipperton & les siens

jugerent aussi qu'ils n'avaient rien à attendre de cet autre vaisseau, qui était trop faible pour l'exécution de leur dessein, & ils résolurent de faire voile pour les Indes orientales, sans attendre Shelvock ou lui demander des conseils.

Ils exécuterent ce dessein, & dans cinquante-trois jours, ils parvinrent des côtes du Mexique à l'isle de Guam. Le 13 Mai, ils jeterent l'ancre dans la rade *Vmatta*, & envoyerent leur chaloupe sur le rivage avec le pavillon de paix, pour demander quelques provisions. Ils furent d'abord reçus avec honnêteté, & on promit de leur fournir de toutes les productions de l'isle celles qui leur seraient nécessaires. Bientôt vint une chaloupe avec du bœuf, du pain, du sucre, du vin de palmier, des fruits, du brandevin & abondance de chocolat. Par reconnaissance tout l'équipage but à la santé des habitans de Guam au bruit de six pieces de canon : ce fut le dernier acte de civilité qui s'exerça entr'eux.

Le 18 Mai, ils permirent à leur prisonnier, le marquis de Villa-Rocha, de descendre sur le rivage, accompagné de l'agent, du premier lieutenant & du chirurgien, après être convenu de son rachat avec le commandant. La chaloupe s'occupa durant six jours à porter au vaisseau du bois, de l'eau & des provisions; & durant ce tems, le commandant leur demanda des munitions de

guerre & des armes. Clipperton lui envoya onze arquebuſes, trois cruches de poudres, du plomb, ſoixante fuſils, quatre paires de piſtolets, des ſabres & des épées.

Le 25, ils reçurent une lettre où le commandant leur demandait deux Noirs, parce qu'ils étaient chrétiens, ſujets du roi d'Eſpagne, & quelques vaſes d'argent conſacrés. Il deſirait encore une atteſtation ſignée que la paix avait été proclamée, & déclara qu'il retiendrait les ſieurs Godfrey & Pritty, juſqu'à ce qu'on lui eût accordé ſa demande. Clipperton répondit que la *Solidad*, la derniere priſe qu'ils avaient faite ſur la côte du Pérou, lui avait dit que la paix était faite entre l'Angleterre & l'Eſpagne. Il aſſura de plus le commandant, que ſi dans vingt-quatre heures l'argent du rachat & les deux Anglais qu'il avait retenus n'étaient pas à bord, il détruirait les maiſons voiſines du rivage, mettrait le feu aux bâtimens qui étaient dans le port, & ferait dans les iſles Philippines tout le mal qui ſerait en ſon pouvoir. Cette déclaration les rendit ennemis: les habitans éleverent une batterie ſur le rivage; ils firent feu de tous côtés, bleſſerent pluſieurs matelots avec des pierres & le plomb, gâterent les cordages, & tuerent Davidſon, premier lieutenant du vaiſſeau, homme excellent comme guerrier, marin & Anglais.

Dans cette pressante nécessité, le capitaine ne pouvait agir : il était ivre, & les officiers signerent un écrit par lequel, sans préjudice de son autorité, ils élisaient Cook pour leur chef. Dabord ils allégerent le vaisseau de l'eau qui était à fond de cale, placerent leur canon de maniere à porter le vaisseau en avant, & à éviter le rocher. Heureusement ils n'eurent qu'un homme blessé dans ces opérations. Le vaisseau percé de coups fut mis enfin à flot ; ils mirent la chaloupe criblée de même sur le tillac, leverent leur petite ancre, couperent les cables, & avec un canot firent remorquer le bâtiment. Cependant le feu de l'ennemi avait redoublé, & ils reçurent tant de coups entre l'eau & les voiles, qu'un de leurs gens fut tué & deux blessés ; ils perdirent des ancres, des cables, quatre pieces de canon, dix-neuf tonneaux de poudre, deux hommes tués & six blessés, demeurerent exposés pendant cinquante heures au feu de l'ennemi, & n'étaient pas encore assez hors de portée pour ne pas craindre d'en être attaqué le lendemain matin. Vers les dix heures du matin, ils purent mettre à la voile ; leurs cordages furent réparés, tout y était occupé, & les charpentiers n'avaient pas peu à faire à raffermir les mâts & à rétablir les vergues. Ils s'éloignerent à six heures du soir, abandonnant Godfrey & Pritty dans les mains de l'ennemi ;

ce fut une des fautes les plus graves de Clipperton, car il ne devait laiſſer deſcendre le marquis ſur le rivage, qu'après en avoir reçu la rançon.

Le 24 Juin, ils virent les iſles *Bashées*, & le 31 le banc de ſable qui forme les iſles de *Prata*. Le premier Juillet, ils rencontrerent une autre iſle & quelques bateaux de pècheurs, qui ſemblent annoncer des iſles qui ne ſont point marquées ſur les cartes. Ils jeterent l'ancre vers l'une de celles qu'ils découvrirent, & envoyerent leur chaloupe pour prendre langue; mais ils ne purent rien apprendre qui pût les aider à ſe diriger vers *Macao*, ni ne trouverent aucun pilote qui pût les conduire à *Amoy*. Ils parvinrent à s'y rendre le 5; & ne pouvant y entrer le jour, ils louvoyerent durant la nuit : le matin leur montra beaucoup de ſerpens ſur la mer; les fleuves les y entraînent avec rapidité.

Enfin ils jeterent l'ancre, & ſe crurent ſauvés en ſe trouvant dans un lieu où ils pouvaient ſe refaire de leurs fatigues & réparer leur vaiſſeau. A peine ils furent ancrés, que dix douaniers vinrent à bord : ils leur demanderent d'où ils venaient, & ce qu'ils cherchaient dans ce port. Clipperton répondit que le vaiſſeau appartenait au roi de la grande Bretagne, & que les mauvais tems les avaient conduit dans ce lieu pour s'y pourvoir de vivres. Ces réponſes les ſatisfirent.

Cependant l'équipage ſe diviſa de nouveau; chacun voulait qu'on lui donnât ſa part du butin, chacun ſe la faiſait à ſoi-même. Clipperton & les autres officiers virent qu'il faudrait enfin les ſatisfaire, mais ils voulaient qu'on gardât la part des priſonniers, & que Hendry & Dodd qui avaient paſſé ſur le Succès en euſſent une : les matelots s'y refuſaient. Pendant ces conteſtations, quelques-uns d'eux deſcendirent ſur le rivage, ſans en demander la permiſſion. Clipperton voulut les en faire châtier; tous les matelots s'y opposerent, tout fut bientôt en déſordre : l'équipage refuſa de travailler juſqu'à ce qu'on lui eut donné ſon argent : les plaintes ſe répandirent ſur terre, & le Mandarin envoya des ſoldats à bord avec un ordre précis au capitaine Clipperton de ſe ſoumettre à leurs volontés.

Ils firent enfin leur partage le 16 Septembre. Il fallut ne rien laiſſer aux priſonniers comme l'équipage l'avait décidé, rien aux enfans de ceux qui avaient été tués, rien à Hendry & à Dodd, & par là chaque matelot ſe trouva riche de quatre cent dix-neuf écus. Les propriétaires reçurent leur portion en argent non monnoyé, en or, en pierres précieuſes; & Clipperton la fit paſſer ſur un vaiſſeau Portugais nommé la *Reine des Anges*, commandé par Dom Franciſco la Vere. Ce vaiſſeau partit, parvint au Bréſil, & fut mis

en cendres le ſix Juin 1722 dans la rade de Rio Janeiro; de ſorte que de tout ce que les armateur avaient avancé, ils ne retirerent pas mille huit cent livres ſterlings.

Le 30 Septembre le Succès ſortit de la rade d'Amoy, dans la province de Tonkin, après y avoir payé aux Chinois mille ſept cent écus pour droit d'ancrage, & il vint aborder à Macao le 4 Octobre. En entrant dans le port il ſalua la forteresse, qui lui répondit. Il deſcendit ſur le rivage, & y trouva le capitaine du vaiſſeau ſur lequel il avait embarqué la part du butin des propriétaires. Ce fut une nouvelle occaſion pour l'équipage de ſe plaindre encore, ce qui détermina les officiers à vendre leur vaiſſeau au principal facteur de la compagnie des Indes; ils le lui céderent pour quatre mille écus: chacun fut libre alors de faire ce qui lui paraiſſait préférable, & d'employer ſon tems à conſerver, accroitre ou diſſiper ce qu'il poſſédait. Ils croyaient que le capitaine Mitchell avait péri avec ſon vaiſſeau & ſa charge, ou ce qui leur était égal, qu'il était tombé dans les mains des ennemis, & ainſi que ce qu'ils avaient dans les mains était tout ce qu'ils pouvaient eſpérer.

Vingt d'entr'eux s'embarquerent ſur un vaiſſeaux Chinois pour ſe rendre à Canton; il leur

en coûtait six écus par tête : ce vaisseau fut pris par un pirate ; & la plupart perdirent tout ce qu'ils possédaient. Après un séjour assez court à Macao, Taglor se rendit à Canton sur un petit bâtiment armé. Là, il lui fallut payer vingt écus pour lui & pour les autres marins Anglais qui s'y étaient retirés ; on en prit davantage encore à leur départ, après leur avoir promis des secours pour retourner chez eux.

Déjà divers vaisseaux avaient mis à la voile, & la factorie Anglaise ne leur avait point encore permis de s'y embarquer ; enfin ils s'adresserent à elle tous ensemble, & l'on convint qu'elle rendrait chaque Anglais dans sa patrie pour cinq livres sterlings : tous payerent cette somme. Taylor se rendit un des premiers à Batavia, d'où il fit voile pour le Cap de Bonne Espérance : il toucha en Mars à Sainte-Hélene, & arriva en Mai 1722 à Londres.

Les autres matelots Anglais qui avaient composé l'équipage du Succès s'y rendirent aussi, les uns plus tôt, les autres plus tard, selon qu'on leur en donna l'occasion. On n'entendit plus parler du capitaine Mitchell, & de ceux qui avaient été envoyés au Brésil avec lui. Peut-être il s'établit dans l'isle *Velas*, où il était descendu pour se procurer des vivres.

Clipperton revint comme paſſager de Macao à Batavia ſur le vaiſſeau dont il avait été capitaine. Là, il monta ſur un vaiſſeau Hollandais, vint débarquer à Galway en Irlande, où il mourut de chagrin une ſemaine après ſon arrivée. Telle fut la fin de ce malheureux voyage de Clipperton.

Fin du premier Volume.



TABLE

Des Voyages contenus dans ce Volume.



